Digitized by the Internet Archive
in 2020 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/s3id13655300

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ

A MONSIEUR, FRÈRE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
CIC. *De Nat. Deor.*

JANVIER 1786.

TOME LXVI.

A PARIS,
Chez P. FR. DIDOT le jeune, Libraire-Imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.

AVERTISSEMENT.

DEPUIS 1782 le Journal de Médecine a particulièrement obtenu les ſuffrages, que les ſoins avec leſquels il a été rédigé permettoient d'eſpérer. L'Editeur oſe, & doit publier cet éloge, parce qu'il n'a eu preſque aucune part aux articles qui, depuis quatre ans, ont été inſérés dans ce Recueil; c'eſt aux correſpondans régnicoles, & aux autres ſavans des pays étrangers, ainſi qu'à ſes confrères de la capitale, que l'Editeur & le Public ſont redevables du degré d'utilité

& de perfection que ce Journal a acquis.

Les articles que le département des hôpitaux civils a fournis ont fait connoître, dès la première année (1785), combien il eſt important de leur donner ſuite ; ce travail concourt, non-ſeulement aux progrès de l'art de guérir, par les obſervations cliniques, mais auſſi ſert à tranſmettre des connoiſſances particulières ſur tous les moyens d'améliorer le ſort des malades le plus à plaindre, le ſort des pauvres : ce travail, qui honore la médecine & l'humanité, eſt rédigé par M. COLOMBIER, inſpecteur général, & par M. DOUBLET,

ſous-inſpecteur général des hôpitaux civils, tous deux docteurs-régens de la Faculté de médecine de Paris.

En faiſant inſérer dans le Journal de Médecine les Obſervations & les Mémoires des médecins & des chirurgiens des hôpitaux civils, l'Adminiſtration a parfaitement rempli les vues qu'elle ſe propoſoit; elle a donné aux travaux de ſes officiers de ſanté une plus grande publicité, & conſéquemment une plus grande utilité, que ſi elle les avoit conſignés dans un recueil particulier.

Meſſieurs les Médecins des hôpitaux civils, adreſſeront leurs ma-

nuſcrits A M. DE LA MILLIERE, INTENDANT DES HÔPITAUX CIVILS, EN SON HÔTEL A PARIS; *on écrira ſur l'enveloppe intérieure*, A M. COLOMBIER, INSPECTEUR GÉNÉRAL DES HÔPITAUX CIVILS.

Sur l'enveloppe intérieure qui contiendra les autres manuſcrits à inſérer dans le Journal de Médecine, on écrira *pour le Journal de Médecine.*

Meſſieurs les Correſpondans ſont priés d'écrire leurs Mémoires & Obſervations à mi-marge.

N. B. Les Lettres relatives *à l'abonnement annuel, à la ſeconde édition & à la Table générale*, doi-

vent toujours être affranchies aux bureaux des poſtes. Elles ſeront adreſſées directement à M. *Didot le jeune*, libraire, quai des Auguſtins, à Paris.

Les douze cahiers, qui les années antérieures à 1784 avoient formé deux volumes, chacun de 576 pages, ont, en 1785, formé trois volumes, dont chacun a été de plus de 600 pages. Cette année 1786 & les années ſuivantes, les douze cahiers formeront quatre volumes, dont chacun ſera auſſi de plus de 600 pages ; & l'Editeur s'empreſſera de faire une addition à chaque cahier, & con-

fréquemment à chaque volume, lorſque la multiplicité & l'importance des matières l'exigeront.

JOURNAL

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

JANVIER 1786.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS, année 1786.

N° I.

AVANT-PROPOS.

DANS le discours préliminaire que nous avons mis l'année dernière à la tête des feuilles consacrées aux observations du département des hôpitaux civils, nous avons

repréſenté l'expérience comme étant la baſe fondamentale de la médecine. En expoſant ce que la médecine expérimentale avoit été dans les différens âges, nous avons fait voir que l'obſervation étoit le ſeul moyen de diſtinguer la véritable expérience de la fauſſe, & nous avons démontré que perſonne n'étoit plus en état de ſe vouer à cette obſervation inſtructive, que les médecins des hôpitaux. Nous aurions pu nous étendre davantage ſur ce dernier article, mais nous nous ſommes contentés d'annoncer la publicité que le Gouvernement alloit donner aux obſervations des hôpitaux civils, ſans prévenir le jugement que le public devoit porter ſur ce nouveau travail.

L'accueil qui a eté fait aux feuilles qui compoſent l'année 1785, nous donne plus de liberté; il nous eſt permis aujourd'hui de parler ouvertement des avantages que tous les médecins ont reconnus dans ces premiers eſſais; & nous penſons qu'il eſt néceſſaire de développer un plan que nous n'avions fait qu'ébaucher.

Les hôpitaux civils ſont depuis plus de deux cents ans l'objet des ſoins du Gouvernement; mais ce n'eſt que ſous un règne marqué par la bienfaiſance, que l'on a vu concourir avec le Gouverne-

ment, & les citoyens de tous les ordres qui veillent à l'adminiſtration des hôpitaux, & les médecins auxquels eſt confiée la ſanté des pauvres dont ces établiſſemens ſont le patrimoine. Les médecins ſe ſont empreſſés de donner ſur les maiſons de charité les renſeignemens les plus exacts qu'eux ſeuls ſont en état de connoître & de préſenter.

C'eſt-là ce qui a donné naiſſance aux différentes topographies & aux obſervations envoyées au département des hôpitaux civils. Les détails que contiennent les topographies peuvent paroître quelquefois trop étendus, & même minutieux; mais il n'eſt aucune de ces deſcriptions qui ne renferme des choſes intéreſſantes, ſoit par la connoiſſance qu'elles donnent d'un hôpital, & du pays où il eſt ſitué, ſoit par la comparaiſon que l'on pourra faire par la ſuite de ces différentes topographies entre elles; comparaiſon qui fera naître les réflexions les plus utiles au médecin, au philoſophe, à l'adminiſtrateur. D'ailleurs, à l'exception de quelques articles dans leſquels il eſt impoſſible d'éviter la répétition, les différentes topographies préſenteront toujours des variétés qui en feront diſparoître la monotonie.

En effet, la diverſité du ſol, la nature du pays où ſont ſitués les hôpitaux, une infinité d'objets qui ne ſont ſenſibles qu'aux yeux du médecin, & plus encore la manière dont ces choſes ſeront obſervées & rendues, apportent une grande différence entre ces topographies.

Malgré le deſir que l'on auroit de placer les topographies le plus anciennement parvenues au département des hôpitaux, on a cru juſqu'ici, qu'il étoit néceſſaire de les préſenter en ſuivant les différentes provinces les unes après les autres, & l'on a adopté cet ordre comme le moyen le plus convenable pour former un enſemble régulier & méthodique.

Le but qu'on s'eſt propoſé dans les obſervations médicales eſt également facile à ſaiſir. C'eſt bien moins de ſurprendre par la nouveauté & la ſingularité, que de ramener l'attention ſur des objets utiles qu'il eſt ſi dangereux de perdre de vue. Lorſqu'au mépris des ſavans auteurs qui nous ont ouvert les tréſors de la médecine ancienne; lorſque, malgré les efforts des médecins illuſtres, qui de nos jours ont répandu la lumière ſur le traitement des principales maladies, on voit renaître des ſyſtêmes ſurannés, & ac-

cueillir jusqu'à un certain point leurs conséquences dangereuses, on doit sentir que ce ne sont pas les connoissances qui manquent aujourd'hui à la médecine, mais que l'art d'apprécier avec justesse ces connoissances & d'en faire une application utile au lit des malades, n'est pas connu de tous les médecins. Or, qui peut mieux apprendre à connoître cet art, que les médecins des hôpitaux civils? Qui peut mieux dissiper l'illusion d'une fausse théorie, ou dévoiler les manœuvres hardies de l'empirisme ignorant, que des observations faites sans prévention, & exposées avec candeur, lorsqu'elles se réunissent toutes pour appuyer la même doctrine, en confirmant ou en développant les vrais principes de la médecine hippocratique? Telles ont été les vues qui nous ont guidés dans les articles donnés pendant l'année 1785. C'est pour ne pas nous écarter de ce plan que nous rapprochons autant qu'il est possible les observations analogues, & que nous les lions par des remarques puisées dans la comparaison des auteurs cliniques, ou dictées par l'habitude de voir & d'observer des maladies dans les hôpitaux. Ainsi, les principales questions de médecine pratique qu'on trouve souvent trop laconiques ou

trop diffuſes dans les auteurs, parce qu'elles ne ſont pas placées convenablement, & qu'elles ſont iſolées, ſeront ſucceſſivement préſentées ſous leur véritable point de vue, puiſque leur ſolution ſe trouvera dans l'obſervation même, ou dans les réflexions qui en découlent naturellement.

Il eſt des queſtions importantes qui ont beſoin d'être traitées avec un certain développement, & nous nous y arrêterons plus long-temps, ſoit pour les mieux approfondir, ſoit pour combattre les préjugés qui les obſcurciſſent; c'eſt ce que nous avons fait dans l'inſtruction ſur la manière de gouverner & de traiter les inſenſés, & dans celle qui a le traitement de la rage pour objet. Quelquefois nous ferons contraſter les obſervations iſolées avec les obſervations plus étendues, pour faire connoître d'une manière plus particulière l'influence des ſaiſons & des pays ſur l'économie animale; enfin, nous nous ferons un devoir d'inſérer tout ce qui peut avoir quelque rapport au bien des malades renfermés dans les hopitaux, & particulièrement tout ce qui tient à la partie noſologique.

On a tiré à part les feuilles du Journal de médecine qui regardent les hôpitaux

civils, & ces feuilles qui forment, pour l'année 1785, un volume de plus de 600 pages, ſeront envoyées gratuitement, au nom du Gouvernement, à MM. les médecins des hôpitaux civils des différentes provinces du royaume. Il n'eſt pas beſoin de les exhorter ici à concourir à un travail qui invite aſſez par lui-même tous les médecins obſervateurs. La plus part des médecins des hôpitaux civils ont correſpondu, ou correſpondent avec le département; & l'attention que le Gouvernement donne à cette correſpondance eſt bien faite pour entretenir le zèle des uns, & pour engager les autres à les imiter. Les obſervations que nous avons recueillies depuis l'année 1780, ſont en grand nombre: beaucoup de ces obſervations ont été faites & écrites avec les conditions propres à remplir le plan que nous venons d'expoſer, & nous ne ſaurions trop recommander à MM. les médecins des hôpitaux civils, qui nous adreſſeront par la ſuite des obſervations générales ou particulières, de ne point s'écarter de la marche ſimple, mais clinique, que nous avons tracée, & dont ils trouveront des exemples dans le volume de 1785. Quoique le deſir de réunir enſemble des obſervations de même nature

nous faſſe employer en même temps des obſervations envoyées récemment, & des obſervations que nous avons reçues long-temps auparavant, nous aurons toujours égard à l'ancienneté des pièces, lorſque l'importance du ſujet, ou d'autres motifs d'utilité publique ne nous forceront pas de donner la préférence à celles qui ſont arrivées plus récemment.

Meſſieurs les médecins des hôpitaux civils qui voudront commencer la correſpondance, ou reprendre celle qu'ils avoient quittée, adreſſeront leurs obſervations à M. DE LA MILLIERE, INTENDANT DES HÔPITAUX CIVILS, EN SON HÔTEL A PARIS, *en mettant une autre enveloppe ſur laquelle on écrira, à M.* COLOMBIER, *Inſpecteur général des hôpitaux civils* (a).

DEPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

Topographie médicale de Melun; par M. LE BRISE-ORGUEIL, *médecin du Roi & des hôpitaux de Melun.*

Melun, ville de l'Iſle de France, capitale du Gâtinois, eſt ſituée ſur la Seine,

---

(*a*) MM. les médecins & chirurgiens des hôpitaux civils ſont priés d'écrire leurs obſervations à mi-marge.

à dix lieues Sud-Eſt de Paris, & à quatre de Fontainebleau. Sa longitude eſt de 20 degrés 16 minutes; ſa latitude eſt de 43 degrés 33 minutes. Cette ville paſſa ſous la domination des Romains, cinquante ans avant l'Ere chrétienne, & elle eſt célèbre dans l'hiſtoire de France, tant par le ſéjour qu'y ont fait pluſieurs de nos rois, que par les différens ſièges qu'elle a eu occaſion de ſoutenir, dont le plus mémorable eſt celui de 1420 par les Anglois, peu d'années avant la fin du règne de Charles VI.

Melun eſt diviſé par la Seine en trois parties. Celle qui eſt au milieu ſe nomme *la Cité;* les deux autres quartiers ſont connus ſous le nom de *S. Ambroiſe* & de *S. Aſpois;* & ce dernier eſt le plus conſidérable. Du Nord à l'Eſt, cette ville eſt dominée par trois côteaux, appellés *monts de Saint-Barthelemi*, *des Carmes* & *de Saint-Liene;* & de l'Eſt à l'Oueſt, elle s'étend ſur une vaſte plaine toute découverte, qui laiſſe voir dans le lointain un côté de la forêt de Fontainebleau.

Le ſol ſur lequel Melun eſt bâti eſt une terre calcaire chargée de beaucoup de *ſilex*, & recouverte d'une quantité de terre végétale ſuffiſante pour permettre une culture aſſez heureuſe. Tous les vents

y règnent tour à tour comme dans les provinces voiſines de Paris; mais le vent d'Oueſt eſt celui qui y ſouffle le plus conſtamment. L'influence de ce vent, & encore plus les brouillards qui s'élèvent de la Seine, ſont les ſeules cauſes qui paroiſſent altérer la pureté de l'air de cette ville, auquel on peut reprocher avec juſtice d'être trop humide pendant un tiers de l'année à-peu-près, c'eſt-à-dire pendant la mauvaiſe ſaiſon. Quant à l'eau dont on y fait uſage, elle eſt de la meilleure eſpèce, puiſque c'eſt la Seine qui la fournit.

Le nombre des habitans de Melun ſe monte à quatre mille, ſans compter deux cents hommes de troupes qui y ſont habituellement caſernés. On y fait commerce de bled, de vin, de farine, de fromage, & la Seine favoriſe ſingulièrement ce commerce par la facilité des tranſports & la proximité de Paris. En général, les habitans de Melun ſont d'une bonne conſtitution; ils ſont gais, actifs, & l'aiſance dont ils jouiſſent pour la plus part ne contribue pas peu à entretenir leur bonne ſanté. On ne connoît point dans cette ville de maladie endémique, ſi ce n'eſt une diſpoſition catarrhale, qui eſt aſſez générale dans le temps des brouil-

lards; mais en tout autre temps, le bon air que l'on reſpire à Melun y attire un aſſez grand nombre d'étrangers qui viennent jouir de l'agrément de ſa poſition. Les maladies épidémiques qui y paroiſſent de temps à autre ſont la petite-vérole, la rougeole, & plus rarement la dyſſenterie ſur la dernière claſſe du peuple. Il y a à Melun deux hôpitaux, l'un d'hommes, & lautre de femmes.

L'hôpital des hommes, fondé depuis pluſieurs ſiècles, eſt dû à la pieuſe libéralité de différens particuliers, tant de Melun, que des environs. L'adminiſtration eſt compoſée des principaux officiers, tant du bailliage, que du corps de ville & des plus notables bourgeois de la ville; ce qui forme en tout dix-ſept perſonnes. Il y a en outre deux adminiſtrateurs chargés particulièrement de la direction de cet hôpital. Ces deux adminiſtrateurs ſont changés tous les deux ans, & ne doivent agir que d'après les délibérations du bureau à qui ils doivent compte de toutes leurs opérations.

Cet hôpital eſt ſitué au Nord de la ville, & entouré de maiſons. Il eſt compoſé de deux ſalles, une baſſe & une haute. La ſalle baſſe eſt employée à remplir les intentions des fondateurs en re-

cevant les pauvres de Melun, & de deux villages qui ont droit d'y envoyer leurs malades. Cette ſalle réparée depuis peu eſt très-belle & très-ſaine. On y entretient quatorze lits, mais on pourroit en placer vingt. A l'extrémité de cette ſalle ſe trouve un cabinet contenant deux lits, qui ſont réſervés pour les femmes malades d'un des villages qui peut placer ſes malades dans l'hôpital.

La ſalle haute eſt deſtinée pour les militaires. On y compte vingt-deux lits, mais le local permettroit d'en mettre trente; ce qui eſt arrivé quelquefois dans des momens de néceſſité. Cette ſalle, expoſée & percée comme la ſalle bourgeoiſe, eſt auſſi très-ſaine. La ſeule choſe qu'on puiſſe y reprendre, c'eſt le voiſinage du toit qui la rend trop chaude certains jours de l'été.

Il y a pour le ſervice de cette maiſon un aumônier, un médecin, deux chirurgiens, cinq ſœurs & deux infirmiers. La pharmacie & le logement des ſœurs ſont à portée des ſalles.

L'hôpital des femmes, appelé *l'hôpital Saint-Nicolas*, eſt fort ancien, puiſqu'il doit ſa fondation à un des premiers rois de la troiſième race, dans le onzième ſiècle. Il eſt ſitué à l'Eſt de Melun, dans la

cité, & un peu au deſſus du grand pont. Il n'y a pour les malades qu'une ſeule ſalle au rez-de-chauſſée, qui peut à peine contenir huit lits; cette ſalle inſalubre par ſa poſition vient d'être réparée, mais elle eſt encore bien éloignée d'être telle qu'on doit la deſirer pour le bien des malades.

Les femmes de la ville, & même les étrangères, ſont reçues dans cet hôpital, pourvu que leurs maladies ne ſoient ni contagieuſes, ni chroniques. M. l'archevêque de Sens eſt adminiſtrateur-né de cette maiſon, & il eſt repréſenté par le Grand Chantre de la collégiale de Melun, qui donne ſeul les billets d'entrée pour cet hôpital.

Outre un médecin & un chirurgien, il y a des ſœurs hoſpitalières & une infirmière pour vaquer au ſervice de cette maiſon. Le nombre des ſœurs eſt de ſept, parce qu'il en faut pluſieurs pour veiller aux penſionnaires qui forment le principal revenu de cet hôpital, & que l'une d'entre elles eſt chargée de la pharmacie.

La priſon de Melun peut auſſi être rangée dans la claſſe des hôpitaux, parce qu'il y a ſouvent plus de malades que dans les deux maiſons de charité dont nous venons de parler.

Cette priſon qui étoit, il y a quelques

années, un dépôt de mendicité, eſt ſituée ſur le bord de la Seine, au Sud-Eſt de Melun, & vis-à-vis l'hôpital S. Nicolas; elle tient au Châtelet, & elle eſt dominée par un très-grand bâtiment, qui ſert depuis ſix à ſept ans de caſernes.

La cour où les priſonniers ſe promènent eſt très-vaſte & bien aérée, mais l'endroit où ils ſe raſſemblent eſt très-humide, & n'eſt point aſſez couvert. Les cachots ſont conſtruits d'une manière avantageuſe & ſalubre, & il y a pour les hommes une infirmerie capable de contenir vingt-cinq lits, à laquelle on peut reprocher auſſi trop d'humidité. Les femmes ont un grand commun bien aéré, mais elles n'ont point d'infirmerie. C'en eſt aſſez pour faire voir que la priſon de Melun eſt déja en pluſieurs points ſupérieure à la plupart des priſons civiles, & que ce qui a été fait juſqu'à ce jour pour le ſoulagement des malheureux qui y ſont détenus, conduira à des améliorations encore plus utiles.

Les maladies qui règnent dans cette priſon tiennent toutes du genre de la putridité ou de la diſſolution. Ce ſont des fièvres putrides ou malignes, des dyſſenteries, des dévoiemens & des affections ſcorbutiques, toutes maladies longues &

difficiles à guérir, mais qu'on doit eſpérer de prévenir pour la plupart dans la ſuite, en s'occupant encore davantage de tarir les ſources d'inſalubrité.

CONSTITUTION de l'année 1780, obſervée à Paris à l'hoſpice S. Sulpice (a).

> Medicinam quicumque vult rectè conſequi, hæc faciat opportet : primùm quidem anni tempora animadvertere, quid horum quodque poſſit efficere.
>
> HIPPOCR. *De aëre locis & aquis cap.* 1, *ſect.* 1.

La conſtitution de l'été & de l'automne de l'année 1779 avoit été des plus préjudiciables à la moitié de la France. Une froidure & une humidité preſque perpétuelles depuis le mois de mai juſqu'au mois de décembre, avoient eu la plus triſte influence ſur tous les corps animés, & ſur tous les végétaux, objets de nos alimens. Pluſieurs provinces avoient été ravagées par des fièvres malignes & des dyſſenteries. Une nourriture plus ſaine, un air plus pur, les ſoins de la vie plus exactement

(a) Mémoire lu à la ſéance publique de la Faculté de médecine, tenue dans les écoles extérieures de Sorbonne, le 28 décembre 1780.

remplis, avoient mis cette capitale à l'abri d'une contagion si destructive; mais l'influence de la mauvaise constitution s'étoit pourtant fait remarquer par tous les médecins.

Deux ou trois jours avant le commencement de l'année 1780, on s'apperçut que la température humide & variable qui régnoit depuis long-temps alloit changer. Le baromètre descendu & presque fixé au point le plus bas, remonta très-sensiblement; & un vent du nord rigoureux glaça tous les brouillards qui étoient le fruit de l'humidité régnante. Ce passage rapide d'une température à l'autre, affecta plus ou moins toutes les poitrines; déja l'humidité des mois précédens avoit causé bien des catarrhes, en rallentissant la chaleur & l'action du poumon; le resserrement subit qu'éprouva alors ce viscère en fit éclore chez tous ceux qui y avoient quelque disposition. Chez les uns, l'engorgement étoit visqueux & pituiteux; chez les autres, il s'y joignoit une irritation assez forte; chez presque tous, les premières voies étoient fort mal disposées: aussi, les incisifs triomphoient d'un côté, les boissons adoucissantes de l'autre, & les doux évacuans étoient requis dans les deux cas; quelquefois l'irruption

catarrhale a paru se faire sur le canal intestinal, & elle n'étoit pas rebelle : on voyoit en même temps des jauniſſes difficiles à résoudre, des fièvres continues dont la coction étoit lente, & d'autres maladies, reste de l'influence maligne de l'année précédente, dans lesquelles l'affoibliſſement de la machine & la corruption des humeurs étoient dominantes.

Le froid qui avoit été adouci & interrompu vers le milieu de janvier par des brouillards & par des pluies, augmenta sur la fin du mois, & il étoit très-sec dans le commencement de février. Le poumon avoit acquis plus de reſſort, les catarrhes exigeoient plus d'adouciſſemens, & les dévoiemens diminuoient. Vers le milieu du mois de février, le froid déclina pendant quelques jours, & l'on vit arriver des crachemens de sang, & plusieurs fluxions de poitrine. Les crachemens de sang, qui étoient rarement accompagnés de fièvre, dépendoient d'une foibleſſe des vaiſſeaux pulmonaires, & plus encore d'un reſſerrement du ventre; auſſi les laxatifs & les potions huileuſes les ont diſſipés. Les fluxions de poitrine étoient fort inflammatoires, les saignées bruſques & répétées y étoient néceſſaires, & la coction se faiſoit rapidement : il en

étoit à-peu-près de même des éryſipèles & des fièvres continues qui s'y mêlèrent bientôt; & à l'exception de quelques fièvres compliquées d'une éruption bilieuſe, produit d'une cacochymie ancienne, on voyoit dans toutes les maladies graves un début vif, une marche rapide & aſſez réguliére.

Le Nord-Oueſt qui avoit rendu le froid de la fin de février ſi déſagréable, répandit la même influence ſur les premiers jours de mars, qui furent triſtes & nébuleux. Le vent changea vers le 11; il varia de l'Eſt au Sud; la température devint plus humide ſans être plus chaude, & cet état dura juſqu'à l'équinoxe du printemps. Pendant ce temps les fluxions de poitrine augmentèrent de jour en jour, & devinrent bientôt les maladies les plus nombreuſes. Elles étoient de trois ſortes, les unes inflammatoires modérées, les autres pareillement inflammatoires & très-fortes, les dernières humorales, ou vulgairement dites *putrides*. Les premières exigeoient les remèdes antiphlogiſtiques plus ou moins rapprochés, ſuivant la force du ſujet, & les béchiques adouciſſans; les ſecondes plus aigües demandoient encore plus de hardieſſe dans les ſaignées, & bientôt après des inciſifs très-forts pour diſſiper

l'engorgement qui devenoit menaçant. L'expectoration n'étoit pas la seule crise favorable, les selles & les sueurs s'y unissoient le plus souvent & assez constamment aux jours critiques. Les fluxions de poitrine humorales sont unies à un vice des humeurs qui suscite en même temps une fièvre aigüe ; & c'est dans celles-là que les doux évacuans & les vésicatoires aux jambes, tant recommandés par *Huxham*, ont été utiles. Quant aux autres maladies, fièvres continues, fièvres scarlatines, catarrhes, tout étoit benin & régulier. Cependant la mortalité régnoit, & nous la trouvons en grande partie dans les phthisies, les dissolutions & les hydropisies de poitrine.

Qu'il nous soit permis d'observer ici avec M. *Lieutaud*, que cette dernière maladie, l'*hydropisie de poitrine*, est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit communément, & de décrire en peu de mots ce que nous avons vu trop souvent dans cette saison, & même dans le courant de l'année.

L'engorgement aqueux, visqueux & purulent de la poitrine, parvenu au point de former une accumulation mortelle dans cette cavité, nous a paru faire deux classes très-distinctes : la première, que

nous appellons *hydropiſie de poitrine lente*; la ſeconde, que nous croyons pouvoir appeller *hydropiſie de poitrine aigüe*.

Les malades de la première claſſe ſe plaignent d'un rhume très-ancien, & d'une difficulté de reſpirer. Ils ont la peau molle & blafarde, les yeux cernés; quelques-uns ſont évidemment bouffis; d'autres ont les joues colorées, mais d'un rouge vif: il y a de ces malades qui ſont aſthmatiques; le ſommeil profond, le réveil bruſque & fréquent ne ſont point des ſymptômes généraux; mais tous ces malades éprouvent un poids ou un embarras au ſternum, & ont dans leur démarche & dans leurs actions une foibleſſe & une lenteur dont la nature de leurs autres fonctions ne donne pas la raiſon. Enfin, le pouls a peu de force, & préſente ſouvent au milieu de ſes irrégularités une ſorte de reduplication, ſemblable à celle du pouls qui accompagne les hémorrhagies. Les inciſifs, les laxatifs, les cordiaux, paroiſſent ſoulager ces malades; le temps ſec les ranime, l'humidité les abat; enfin ils meurent tout-à-coup, ou bien leurs bras deviennent œdémateux & ſe gonflent, ſigne certain que la poitrine va ſe remplir promptement.

Les hydropiſies de poitrine que nous

croyons pouvoir appeller aigües, ſont auſſi précédées par une ancienne affection de poitrine, & accompagnées d'abord des mêmes ſymptômes que les hydropiſies de poitrine lentes ; mais voici en quoi elles en diffèrent. Après avoir préſenté pendant un temps plus ou moins long, les ſymptômes de l'hydropiſie de poitrine lente a un degré plus ou moins évident, les malades ſe ſentent tout-à-coup attaqués d'une difficulté de reſpirer plus grande ; il s'établit un point de côté très-douloureux, la fièvre s'allume, le viſage devient rouge, le pouls eſt gros, vif & redoublé, il a même quelquefois un peu de dureté, il y a des crachats aqueux & ſanguinoleus ; enfin, la plupart des ſignes apparens d'une péripneumonie : mais bientôt l'anxiété redouble, l'oppreſſion devient plus conſidérable, le pouls eſt vibratile & concentré, & le malade meurt ſouvent en fort peu de jours : quelquefois les accidens ſe calment par l'uſage des atténuans & des inciſifs ; il s'établit même des crachats aqueux & jaunâtres qui donnent quelque eſpoir, mais l'angoiſſe & la triſteſſe perſiſtent, & les malades ſuccombent après avoir combattu pendant quelques jours. Cette maladie expoſe preſque toujours le médecin aux attaques de l'igno-

rance & du préjugé. Si le malade n'eſt pas ſaigné, on croit qu'il eſt mort ſuffoqué; s'il eſt ſaigné, il meurt dans l'affaiſſement. En effet, que peuvent ici les remèdes, que peut ſur-tout la ſaignée? Nous regardons cet état comme étant le plus ſouvent le dernier effort que fait la nature pour débarraſſer le poumon d'un amas qui l'oppreſſe; effort bientôt ſuſcité de nouveau par un nouvel engorgement, & le plus ſouvent par des ſpaſmes, qui cauſent une plus grande accumulation, ou une preſſion plus forte de la matière infiltrée ou épanchée (*a*).

(*a*) On deſireroit peut-être un caractère plus précis de cette eſpèce d'hydropiſie de poitrine; mais les définitions ſont ſouvent fautives, & les deſcriptions toujours ſûres. L'hydropiſie de poitrine que nous appellons *aigüe*, n'eſt autre choſe qu'une hydropiſie de poitrine chronique, au milieu de laquelle il ſemble naître une fluxion de poitrine, & ſon caractère eſt bien moins dans la réunion de quelques ſymptômes de cette dernière maladie, que dans la combinaiſon de ces ſymptômes avec l'hiſtoire de la maladie précédente. En un mot, c'eſt une maladie aigüe qui participe de la nature de la maladie chronique précédente, & qui préſente une apparence trompeuſe; & c'eſt pour indiquer l'erreur où cette apparence pouvoit induire, que nous avons cru devoir l'appeller *hydropiſie de poitrine aigüe*.

Dans l'une & l'autre eſpèce d'hydropiſie de poitrine, l'ouverture des cadavres nous montroit un tiſſu cellulaire & des muſcles infiltrés, une très-grande quantité d'eau dans l'une ou l'autre cavité de la poitrine, quelquefois un poumon très-adhérent, ſquirrheux, & preſque toujours macéré dans quelques-unes de ſes parties. Dans l'hydropiſie de poitrine que nous appellons aigüe, nous avons pluſieurs fois trouvé un poumon ſain, & c'étoit dans celui-là que la douleur s'étoit fait ſentir; phénomène qu'on ne peut attribuer qu'à la groſſeur & à la preſſion du poumon malade, ou à celle de la matière épanchée; enfin, dans preſque tous les cas il y avoit un noyau purulent, & nous nous rencontrons encore en ce point avec M. *Lieutaud*, qui regarde la péripneumonie & la phthiſie comme une des principales cauſes de cette maladie. Ce qui confirme encore cette remarque, c'eſt l'état de ceux que nous avons vus & que nous voyons conſtamment attaqués de cette maladie. Preſque tous ſont des manouvriers accoutumés à ſupporter les injures de l'air, & à négliger les précautions propres à prévenir ou à guérir les maladies de poitrine. Le plus grand nombre eſt compoſé de carriers qui

ſont plongés toute la journée dans l'atmoſphère la plus humide, & qui à la ſurface de la terre, ne reſpirent que les brouillards du matin & de la nuit. En avons-nous guéri? Nous avons vu une fois cette maladie dans ſa force diſſipée par une diarrhée critique, & nous croyons en avoir guéri, ou du moins pallié pluſieurs autres bien décidées, par l'uſage combiné des inciſifs, des laxatifs, des ſudorifiques, & ſur-tout par les véſicatoires aux bras. Si nous n'affirmons pas davantage, c'eſt que ſi le diagnoſtic nous annonce certainement un engorgement de poitrine grave, il ne peut jamais nous démontrer ſon intenſité; & qu'avec la certitude d'avoir guéri pluſieurs malades qui étoient dans une diſpoſition prochaine de cette maladie, il nous eſt impoſſible d'affirmer la guériſon d'un ſeul dans lequel elle ait été portée à ſon dernier période.

Il ſuit de ces réflexions, que s'il eſt peu de remèdes pour guérir l'hydropiſie de poitrine, il eſt des moyens efficaces pour la prévenir, l'étouffer dès ſa naiſſance, & même pour en modérer & en ſuſpendre les triſtes effets. Tous les degrés d'affection de poitrine négligée ſont autant de pas qui y conduiſent; & c'eſt en ce ſens qu'on voit la vérité de ce mot d'un célèbre

célèbre médecin, que les rhumes négligés tuent plus de monde que la peste.

DEUXIEME SAISON.

L'equinoxe du printemps amena une température douce & chaude, & l'on vit naître à cette époque des rhumatiſmes aigus, & des épanchemens bilieux très-variés. Dans les affections rhumatiſmales, les ſaignées, les délayans, les vomitifs amenoient la ſoupleſſe, la détente néceſſaires, & la guériſon étoit prompte. La pléthore cacochyme & bilieuſe cachée ſous les formes variées de puſtules, d'éryſipèles, d'ophthalmie, cédoit aux purgatifs qui l'attiroient ſur le canal inteſtinal. Ce doux état de l'atmoſphère ne dura pas long-temps: le mois d'avril fut nébuleux, humide & variable juſques vers ſa fin; la végétation étoit ſuſpendue, & conforme à cette température inconſtante & peu ſuivie; les maladies tenoient à l'hiver & au printemps. Les fièvres continues étoient vives, mais peu tenaces. Quelques-unes ont pris le caractère de la fièvre ardente, & les ſaignées de la gorge y ont été employées, ſinon avec un ſuccès conſtant, du moins avec avantage. On voyoit en même temps des rhumatiſmes chroniques anciens, où le véſica-

toire local, ſecondé d'un vomitif & ſuivi de ſudorifiques, a manqué rarement ſon effet; des paralyſies ſéreuſes guéries par les évacuans, les ſudorifiques & les véſicatoires; des petites-véroles diſcrètes; & toujours des fluxions de poitrine qui, par leur nombre & leur importance, faiſoient le principal objet de notre attention. Nous y obſervions que la criſe ſe faiſoit par les crachats & par les ſueurs preſque toujours aux jours critiques, & que les crachats ſanguinolens à l'invaſion de la maladie, étoient de bon augure. Dans l'intervalle des ſaignées & de la détente au moment critique, les crachats paroiſſoient diſſous, & la poitrine fort diſpoſée à ſe remplir; mais ces ſignes n'étoient funeſtes que quand ils étoient joints à un ou deux des ſymptômes ſuivans, oppreſſion menaçante, délire perſévérant, foibleſſe extrême, épanchement bilieux, diarrhée ſéreuſe & fréquente.

Vers la fin d'avril, des pluies douces & fécondes annoncèrent que le printemps alloit ſe développer, & la végétation fit plus de progrès dans les premiers jours de mai, qu'elle n'en avoit fait depuis un mois. Nous n'obſervâmes alors de nouveau que quelques crachemens de ſang qui dépendoient d'une pléthore fauſſe

unie à une foibleſſe innée du poumon, & qui avoient été déterminés par l'embarras du ventre & le regorgement bilieux.

Dans le cours de mai, les fluxions de poitrine étoient encore les plus nombreuſes des maladies graves; & nous ferons ſur elles deux remarques.

La première, c'eſt qu'elles étoient preſque toutes humorales, & que les crachats & l'embarras de poitrine diſparoiſſoient ordinairement après le premier période ſans laiſſer d'oppreſſion; quelquefois les crachats ainſi ſupprimés ont reparu fort abondamment le quatorze ou le vingt-unième jour, & ce retour critique auroit pu nuire par ſa violence, ſi on n'y avoit pas remédié, en détournant une portion de cette humeur par des véſicatoires aux bras.

La ſeconde remarque, c'eſt que quelques-unes de ces péripneumonies beaucoup plus inflammatoires que les autres, ſont devenues de véritables paraphrénéſies. Nous entendons ici par paraphrénéſies, ces phrénéſies connues d'Hippocrate ſous le nom de *phrenitis a peripneumoniâ*, & nous en avons vu de deux eſpèces. La première, marquée ſous l'apparence d'une vraie phrénéſie, ne ſe recon-

noiſſoit qu'aux ſymptômes précurſeurs de la mort. Nous l'avons rencontrée dans deux malades apportés dans le délire le plus violent, & nous avons trouvé la partie poſtérieure du poumon gangrenée, avec épanchement de matière ſanguinolente dans les deux cavités. Il eſt à croire que les ſaignées auroient guéri, ſi elles euſſent pu être placées à temps. Deux autres maladies de cette nature ont pris naiſſance ſous nos yeux dans le moment de la pleine ſuppuration; & c'eſt notre ſeconde eſpèce. Le délire étoit furieux, les crachats très-abondans, pleins d'un pus blanchâtre, le pouls fort égal & ſans dureté, le ventre ſerré : les inciſifs les plus forts, les véſicatoires multipliés, les doux laxatifs ont tari peu à peu le foyer purulent, & les purgatifs ont achevé la cure.

La fin de mai a été extrêmement chaude; & depuis le premier de juin juſqu'au ſolſtice d'été, cette chaleur a été ſuivie d'un froid ſec, amené par un vent de Nord-Oueſt toujours dominant. Cette variation perpétuelle du froid au chaud a fait perſévérer les fluxions de poitrine qui ont pourtant ceſſé d'être auſſi nombreuſes, & qui ont fait place aux fièvres, dont le nombre & le caractère devenoient de jour en jour plus importans.

Le caractère bilieux, qui étoit évident dans les fiévres continues dès le commencement du printemps, y étoit devenu dominant dans le mois de mai ; les unes ſe guériſſoient promptement, les autres exigeoient un aſſez long temps pour la coction ; mais quelques ſaignées & l'uſage continué des tempérans ſuffiſoient à la guériſon. Dans le mois de juin, la fièvre continue ſimple marquoit une bile plus exaltée ; le pouls étoit ſec, grand, la peau sèche, la tête fort douloureuſe ; il y avoit de l'anxiété & de la tenſion aux hypochondres, mais la langue étoit humectée : les yeux vifs, la peau humide, & les autres ſymptômes, plus effrayans que dangereux, cédoient promptement à des ſaignées répétées, & à des minoratifs aiguiſés, placés convenablement.

Les fièvres malignes, que nous avions vues en aſſez petit nombre depuis le mois de janvier, commençoient déja à être plus ſenſibles, & nous préſentoient deux caractères bien diſtincts. Dans les unes, il y avoit une marche vive, prompte, irrégulière, & un paſſage ſubit de l'éréthiſme à l'affoibliſſement le plus grand. Les antiputrides acides, unis à quelques doux évacuans, les véſicatoires, le quinquina, le camphre, ont été employés, mais nous

n'avons pas toujours réuſſi à ranimer les forces de la nature défaillante ou opprimée. Dans les autres, la fièvre étoit plus modérée, mais cependant le premier période paroiſſoit inflammatoire. Au ſecond période, la fièvre & les forces ſe ſoutenoient, le viſage devenoit plombé, les yeux hébêtés ; il s'établiſſoit des mouvemens convulſifs dans les tendons, malgré les premiers évacuans, & l'attention continuelle à tenir le ventre libre. On remarquoit encore dans la plupart de ces malades un ventre énorme. Déterminés par ce ſymptôme & par la perſévérance de la ſurdité, nous avons repris les évacuans. Le jour du purgatif tous les ſymptômes diminuoient pour reprendre le lendemain, & le ſuccès de cette marche curative nous a confirmé qu'il y a des fièvres malignes qui ne ſe guériſſent que par des purgatifs répétés.

Mais avant d'aller plus loin, je crois qu'il eſt néceſſaire d'expoſer ici ce que nous entendons par fièvre continue ſimple, & par fièvre maligne. Ces idées ne ſont pas nouvelles, il eſt vrai, mais elles ne ſont pas univerſellement admiſes ; & il nous paroît important de prévenir toute équivoque, en déterminant l'acception que nous donnons à ces noms.

Au milieu de toutes les dénominations des fièvres continues aigües, les praticiens nous paroiſſent n'en diſtinguer véritablement que deux, la fièvre ſimple, & la fièvre maligne. Toutes les autres ſont effectivement des eſpèces qui ſe rapportent à ces deux genres.

La fièvre continue ſimple comprend toutes les fièvres qui, après un début plus ou moins vif, marchent ſans préſenter de complication rebelle ou dangereuſe pour l'homme inſtruit, & ſe terminent au quatorzième ou au vingtième jour, & quelquefois beaucoup plus tard. C'eſt dans cette claſſe que ſe trouvent toutes ces fièvres, dont la durée eſt au deſſus de l'éphémère, & qu'on a nommées tantôt d'après la cauſe de la maladie, tantôt par un de ſes ſymptômes. C'eſt dans cette claſſe que ſe trouve cette fièvre que les anciens avoient nommée *putride*, parce qu'ils penſoient qu'elle ſe guérit ſouvent par une coction faite dans les vaiſſeaux, & qu'ils aſſimiloient à la coction purulente des abſcès (*a*); fièvre que le vulgaire a nommée & nomme toujours *putride*, dans l'idée qu'elle doit ſon origine & ſon

(*a*) VAN-SWIETEN, tom. ij, pag. 380.

entretien à des matières pourries; fièvre enfin, que les médecins appellent auſſi quelquefois de ce dernier nom, mais pour ſe conformer au préjugé, & qu'ils regardent preſque tous comme une fièvre aigüe ſimple, ſuſceptible de plus ou de moins de complication.

Quand cette complication eſt multipliée & conſtante, il y a un danger évident pour le malade; & c'eſt-là le cas où la fièvre ceſſe d'être une fièvre continue ſimple ou une fièvre aigüe, pour devenir maligne. Ainſi nous appellons fièvres malignes, celles dans leſquelles la marche régulière de la fièvre eſt long-temps empêchée, ou tout-à-fait étouffée par l'irrégularité perſévérante des mouvemens de la nature. En s'attachant ainſi à des idées ſimples & naturelles, on voit qu'on peut aller par degrés depuis la fièvre la moins compliquée juſqu'à la fièvre maligne; on voit que ce degré de complication, qui caractériſe la fièvre maligne, peut & doit être très-diverſifié, ſuivant mille circonſtances qui peuvent concourir à la faire naître; enfin, qu'on ne doit point être étonné de lire différentes deſcriptions de fièvre maligne, puiſque ce ſont les eſpèces multipliées d'un genre fort étendu : delà on peut expliquer comment quelques médecins

ont vu dans la fièvre maligne beaucoup d'inflammation ; les autres, une putridité abſolue ; quelques-uns, une diſſolution générale des humeurs ; &, d'autres un déſordre & une foibleſſe qu'ils ont comparée à l'agonie (*a*).

TROISIEME SAISON.

Quelques jours après le ſolſtice d'été,

(*a*) En liſant attentivement *Hippocrate*, on voit qu'il ramenoit la diviſion des fièvres à cette première ſimplicité. Tantôt il reproche aux médecins Cnidiens de multiplier les fièvres, tantôt il diſtingue des ardentes bénignes & malignes ; enfin, mettant le plus grand ſoin à décrire les caractères qui ſpécifient la bénignité des fièvres, & appelant cet état *Euſtatie*, il reconnoît pour malin ou pernicieux, tout ce qui s'en écarte d'une manière notable & perſévérante, & il renferme ainſi les fièvres en deux claſſes. *Vid.* HIPP. *lib. de victûs ratione in acutis; de epidemiis conſtitut. prima & tertia.*

Outre l'obſervation, on pourroit encore alléguer en faveur de cette diviſion, l'obſcurité & les contradictions dans leſquelles ſont tombés les auteurs qui ont multiplié les dénominations des fièvres, & la manière dont elle concilie les auteurs les plus oppoſés, en admettant pour eſpèces principales de la fièvre maligne ou pernicieuſe, la fièvre maligne-putride, la fièvre maligne-ardente, la fièvre maligne-nerveuſe, &c. *Vid.* LE ROY, *Mémoires ſur les fièvres aigües.*

le temps devint auſſi doux que beau; mais la chaleur augmenta bientôt, & elle ne fut interrompue vers le milieu de juillet, que par quelques jours de pluie & de vent du Nord. Du moment où la ſéchereſſe commença à être perſévérante, la bile, qui avoit dominé depuis quelque temps dans toutes les maladies, fit naître des coliques & des dyſſenteries, qui cédèrent facilement aux adouciſſans & aux doux évacuans. Dans le commencement de juillet, la plupart des fièvres continues avoient pour ſymptôme permanent une diarrhée, & ce ſymptôme cédoit aux amers & aux purgatifs de rhubarbe. Vers le milieu de juillet, il parut dans toutes les fièvres, avec cette différence : dans les unes, il précédoit l'invaſion de la fièvre même, & étoit très-vif; dans les autres, il ne ſe développoit qu'au bout de deux ou trois jours, & dans quelques-unes il ſe ſupprimoit.

L'union de la diarrhée à la fièvre n'a paru être le véritable caractère de la maladie, que le cinq ou ſixième jour : alors le pouls qui, ſuivant l'époque de la maladie & l'influence des remèdes, auroit dû ſe développer, devint plus vif & plus concentré. Il y avoit une colique ſourde, des évacuations très-fréquentes, une langue

sèche, & bientôt un teint plombé, avec bouffiſſure au viſage. Les lavemens émolliens, les boiſſons adouciſſantes légérement acidulées, quelques priſes de rhubarbe, l'eau de tamarins ſimple ont été employés avec ſuccès. L'effet de ces remèdes eſt d'abord, comme l'a remarqué M. *Zimmerman*, d'augmenter le flux; mais c'eſt au grand ſoulagement des inteſtins qu'ils débarraſſent de la matière dont ils étoient gorgés; & cette matière évacuée, le même remède, c'eſt-à-dire la rhubarbe donnée à plus petite doſe, corrobore les inteſtins qu'elle avoit ſtimulés. Dans le même temps, d'autres malades arrivoient avec un vomiſſement bilieux, ou un regorgement bilieux très-marqué. L'âcre bilieux étoit viſiblement la cauſe de ces maladies, & cela d'autant mieux que la plupart de ceux qui en étoient attaqués, étoient dans le jeune âge, & du ſexe viril.

Cependant la chaleur du mois d'août, après avoir cauſé une ſéchereſſe extrême, rendoit l'atmoſphère brûlante & inſupportable: alors le ténesme & le flux de ſang caractérisèrent plus particulièrement la dyſſenterie. La ſaignée y étoit preſque toujours indiſpenſable, enſuite les antiphlogiſtiques & les adouciſſans

préparoient à l'effet de l'ipécacuanha, & l'union des acides végétaux à la rhubarbe, terminoit la maladie. Je voyois en même temps des fièvres très-vives dans leur premier période, dont plusieurs présentoient ensuite une complication embarrassante.

Ces fièvres tout-à-fait semblables dans leur invasion aux fièvres dyssenteriques, s'adouciſſoient d'abord au point que tous les symptômes paroiſſoient diminués vers la fin du premier septénaire. Dans le second, les redoublemens devenoient plus vifs, l'éréthisme & la séchereſſe se déclaroient, il y avoit des friſſons & des chaleurs irrégulières; chez les uns, la poitrine paroiſſoit partager la maladie par une oppreſſion & une toux sèche; chez tous, la tête se chargeoit, la surdité avoit lieu, & il s'établiſſoit un délire sourd. Vers le quatorzième jour, la toux devevoit plus graſſe, la langue s'humectoit, les selles devenoient critiques, ou la peau moite; au contraire, si l'iſſue étoit funeſte, la poitrine se rempliſſoit, les évacuations devenoient colliquatives, & le malade mouroit.

Vers les premiers jours de septembre, la chaleur étoit ardente; mais bientôt il survint des orages & un vent de nord, qui

la firent décliner au point que sur les derniers jours de l'été, la température étoit humide, variable & un peu froide. Déja les dyssenteries étoient moins abondantes, mais plus graves que celles du mois précédent ; en peu de jours, le nombre de ces dyssenteries malignes augmenta rapidement ; & nous ne pouvons mieux en tracer le caractère, qu'en présentant succinctement l'histoire de quelques-uns des malades qui en étoient attaqués.

Parmi ces malades, les uns apportés vers le huitième jour de la maladie avec la fièvre & l'aridité la plus grande, colique, ténesme & météorisme du ventre, se trouvoient soulagés tout-à-coup par les antiphlogistiques & les boissons légérement laxatives. La coction sembloit ensuite vouloir s'établir, le ventre n'étoit plus météorisé, lorsque des évacuations sanguines abondantes, accompagnées de délire, & suivies d'une nouvelle tension du ventre, jettoient les malades dans un état qui éludoit tous les remèdes.

D'autres malades moins jeunes, d'un tempérament moins ardent, affectés de la même manière en apparence, & arrivant à la même époque de leur maladie, ont eu une destinée plus heureuse, quoiqu'ils présentassent une prostration de

forces plus grande & un pouls plus misérable. Après un soulagement & un relâchement apparent dans l'état du ventre & de la langue, l'anxiété & la foiblesse générale subsistoient, ainsi que le grand nombre des déjections ; mais une nature moins irritable, ou un foyer moins abondant & moins profond, rendoient la maladie curable. L'eau de casse légérement aiguisée & soutenue des tempérans & des adoucissans, dissipoit le météorisme du ventre, toujours facile à renaître ; & ce bienfait étoit dû à des évacuations douces & abondantes. Quand la matière étoit plus tenace & moins bilieuse, la rhubarbe, ou l'ipécacuanha à petite dose, réussissoient à l'expulser ; enfin le quinquina, les cordiaux, ranimoient les forces défaillantes, & la décoction de symarouba coupée avec du lait, convenoit aux malades dont la poitrine étoit affectée. Dans tous les cas de dyssenterie maligne, heureux ou malheureux, nous avons suivi le conseil de M. *Tissot*, en faisant appliquer de larges véficatoires aux jambes, après l'usage des premiers évacuans & des antiphlogistiques. Cette pratique, imitée des Indiens, nous paroît avoir soutenu plus long-temps ceux qui ont succombé, & avoir eu une grande influence dans la

guériſon de ceux qui ſe ſont rétablis. La convaleſcence de ces malades étoit lente, & les rechûtes faciles.

QUATRIEME SAISON.

L'équinoxe d'automne, annoncé par l'inconſtance & les variations du ciel dès les premiers jours de ſeptembre, s'étoit fait ſentir d'une manière précoce à nos malades. Dès le milieu d'août, les fièvres intermittentes, diſparues depuis ſix ſemaines, commençoient à renaître. Dans les premiers jours de ſeptembre, leur nombre augmenta, & bientôt elles ſe multiplièrent au point d'être les maladies dominantes. Les unes étoient compliquées de catarrhe & de colique, & exigeoient les adouciſſans & les évacuans; les autres demandoient une ou deux ſaignées à leur début, & ne réſiſtoient pas long-temps aux amers & aux purgatifs mêlés avec le quinquina. Les pluies qui avoient précédé l'équinoxe furent ſuivies d'un temps nébuleux & très-variable, pendant lequel le caractère des maladies changeoit inſenſiblement. Sans parler de quelques paralyſies humorales, mobiles par les évacuans & les véſicatoires, de pluſieurs fluxions de poitrine plus bilieuſes qu'inflammatoires, les fièvres continues étoient de

deux eſpèces ; les unes préſentoient des ſymptômes inflammatoires juſqu'à la fin, & nous annexons à cette claſſe quelques fièvres accompagnées d'éryſipèle ; les autres étoient accompagnées d'une affection dyſſentérique, qui n'avoit pas le même caractère que celle des mois précédens. Ce n'étoit plus une diarrhée, accompagnée de colique & de ténesme, mais des coliques ſourdes avec un dévoiement médiocre, coliques qui devenoient très-vives & très-preſſantes, mais ſans évacuations à l'heure du redoublement. Des ſaignées plus ou moins fortes, mais toujours placées à l'invaſion de la maladie, ou dans la violence des premiers accès, des boiſſons ſavonneuſes & tempérantes pour détremper le foyer humoral & abattre l'irritation, des purgatifs pluſieurs fois répétés dans l'intervalle des accès : voilà notre traitement pour ces dernières fièvres, traitement que la ſenſibilité apparente du ventre ſembloit devoir proſcrire, mais auquel nous avions été conduit, en obſervant que pluſieurs fièvres tierces qui régnoient en même temps étoient accompagnées de colique & d'une tenſion conſidérable du ventre, & que ces fièvres cédoient aux purgatifs redoublés.

Dans le mois de novembre, le ciel a été preſque toujours nébuleux & le temps très-variable. Les fièvres tierces diſparoiſſoient par degrés, & on voyoit ſuccéder un autre genre de maladies; c'étoit des fluxions, des tumeurs qui abcédoient, & des rhumatiſmes froids. D'après cet apperçu, la matière morbifique, fixée pendant l'été ſur le canal inteſtinal, repompée enſuite dans les vaiſſeaux vers l'équinoxe d'automne, paroîtroit donc être portée dans le tiſſu cellulaire aux premiers froids. Chez nos malades, cette humeur étoit le plus ſouvent errante; elle ſe fixoit pourtant quelquefois en formant des éryſipèles. Ceux qui attaquoient la face étoient accompagnés de ſymptômes très-vifs, la réſolution étoit lente & la récidive facile; ſur la fin de ce même mois, nous recevions à l'hoſpice quelques dyſſenteries plus ſanguinolentes que dans l'été, & elles étoient de deux ſortes; les unes nouvelles, dans leſquelles le gonflement des vaiſſeaux hémorroïdaux annonçoit la pléthore cacochyme des vaiſſeaux veineux du bas-ventre; les autres étoient des dyſſenteries d'été négligées ou mal traitées, & elles préſentoient une diſſolution générale: cependant l'influence sèche & rigoureuſe du

mois de décembre dissipa tout-à-fait la constitution automnale, sans donner un présage alarmant pour l'hiver. Des fluxions de poitrine douces, des ophthalmies, des épanchemens bilieux dont la coction étoit lente, des fièvres sans catarrhes & bénignes; telles étoient les maladies de ce mois, maladies peu alarmantes en général, & dont l'irrégularité annonçoit que la cause étoit dans la fatigue & les erreurs de régime, beaucoup plus que dans l'influence de la saison.

OBSERVATIONS

Sur un bubonocèle avec complication; par M. JOYAND l'aîné, docteur en médecine à Frêne-sur-Apance, près Bourbonne-les-Bains.

Le 25 septembre 1785, je fus appellé pour voir la supérieure des dames de S. Charles de la ville de La Marche, en Barrois. Dans l'intervalle de trois jours que j'y restai, je fus consulté par M. *Michaux*, chanoine régulier de l'Ordre de la Sainte-Trinité, curé de ladite ville, pour une tumeur considérable du scrotum, qu'il disoit être occasionnée par un

bubonocèle qu'il portoit depuis plus de quinze ans, & que la pudeur, toujours déplacée dans de pareilles circonſtances, l'avoit empêché de montrer à aucune perſonne capable de lui donner des ſecours. Il n'avoit employé pour tout remède qu'une décoction de fleurs de ſoucy & de ſauge dans le vin, avec laquelle il faiſoit, depuis quelque temps, des embrocations ſur cette partie : ce moyen imprudent lui avoit éte indiqué par un de ſes amis, comme un remède excellent, infaillible. Son effet fut une augmentation conſidérable de la tumeur, & une inflammation qui dégénéra bientôt en ſphacèle ; il fut précédé d'éryſipèle & de beaucoup de phlyctènes. Je lui conſeillai d'appeller MM. *Rouly* & *Jourdain*, médecin & chirurgien à La Marche, & M. *Maigrot*, chirurgien à Rançonnière. Il n'héſita point, la douleur étant pourlors inſupportable, & le mettant hors d'état de remplir aucune fonction qu'avec la plus grande peine. Depuis deux ans il avoit des maux de cœur, des coliques d'eſtomac & la fièvre : accidens devenus alors plus graves. Ces meſſieurs reconnurent au premier coup d'œil une hydrocèle conſidérable avec complication. La tumeur meſurée avoit deux pieds & demi

de circonférence, ſur dix-huit pouces de hauteur : on fit la ponction qui donna neuf pintes, meſure de Paris, d'une ſéroſité de couleur citrine.

Le 3 octobre, je me rendis chez le malade. M. *Monceaux*, chirurgien à Damblain, venoit de lui faire une ſeconde ponction, qui avoit donné ſept pintes d'une ſéroſité ſanguinolente. Je vis la tumeur pour la première fois ce même jour, & l'ayant trouvée d'un volume très-étendu, je dis à MM. *Rouly*, *Jourdain* père & fils, & *Moiſſier*, qui avoient aſſiſté à cette dernière ponction, qu'il y avoit complication d'hydrocèle, bubonocèle & ſarcocèle : le médecin m'obſerva que la tumeur, toute extraordinaire qu'elle me paroiſſoit encore, étoit diminuée d'un bon tiers depuis les ponctions. Le hoquet & une aſcite ſubite ſurvinrent : la noirceur de la langue augmenta avec l'apparition de ces ſymptômes, & à proportion de leur intenſité ; la fiévre qui avoit été très-violente tomba pour lors inſenſiblement, & de manière à faire à croire que le pouls étoit naturel. Les remèdes, indiqués en pareil cas, furent appliqués, mais ſans aucun ſuccès. Je retournai chez M. *Michaux* le huit ; je trouvai les ſymptômes aug-

mentés de beaucoup, & ces meſſieurs décidés à pratiquer une troiſième ponction, la tumeur étant auſſi conſidérable qu'avant les deux premieres. Je leur témoignai ma répugnance, & leur expoſai les dangers de cette troiſième opération: ils me répondirent tous qu'ils ne prétendoient ni guérir ni pallier le mal, mais ſeulement ſatisfaire le malade qui la demandoit avec empreſſement. On donna donc un coup de troicart; il ne ſortit que du ſang; ce qui nous déconcerta tous, à l'exception du malade qui voulut qu'on réitérât: on chercha ſcrupuleuſement un autre endroit; on trouva un kyſte, dont il ſortit cinq pintes de pus mêlé de ſérosité. Cette opération ſembla diminuer les ſymptômes juſqu'au douze; mais à cette époque ils allerent en augmentant juſqu'au ſeize, jour auquel il expira à deux heures du matin.

Le même jour à une heure après midi, nous procédâmes à l'ouverture de la tumeur. Elle étoit entièrement ſphacélée, de même que l'hypocondre gauche & l'aîne droite; le ſcrotum étoit ulcéré dans toute ſa partie interne, & de l'épaiſſeur d'un pouce & demi par-tout; le teſticule droit ſquirreux & carcinomateux dans ſa totalité, étoit du poids de trois

livres, & avoit un ulcère anfractueux, de la longueur de ſept pouces & de deux & demi de profondeur : le teſticule gauche, étoit ſain & avoit au deſſus un kyſte de la groſſeur d'un œuf d'oie, rempli d'une ſéroſité gluante, d'une odeur fétide & d'une couleur jaunâtre. Les vaiſſeaux ſpermatiques n'étoient point variqueux. L'inteſtin étoit engagé du côté droit, de la longueur de onze pouces, adhérent au ſcrotum & au teſticule; le raphé de l'épaiſſeur de quatre lignes; le tiſſu cellulaire ſi graiſſeux & ſi épais qu'il oblitéroit preſque les muſcles du bas-ventre, & totalement la verge. Les viſcères du bas-ventre étoient ſains, à l'exception du foie qui étoit rempli de groupes tuberculeux & ſquirreux; le lobe de Spigel recouvroit la rate; l'anneau du côté droit avoit quatre pouces de diamètre; il y avoit du pus dans le fond de la veſſie, elle n'avoit qu'un tiers de ſon volume ordinaire, ſon ſphincter étoit carcinomateux & hydatideux.

Il eſt à remarquer que pluſieurs ſemaines avant la mort, les aines, les cuiſſes & les jambes étoient parſemées de taches noirâtres.

On demande ſi on auroit pu connoître les ſignes diſtinctifs de l'ulcère du teſticule droit?

OBSERVATION

Sur une plaie d'arme à feu ; par M. DOLIGNON, *maître en chirurgie à Crecy-sur-Serre, par Laon.*

Une jeune fille du Pont-à-Bussy-sur-Serre, près la Fere en Picardie, rencontra l'hiver dernier 1785, son galant qui venoit de la chasse avec un fusil chargé de plomb à canards ; il s'approcha d'elle pour l'embrasser, ayant auparavant posé à terre entre eux la crosse de l'arme, qu'il avoit malheureusement oublié de mettre à son repos. Le canon portoit sur l'épaule gauche de la jeune fille, qui étoit accollée à gauche par le bras droit du garçon. Cette fille se défendoit, étant debout, & à demi baissée en avant. Pendant ce combat quelques vêtemens sans doute touchèrent la gachette du fusil ; le coup partit à bout touchant, & la charge pénétra de bas en haut dans la partie moyenne & supérieure du bras & de l'épaule gauche de cette fille. Le plomb sortit par l'ouverture supérieure & externe de l'épaule, entraînant avec lui des pièces d'os, & des fragmens de vêtemens.

Le chirurgien du lieu, qui donna à cette fille les premiers ſecours, lava la plaie, & ſe contenta de boucher les ouvertures avec la charpie : le ſang ſembla s'arrêter durant quelques heures, mais il ne ceſſoit de s'épancher dans la plaie, & reparut bientôt.

Vingt-quatre heures après, je trouvai l'appareil & pluſieurs draps dont on avoit environné la bleſſée, remplis de ſang fourni par la diviſion de l'artère humérale, & du rameau de l'artère brachiale qui ſe diſtribue le long de la partie ſupérieure & externe du bras.

En introduiſant le doigt dans la plaie, je reconnus que le tiers de la tête de l'humérus étoit fracturé dans ſa face externe ; que l'acromion & l'extrémité de la clavicule étoient fracaſſés ; que l'articulation étoit à découvert par le déchirement de ſa capſule.

La plaie pénétroit, comme je l'ai dit, de bas en haut ſous la partie antérieure & externe du muſcle deltoïde ; le tendon du muſcle grand pectoral, & une tête du muſcle biceps qui s'attache au bord de la cavité glénoïde de l'omoplate, étoient rompus, ainſi qu'une portion du trapèze.

Comme il y avoit hémorrhagie, il falloit chercher les moyens de l'arrêter, & prévenir

prévenir les accidens qu'un coup de feu de cette espèce pouvoit causer par la suite.

Je crus que j'y parviendrois en profitant de la doctrine établie dans l'excellent mémoire de M. *de la Martinière*, sur le traitement général des plaies d'armes à feu, inséré dans les Mémoires de l'Académie royale de chirurgie.

Voici comme je procédai : le bras fut un peu levé afin que le muscle deltoïde ne fût pas si tendu sur l'article, & que je pusse aisément passer dessous une sonde canelée. J'en soutins les extrémités en forme de pont, pendant qu'un aide coupoit ce qui étoit sur la sonde ; il mit aussitôt les doigts sur les ouvertures des artères humérale & brachiale pour en arrêter l'hémorrhagie qui existoit du moment de la blessure, tandis qu'avec le bistouri j'enlevois une douzaine de pièces d'os, & que je faisois les incisions & les dilatations nécessaires.

Les moyens ordinaires appliqués sur les ouvertures des artères ont réussi pour arrêter l'hémorrhagie, qui n'a plus reparu.

L'huile d'hypéricum & le baume d'Arcæus, ont servi à imbiber la charpie qui fut recouverte de compresses trempées dans la fomentation antiseptique marinée.

L'appareil s'eſt détaché au bout de huit jours ; la ſuppuration étoit bien établie.

Les quinze premiers jours, j'employai le même digeſtif pour les panſemens, & la charpie sèche tout le temps de la curation, avec un emplâtre de cérat camphré par deſſus pour ſoutenir ce topique.

Ce traitement ſimple & méthodique a ſuffi pour guérir parfaitement cette plaie conſidérable, dans l'eſpace de trois mois. La chûte des eſcares s'eſt faite pendant ce temps, ainſi que l'exfoliation de huit pièces d'os.

La malade n'a pas été ſaignée, parce qu'elle avoit perdu beaucoup de ſang. Elle fut miſe à la diète au commencement, & elle obſerva, ſuivant les divers périodes de la plaie, un régime convenable.

La tête de l'humérus, qui porte dans la cavité glénoïde, n'a pas été ankyloſée. Nous avons ici un bel exemple de ce que peut la nature ; elle a pour ainſi dire ſuppléé à la déperdition arrivée dans les os, dans les ligamens, dans les chairs, dans les tendons.

Cette fille, qui n'a que ſeize ans, vient de faire la moiſſon ; elle lève le coude au niveau de l'épaule, elle exécute préſentement tous les mouvemens du bras,

avec presque autant de force qu'avant son accident.

RÉFLEXIONS

Sur le traitement de quelques maladies chirurgicales de l'articulation du fémur avec l'os innominé; par M. VERMANDOIS, maître en chirurgie de Bourg en Bresse.

Mon dessein n'est pas de parler de toutes les différentes maladies qui attaquent l'articulation du fémur; je ne me propose pas d'instruire les autres, mais d'être moi-même instruit, en soumettant au jugement de ceux qui se trouvent dans des circonstances plus avantageuses, quelques réflexions que m'a donné lieu de faire le très-petit nombre de cas relatifs à ce sujet, qui se sont présentés à moi dans la pratique. Je les exposerai telles qu'elles se sont offertes à mon esprit, & avec le plus de briéveté qu'il me sera possible.

Luxation du fémur.

Je rappellerai ici ce que j'ai dit dans une Lettre au célèbre M. *Louis*, datée du

15 février 1777. Après avoir prouvé la néceſſité de la connoiſſance des muſcles dans le traitement des luxations en général ; je diſois : « Lorſqu'il ne s'agit que de faire revenir les muſcles à leur longueur naturelle, ou peu au-delà, comme dans les luxations où le membre eſt raccourci, par exemple dans celle de la cuiſſe en haut & en arrière, & même en haut & en devant, quoique le fémur ſoit environné des plus forts muſcles du corps humain, on parvient pour l'ordinaire aſſez facilement à les alonger au point néceſſaire, ſur-tout par la méthode de MM. *Dupouy* & *Fabre* (a). La réduction deviendroit ſans doute encore plus facile (par leur méthode,) ſi pour la luxation en haut & en arrière on rapprochoit, & ſi l'on faiſoit même un peu croiſer l'extrémité inférieure luxée par deſſus l'autre, (ſuppoſant le ſujet couché ſur le dos) afin de diminuer la tenſion des muſcles adducteurs & des muſcles fléchiſſeurs de la

(a) *Voyez* ce que ces Meſſieurs ont écrit à ce ſujet. Voyez auſſi les *Œuvres poſthumes de M. Pouteau :* ce dernier a fait à cette méthode des additions que je ne pouvois connoître alors, ſon ouvrage n'ayant été imprimé qu'en 1783.

cuisse. Il faut au contraire dans les extensions, pour la luxation en haut & en devant, écarter l'extrémité inférieure luxée de l'autre, la porter un peu en arrière (*a*), & faire tourner le genou & la pointe du pied en dehors, afin de relâcher les muscles extenseurs & abducteurs de la cuisse, ainsi que ceux qui la font pirouetter sur son axe de dedans en dehors, &c. Mais de toutes les luxations de la cuisse, celle en bas & en dedans sur le trou ovalaire, est regardée comme la plus difficile à réduire. Dans cette luxation, tous les muscles qui environnent l'articulation se trouvent alongés & tendus, les uns plus, les autres moins; & dans les méthodes connues, il faut encore les étendre davantage pour dégager la tête du fémur du trou ovalaire. On conçoit aisément quelle résistance doivent apporter, en ce cas, ce grand nombre des plus forts muscles du corps humain ». La méthode de MM. *Fabre* & *Dupouy* n'est pas à l'abri de ce reproche, ainsi que je l'insinuois alors, & je desirois qu'on pût lui en substituer

(*a*) M. *Duverney* observe que si l'on fait l'extension dans ce cas en ligne droite, la tête de l'os a du penchant à tomber dans le trou laire, &c.

une, dans laquelle on diminuât cette tenſion des muſcles qui, dans cette eſpèce de luxation, dépend principalement de la ſituation, plus ou moins directe avec le tronc, que prend le membre luxé, en conſéquence de ſon poids, &c. Je diſois que : « En fléchiſſant la jambe ſur la cuiſſe, on rendroit preſque nulle la réſiſtance que peuvent apporter le biceps, le demi-membraneux, le demi-tendineux, le grêle interne & le couturier ; » que dans quelques cas, « on acquerroit plus de facilité à faire l'extenſion, au moyen d'un lacq placé au deſſus du genou. Je conſeillois encore de faire pirouetter la cuiſſe ſur ſon axe, de façon que le genou fût tourné en dehors ». Mais j'oubliai de parler de la ſituation de la cuiſſe, relativement au baſſin. Je propoſerois en pareille circonſtance, de placer la cuiſſe, pendant les extenſions, en flexion & abduction ; celle-ci, portée à un certain point, remédieroit à la tenſion que celle-là pourroit occaſionner dans les muſcles feſſiers, &c. comme on peut s'en aſſurer par un examen attentif (*a*). Cette ſituation de la

(*a*) Je ne vois en ce cas, parmi les principaux muſcles qui environnent cette articulation, que la moitié poſtérieure du grand feſſier

cuisse tend en outre à ramener le tête de l'os dans sa cavité ; avantage dont jouissent également les méthodes que j'ai proposées pour les autres luxations de cette partie. Toutes tendent à conduire la tête du fémur dans la cavité cotyloïde par la voie la plus courte. Mais si la tête de l'os avoit d'abord occupé une autre place que celle qu'elle occupe lorsqu'on veut en opérer la réduction, & qu'il y eût en même temps rupture du ligament capsulaire, on sauroit quelle situation elle auroit eue en premier lieu, en s'informant & de l'espèce de violence qu'auroit subie l'os luxé, & des accidens que le malade auroit d'abord éprouvés ; on manœuvreroit en conséquence.

M. *Maisonneuve*, au rapport de M. *Pouteau*, a réduit des luxations du fémur sur le trou ovalaire sans extension : « Il fait d'abord fléchir la cuisse à angle droit avec le corps ; il donne ensuite à cette cuisse un mouvement de rotation qui la fait approcher d'abord vers le ventre autant

---

qui puisse offrir plus de résistance ; mais, comme elle s'attache inférieurement à la culotte aponévrotique, elle me paroît devoir entraîner assez facilement celle-ci, & ne pas devoir faire obstacle à l'extension.

qu'il eſt poſſible, pour la porter enſuite en dehors vers la hanche ». Si M. *Maiſonneuve* faiſoit l'extenſion en ce moment, je crois, d'après ce que j'ai dit plus haut, qu'il obtiendroit la réduction aſſez facilement, ſur-tout s'il faiſoit fléchir en même temps la jambe ſur la cuiſſe; mais il ne fait point d'extenſion, « il redreſſe auſſitôt la cuiſſe luxée en la ramenant vers la cuiſſe ſaine ». C'eſt vraiſemblablement au moment où il fait paſſer la cuiſſe de la flexion & abduction, à l'extenſion & adduction que la réduction s'opère; les muſcles adducteurs & fléchiſſeurs ne pouvant paſſer ſubitement de l'état de relâchement à un auſſi grand degré de tenſion, ſe contractent, forment un point d'appui à la partie ſupérieure du fémur vers les trochanters; ainſi la puiſſance appliquée ſur l'extrémité inférieure du fémur, longue branche du levier, doit ſurmonter la réſiſtance placée à la tête du fémur, qui doit ainſi rentrer dans la cavité cotyloïde, vers laquelle elle eſt pouſſée. Mais il paroît que la méthode par laquelle on fait des extenſions, eſt préférable à tous égards.

MM. *Fabre* & *Dupouy* dans une luxation de la cuiſſe en haut & en dehors qui avoit un mois d'ancienneté, & dont le

malade ne ſouffroit, plus par les tentatives qu'ils firent ſelon leur méthode, « excitèrent des douleurs ſi vives, & tous les muſcles de la cuiſſe ſe contractèrent avec une telle violence, qu'ils réſiſtèrent à la force de deux ou trois hommes qui faiſoient l'extenſion par le bas de la jambe. Nous fûmes obligés, *continue M. Fabre*, de renoncer au deſir que nous avions de réduire cette luxation, par la crainte d'occaſionner d'autres accidens plus fâcheux.» M. *Pouteau* penſe qu'ils auroient réuſſi ſi la cuiſſe avoit été pliée à angle droit avec le corps; la direction que j'ai indiquée en pareil cas, me paroît préférable; mais, s'il ſe trouvoit dans un ſujet un état de ſenſibilité ou d'irritabilité général ou particulier, ou un degré de force muſculaire, capables de s'oppoſer à la réduction, malgré les précautions que je viens d'indiquer, & qu'ils ne cédaſſent pas à la ſaignée (*a*), aux relâchans, &c. on pourroit peut-être encore trouver des reſſources dans la manière de graduer les extenſions. On eſt aſſez généralement d'accord

(*a*) D'habiles chirurgiens ſont venus à bout de réduire, après une ou pluſieurs ſaignées, chez des gens vigoureux, des luxations qu'ils avoient en vain tenté de réduire auparavant.

qu'elles doivent être faites par degrés (*a*): je les désirerois alors par degrés si insensibles, qu'on employât douze, dix huit, vingt-quatre heures & plus pour les opérer. On pourroit aisément imaginer une machine capable de produire un pareil effet. Elle offriroit également une ressource dans les anciennes luxations où les muscles & les ligamens raccourcis, &c. (*b*). depuis long-temps, ne doivent prêter que difficilement aux extensions; & on pourroit peut-être par son moyen se passer des préparations qu'on fait ordinairement subir en ce cas au malade, ou au moins en abréger le temps.

La direction dans laquelle la tête du fémur heurtera la cavité cotyloïde, la disposition particulière des parties, &c. doivent nécessairement faire varier les accidens résultans des chocs qui se communiquent à l'intérieur de cette articulation. Les observations de M. *Sabatier* sur les luxations consécutives du fémur, étendent les connoissances relatives à cette

(a) *Voyez* à ce sujet PETIT, *Malad. des os*; POUTEAU, *Œuvr. posthumes*; PERCIVAL POTT, *Œuvres chirurgicales*, *&c.*

(b) *Mém. sur les anciennes luxations; par M.* GUYENOT, dans les *Mémoires acad. chir.*

matière, ſans infirmer celles de M. *Petit*. C'eſt avec raiſon que M. *Sabatier* a dit que le raccourciſſement de la cuiſſe auquel la luxation conſécutive dont parle M. *Petit* donne lieu, doit toujours être précédé de l'alongement de cette partie; alongement qui ne peut arriver que quelque temps après l'accident, & doit ſe faire par gradations inſenſibles. J'en ai vu un aſſez conſidérable ſurvenir peu de temps après une chûte ſur le grand trochanter, dans un domeſtique (du couvent royal des Auguſtins de Brou) qui avoit été jetté à quelque diſtance par un cheval qu'il montoit. Ce domeſtique dans ſa chûte porta ſur le côté gauche, & principalement ſur le grand trochanter où il ſentit d'abord une douleur aſſez vive, ainſi que dans l'articulation voiſine; mais il n'y donna pas beaucoup d'attention, & courut après ſon cheval pendant environ une demi-heure ſans éprouver beaucoup de douleur, ni de gêne; mais enfin, preſſé par l'une & par l'autre, il ſe rendit au couvent, où j'arrivai moins de demi heure après lui; je le trouvai levé ſe plaignant d'une douleur aſſez vive, qui répondoit dans l'articulation du fémur avec l'os innominé: elle avoit augmenté depuis ſon arrivée; elle étoit beaucoup plus vio-

lente lorſqu'il remuoit la partie, & ſur-tout lorſqu'il vouloit ſe porter ſur cette extrémité ; il ſe rendit avec beaucoup de peine à ſa chambre, quoique aidé par un autre domeſtique ; & lorſqu'il fut couché, je reconnus cette extrémité plus longue que l'autre d'environ un pouce ; elle étoit du reſte dans ſa direction naturelle, &c. Je lui appliquai un défenſif contenu par le ſpica, je le mis à une diète ſévère, & je lui fis deux ſaignées aſſez copieuſes le même jour : la ſeconde ſaignée calma un peu les douleurs ; & une troiſième faite le lendemain au matin, les diminua conſidérablement : je n'inſiſtai pas davantage ſur ce moyen, le ſujet ayant été précédemment affoibli par une fièvre intermittente opiniâtre, qui ne l'avoit quitté que depuis un mois ou deux ; mais je ne pus le contraindre à garder le lit que neuf jours, au bout deſquels il commença à ſe lever. Le mouvement de cette articulation étoit encore douloureux, & la douleur étoit toujours plus vive lorſqu'il ſe portoit ſur cette extrémité ; mais, comme elle diminua peu à peu, il put reprendre ſes occupations quinze ou vingt jours après ſon accident. L'extrémité inférieure gauche a encore reſté près de deux mois plus longue que l'autre ;

pendant ce temps, il a éprouvé par intervalles des douleurs plus ou moins vives (ſans être cependant bien violentes) dans l'articulation léſée, & il en a reſſenti encore long-temps à l'approche, diſoit-il, des changemens de temps.

Il paroît que l'alongement de l'extrémité & les autres accidens, étoient dus au gonflement inflammatoire du paquet graiſſeux des glandes ſynoviales, & peut-être du ligament contenu dans l'articulation : gonflement ſurvenu peu après la chûte, en conſéquence & du choc qui s'étoit communiqué à ces parties, & ſur-tout de la courſe faite immédiatement après la chûte; il paroît auſſi que l'engorgement ayant ſubſiſté après la diminution, & même après la ceſſation des ſymptômes inflammatoires, il a dû, juſqu'à ce qu'il fût entièrement diſſipé, entretenir l'alongement.

Fracture du col du fémur (a).

Dans la même Lettre à M. *Louis*, je rendois compte d'un moyen que j'avois employé pour le traitement d'une fracture

(a) PARÉ a le premier reconnu cette maladie ſur le vivant; & GASPARD HOFFMAN, par la diſſection. *Voyez* MORGAGNI, *de ſedibus & cauſis morb. &c.*

du col du fémur : Voici en quoi il consiſtoit.

Une ceinture de cuir, propre à embraſſer les os des hanches, portant, à l'endroit qui devoit être placé ſur la partie externe de la hanche, du côté de la fracture, une eſpèce de godet de même cuir, ouvert en bas, & fait pour recevoir l'extrémité ſupérieure du fanon externe; à chaque côté, & à quelque diſtance du godet, étoit fixée une boucle pour recevoir l'extrémité des courroies de la pièce ſuivante, eſpèce de ſous-cuiſſe compoſé d'une lame de fer recourbée, à chaque extrémité de laquelle étoit attachée une courroie deſtinée à fixer cette ſous-cuiſſe à la ceinture, par derrière & par devant, au moyen des boucles dont j'ai parlé. La lame de fer en forme de ſous-cuiſſe étoit garnie de bourre & recouverte de peau de chamois; au milieu de ſa branche montante antérieure, étoit unie par une rivure & une charnière, une tige de fer recourbée, dirigée vers le bas, & à laquelle étoit fixée une eſpèce de godet en fer, inférieurement ouvert pour recevoir l'extrémité ſupérieure du fanon interne, comme je le dirai plus bas. « Ces choſes étant prêtes, je plaçai la ceinture, je fis la réduction : on maintenoit l'extrémité dans un

degré d'extenſion convenable ; je poſai la machine en forme de ſous-cuiſſe, dont je paſſai les courroies dans les boucles de la ceinture ; j'ajuſtai les fanons ; je garnis convenablement ; j'enfonçai l'extrémité ſupérieure du fanon externe dans le godet de cuir, & celle du fanon interne dans le godet de fer ; je maintins les fanons avec les liens, & je fixai à l'extrémité inférieure des fanons les bouts d'un lacq que j'avois placé au deſſus des malléoles ». La malade mourut quinze ou vingt jours après (par des circonſtances étrangères à cette fracture ;) mais pendant tout ce temps, l'appareil tint conſtamment la partie dans ſa longueur & ſa direction naturelle, malgré la manière gauche & bruſque dont on la remuoit fort ſouvent.

Je regardois alors ce bandage comme propre à s'oppoſer à tout mouvement de l'extrémité inférieure ſur le tronc, & de celui-ci ſur l'extrémité inférieure, de même qu'à l'action des muſcles, & capable de maintenir ainſi cette eſpèce de fracture réduite d'une manière invariable & exempte d'inconvéniens, les forces deſtinées à entretenir la contre-extenſion étant partagées entre la ſous-cuiſſe garnie de bourre qui appuie ſur la tubéroſité de l'iſchium, & la ceinture qui porte ſur les

hanches; & les forces deſtinées à l'extenſion étant diſtribuées ſur toute l'extrémité inférieure, au moyen des liens qui fixoient les fanons, & du lacq placé au deſſus des malléoles. Quoique très-indocile, cette malade qui n'avoit jamais pu ſupporter l'appareil recommandé par M. *Petit*, ne ſe plaignit pas de celui-ci.

Je préférois ce moyen à tous ceux qu'on a recommandés juſqu'alors en pareil cas. Outre les inconvéniens conſidérables que l'on a reprochés à la méthode de M. *Petit*, le lacq placé entre les cuiſſes & fixé aux colonnes du chevet du lit, ne ſauroit fixer le tronc d'une manière invariable; & ſi le malade approche le tronc de la cuiſſe malade, il diminue les extenſions, & il les augmente dans le cas contraire. « Le bandage de M. *Arnaud* (a) ne me paroiſſoit pas sûr, parce que le grand trochanter, qui doit lui ſervir de point fixe, ſe trouve dans un enfoncement entre le muſcle du faſcia & le grand feſſier, lorſque ces muſcles ſe contractent, & peut ainſi remonter ſous la ceinture: d'ailleurs ce bandage n'empêche pas que le genou & la pointe du pied ſoient tournés

(a) Diſcours de M. LOUIS ſur le Traité des maladies des os de M. PETIT.

en dehors par les muſcles deſtinés à cette action. La méthode de M. *Foubert* me ſembloit exiger beaucoup de ſoins, rendre la guériſon plus tardive, laiſſer après elle un raccourciſſement plus ou moins conſidérable de la partie; le genou & la pointe du pied tournés en dehors, & les extenſions réitérées qu'elle exige me paroiſſoient ne pas être indifférentes, &c. » Je rappellois les inconvéniens reprochés à la machine de M. *Bellocq*.

Je ne parlois pas du bandage propoſé par M. *Duverney;* je penſois, ſur l'autorité de M. *Sabatier*, qu'il ne s'oppoſoit en aucune manière au raccourciſſement de la cuiſſe; mais peu de temps après, ayant relu le paſſage du *Traité des maladies des os* de M. *Duverney*, qui traite de cette matière, je crus m'appercevoir que M. *Sabatier* n'avoit peut-être pas fait aſſez d'attention « à ce fanon extérieur que M. *Duverney* dit devoir s'étendre juſques vers le milieu de la poitrine, & être arrêté par deux ſerviettes, dont la première ſera placée vers la partie ſupérieure, & la ſeconde embraſſera les os des hanches; cette attention me paroît bien propre à s'oppoſer en quelque choſe au raccourciſſement du membre, qui ſe trouvant enfermé & fixé dans les fanons par les

liens qu'on pourroit multiplier, ne sauroit remonter si ce fanon extérieur se trouve bien assujetti par les serviettes ci-dessus, dont on pourroit, à mon avis, aider l'action contre-extensive par une bande, ou, &c. dont le milieu porteroit sur la tubérosité de l'ischium du même côté, & les extrémités passant l'une en devant le long du pli de l'aine, l'autre en arrière sur la fesse, viendroient s'attacher à un crochet, ou, &c. fixé à ce fanon extérieur au dessus de la hanche. On n'auroit rien à craindre de cette bande dont l'action contre-extensive seroit aidée par celle des serviettes ci-dessus. Les deux longs fanons que M. *Bazille* (a) place en dehors, &c. me paroissent aussi avoir des avantages dans cette fracture. Un habile professeur de la capitale, à qui je communiquai, en 1782, ces réflexions, à l'occasion d'une dispute sur cette matière, dans laquelle il se trouva mal-à-propos compromis, me disoit dans sa réponse qu'il préféreroit quatre attelles fortes dont

(a) Mém. sur les contre-coups en diverses parties du corps. *Prix académ. chir.* On sait que M. DAVID est l'auteur de ce Mémoire, qui remporta le prix de l'Académie de chirurgie en 1771, sous le nom supposé de BAZILLE.

l'externe s'étendroit du pied du côté de la fracture, jusqu'au milieu de la poitrine; l'interne, depuis le côté interne du pied, jusques sous la tubérosité sciatique; l'antérieure, depuis le genou jusques devant la poitrine; & la postérieure, depuis le jarret jusques derrière la poitrine; & comme les parties sur lesquelles on les appliqueroit sont inégalement saillantes, il seroit à propos d'interposer entre elles & ces attelles quatre coussinets de même longueur, faits avec de la toile fine, claire & douce, remplis médiocrement de paille d'avoine, qu'on peut pousser à volonté dans les endroits déprimés en l'ôtant des parties saillantes, & faire ainsi une pression plus égale. »

Parmi les différens procédés que je viens de citer, il en est quelques-uns qui peuvent remplir les indications que l'on se propose dans le traitement de cette fracture, d'une manière sûre & avec le moins d'inconvéniens possibles, & entre lesquels les raisons de préférence doivent se tirer des circonstances où se trouve le chirurgien.

J'ai traité cette année un avocat de cette ville, âgé de plus de soixante ans, d'une fracture du col du fémur, & pour laquelle j'ai mis en usage un appareil à-

peu-près ſemblable à celui qu'a propoſé M. *Duverney;* je me ſuis ſervi de fanons plats qui ont été recommandés par cet auteur, & que je crois préférables aux cylindriques dans tous les cas, &c. Le malade a d'abord été de la plus grande docilité; ce qui a un peu ſecondé l'effet du bandage, & l'extrémité inférieure a conſtamment conſervé ſa longueur & ſa direction naturelles pendant quarante & quelques jours, après leſquels le malade a décidément voulu ſe lever. Il a gardé la chambre encore un mois & demi; temps durant lequel il n'a marché qu'avec les plus grandes précautions. Cependant cette extrémité ſe trouve aujourd'hui plus courte que l'autre d'environ un demi-pouce; ce qui n'empêche pas ce M. *** de marcher avec aiſance & fermeté. Il lui reſte une très-légère claudication, à laquelle il pourra remédier en faiſant faire le talon de ſon ſoulier du côté de la fracture, un peu plus haut que celui de l'autre côté. Au reſte, j'ai obtenu en ce cas tout le ſuccès qu'aient pu obtenir de très-habiles chirurgiens (*a*); ne pouvois-je pas en eſpérer un plus complet, ſi le malade eût

(*a*) Mémoire de M. SABATIER, ſur la fracture du col du fémur. *Mém. acad. chir.*

voulu s'assujettir à garder encore quelque temps le lit ?

Amputation de la cuisse dans l'article.

Différens chirurgiens de l'Europe se sont occupés de l'amputation de la cuisse dans l'article, & l'Académie royale de Chirurgie a jugé cette matière digne de faire le sujet d'un de ses prix. Quoique cette célèbre Compagnie penchât beaucoup à admettre cette opération « dans » les cas où elle paroîtroit l'unique res- » source pour sauver la vie à un malade, » sa prudence l'a engagée à la proposer d'une manière problématique. On ne peut refuser de se rendre aux motifs qui l'ont portée à l'admettre en pareilles circonstances, puisqu'il est prouvé que cette amputation est praticable & qu'elle peut réussir. Quant au procédé opératoire, l'auteur du Mémoire couronné a démontré qu'il devoit varier selon les circonstances. Un chirurgien peut aisément se former une idée de la cruauté & du danger de cette opération, qui ne consiste pas moins qu'à retrancher près du quart d'un individu, en lui faisant courir les plus grands risques pour sa vie; mais on pourroit, avec autant de vr-

ſemblance la lui conſerver, ſans en venir à un moyen auſſi extrême, & dans des cas même où il a été conſeillé, à l'excluſion de tout autre. . . . Je ſuppoſe qu'il n'y ait pas un délabrement dans les parties molles, capable d'ôter tout eſpoir de conſerver le membre, (ce qui me paroît la ſeule circonſtance où on doive admettre l'amputation de la cuiſſe dans l'article,) & je prendrai pour exemple quelques cas que l'on a dit exiger le plus fréquemment cette opération. Ainſi dans les ſuppurations & les caries de l'articulation du fémur avec l'os innominé, ſi le dépôt, qui a ſon ſiége dans cette partie, n'a pas été ouvert à temps, & traité méthodiquement (*a*), ou ſi en conſéquence du ſiége primitif du mal ou du degré d'acrimonie de la matière, la maladie a fait des ravages ſur les parties dures, & ne peut céder aux panſemens les mieux dirigés & aux remèdes intérieures les plus convenables (*b*), je ſuivrai la divi-

(*a*) THEDEN, *Progrès ultér de la chirurg.*

(*b*) DE HAEN (*Ratio med.*) vante beaucoup en ce cas l'uſage du lait & du kina, & rapporte des obſervations en leur faveur; mais la lecture de ces obſervations fait douter qu'elles aient été faites ſur des vices de l'intérieur de

ſion qui y conduit, s'il y en a une que l'on puiſſe ſuivre avec ſûreté ; ſi non je ferai une inciſion longitudinale, qui commencëroit au deſſus du grand trochanter, prolongée le long de la partie ſupérieure & externe du fémur ; je couperai les attaches des muſcles à la partie ſupérieure de cet os que je déſarticulerai, s'il ne l'étoit pas déja par les ravages de la maladie; je ferai ſortir ſon extrémité par la plaie, en portant la cuiſſe en dedans & tirant en dehors la partie ſupérieure de l'os, j'en dépouillerai une portion plus ou moins longue, & j'en emporterai avec la ſcie, non-ſeulement ce qui ſeroit vicié, mais auſſi une étendue ſuffiſante pour me permettre de traiter aiſément la carie de la cavité cotyloïde & le vice des parties environnantes par les moyens convenables. On m'objectera peut-être, d'après ce que dit M. *de Haën*, &c. que les grandes ouvertures donnant en pareil cas un libre accès à l'air, la corruption fait des progrès plus rapides, & que les malades

---

l'articulation. On peut voir le traitement que ZACUTUS LUSITANUS dit lui avoir réuſſi ſur pluſieurs malades: *Prax. med. admir. lib. j, obſerv. 126.* Quelques médecins vantent aujourd'hui l'uſage de l'*aſſa-fœtida* dans le cas de carie, &c.

périſſent plus promptement ; mais je propoſe en même temps des ſecours capables, non-ſeulement d'arrêter les progrès de la maladie, mais auſſi de la conduire à une heureuſe terminaiſon. Les objections que l'on pourroit faire contre les grandes inciſions en cette occurrence, tomberoient avec autant de fondement ſur l'amputation dans l'article, opération que M. *Lalouette* croit pouvoir réuſſir malgré la carie de la cavité cotyloïde. Dans le cas où le vice des parties dures ſeroit borné à la partie ſupérieure du fémur (*a*), cette opération n'auroit aucun avantage ſur le moyen que je propoſe; & dans celui où la cavité cotyloïde ſe trouveroit en même temps intéreſſée, elle ne pourroit que préſenter un peu plus de facilité dans les panſemens: mais qu'on mette en parallèle les avantages, la cruauté & le danger reſpectifs des deux méthodes, on ne balancera ſûre-

(*a*) Dans les fracas de l'extrémité ſupérieure du col ou de la tête du fémur par une balle, &c. s'il n'y avoit pas eu ravage dans les parties molles, capable d'ôter tout eſpoir de conſerver le membre, le moyen que je propoſe me paroît préférable à l'amputation dans l'article, que M. *Ravaton* propoſe en pareil cas. *Chir. d'armée.*

ment

ment pas à donner la préférence au procédé que je viens d'expoſer, toutes les fois qu'il pourra ſuffire. Sans entrer dans ce parallèle, que tout chirurgien eſt en état de faire, les accidens primitifs & conſécutifs qui réſultent de l'amputation dans l'article, ſont capables de faire balancer le chirurgien le plus intrépide, & ſont vraiſemblablement la cauſe pour laquelle cette opération n'eſt pour ainſi dire encore que projetée, & n'a pour elle que des expériences faites ſur le cadavre & ſur des animaux vivans. Je ne ſuis pas à portée de faire celles du premier genre, mais je rapporterai en faveur du procédé que j'ai propoſé, une expérience que j'ai tentée ſur un chien.

Je fis les réflexions que je viens d'expoſer ſur l'amputation de la cuiſſe dans l'article, vers la fin de 1779, en voyant à la campagne un jeune homme chez lequel je reconnus une luxation conſécutive du fémur, accompagnée de pluſieurs ſinus autour de l'articulation, avec carie de la tête du fémur & de la cavité cotyloïde, fièvre lente, maraſme, cours de ventre, infiltration des extrémités inférieures, tous les accidens enfin qui annoncent une mort inévitable & prochaine, laquelle arriva en effet peu de jours après. Dans

un cas de cette nature, mais moins déſeſpéré, j'aurois donc préféré à l'amputation dans l'article, le procédé que j'ai décrit.

J'étois curieux de ſavoir ſi, après avoir emporté la partie ſupérieure du fémur, il ſe formeroit ou non une ſubſtance inorganique à-peu-près ſemblable à la portion emportée, & ſi dans l'un ou l'autre cas cet os ſe ſouderoit avec l'os innominé, ou ſi ces deux os ſe toucheroient par des ſurfaces capables de permettre du mouvement, principalement dans le cas où la cavité cotyloïde n'auroit pas été intéreſſée. Je n'oſois me prévaloir de l'exemple des articulations contre nature qui réſultent quelquefois de fractures négligées, ou mal traitées. Je me propoſai alors une ſuite d'expériences différemment combinées; ce ne fut cependant que deux ans après que je fis la ſuivante ſur un jeune chien de chaſſe d'environ deux mois.

Après lui avoir fait une inciſion longitudinale aux téguments, ſur la partie ſupérieure du fémur, je coupai les attaches des muſcles à la partie ſupérieure de cet os, j'inciſai la capſule ligamenteuſe qui l'unit avec l'os des îles, puis empoignant la cuiſſe & forçant l'extré-

mité ſupérieure du fémur de ſe porter en dehors, je coupai le ligament rond; j'achevai de couper le capſulaire, & enfin l'attache des muſcles au petit trochanter, (dans ces dernières inciſions, il ſurvint une hémorragie qui s'arrêta bientôt.) Je fis ſortir cette extrémité d'os dénudée à travers la plaie & l'enlevai avec la ſcie au deſſous du petit trochanter. Je remplis mollement la plaie de charpie, & appliquai un appareil pour la contenir; mais l'animal l'ayant dérangée pluſieurs fois, j'abandonnai abſolument la guériſon de cette plaie à la nature. En peu de jours, le bout ſupérieur du fémur remonta au niveau de la cavité cotyloïde, ſe couvrit de toutes parts de bourgeons charnus; & la plaie ſe rétréciſſant inſenſiblement, fut guérie au bout de deux mois. L'animal a toujours porté, depuis l'opération, cette extrémité pendante, plus courte que l'autre. Vers la fin il s'appuyoit un peu ſur le dos de la patte de cette extrémité. Dès que la plaie fut cicatriſée, je le tuai pour examiner la partie opérée. Je trouvai ce fémur plus gros & plus court que celui de l'autre côté; la grande cavité médullaire très-ſpacieuſe & très-pleine de moelle; ſa ſubſtance compacte plus mince que celle du fémur oppoſé;

ſon bout ſupérieur terminé pas des inégalités oſſeuſes de ſubſtance compacte, qui ſe portoient ſur-tout en dehors vers la cicatrice, & unie à la cavité cotyloïde par une ſubſtance celluleuſe & ligamenteuſe. La cavité cotyloïde avoit conſidérablement diminué d'étendue, étoit remplie d'un corps mollaſſe & très-rouge qui me parut être la glande ſynoviale, qui avoit augmenté de volume & dont les vaiſſeaux étoient dilatés. Sans m'arrêter aux explications phyſiologiques auxquelles cette expérience peut donner lieu, je ferai ſeulement quelques obſervations relatives à la pratique.

Si, après avoir emporté l'extrémité ſupérieure du fémur, la cavité cotyloïde exigeoit un traitement & des panſemens particuliers continués quelque temps, je crois d'après ce que j'ai dit dans le traitement de la fracture du col du fémur, qu'on pourra imaginer un appareil propre à s'oppoſer à la rétraction des muſcles, & par conſéquent à empêcher la partie ſupérieure du fémur de cacher la cavité cotyloïde. Ces réflexions m'avoient conduit à penſer que mon procédé ſeroit applicable avec plus de facilité & plus d'eſpérance de ſuccès, (*mutatis mutandis*,) aux vices de la tête de l'hu-

merus & de l'articulation de cet os avec l'omoplate. Je vois avec plaiſir que dans un petit ouvrage (*a*) imprimé en françois en 1784, il a été exécuté avec ſuccès en Angleterre. J'avois auſſi porté mes réflexions ſur les vices de l'articulation du coude & du genou : elles m'avoient conduit à croire que dans la carie de l'articulation du genou, par exemple, ſi le vice étoit borné au tibia ou au fémur, on pourroit emporter l'extrémité de l'os carié, & que dans le cas où les deux os ſeroient intéreſſés, on pourroit emporter l'extrémité de celui qui le ſeroit le plus, afin d'avoir la facilité de traiter, par les moyens convenables, celui qui le ſeroit le moins.... M. *Park* conſeille « l'*ex-* » *tirpation totale de la jointure*, ou la » ſection des extrémités des os qui for- » ment l'articulation : ayant ſoin d'em- » porter en tout ou en partie le ligament » capſulaire, &c.» Il a pratiqué ce procédé hardi avec ſuccès ſur un matelot Ecoſſois, comme on peut le voir dans ſa *Nouvelle méthode :* petit ouvrage, comme la dit ſon traducteur, « digne d'exciter » la curioſité des maîtres de l'art. »

(a) *Nouvelle méthode de traiter les maladies du cou de & du genou, par H. Park.* Préface.

OBSERVATION

Sur un corps étranger introduit dans l'urètre, & parvenu jusques au périnée; par M. HERAIL, chirurgien de l'hôpital royal de Saint-Symphorien-le-Château en Lyonnois.

Le 28 juillet de cette année 1785, le nommé *Philibert*, âgé de vingt-deux ans, habitant de la campagne, vint me consulter sur un cas rare & singulier: il me déclara qu'il avoit une fourchette dans la verge; telle fut sa manière de s'exprimer. Je fus étrangement surpris: par l'examen de la partie, je fus convaincu en touchant le corps étranger déja parvenu à la racine de la verge, que c'étoit une fourchette, mais de la forme de celles que les paysans ont dans le manche de leur couteau; elle avoit quatre pouces neuf lignes de longueur, & la distance d'une de ses branches à l'autre vers la pointe qui étoit très-aigüe, étoit de six lignes. Le manche qui étoit de corne, de la figure d'une pyramide renversée, en avoit trois. Il y avoit deux jours que ce corps étranger étoit introduit; le membre viril étoit déja

très-tendu, enflammé, & le triple de ſa groſſeur naturelle.

Le volume, la figure & les deux pointes aigües de l'inſtrument, font preſſentir le danger imminent du malade : dans cette circonſtance, je ne voulus pas agir avec légéreté ; j'appellai M. *Gaydan*, médecin, & MM. *Bras* père & fils, chirurgiens : tous reconnurent avec moi l'impoſſibilité de faire l'extraction de ce corps étranger, autrement que par une inciſion au périné ; ce qui fut exécuté ſur le champ. L'opération finie, le malade urina deux heures après, & la cure radicale fut terminée heureuſement en ſix jours. Je décris ce fait, plutôt à cauſe de ſa ſingularité, que pour donner plus de lumières ſur les plaies du canal de l'urètre. Tous les praticiens ſavent qu'elles ſont ſimples, lorſqu'elles ſont faites par un inſtrument tranchant.

On ſeroit ſans doute curieux de ſavoir comment cette fourchette a été introduite ; j'aurois deſiré auſſi en être inſtruit : mais le jeune homme s'eſt obſtiné à ſoutenir que cela étoit arrivé en dormant, que le matin en s'éveillant il s'étoit trouvé le couteau à la main. Je laiſſe à ceux qui liront cette obſervation à décider ſi la choſe a pu arriver ainſi.

OBSERVATION

Sur un engorgement de la matrice ; par M. HERSENT, chirurgien à Gannes, près Saint-Juſt en Picardie.

La nommée *Marie-Magdeleine Trannoy*, de la paroiſſe de la Herelle, femme âgée de vingt-ſix ans, & d'un tempérament vif, étant parvenue au terme de deux mois & demi environ d'une ſeconde groſſeſſe, éprouva de violentes douleurs dans l'hypogaſtre & vers le bas de la région lombaire ; il ſurvint enſuite quelques pertes qui furent enfin ſuivies de l'expulſion d'un fœtus, que l'on m'a dit être du volume & de la longueur du doigt.

Peu de jours après cet accident, il s'établit une diarrhée abondante de matières fétides, accompagnée de fortes douleurs dans tout l'abdomen, & de la ſortie ſpontanée d'une prodigieuſe quantité de vers vivans, parmi leſquels on remarquoit des lombrics, (ils étoient en petit nombre) un peu plus de l'eſpèce nommée *tænia*, & beaucoup de ceux appellés *cucurbitains*. Quelques jours

s'étoient déja écoulés depuis l'apparition de ces nouveaux accidens, lorsque je fus appellé. La malade avoit beaucoup d'altération ; son pouls étoit fébrile, peu vigoureux ; la langue chargée d'un enduit blanc sale, tirant sur le jaune ; le ventre, quoique souple & mollet, étoit cependant gonflé, offrant au toucher à sa partie inférieure, précisément dans l'hypogastre, une tumeur circonscrite très-dure & peu douloureuse, que jugeai, dans ce moment, être un engorgement par congestion des parois de la matrice.

Les boissons adoucissantes & tempérantes, les potions huileuses édulcorées avec le sirop violat, les fomentations émollientes, les lavemens de même qualité, les doux purgatifs auxquels je mariois quelquefois l'infusion de coralline de Corse, furent les moyens que j'employai alternativement pour combattre avantageusement la diarrhée & ses symptômes, qui disparurent en quelque jours de traitement.

Tranquille de ce côté, je me tournai vers la maladie principale, (l'engorgement de l'utérus.) La tumeur que j'avois reconnue d'abord étoit la même ; une douleur sourde & gravative s'y faisoit ressentir, principalement quand la malade étoit

debout : d'autres douleurs exiſtoient aux hanches & à la partie ſupérieure des cuiſſes ; elles étoient telles que, pour les modérer, la malade étoit obligée de marcher à demi-courbée. Tous ces accidens confirmoient de plus en plus mon diagnoſtic ; c'étoit celui d'un confrère très-eſtimable (*a*), & diſtingué par ſes connoiſſances, lequel eut occaſion de voir la malade, & qui porta, ainſi que moi, un prognoſtic fâcheux.

Cependant, malgré ce fâcheux prognoſtic, malgré la dureté conſidérable des parois du viſcère affecté, malgré la difficulté que devoient avoir les remèdes à penétrer les canaux obſtrués, & à rendre aux liqueurs leur fluidité, je ne pus me réſoudre à abandonner la malade ; il eſt vrai que la bonté de ſon tempérament me donnoit quelque eſpoir. Je preſcrivis donc les délayans apéritifs, les bains de fauteuil, dans l'intervalle deſquels on pratiquoit ſur tout le bas-ventre des fomentations émollientes. Ce furent les ſeuls moyens que j'employai d'abord. Sept à huit jours ſe passèrent dans l'uſage des remèdes, ſans qu'il parût aucun chan-

(*a*) M. LEFEBVRE, chirurgien à Broye, près Mondidier.

gement favorable ; au contraire, il se manifesta alors une légère enflure autour des malléoles qui, augmentant beaucoup en peu de jours, gagna successivement les jambes, les cuisses & les parties génitales externes ; toute l'habitude du corps participa bientôt à cet état d'œdématie, mais particulièrement la face & les mains. Cependant la malade se sentoit de l'appétit ; l'abdomen, abstraction faite du viscère engorgé, étoit dans l'état naturel ; les déjections se faisoient bien, quoique toujours délayées depuis la diarrhée dont j'ai parlé ; les urines seulement étoient plus rares, & ne répondoient pas à la quantité des boissons.

Dans ces conjonctures, je pensai aux pilules bénites laxatives de *Fuller ;* & d'après ce qu'en dit le célèbre *Levret* dans ses Remarques de pratique sur les engorgemens des parois de la matrice, je me décidai à les faire prendre à la malade, à la dose d'un demi-gros tous les jours, après un léger souper ; en même temps j'ajoutai dans un bouillon apéritif, deux fois par jour, le matin & l'après dîné, demi-gros de terre foliée de tartre, & j'eus soin d'insister sur les boissons délayantes apéritives, pour prévenir l'irritation que je craignois de l'activité des pi-

lules. Huit jours furent à peine écoulés, que la tumeur offrit un ramolliſſement très-ſenſible ; elle diminua enſuite de volume, & diſparut totalement au bout de vingt jours. Pendant les cinq ou ſix premiers jours, ce traitement procura ſans tranchées des évacuations copieuſes d'humeurs noires, putrides, parmi leſquelles étoient confondus en grande quantité des vers vivans, parfaitement ſemblables à ceux dont nous avons parlé : quelques-uns furent rendus par la bouche ; c'étoient des lombrics. Enfin il s'établit des urines abondantes qui diſſipèrent & l'œdème des extrémités inférieures, & la bouffiſſure répandue dans toute l'habitude du corps. La malade ne tarda point à recouvrer ſes forces ; la ſanté reparut, & le rétabliſſement des fonctions de l'organe qui avoit été malade, ſuivit de près.

NOUVEL EXEMPLE

DE LA RÉTROVERSION DE LA MATRICE;

Par M. DESGRANGES, *gradué, de l'Académie royale de chirurgie, de la Société littéraire de Bourg en Bresse, & conseiller du comité du collège royal de chirurgie de Lyon.*

M. *Wauters*, qui pratique avec succès les accouchemens à Wétéren en Flandre, m'ayant communiqué un nouveau fait sur la *rétroversion* de la matrice, avec permission d'en faire usage, j'ai cru devoir le consigner dans le Journal de Médecine, afin que les gens de l'art qui ne croient pas encore à l'existence de cetre espèce de déplacement, puissent se convaincre de plus en plus de sa réalité (*a*).

Une femme de *Wichelen*, enceinte d'environ trois mois, éprouvoit une constipation opiniâtre, qui l'obligeoit à de grands efforts pour aller à la selle; ce

(*a*) Cette observation vient à l'appui de douze autres consignées dans un Mémoire que j'ai présenté, il y a près d'un an, à l'Académie royale de chirurgie.

qui fut bientôt ſuivi de difficulté d'uriner. Cette dernière incommodité, qui alloit en augmentant, fit recourir le cinquième jour, (c'étoit le 13 juin 1785,) à M. *Wauters*, qui trouva la malade avec une rétention d'urine *preſque complète*. On l'avoit ſondée une ſeule fois, trois jours auparavant; & la ſage-femme, par des manœuvres fréquentes, quoique dirigées ſans connoiſſance de cauſe & faites ſans ménagemens, étoit parvenue fortuitement maintes & maintes fois à dévier en quelque ſorte la matrice, c'eſt-à-dire ſans doute, a déplacer le muſeau de cet organe, ce qui dégageoit foiblement les voies urinaires comprimées, & permettoit l'iſſue de quelque peu d'urines. Ces tâtonnemens, que M. *Wauters* nomme *rétropreſſions*, avoient réuſſi dans le principe, mais ils devinrent inutiles enſuite. Les parties génitales ſe gonflérent & acquirent une ſenſibilité extrême; la malade ſouffroit cruellement, ſur-tout quand on vouloit ſe livrer à des recherches par le *toucher*.

M. *Wauters* ne négligea aucun des ſecours connus, & ce fut toujours infructueuſement qu'il les mit en uſage. Le cas lui paroiſſant preſſant, il ſe détermina, trois jours après, à appeller en

consultation M. *Vandavegem*, chirurgien célèbre, (dit M. *Wauters*,) par son Traité sur la section césarienne, autant pour aviser ensemble sur les moyens convenables à employer, que pour le convaincre de l'existence de la *rétroversion*, & avoir un témoin très-compétent de plus à offrir aux incrédules. En effet ces messieurs reconnurent tous deux parfaitement l'espèce de déplacement de la matrice, que nous avons nommé *rétroversion*, & qui présentoit les mêmes phénomènes que ceux que j'ai rapportés ailleurs (*a*), (ce sont les termes de M. *Wauters*,) & notamment les deux signes qu'on peut regarder comme pathognomoniques de cet accident; savoir, 1°. la rétraction du conduit urinaire, telle qu'on a grande peine à trouver son orifice qui est retiré dessous l'arc cartilagineux des pubis, & qui en rend l'exploration difficile & nécessite à sonder de bas en haut, de manière que l'extrémité externe ou l'S de l'algalie va reposer sur le fondement; 2°. la saillie ou la protubérance

(a) *Voyez* Journal de médecine du mois de janvier 1783, & les Journaux encyclopédiques des 15 août & 1er septembre de la même année.

formée par la paroi postérieure du vagin, refoulée elle-même par le fond de la matrice, qui est tombé dans la concavité du sacrum (*a*).

A l'aide des saignées, des boissons antiphlogistiques, des lavemens, des injections & des fomentations émollientes, puis résolutives; d'un grand repos, d'une position appropriée, & du cathétérisme employé à propos, ils parvinrent à en opérer la réduction.

C'est M. *Wauters* qui a procédé au redressement de cet organe, suivant notre méthode, la femme étant couchée sur le dos. Il s'est assuré qu'elle a le bassin fort ample: elle est mère de plusieurs enfans.

La précaution de sonder fréquemment tant que le déplacement a eu lieu, a prévenu l'inaction consécutive de la vessie. Aussi la malade a rendu ses urines après la réduction, à peu de chose près comme à l'ordinaire, & elle n'a rien

---

(*a*) La difficulté de découvrir l'orifice utérin, & même quelquefois l'impossibilité absolue d'y parvenir, (selon que la matrice est plus ou moins complettement renversée,) établit encore un signe caractéristique de cet état.

éprouvé depuis, qui pût ſe rapporter au dérangement utérin dont il eſt queſtion.

On doit voir qu'il falloit ici toute l'habileté & l'adreſſe de ces deux praticiens inſtruits, pour remédier à une *rétroverſion* déjà ancienne, compliquée d'engorgemenr & de tuméfaction inflammatoires, dûs évidemment aux procédés irréguliers & mal-entendus de la ſage-femme ainſi qu'à ſon ignorance abſolue ſur ce point, & qu'il étoit eſſentiel de parer d'abord à ces premiers accidens avant de s'occuper de la réduction. On comprend encore que l'*expectation* ne pouvoit être ici de longue durée, que la guériſon radicale dépendoit eſſentiellement du *redreſſement* de la matrice, & qu'en différant trop, on auroit multiplié les obſtacles par la végétation toujours active & l'augmentation journalière du produit de la conception renfermé dans le viſcère renverſé, &c.; & c'eſt ce que ces Meſſieurs paroiſſent avoir très-bien ſenti.

OBSERVATION

Sur un enfant né à terme & ſans anus ; par M. TOUTANT BEAUREGARD, *maître ès-arts & en chirurgie, ancien prévôt de ſa Compagnie, profeſſeur-démonſtrateur de thérapeutique & de l'art des accouchemens, chirurgien de l'Amirauté, & lieutenant de M. le premier chirurgien du Roi à la Rochelle.*

Le 24 octobre dernier 1785, je fus appellé en conſultation par M. *Fleury*, mon confrère, pour examiner un enfant né la veille, ſans anus & ſans la moindre trace qui pût indiquer la route que l'art devoit tenir.

Mon avis fut d'inciſer profondement les tégumens à l'endroit où cette ouverture naturelle ſe remarque ordinairement. L'opération fut faite ſur le champ. Le doigt introduit aſſez en avant au travers de l'inciſion, ne rencontra rien. On tamponna la plaie. Le petit malade prit par cuillerées deux onces de ſirop de chicorée compoſé de rhubarbe, afin de précipiter le *méconium*, & de le porter vers le *rectum* s'il en exiſtoit.

Deux heures après nouvelles recher-

ches, auſſi infructueuſes que les premières. Dans un état auſſi déſeſpéré, je me rappellai l'axiome de *Celſe: Melius eſt anceps*, &c. & je propoſai de faire au côté gauche de l'*abdomen*, & au deſſus de l'arcade crurale, un anus artificiel: mon confrère adopta mon opinion; mais les parens s'y refuſerent abſolument, & l'enfant mourut la nuit ſuivante.

L'ouverture du cadavre nous fit voir; 1°. que le *rectum* manquoit entièrement; 2°. que le colon ſe terminoit à la partie ſupérieure du *ſacrum*, par un cul-de-ſac; 3°. que l'opération que j'avois propoſée auroit été très-praticable, puiſque le *colon* étoit très-diſtendu par l'air raréfié & par le *méconium*, à l'endroit indiqué pour l'opération.

OBSERVATION

Sur un enfant monſtrueux auquel manquoient le cerveau & le crâne; par M. DOLIGNON, *maître en chirurgie à Crécy près de Laon.*

En août 1785, la femme *Laglène*, du village d'Aſſy-ſur-Serre, diocèſe de Laon, généralité de Soiſſons, accoucha d'un enfant de neuf mois, auquel man-

quoient & le cerveau & la boïte osseuse : cependant il a vécu quelques minutes.

Le nez, la bouche & le menton n'offroient rien de particulier ; mais les deux yeux situés à la partie supérieure de la face ressembloient à deux cornes, faisant une saillie considérable en avant, parce qu'il n'avoit ni front, ni cerveau.

L'aspect de cet enfant étoit véritablement hideux ; malgré le soin que l'on prit d'en dérober la vue aux femmes qui étoient présentes à l'accouchement, il en fut cependant apperçu. Elles n'eurent rien de plus pressé que de publier que la nouvelle accouchée avoit mis au monde un monstre effroyable ; suivant les unes, il avoit la tête semblable à celle d'un singe ; suivant les autres, elle ressembloit à celle d'une carpe.

Le coronal & les pariétaux manquoient, il ne restoit de l'occipital que son apophyse basilaire, posée sur le trou de la colomne vertébrale ; la face interne du sphénoïde & la lame cribleuse étoient la partie supérieure de la tête, une des parties écailleuses des temporaux en formoit les parties latérales.

La membrane qui recouvroit le derrière de la tête en forme de coiffe, m'a paru être une production de la dure-mère ;

elle étoit fort mollaſſe & pulpeuſe ; elle s'attachoit à toute la circonférence du cuir chevelu, pour former une tumeur fongueuſe, rouge, épaiſſe d'un demi-pouce, contenant en deſſous du ſang, & un peu de moelle alongée. On remarquoit extérieurement deux trous : l'un qui étoit ſitué à l'endroit de la ſelle de turc, conduiſoit dans les foſſes antérieures & moyennes du cerveau ; le ſecond trou étoit ſitué un peu au deſſous, & pénétroit dans la moelle de l'épine.

S'il y avoit eu des pièces d'os du crâne dans la matrice, lors de l'accouchement ou après, j'aurois volontiers ſoupçonné que ce phénomène pouvoit être l'effet d'un coup porté ſur l'uterus, coup dont la tête du fœtus ſe ſeroit reſſentie, y auroit excité une contuſion, puis plaie & ſéparation des parties, & qu'il ſe ſeroit fait par la ſuite une cicatriſation, comme il arrive aux plaies avec perte de ſubſtance.

Cette obſervation eſt une nouvelle preuve que le cerveau n'eſt pas un viſcère des plus néceſſaires à la vie commençante, & que d'autres organes, en ſon abſence, ſuppléent à ſes uſages.

On lit dans les Mémoires de l'Académie royale de Sciences de Paris, que

M. *Fauvel*, chirurgien, y a montré, en 1711, un enfant qui n'avoit ni cervelle, ni cervelet, ni moelle épinière, & qui vécut deux heures après avoir reçu le baptême.

On y lit dans le volume de 1667, qu'un enfant eſt venu au monde à terme ſans tête, mais ayant toutes les parties du corps bien conformées.

Et dans celui de 1697, qu'un enfant monſtrueux, venu à terme ſans cerveau, a vécu ; mais on ne dit pas combien de temps.

Les Journaux de Médecine rapportent pluſieurs faits de cette eſpèce.

MÉMOIRE

SUR LES EAUX THERMALES DE NERIS EN BOURBONNOIS ;

Par M. PHILIPPE, *apothicaire à Mont-Luçon.*

Neris, que l'on nomme auſſi *Nert*, en latin *Nerius*, *Nera*, *Neriomagum*, *vicus Nærenſis*, eſt un bourg ſitué au 20e degré 59 minutes de longit. & au 46e degré de latitude, à cinq quarts de lieue

de Mont-Luçon, province de Bourbonnois, diocèſe de Bourges, reſſort du parlement de Paris, ſur la grande route de Bourges à Clermont.

Il n'eſt pas prouvé que ce ſoit le lieu nommé *Gergovia Boiorum* dans les Commentaires de *Jules-Céſar*, ni qu'il ait emprunté du nom de l'empereur *Néron*, celui de *Neriopolis*. Son territoire eſt rempli des reſtes de conſtructions uſitées chez les Romains, qui font connoître que ce peuple en faiſant des incurſions dans les Gaules, y a fait un long ſéjour. En effet, on y voit un reſte d'amphithéâtre, un lieu qu'une tradition conſtante nomme *Camp de Céſar*, pluſieurs branches d'aqueduc, pluſieurs portions de colonnes, des pierres taillées, des inſcriptions qui paroiſſent avoir appartenu à des temples ou à d'autres édifices. Il eſt très-commun dans des fouilles qu'on y fait journellement, d'y trouver des médailles romaines, des débris de vaſes, & autres monumens précieux d'antiquité.

A le conſidérer tel qu'il eſt aujourd'hui, Néris jouit d'une poſition très-avantageuſe; il occupe un vallée entre deux côtes riantes; l'air y eſt pur & tempéré, le ſol plus ſec qu'humide: on s'y

reſſent quelquefois, il eſt vrai, d'une froidure cauſée par les neiges qui couvrent les montagnes de l'Auvergne & du Forez, ce qui occaſionne des orages & des grêles qui fondant ſur la plaine, détruiſent alors en un inſtant tout eſpoir de récolte.

Du reſte les côteaux par leſquels l'étendue de Néris eſt bornée, récréent la vue par la perſpective d'un lointain varié très-agréablement. En général les grains, les légumes, les fruits, y ſont d'une délicateſſe admirables. Les habitans y jouiſſent d'une ſanté vigoureuſe. Il y vit pluſieurs octogénaires. On n'y a pas vu d'épidémie depuis vingt ans, quoi qu'il s'en ſoit répandu pluſieurs dans les cantons environnans. Pour l'intérieur du ſol, la craie, la marne & le caillou en forment le corps principal; il s'y trouve des roches entières d'une eſpèce de criſtal à facettes, en quelques endroits des racines colorées comme l'améthyſte, & auſſi des matières chargées de principes ferrugineux. Un endroit nommé les forges, à une lieue de Néris, poſsède une mine de charbon de terre; on y a vu un volcan brûler pendant long-temps; il y avoit autrefois un réfuge pour les ladres. Il y exiſte préſentement un hôpital très-

très-bien entretenu, où l'on reçoit jusqu'au nombre de cent vingt infirmes dans les temps convenables pour prendre les bains (*a*). Enfin, sans parler des sources d'eau froide qui y sourdent en différents endroits, il y en a des thermales, dont la description, l'analyse & les usages vont faire l'objet de ce Mémoire.

Les sources thermales de Néris s'ouvrent assez près les unes des autres, au milieu du bourg, en face de l'hôpital; chacune a une enceinte en pierre, qui en forme un puits particulier, dont le

(*a*) Voici ce qui a donné lieu à cet établissement. Madame *de la Fauconniere*, ayant rencontré en 1724 le cadavre d'un malheureux mort sur la place pendant la nuit, en fut pénétrée de douleur: elle donna sa maison & un petit revenu pour qu'on pût y loger quelques pauvres. Son intention fut exécutée; on établit un hospice où il y avoit six lits. La propreté, le bon ordre & le grand soin qui régnoient dans cet asile de l'infortune, & sur-tout les guérisons qui s'y opéroient, engagèrent différentes personnes à contribuer à son agrandissement par des fondations. Monseigneur le cardinal *de Gévres*, archevêque de Bourges, y a fondé des places pour dix curés, ou à leur défaut, des ecclésiastiques qui, desirant user des eaux de Néris, n'auroient pas la faculté de se placer dans des hôtelleries: ainsi cet hospice est devenu célèbre & assez considérable.

fond eſt un ſablon mêlé de cailloutages ; les eaux s'élèvent juſqu'à l'orifice du puits, & s'écoulant par des rigoles qui y ſont pratiquées, s'épanchent dans un enclos ou grand baſſin deſtiné à les recevoir. Le fond de ce baſſin eſt pavé, ſes parois bâties ſolidement à chaux, ſables & petits cailloux : ſa forme eſt irréguliérement ovale ; il varie pour l'épaiſſeur de 14 à 18 pouces, & de 9 à 8 pieds pour la hauteur ; il a près de 226 pieds de circonférence. Il eſt diviſé ſuivant ſa longueur, (qui eſt du ſud au nord,) en trois parties par deux cloiſons tranſverſales conſtruites comme l'enceinte, & traverſées par des canaux pour le paſſage des eaux d'une diviſion dans une autre. De ces diviſions la première eſt la plus grande ; l'eau y eſt la plus chaude ; elle réunit trois ſources. La ſeconde eſt d'une étendue moyenne, l'eau y eſt un peu moins chaude. Enfin dans la troiſième que l'on nomme bain des pauvres, la chaleur eſt un peu ſupportable. A l'endroit le plus déclive, eſt un pertuis pour l'écoulement de l'eau ; de-là elle s'échappe dans la prairie & forme un ruiſſeau aſſez conſidérable, même pendant le temps de ſéchereſſe, pour fournir à ſept moulins conſtruits ſur

ſon paſſage dans une étendue de preſque cinq cents toiſes; après quoi elle perd ſa chaleur, en mêlant ſon eau avec celle d'un ruiſſeau d'eau froide, qui vient d'une ſource voiſine (*a*).

Des trois puits, le premier qui eſt ovale a 8 pieds dans ſon grand diamètre, ſix dans ſon petit, & quatre & demi de circonférence: il eſt ſitué à l'extrémité nord du baſſin, & ſe nomme *puits de la*

(*a*) On eſt dans l'uſage de nettoyer tous les ans le baſſin, après avoir bouché les rigoles du puits & les tuyaux de communication. On vide entièrement la deuxième & troiſième diviſion. Pour la première, il n'eſt pas poſſible de la vider auſſi bien, par le défaut de pente convenable; du moins on enlève du mieux qu'on peut tout ce qu'il y a de matières étrangères qui pourroient altérer la pureté de l'eau. On voit avec peine les habitans faire de ce baſſin un réceptacle d'immondices, y venir faire des lavages de linges, & même de matières animales. Il ſeroit à propos qu'il fût fait à cet égard des défenſes formelles, & que l'on en fermât les avenues. Un des habitans voiſins qui ſeroit dépoſitaire des clefs, ſeroit autoriſé à les confier lorſqu'elles ſeroient néceſſaires pour des uſages convenables. Je préſume du zèle de M. *Forichon* qui tient bains chez lui, & loge en face du grand puits, qu'il ſe chargeroit volontiers de cet objet de police; il s'en acquitteroit à l'avantage de la choſe, & à la ſatisfaction du public.

croix; le ſecond, ſitué preſque au milieu de la grande diviſion, ſe nomme *grand puit:* ſa forme eſt hexagonale; ſon diamètre eſt de 8 pieds, & il en a ſix de profondeur; il y a une deſcente de la chauſſée à ce puits: le troiſième, nommé *puits quarré* ou *tempéré*, eſt ſur la droite de la deſcente qui mène au grand puits; il a 4 pieds 2 pouces de large en tout ſens, & 4 pieds 8 pouces de profondeur. Outre ces trois ſources il en exiſte une quatrième qui n'eſt connue que depuis vingt-huit ans; c'eſt le premier novembre 1757, lors du fameux tremblement de terre de Lisbonne, qu'elle jaillit pour la première fois avec impétuoſité. Dans le même inſtant toute l'eau des puits & des baſſins ſe troubla, franchit ſes limites, & ſe répandit aux environs, en exhalant des vapeurs ſulfureuſes fort épaiſſes; ce ne fut qu'au bout de huit jours que les choſes furent rentrées dans leur état naturel. On eſſaya d'enclore la nouvelle ſource comme les trois autres; mais l'extrême chaleur, & ſuivant d'autres perſonnes, l'extrême mobilité du ſable à cet endroit, a formé un obſtacle invincible à cette entrepriſe (*a*).

(*a*) On ne peut tenir pied dans cet endroit,

Témoin depuis plus de dix ans des bons effets produits par les eaux de Néris, dans le traitement de plusieurs maladies, je souhaitois vivement de connoître les principes qui les constituent. Je consultai à cet effet le Dictionnaire hydrologique de M. *Buch'oz*. M. *Michel* (*a*) y indique dans un Mémoire sur les eaux de Néris, une suite d'expériences, dont il ne tire aucune conséquence. Le Traité analytique des eaux minérales de feu M. *Raulin*, ne contient qu'une phrase sur les eaux de Néris (*b*). Le Mémoire de M. *Barailon*, médecin, qui a été couronné, en 1784, par la Société royale de Médecine, n'avoit pas vu le jour : je pris donc le parti de procéder moi-même à l'analyse. Je soumis mes observations au jugement

---

tant le sable (qui effectivement est fort chaud) cède facilement. On y a enfoncé un pieu à trente pieds de profondeur, sans trouver d'assiette.

(*a*) M. *Michel*, administrateur des eaux de Néris, jouit de la réputation la plus méritée.

(*b*) Les eaux de Néris, dit l'auteur, sont situées en Bourbonnois, à une lieue de Montluçon; elles sont thermales, & contiennent du *soufre*, du *bitune* & de l'*alun*. *Voyez* le Traité analyt. tome j, pag. 195.

d'un médecin de Paris (*a*), qui voulut bien répéter toutes les expériences sur des échantillons que je lui envoyai. C'est le résultat de nos travaux mutuels, que je vais mettre aux yeux du public ; j'y joindrai quelques vues thérapeutiques, que ce médecin a bien voulu me communiquer.

La terre, par où sourdent les eaux thermales de Néris, est un sable joint à une substance marneuse, qui mise au feu ne répand aucune odeur. L'eau en dissout un peu à la faveur de l'ébullition ; elle ne fait pas effervescence, mais l'esprit de vitriol, qui en a dissous, dépose en évaporant, des filets brillans sans saveur, qui se ternissent au feu, sans y exciter d'autre phénomène. C'est une sorte de sélénite. L'alkali phlogistique y produit un précipité verd, où l'addition du sel marin fait paroître du bleu de Prusse, indice sûr d'une matière ferrugineuse.

(*a*) Le médecin dont je parle est M. *Delaplanche*. Il est un des fils d'un pharmacien célèbre de cette capitale, enlevé au mois de novembre 1783, à sa profession, à sa famille & à ses amis. Il avoit démontré la chymie & la pharmacie avec distinction pendant plus de vingt-cinq ans, & je suis du nombre de ceux qui peuvent se glorifier de l'avoir eu pour maître.

Le limon du baſſin eſt différent, il eſt fort impur, il a une odeur de vaſe croupie ; il contient des débris d'animaux & des plantes, avec des matières ſiliceuſes, quartzeuſes & un peu ferrugineuſes.

Il ſe forme journellement une matière verte, de forme ſpongieuſe, qui ſurnage l'eau, entraîne avec elle beaucoup d'immondices, s'attache aux parois & ſe dépoſe au fond du baſſin. Ayant conſervé pendant deux ans des eaux de Néris enfermées dans une bouteille, il s'y eſt formé de cette matière verte. Comme il ſe dépoſe une ſorte de mucoſité griſe dans les flacons à eaux diſtillées de nos laboratoires, j'ai cru long-temps que ce n'étoit qu'un mucilage, mais un mucilage ſe corrompt, & changé en *liquamen* ne retourne plus à ſon état primitif. La matière verte de nos eaux, au contraire, ne ſe pourrit pas ; elle ſe conſerve long-temps dans l'eau, épanouie, ſans en troubler la tranſparence : on en a laiſſé moiſir ; en cet état on la lavée dans pluſieurs eaux ; elle a perdu le gout de chanci, & s'eſt très-bien conſervée. Ce n'eſt donc pas un mucilage, c'eſt un végétal cryptogame. M. *de Marin*, auteur de l'analyſe des eaux de *Vinaglio*, décrit une ſubſtance analogue à la nôtre, qui eſt

connue ſous le nom de *muffa ;* il la range parmi les *trémelles* , dont le caractère, *ſuivant Linné*, eſt *de porter une fructification à peine ſenſible dans un corps gélatineux* (*a*).

Les eaux de Néris ſont limpides, inſipides, ſans odeur ; elles ne décolorent pas ſur le champ les fleurs de violettes, les œufs y reſtent long-temps ſans ſubir aucune altération ; les légumes s'y cuiſent bien ; elles prennent le ſavon de même ; elles ſourdent en bouillonnant du fond de leur puits ; elles ont beaucoup de chaleur & la conſervent long-temps ; trois livres d'eau du grand puits, miſes dans une bouteille au mois d'octobre , ne furent refroidies entièrement qu'au bout de cinq quarts d'heure. En ſe refroidiſſant elles ont perdu environ une chopine de fluide aériforme. L'ébullition d'une pareille quantité n'en a pas développé une quantité beaucoup plus conſidérable. Ce gaz ne rend pas l'eau acide , ainſi que l'on peut s'en convaincre en buvant les eaux à leur ſource. Cependant une lumière, expoſée à la ſuperficie des puits, s'y éteint ſur le champ,

(a) *Voyez* le tome xij de la collection académique , partie étrangère.

effet qui ne peut être dû qu'à du gaz méphitique. La température des eaux de Néris eſt à-peu-près la même dans toutes les ſaiſons de l'année. En 1783, le thermomètre marquant 22 degrés, s'éleva juſqu'à quarante-cinq dans le grand puits, à trente-huit dans le puits de la croix, & à trente dans le puits quarré. Les réſultats ne furent pas différens en 1784, dans trois expériences faites le même jour, la température de l'atmoſphère étant le matin à 14 degrés, 16 à midi, & 15 le ſoir (*a*).

On ne voit pas l'eau de ces puits ſe refroidir ſenſiblement, même pendant le temps de gelée; on n'a jamais vu s'y former de glace. Quelque grande que ſoit la chaleur des eaux, elles ne parviennent pas pour cela plutôt à l'ébullition; j'ai ſoumis à un même feu deux vaiſſeaux, qui contenoient égale quan-

(a) M. *Michel* ſe contente de dire qu'un thermomètre de *Réaumur* a pris 65 degrés dans le grand puits, 63 dans celui de la Croix, & 58 dans le puits quarré. L'inſtrument tranſporté enſuite dans les trois diviſions du baſſin, M. *Michel* ajoute qu'il a pris 62 degrés dans la grande, 61 dans la ſeconde, & 60 dans la troiſième. On auroit deſiré que l'auteur eût fait mention de la température de l'atmoſphère.

tité, l'un d'eau froide, l'autre de l'eau du grand puits récemment puisée. La première bouilloit au bout de dix minutes, celle-ci ne le fit qu'au bout d'un quart-d'heure.

La pesanteur des eaux de Néris a été estimée sur un aréomètre, dont le zéro placé au haut de la tige est le point où il s'arrête dans l'eau distillée, le thermomètre étant au tempéré, & dont les degrés au-dessous indiquent qu'il y a autant de sel marin très pur, très sec, par once d'eau distillée : la différence d'un degré à l'autre, par conséquent est, d'$\frac{1}{576}$. Or cet instrument, (comme on voit très-sensible,) est entré d'environ un degré & demi dans l'eau du grand puits, un degré dans celle du puits de la croix, & un demi degré dans la dernière.

Pour opérer quelque changement notable dans les eaux de Néris au moyen des réactifs chimiques, il faut les avoir évaporées au tiers ou au quart; on leur trouve alors un œil légèrement ambré, une saveur salée & un peu urineuse. Les acides y forment des bulles aériennes, & rendent l'eau laiteuse, ce que ne font pas les alkalis. Les sels à base terreuse ou métallique, y éprouvent décomposition : la noix de galle n'y manifeste pas un atôme de fer.

En continuant d'évaporer, on voit la liqueur se troubler, prendre plus de couleur, de saveur, & déposer des cercles terreux aux parois de chaque évaporatoire. Enfin il reste une matière terreuse grisâtre très-âcre, s'humectant un peu à l'air, en faisant effervescence avec les acides. J'ai obtenu dix gros de ce résidu de quarante pintes d'eau du grand puits, en 1783. J'en ai obtenu à peu près autant en 1784. L'eau du puits de la croix en laissa un peu moins, & celle du puits quarré n'en produisît que neuf (*a*). Ce résidu mis à calciner dans un creuset, ne s'est pas gonflé, a pris de la retraite, s'est converti en une masse verte un peu déliquescente d'une saveur âcre, qui, suivant la comparaison de M. *Michel*, ressemble assez à de la cendre gravelée.

L'eau dissout à froid les principes salins du résidu des eaux de Néris, & laisse une terre grise d'une nature crétacée,

(*a*) Quarante pintes de l'eau du grand puits ont donné 7 gros de résidu à M. *Michel*; celle du puits de la Croix, dix; celle du puits quarré, cinq: ces résultats sont différens des miens; mais on sait qu'une évaporation plus ou moins rapide, ou la porosité des évaporatoires plus ou moins grande, influent considérablement sur la quantité des produits.

qui bien lavée devient insipide. Trois gros de résidu ont laissé cinquante-quatre grains de cette terre. Il est resté quatorze grains, d'un gros d'un autre résidu, de sorte qu'on peut l'estimer être à peu près un gros de la masse. Cette terre s'unit avec effervescence aux acides. Il résulte de son union avec l'acide vitriolique, un sel insipide cristallisé en aiguilles tenues & argentines qui, mises sur le feu, se ternissent & prennent une couleur de cendre; ce sel est de la sélénite. L'acide du vinaigre forme avec la même terre un sel acéteux cristallisé en houppes soyeuses d'une saveur piquante âcre, mais peu désagréable.

La solution saline donne des signes très-frappans d'un alkali. Les acides y excitent une effervescence des plus vives; mise en évaporation elle fournit une masse cristalline fort irrégulière qui se couvre de farine à l'air. Si au contraire, après l'avoir saturée de vinaigre distillé, on l'évapore lentement, en partie au bain de cendre, en partie à l'air libre, voici ce qui se passe: d'abord il se dépose un sédiment gris très-léger sous forme de nuages; retiré sur un filtre il prend l'aspect d'un mucilage gris, qui lavé & desséché devient une terre fine blanchâtre, très-insipide.

La leſſive de trois gros de réſidu, a fourni trois grains au plus de cette ſeconde terre que je nomme *ſubtile*. L'évaporation du liquide étant continuée juſqu'à légère pellicule, & le vaiſſeau expoſé à l'air libre, il ſe forme des criſtaux très-nets, ou aiguilles à quatre ou ſix faces, dont quatre larges & deux étroites, terminées par des pyramides ſemblables : leur ſaveur eſt fraîche & amère; à l'air ils ſe changent en une farine très-blanche, très-fine, & d'une ſaveur amère; mis ſur le feu, ils bouillonnent & laiſſent une écaille blanche. Leur ſolution n'eſt altérée ni par les acides, ni par les alkalis; quelques jours après on retrouve au fond de l'eau-mère d'autres criſtaux, ils ſont polyèdres; leur ſaveur eſt ſalée, âcre; ils craquent ſous les dents : criſtalliſés & mis ſur le feu, il s'en élance des parcelles avec roideur. La ſolution de ces criſtaux par l'eau, n'eſt encore troublée ni par les acides ni par les alkalis. La ſolution nitreuſe de terre peſante, y dépoſe une terre peſante régénérée. La diſſolution nitreuſe d'argent la rend de couleur opale. Ces effets (qui ont eu lieu également ſur la ſolution aqueuſe du ſel précédent) prouvent que ce ſont deux ſels vitrioliques; le premier eſt du

ſel de Glauber, & celui-ci du tartre vitriolé. L'eau mère filtrée & laiſſée à l'air libre par une température de 15 degrés, il ſe forme des grains criſtallins d'une forme à peu près cubique, d'une ſaveur plus ſalée qu'âcre, qui lavés & diſſous dans l'eau ſont décompoſés en lune cornée par la ſolution du nitre de lune, c'eſt du ſel marin. Enfin la matière ſaline réſultante de l'exſiccation totale du reſte, eſt ſolable dans l'eau. La ſaveur en eſt âcre & nauſéabonde. L'acide vitriolique en exhale une odeur de vinaigre, & la maſſe rediſſoute donne du ſel de Glauber. C'eſt la terre foliée minérale ; elle atteſte l'exiſtence de l'alkali minéral ou natrum.

Les principes ſalino-terreux exiſtant en tout, à la quantité de 17 à 18 grains par pinte de l'eau du grand puits, (la plus riche des trois ſources, & qui a été le ſujet des expériences principales) nous croyons pouvoir établir cette proportion.

Terre abſorbante, ...	g. iv. ß.
Terre ſubtile ou muqueuſe,	g. ß.
Sel de Glauber, ...	g. iv.
Tartre vitriolé, ...	g. iij.
Sel marin, ...	g. ij.
Sel alkali minéral, ...	g. iv.

Ces principes ſe trouvent dans les deux autres ſources, mais en proportions un peu différentes, enſorte que la quantité peut être eſtimée de 15 à 16 grains par pintes dans celle du puits de la croix, de 14 à 15 dans celle du puits quarré; à l'égard de la ſource nouvelle, on lui a connu 2 degrés de chaleur au deſſus de celle du grand puits (*a*); on la voit bouillonner plus fort, on préſume qu'elle eſt plus riche en principes: mais comme ſon éau ſe confond en ſortant avec celle du baſſin, il eſt impoſſible de la ſoumettre à l'analyſe.

On a fait uſage des eaux de Néris, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur: on les eſtime, bues à la ſource, comme toniques & laxatives. Le puits de la croix eſt fréquenté de préférence. C'eſt une boiſſon ſalutaire pour tout le monde. Les perſonnes qui ont l'eſtomac foible, qui ſont ſujettes aux glaires, aux vents, aux aigreurs, aux mauvaiſes digeſtions, de-

(*a*) J'ai fait toutes les expériences néceſſaires pour m'aſſurer s'il y avoit dans les eaux de Néris le ſoufre, le bitume & l'alun annoncés par M. *Raulin*. M. *Delaplanche*, ni moi, n'avons reconnu aucun de ces principes: on ne conçoit pas ce qui a pu dicter l'expreſſion au moins haſardée de l'auteur du Traité analytique.

vroient n'en pas boire d'autre ; telle qu'elle eſt, nous la croyons trop peu chargée de principes pour qu'elle puiſſe ſervir de remède dans des cas de maladie conſidérable ; mais ſi on conſervoit une certaine quantité d'eau du grand puits, réduite au dixième par l'évaporation, le mélange d'un demi-ſeptier de cette eau avec deux, trois ou quatre parties de la même eau priſe à la ſource, deviendroit un inciſif & un déſobſtruant très-efficace dans les engorgemens des viſcères, dans les affections hypocondriaques & hyſtériques. Son mélange avec le lait ſeroit très-convenable pour ceux qui ſont à la diète blanche : on y trouveroit un remède bien ſalutaire & très-innocent dans le cas d'empoiſonnement par les acides minéraux, ou les ſels métalliques. A l'égard des bains, il n'eſt pas poſſible de les prendre dans le baſſin ; les pauvres, à qui la troiſième diviſion eſt deſtinée, ne peuvent y reſter plus d'une demi-heure ; les particuliers ſont logés très-commodément dans les maiſons ſituées ſur la chauſſée qui entoure les baſſins. L'eau y eſt conduite par des canaux faits de brique liée par le ciment & la chaux. La durée des bains eſt depuis une heure juſqu'à deux ; on les

prend à une chaleur de 15 à 20 degrés; on donne auſſi la douche. L'un & l'autre produiſent journellement les plus grands effets dans les cas de paralyſie & de rhumatiſmes; au reſte ceux qui les adminiſtrent ſavent diſpenſer la quantité des douches, la température & la durée des bains, ſelon la maladie, la force & la conſtitution des individus.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1785.

La colonne de mercure s'eſt ſoutenue, dans le baromètre, pendant dix-neuf jours, de 28 pouces à 28 pouces 4 lignes; & pendant onze jours, elle eſt deſcendue de 27 pouces 11 lignes à 26 pouces 6 lignes & demie le 26 au ſoir.

Les ſix premiers jours du mois le thermomètre a marqué de 7 à 9 matin & ſoir, & 10 à midi; le reſte du mois de 2 à 4 matin & ſoir, & 5 degrés au deſſus de 0 à midi, exceptés les 11, 15, 17 & 18 où il eſt deſcendu de 0 à $\frac{3}{4}$ au deſſous de 0.

Les vents ont ſoufflé 11 jours Sud, trois jours Sud-Oueſt, ſept jours Nord, huit jours N-E. N-O, un jour O. N-O.

Le ciel a été clair huit jours, couvert quatre, nuageux deux, variable seize. Il y a eu douze fois de la pluie, dont quatre fois grande pluie & vent fort, onze fois du brouillard, dont brouillard épais le 25, onze fois du vent, dont quatre fois grand vent Sud.

L'hygromètre est monté le matin six fois à 4, dix fois de 3 à 3 $\frac{1}{2}$, huit fois de 2 à 2 $\frac{1}{2}$, cinq fois à 1 $\frac{1}{2}$, une fois à $\frac{1}{2}$ au dessus de 0. Le soir il est monté une fois à 6, une fois à 5, dix fois de 4 à 4 $\frac{3}{4}$, huit fois de 3 à 3 $\frac{3}{4}$, neuf fois de 2 à 2 $\frac{1}{2}$, une fois à 1 au dessus de 0. Les jours les plus humides ont été les 5, 26, 27, 28, 29 & 30. Le 27 a été le plus humide.

Il est tombé 2 pouces 1 ligne 5 dixièmes d'eau à Paris pendant le mois de novembre.

La constitution plus tempérée & moins humide qu'elle ne l'est communément pendant ce mois, n'offrit qu'une continuation des maladies déja régnantes; telles que les fièvres tierces, doubles tierces & humorales, accompagnées de frissons très-légers, la plus grande partie anciennes ou de récidive, lesquelles n'ont dû être traitées que comme les fiévres intermittentes printanières. Il s'en est présenté peu de nouvelles; mais on a observé quelques affections avec des caractères d'intermittence, ou fièvres protéiformes qui ont cédé facilement aux remèdes généraux.

Mais le froid humide qui s'est manifesté vers

la fin du mois, a donné lieu aux fièvres rémittentes, les unes catarrhales, les autres bilieuſes, & quelques-unes putrides : on en a vu pluſieurs très-graves & funeſtes ; les femmes, qui ordinairement y ſont peu ſujettes, en ont été attaquées, & en aſſez grand nombre. Cette maladie a paru épidémique, & peut-être contagieuſe, puiſque beaucoup de malades venus à l'hôtel-dieu, à l'hoſpice, &c. pour d'autres maladies, ont contracté celle-ci, & quelques-uns ont eu des récidives.

L'émétique donné une à deux fois, la décoction de quinquina, celle de tamarin, le camphre & les purgatifs adminiſtrés dans le temps convenable, ont été les moyens employés avec ſuccès dans le traitement, & qui ont ſuffi pour le plus grand nombre.

Ceux à qui le délire étoit violent, une ou deux ſaignées ont été ſuffiſantes.

Les diverſes affections catarrhales ont été communes dans toutes les claſſes de citoyens. Les petites-véroles ont été fâcheuſes ; les accidens communs étoient la cryſtalline ou la miliaire ; elles ont été lentes dans l'exſiccation ; elles ont exigé de légers cordiaux, même dans les purgatifs que l'on n'a pu employer que très-tard.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
NOVEMBRE 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc. Lig	Pouc. Lig.	Pouc. Lig.
1	7,18	12, 4	11, 3	27 7,11	27 6, 6	27 5, 7
2	7, 0	11, 4	7,15	27 6, 6	27 6, 9	27 6, 7
3	5, 6	9,18	7,11	27 7, 3	27 9, 9	27 10, 5
4	9, 5	12,10	8,15	27 11, 5	28 0, 0	28 0, 3
5	5,10	13,10	10, 1	27 10, 5	27 8,10	27 7, 0
6	4, 2	9,12	4,16	27 5, 5	27 7, 5	27 8, 0
7	6,16	6, 1	2,16	27 9, 4	27 10, 8	28 0, 3
8	2, 8	6, 7	3, 4	28 0, 2	28 0, 7	28 1, 1
9	-0, 1	4,14	1,15	28 1, 9	28 1, 9	28 2, 3
10	-2,15	3, 6	-0, 7	28 2, 0	28 1, 4	28 1, 5
11	1, 2	3,12	0,10	28 0, 7	28 0, 3	28 0, 0
12	3, 6	5, 8	4, 3	27 11, 2	27 10, 9	27 11, 1
13	1,12	5,14	1,15	28 0,11	28 0,10	28 1, 7
14	-0, 1	6, 7	2, 5	28 1, 8	28 1, 2	28 1, 5
15	-0, 8	4,11	1, 7	28 1,11	28 2, 0	28 2, 3
16	-0, 7	4, 6	1, 6	28 2, 5	28 2, 1	28 1,10
17	-2,17	3, 8	-0, 7	28 1, 3	28 0, 7	28 0, 3
18	-2,17	2,11	3, 0	27 10, 7	27 9, 2	27 7,10
19	5,15	10, 0	9,12	27 6, 6	27 5, 0	27 4, 7
20	8,17	7, 3	4, 8	27 5, 3	27 4,10	27 5, 9
21	0, 2	4,19	1, 0	27 7,10	27 8, 9	27 10, 5
22	1, 8	4,13	3, 4	27 11, 4	27 11, 6	28 0, 0
23	0,12	5,11	4, 7	28 0, 6	28 0, 8	28 1, 5
24	0,16	4, 7	0,17	28 1, 3	28 0, 4	27 11, 7
25	-1, 0	0, 8	-1, 9	27 11, 2	27 10, 7	27 9, 6
26	2, 9	5, 6	6,18	27 7, 0	27 5,10	27 2, 8
27	5, 0	6,13	3, 5	26 11,11	27 1, 3	27 3, 9
28	2, 3	3,16	5, 8	27 2, 0	27 1, 4	27 1, 0
29	3,10	5,13	3, 3	27 1, 9	27 2, 7	27 3, 5
30	1,17	5,10	2, 3	27 0, 0	27 2, 0	27 4, 3
31						

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	S-O. cou. frais.	S-O. c. doux, v.	S-O. c. do. ve.
2	S. *idem.*	S-O. *idem.*	S. couv. frais.
3	S-O. fer. frais, pl.	S-O. nu. doux.	S-O. co. d. pl.
4	S-O. co. doux, bruine.	S-O. cou. doux.	S-O. cou. doux.
5	S-E. n. frais, pl.	S. nu. doux.	S-O. *idem.* ve.
6	O. couv. froid, pluie, tempêt.	S-O. nu. frai. v.	S-O. nua. fro v.
7	N. co. froid, pl.	N. couv. frais.	N. *idem.*
8	N. nuag. froid.	N. fer. froid.	N. nuag. froid.
9	N. *idem.*	E. *idem.*	N-E. *idem.*
10	N. fer. froid, v.	N. *idem.*	E. fer. froid.
11	N. *idem*, broui.	N. *idem.*	S-O. *id.* brouill.
12	S-O. brou. froi.	S-O. cou. froid.	S-O. bro. froid.
13	S-O. *idem.*	S-E. brou. froi.	E. fer. fro. hum.
14	E. fer. froid.	E. fer. froid, v.	E. fer. fro. vent.
15	E. *idem.*	E. *idem.*	E. *idem.*
16	E. *idem.*	E *idem.*	E. *idem.*
17	E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. fer. fro. br.
18	N-E. bro. froi.	S-E. fer. froi. br.	N-E. nua. *idem.*
19	S. couv. froid.	S. cou. doux. v.	S-O. co. do. ve.
20	S-O. c. frais, pl.	S-O. co. fra. pl.	S. nu. frais, ve.
21	N. fer. froid.	N. nuag. froid.	N. fer. froi. ve.
22	N. couv. froid.	S. co. froid, v.	N-E. co. fro. v.
23	N. nuag. froid.	N. cou. froid.	N. couv. froid.
24	N. fer. froid.	N-E. fer. froid.	N-E. fer. fro. v.
25	N-E. brou. froi.	N. brou. froid.	N. broui. froid.
26	S-O. *id.* pluie.	S-O. c. froi. v.	S-O. c. fro. v. pl.
27	S-O. cou. froid, vent, pluie.	S-O. *id.* tempêt. pluie.	S-O. *idem.*
28	S-O. *idem.*	S-O. c. fro. v. pl.	S-O. *idem.*
29	S-O. c. fr. temp.	S-O. *id.* tempê.	S-O. co. fro. v.
30	N. c. fro. ve. pl.	S-O. co. fro. v.	N. fer. *idem.*
31			

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	13, 10 deg.	le 5
Moindre degré de chaleur.	-2, 17	le 18
Chaleur moyenne.....	4, 5 deg.	
	pouc. lig.	
Plus grande élévation du mercure.....	28, 2, 5,	le 16
Moindre élév. du mercure.	26, 11, 11,	le 28
Elévation moyenne.	27, 9, 0	

Nombre de jours de Beau....	10	
de Couvert...	15	
de Nuages...	5	
de Vent.....	10	
de Brouillard.	7	
de Pluie.....	10	
Quantité de Pluie.....	32	1, lig.
Evaporation.....	19	0
Différence.....	13	1
Le vent a soufflé du N.....	22	fois
N-E....	9	
S.....	7	
S-E....	3	
S-O....	34	
E.....	12	
O.....	1	

TEMPÉRATURE froide, sèche d'abord, pluvieuse sur la fin.

Plus grande sécheresse..	33, 1 deg.	le 15
Moindre.....	3, 9	le 6
Moyenne.....	19, 4	

A Montmorency, ce premier décembre 1785.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de novembre 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Les pluies ont continué dans les huit premiers jours du mois, & ont même été abondantes certains jours; enſuite elles ont ceſſé preſque tout à fait juſqu'au 25 du mois, circonſtance qui a été favorable pour achever les ſemailles de la campagne. Le 29, il eſt tombé de la grêle avec une pluie copieuſe.

Le 11 au ſoir, on a vu une aurore boréale.

Il y a eu des variations dans les vents, qui néanmoins ont été le plus ſouvent *ſud* & *ſud-oueſt*. Il y en a eu auſſi dans le baromètre: du 8 au 18, le mercure s'eſt ſoutenu au deſſus du terme de 28 pouces. Le 9, il s'eſt élevé à celui de 28 pouces 9 lignes; ainſi que le 14, le 15 & le 16. Il eſt deſcendu conſidérablement dans les derniers jours du mois; le 28, il étoit à 27 pouces $\frac{1}{2}$ ligne. La température de l'air a été froide après le 9 du mois. Le 10, le 15 & le 16, la liqueur du thermomètre s'eſt trouvée le matin deſcendue au terme de la congélation; le 17 & le 18, à un degré au deſſous de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 10 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 1 degré au deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 11 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 $\frac{1}{2}$ lignes; &

ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces $\frac{1}{2}$ lignes. La différence entre ces deux termes eſt de 1 pouce 3 lignes.

Le vent a ſouffle 2 fois du Nord.
6 fois du Nord vers l'Eſt.
2 fois de l'Eſt.
13 fois du Sud.
3 fois du Sud vers l'Oueſt.
4 fois de l'Oueſt.
3 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuag.
14 jours de pluie.
2 jours de grêle.
9 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de novembre 1783.

La fièvre continue-putride a été moins répandue & d'un caractère moins fâcheux, ce mois, que ci-devant. La plupart de ceux qui en ont été atteints, ont guéri par les moyens de curation dont nous avons fait mention. Un bourgeois de cette ville, d'un tempérament aſſez délicat, a été la victime, à l'âge de quarante-deux à quarante-trois ans, d'une fièvre miliaire, dont il eſt mort le dix-ſeptième jour. Nous n'avons vu aucune autre perſonne attaquée de cette eſpèce de fièvre. Nous n'avions obſervé que de petites taches rouges, pareilles à celles des morſures de puces, dans quelques perſonnes atteintes de la fièvre putride.

Il y a eu un aſſez bon nombre de gens attaqués

qués de fièvre catarrhale, avec un embarras plus ou moins considérable de la poitrne, mal de gorge dans quelques-uns, & souvent complication de saburre dans les premières voies. Cette dernière circonstance exigeoit l'emploi d'un émétique & de quelque apozème laxatif, après des saignées suffisantes. Rarement le sang tiré des veines s'est montré décidément couenneux. La boisson, dont nous nous sommes trouvés le mieux dans la cure de cette maladie, a été de l'oxymel étendu dans une infusion théiforme de fleurs de pavot & de sureau, laquelle procuroit souvent une moiteur, ou même des sueurs favorables : le secours d'un looch avec le kermès, a été parfois nécessaire pour dégager le poumon & amener une expectoration salutaire.

Beaucoup de personnes dans le peuple ont été attaquées de fièvres intermittentes, quarte & tierce. Cette dernière espèce dégénéroit aisément en fièvre double-tierce par des erreurs commises, soit dans le traitement, soit dans le régime.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon pour la partie des ſciences & arts. Premier Semeſtre, 1784. *A Dijon, chez* Cauſſe; *& à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins.*

1. Ce premier ſemeſtre contient les articles ſuivans.

I. *Obſervations ſur l'Electricité médicale, par M.* CAMOY.

L'auteur, après avoir prouvé que l'électricité poſitive adminiſtrée *par bain* n'a point d'action ſur le pouls, (ce qui vient d'être confirmé d'une manière inconteſtable avec la fameuſe machine électrique du muſée de Teyler, par M. *Van-Marum*) au lieu que la commotion l'accélère ordinairement, rapporte pluſieurs traitemens électriques de ſujets attaqués de maladies des yeux, d'épilepſie, de rhumatiſme, de roideur des membres & de paralyſie; & il paroît, d'après ces obſervations, que l'électricité a eu des effets marqués dans les ophthalmies, les rhumatiſmes, les paralyſies, très-peu dans les roideurs des membres, & point d'effets durables dans l'épilepſie.

II. *Deſcription des Grottes d'Arcy-ſur-Cure, ſuivie d'obſervations phyſiques, avec les nivellemens, plans & coupes; par M.* PASUMOT.

Cette description ne laisse rien à desirer de ce qui peut servir à donner une connoissance exacte de tout ce qui concerne les grottes qui en font le sujet.

III. *Méthode facile pour mesurer la quantité de gaz acide méphitique contenu dans les eaux; par M.* DE MORVEAU.

Cette méthode, fondée sur la propriété qu'on connoît à l'eau chargée d'acide méphitique de dissoudre tous les méphites calcaires, consiste à verser sur deux mesures d'eau de chaux une quantité d'eau qu'on veut essayer, suffisante pour redissoudre totalement le méphite calcaire que les premières mesures auront formé : alors on conclura du nombre des mesures employées la quantité de pouces cubes d'acide méphitique que contient par pinte l'eau qu'on éprouve, en partant du calcul de M. de Morveau, qui a trouvé que pour rendre parfaitement limpides deux mesures d'eau de chaux, il faut 6 mesures d'eau saturée d'acide méphitique à la température de 10 degrés du thermomètre de Réaumur, ou d'eau qui contient 48 pouces cubes d'acide par pinte, 9 mesures d'eau à 24 pouces par pintes, 15 d'eau à 12 & 24 à 6 pouces cubes par pinte. Mais l'on ne pourroit se passer, dans cette méthode ingénieuse, d'une correction établie sur un grand nombre d'expériences, pour les différens degrés de température ; car la chaleur paroît influer sur les dissolutions de sels méphitiques d'une manière opposée à celle dont elle agit sur les dissolutions par les autres acides, ainsi que l'a éprouvé M. Butini sur le méphite de magnésie. Nous nous permettrons encore de faire observer au célèbre chimiste qui a proposé cette méthode,

qu'il n'a point fait attention aux différens ſels à baſe de magnéſie qui ſe trouvent en diſſolution dans preſque toutes les eaux : la terre qui leur ſert de baſe eſt précipitée par la chaux ; mais elle ſe rediſſout beaucoup plus facilement dans l'eau aérée que le méphite calcaire, ce qui change entièrement les proportions qui ſervent de baſe au calcul de M. *de Morveau.*

IV. *Table baro-thermométrique univerſelle, avec une Méthode très-facile pour rectifier les obſervations barométriques anciennes ; par M.* BUISART.

L'auteur, après avoir indiqué ce que les phyſiciens ont imaginé pour corriger l'erreur que la différence de température occaſionne ſur le baromètre, a conſtruit une table propre à indiquer les corrections qu'on y doit faire. Il indique auſſi la manière de faire uſage de ſa table pour rectifier les obſervations barométriques anciennes, en ſuppoſant même que le baromètre qui a ſervi à ces obſervations n'exiſte plus.

V. *Obſervations ſur la guériſon d'une épilepſie, par M.* MARET.

Cette épilepſie avoit été la ſuite d'une douleur interne dans tout le bras & l'avant-bras, douleur qui étoit reſtée après la guériſon d'un doigt arraché par les roues d'une machine. Les accès étoient annoncés par un ſentiment douloureux dans la partie moyenne du corps du biceps ; la douleur ſe propageoit enſuite le long du bras, arrivoit juſqu'au col, & alors le malade perdoit connoiſſance. Un ſéton pratiqué ſur le point où la douleur commençoit, & entretenu pendant pluſieurs mois, fut le moyen que M. *Maret* employa pour obtenir une guériſon complète.

VI. *Observation sur la luxation des os du bassin, par M. ENAUX.*

La possibilité d'une pareille luxation par une cause externe a été long-temps contestée ; & même les deux seules observations qui semblent la mettre hors de doute, pourroient en quelque sorte se rapporter aux luxations par cause interne : car le sujet de la première observation, qui est de *Bassius*, étoit fort affoibli avant son accident ; & sa luxation, qui fut guérie par les seuls remédes fortifians, pouvoit bien n'être qu'un simple écartement ; & le déplacement du sacrum observé par M. *Philippe*, auteur de la seconde observation, semble devoir être attribué plutôt à la suppuration qui mit en fonte les ligamens articulaires, qu'à la chûte d'un sac de bled sur le côté droit du croupion, puisque le malade pouvoit encore vaquer à ses affaires le troisième jour après le coup, & que le déplacement du sacrum ne fut apperçu qu'après sa mort, arrivée trente jours après l'accident, & occasionnée par un épanchement de matière sanieuse dans le bassin. L'observation de M. *Enaux* paroît exclure toute cause interne de luxation : le sujet est un couvreur, robuste d'ailleurs, qui fait une chûte de quarante pieds de hauteur ; dès l'instant même on apperçoit tous les signes de la luxation : M. *Enaux* les réduit à une douleur très-vive, qui traverse l'intérieur du bassin, & se porte à la symphyse sacro-iliaque, à la rétraction de la jambe du côté où s'est faite la luxation, à la crépitation qu'on entend lorsqu'on remue la jambe ou la cuisse comme pour opérer la réduction de la fracture ou de la luxation du col du fémur. Enfin la luxation ayant

été opérée de bas en haut, le pubis du côté de la chûte étoit élevé de deux travers de doigt au deſſus de l'autre. Le malade fut rétabli après un traitement de ſept ſemaines, ſans qu'on ait pu réduire la luxation, à cauſe des douleurs violentes qu'on cauſoit toutes les fois qu'on vouloit la tenter : ſeulement il lui eſt reſté une légère claudication, qui ne l'a pas empêché de reprendre ſon métier.

VII. *Seconde partie du Mémoire de M.* GAUTHEY, *ſur les opérations faites pour parvenir au projet du canal de communication de la Saône à la Loire.*

VIII. *Hiſtoire noſo-météorologique, pour le premier ſemeſtre de 1784; par M.* MARET.

Memorie di matematica e fiſica della Societa italiana, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mémoires de mathématiques & de phyſiques de la Société italienne, volume ij. In-4° de 986 pag. avec gravures. A Vérone, 1784.*

2. Il ſuffit de nommer MM. *de Boſcowick, Fontana, Landriani, Spalanzani*, comme auteurs de ces mémoires, pour inſpirer un préjugé avantageux en faveur de ce recueil.

Le nombre des diſſertations qui nous regardent dans ce volume n'eſt pas conſidérable : ce ſont,

1°. La ſeconde partie d'une Introduction à un nouveau principe de la théorie de l'électricité, déduit de l'analyſe des phénoménes que préſentent les étincelles électriques ; par le P.

Charles Barletti, professeur de philosophie naturelle dans l'université de Pavie.

2°. Un mémoire relatif à l'anatomie des oiseaux, & sur-tout des os de leurs crânes, par M. *Malacarne*, professeur de Chirurgie à Turin.

3°. Un second Mémoire concernant la reproduction des têtes de limaces, par M. l'abbé *Spalanzani*, professeur d'histoire naturelle à Pavie. M. *Valmont de Bomare* & le P. *Cotte* ont nié absolument la reproduction des têtes des limaces : ce savant, au contraire, s'est confirmé dans la persuasion que cette régénération a réellement lieu. Ses propres expériences, & celles de MM. *Bonnet*, *Lavoisier* & *Ziegenbalg*, l'en ont convaincu, Ce dernier observateur sur-tout est d'une grande autorité : il avoit déja présenté en 1753, à l'Académie de Copenhague, des colimaçons pleins de vie, qui avoient servi à ces expériences, lesquelles réussissent régulièrement lorsqu'elles sont faites avec dextérité, du moins dans une espèce de limaces. M. l'abbé *Spalanzani* ajoute la description anatomique très-détaillée de ces reptiles, explique en physicien les causes & les circonstances de cette reproduction, & indique la saison convenable pour faire ces tentatives. On lit encore dans ce mémoire plusieurs observations relatives à diverses productions marines & à des insectes phosphoriques; la description de quelques animaux marins inconnus jusqu'à ce jour; des remarques sur le mouvement progressif de quelques-uns regardés comme immobiles; & des expériences faites par l'auteur sur la torpille électrique.

4°. Une description du feu de Pietra-Mala en Italie, avec des réflexions sur les eaux dé-

nommées chaudes ; par M. *Volta*. Cet illuſtre philoſophe a conçu l'idée que l'air inflammable des marais pourroit être la cauſe de ces phénomènes ; & il s'eſt convaincu de la réalité de cette conjecture, par des obſervations multipliées, & ſur-tout par l'examen des bulles qui s'élèvent d'une fontaine dans le voiſinage de Pietra-Mala. L'auteur donne en même temps la deſcription de l'appareil dont il s'eſt ſervi pour faire ces expériences.

5°. Des Obſervations anatomiques ſur les organes de la reſpiration des oiſeaux, par M. *Girardi*, profeſſeur d'anatomie & d'hiſtoire naturelle à Parme. Ce mémoire contient la confirmation de l'obſervation de feu M. Hunter, concernant le paſſage de l'air des poumons dans les cavités des os des oiſeaux.

6°. Des Obſervations anatomiques ſur un nouvel hermaphrodite, par M. *Scarpa*, profeſſeur d'anatomie & de chirurgie à Pavie.

7°. Des Obſervations faites par M. l'abbé *Spalanzani*, dans quelques cantons montueux de l'Italie. On y lit la deſcription des foſſiles & du marbre de Porto-Venere, qui eſt à l'eſt de Gènes. L'auteur obſerve enſuite que les montagnes entre Final & Monaco, ſont formées de coquillages de mer, & que les murs de la ville & des villages de Final ſont faits avec une eſpèce de pierre formée preſque uniquement de coquilles inconnues dans le voiſinage de la mer. Il décrit encore une fontaine ſingulière qui s'élève du fond de la mer dans le golfe de Spezzia, & qui, paſſant le niveau des eaux de pluſieurs pouces, forme une convexité de vingt pieds de diamètre, ſur laquelle aucune barque ne peut ſe ſoutenir. Il

a consacré un article particulier & très-étendu au marbre de Carrare, petite ville dans le duché de Massa, dont il décrit les carrières, qui occupent douze cents bras; ainsi que la structure des montagnes d'où l'on tire ce marbre, & les diverses substances qui composent ces montagnes.

Dissertatio medica de therapia hydropis: *Dissertation de médecine sur la cure de l'hydropisie; par M. JEAN HENRI ERNST de Vinthercour en Suisse, docteur en médecine. A Erlangen, chez* Kunstmann; *& à Strasbourg, chez* Kœnig, 1783. *In-4° de 48 pag.*

3. L'auteur, dans cette dissertation, s'est contenté de parcourir les principaux points qui regardent l'hydropisie, d'en éclaircir quelques-uns, & d'y ajouter quelques nouvelles observations qu'il tient de ses maîtres. On ne peut que lui savoir gré de cette attention. Une page de vues neuves vaut beaucoup mieux qu'un volume de compilation, où l'on ne dit rien que ce que tout le monde sait.

Après quelques raisonnemens sur l'hydropisie en général, sur ses causes & sur ses espèces, M. *Ernst* s'étend sur les moyens de guérison, examine les divers traitemens, & donne les plus grands éloges à la méthode excellente de M. *Bacher*, qui le premier a appris aux médecins étonnés qu'il falloit faire boire les

hydropiques. Il passe en revue une grande partie des remèdes les plus efficaces contre l'hydropisie, publie diverses observations nouvelles concernant la cure de cette maladie. Il dit avoir vu employer avec beaucoup de succès, tantôt l'émétique, tantôt la scille jointe à la crême de tartre, tantôt la brione dans la bière, tantôt la racine de senéka, selon les différentes espèces d'hydropisie. Il a encore observé de bons effets de l'écorce de susain & de la laitue sauvage vireuse, contre la même maladie. Il se propose de publier ces faits dans un autre ouvrage, avec ses observations particulières sur l'usage des martiaux, des bains froids, des sels de cendre de sarment, de la gomme-gutte, du kermès minéral, &c.

Dissertatio medico-practica de volatica seu erysipelate erratico : *Dissertation de médecine pratique sur la volatique, ou éryſipèle erratique; par M.* GEORGE HOFFINGER, *docteur en médecine. A Vienne, chez* Schmidt, 1780. *In-8° de 38 pages.*

4. Dans une courte préface, M. *Hoffinger* de Transylvanie nous apprend qu'il travaille depuis long-tems à un Traité sur les maladies des femmes en couche. La dissertation qui fait l'objet de cet article n'est proprement qu'une compilation de tout ce que les meilleurs auteurs de médecine ont dit sur l'éryſipèle erratique.

Cette maladie, dit M. *Hoffinger*, est un éry-

ſipèle progreſſif, qui, du lieu où il a d'abord paru, s'étend aux parties voiſines, & parcourt peu à peu ou tout le corps, ou un côté entier, ou du moins la plupart des membres, de manière que tandis qu'il ceſſe dans un endroit, il reparoît en même temps dans le voiſinage. Il a été appelé *taches volatiques* par *Wittich* & *Sennert*; *volatique des enfans*, par *Sebizius*; *flamme volante*, par *Zacutus*; *éryſipèle volatique* ou *vague*, par *Raimann*; *dartre éryſipélateuſe*, par *Furſtentau* & *Schlierbach*; enfin *éryſipèle rare* par *Mentzel*. La maladie que M. *Lorry* appelle *feu volatil des enfans*, dans ſon Traité des maladies de la peau, eſt tout-à-fait différente.

M. *Hoffinger* diviſe la volatique en ſimple, en acquiſe, en phlegmoneuſe & en véſiculeuſe. D'après la route qu'elle ſuit dans ſes progrès, il obſerve qu'elle eſt ou deſcendante ou aſcendante. Toutes ces diſtinctions occupent elles ſeules plus de huit pages.

L'auteur indique enſuite les ſymptômes, mais plus en abrégé; de-là il paſſe aux cauſes. » La cauſe prochaine eſt, dit-il, ignorée; car » on ne trouve rien dans les auteurs qui puiſſe » s'y rapporter. « Mais il détaille avec ſoin les cauſes éloignées, tant *proégumènes* que *procatartiques*. Il s'étend un peu ſur le prognoſtic. Quant au traitement, c'eſt l'article le moins conſidérable de la diſſertation.

Neue bemerkungen und erfahrungen der Wundarzneykunſt und der arzney gelahrheit, &c. C'eſt-à-dire, *Nouvelles obſervations & expériences pour en-*

richir la chirurgie & la médecine ; par M. JEAN-ANTOINE-CHRÉTIEN THEDEN, troisième chirurgien général de S. M. P. chirurgien-major du louable corps d'artillerie, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature, deuxième partie. In-8° de 277 p. A Berlin ; & à Stettin, chez Nicolaï, *1782.*

5. La première partie de cet intéressant Recueil a été traduite en françois sous ce titre : Progrès ultérieurs de la Chirurgie, ou Remarques & Observations nouvelles de M. *Theden* ; ouvrage traduit de l'allemand par M. *Chayron*, chirurgien-major du régiment de Neustrie. A Bouillon, de l'imprimerie de la Société typographique, 1777. Cette seconde partie, que nous allons faire connoître, mériteroit également d'être rendue en françois par la plume savante qui a donné la version de la première. Nous ne nous arrêterons pas à tous les articles qui la composent : il suffira de donner une notice de quelques-uns.

Il faut bien dix ans, remarque M. *Theden*, avant que le crâne, dans les enfans, ait atteint une certaine consistance : jusqu'à cet âge ou environ, cette boîte osseuse est si mince, si molle & si spongieuse, qu'on ne peut y appliquer le trépan qu'avec la plus grande difficulté, & qu'on doit rejeter absolument l'usage du trépan perforatif, par la raison que perçant trop promptement l'os, il expose au danger de blesser les meninges. Pour suppléer à ces in-

ſtrumens dans les cas où ils ſeroient néceſſaires, M. *Theden* ratiſſe avec un morceau de verre l'os juſqu'à ce qu'il voie quelque petite ouverture : alors il achève de couper avec des ciſeaux courbes la portion du crâne qu'il faut emporter. Il a pratiqué très-ſouvent cette méthode avec le plus grand ſuccès ; il croit même qu'au défaut d'un trépan, on peut ſe ſervir du verre pour les adultes, quoique alors cette opération devienne longue. Quand la fente du crâne eſt ſimple, l'auteur ratiſſe des deux côtés ; mais s'il y a une dépreſſion conſidérable, il commence au milieu de l'enfoncement, & dirige ſon action vers les bords.

Les pièces du crâne chevauchent-elles, l'application du trépan n'en facilite pas la réduction, parce qu'elle laiſſe au bord de l'ouverture que fait cet inſtrument toute l'épaiſſeur de l'os ; & ſi l'on pratique pluſieurs perforations, on cauſe une trop grande déperdition de ſubſtance ; tandis qu'en raclant avec du verre la portion qui eſt en deſſus, on parvient aiſément à les remettre de niveau.

La contuſion de la table externe & du diploé entraîne ſouvent la ſuppuration & la carie, ſi l'on n'emporte pas promptement la portion meurtrie. On prévient les accidens qui ſont la ſuite de cette léſion, en ratiſſant l'endroit bleſſé avec le verre, qui, dans tous ces cas indiqués, mérite la préférence ſur tout autre inſtrument, parce qu'il eſt plus aiſé à manier, & qu'il mord mieux ſur l'os que le fer.

Avant de quitter cet article, nous ne devons point omettre une obſervation qui prouve que le péricrâne étant détaché de l'os, ſans qu'il exiſte d'autre vice particulier, il contracte

de nouvelles adhérences avec l'os, & que par conſéquent il n'eſt pas toujours néceſſaire d'étendre l'inciſion des tégumens auſſi loin que porte la ſéparation de cette membrane.

M. *Theden* avoit déja expoſé, dans la première partie de ce Recueil, l'utilité du bandage dans l'anévriſme. Cette pratique eſt confirmée dans cette ſeconde. Si après une ſaignée malheureuſe le ſang ſe répand promptement dans le tiſſu cellulaire, & y forme une tumeur, la compreſſion exécutée de la manière ordinaire eſt plutôt nuiſible qu'utile. Loin de favoriſer la réſorbtion du ſang, elle s'y oppoſe. Ce liquide ſéjourne donc, & fait tuméfier tout l'avant-bras. Voici le procédé que l'auteur conſeille. On appliquera trois ou quatre compreſſes graduées de manière qu'elles rempliſſent le creux du pli du coude. On peut, ſi l'on veut, enfermer dans la première compreſſe une petite pièce d'argent. Un aide appuiera ſur ces compreſſes aſſez fortement pour arrêter l'écoulement du ſang: on enveloppe enſuite les doigts, chacun ſéparément, la main, & ainſi du reſte juſqu'à l'épaule. On appliquera ſur le tronc de l'artère une longuette qui commencera à deux travers de doigt au deſſous de la piqûre, & s'étendra juſqu'à l'aiſſelle; elle ſera compriſe dans le bandage, dont chaque tour couvrira la moitié du précédent. Cela fait, on humectera tout le bandage avec l'eau d'arquebuſade de l'auteur; & comme l'humidité fait reſſerrer le bandage, il faut l'appliquer aſſez lâche. On peut laiſſer ce premier appareil trois ou quatre jours, à moins qu'il ne ſe relâche trop; ce qui arrive ordinairement lorſqu'il y a beaucoup de ſang d'extravaſé. En renouvelant

le bandage, il faut, chaque fois, envelopper de nouveau les doigts & la main avant d'ôter les compreſſes du pli du coude. Au moyen de ce traitement, ſi l'on y a recours immédiatement après la piqûre, la guériſon ſera achevée en huit jours.

Les exemples de la grande utilité du bandage appliqué de cette manière dans différentes maladies des extrémités ſont ſans nombre; & il eſt probable que ſans cette compreſſion, & ſans les guêtres, le célèbre chirurgien des Pays-bas (feu M. *Vogel*) n'auroit pas opéré les cures multipliées qui lui ont attiré une affluence de malades de tous pays, & dont pluſieurs avoient les jambes dans un état déſeſpéré.

Des *commotions*. Il n'y a point de partie dans le corps animal qui ne ſoit expoſée aux commotions & à leurs ſuites: elles ſont plus fortes dans un os qui ne ſe caſſe pas, que dans un autre que la violence externe rompt. La commotion s'étend d'ailleurs plus loin que l'impreſſion locale, & cauſe ces exfoliations lentes & tardives qui ſurviennent quelquefois aux fractures. Quand elle a lieu dans des os qui renferment des parties molles, elle ſe communique à celles-ci: ſi c'eſt la tête qui a éprouvé la commotion, on trouve la dure-mère détachée à l'endroit léſé; de même que le périoſte interne, ſi c'eſt un os cylindrique qui a ſouffert: delà les épanchemens des liquides & la carie, qui ſont la ſuite des commotions.

Comme les membranes des vaiſſeaux ſanguins du cerveau ſont plus foibles que celles des vaiſſeaux diſtribués dans les autres parties, l'impreſſion, lors des commotions à la tête, s'é-

tend ſouvent juſques ſur eux ; ils perdent leur reſſort ou ſe déchirent. Un maniaque ſe frappa la tête contre le mur, & mourut ſur le champ. A l'ouverture du cadavre, on trouva le ſinus longitudinal détaché dans toute ſa longueur, ainſi que la dure-mère des deux côtés de ce ſinus, ſans que le vide qui en étoit réſulté fût rempli de liquide.

Il n'eſt pas toujours néceſſaire que la violence vienne d'un corps dur. On jeta ſur la tête d'un cavalier une botte de foin peſant cinquante livres ; il fut renverſé roide mort.

Dans les commotions de l'épine du dos, la membrane qui revêt ce canal oſſeux peut ſe détacher, & cette ſéparation peut donner lieu à des épanchemens. L'auteur rapporte une obſervation ſur un cas de cette nature, avec paralyſie des extrémités inférieures, évacuation involontaire des matières fécales & de l'urine, guéri au moyen des lavemens & des bains froids. Il a vu encore un malade qui, à la ſuite d'un ſaut de haut en bas, avoit eu une commotion au fémur : il étoit ſurvenu au milieu de cet os une douleur conſtante, fièvre, tumeur, ſuppuration & carie. Ayant inciſé les parties molles, on a trouvé le périoſte ſéparé, la ſurface de l'os inégale, & ſa ſubſtance friable. Une couronne de trépan qu'on a appliquée, a donné iſſue à un ichor fétide : depuis ce moment, le bleſſé a été ſoulagé ; l'exfoliation s'eſt faite dans ſon temps, & a été ſuivie d'une guériſon parfaite.

Une cauſe pareille ayant occaſionné une contuſion dans l'articulation de la cuiſſe, on a obvié aux ſuites fâcheuſes qui auroient pu en réſulter, avec les fomentations froides. Il

s'eſt néanmoins détaché une eſquille de l'os, qu'on a extraite au bout de trois mois.

Les vaiſſeaux ſanguins mêmes ne ſont point exempts de commotion ; & cet accident eſt peut-être une des principales cauſes des anévriſmes. L'auteur cite pluſieurs exemples qui confirment cette opinion. Il parle d'abord d'une chûte de cheval, qui avoit occaſionné un anévriſme mortel à l'aorte. Il fait enſuite mention d'un cavalier auquel un de ſes camarades avoit donné un coup violent ſur la poitrine : cet homme avoit reſſenti dès ce moment une très-grande douleur à l'endroit frappé ; le pouls étoit devenu intermittent ; & à meſure que le mal augmentoit, les intermittences s'étoient rapprochées & avoient duré davantage. La diſſection du cadavre a préſenté les phénomènes ſuivans. Le ventricule antérieur du cœur avoit preſque le volume d'une tête d'enfant : l'artère pulmonaire avoit un pouce & demi de diamètre, & le ſinus de la veine-cave étoit de la groſſeur du poing.

Un homme ayant fait un ſaut, ſentit de violentes douleurs aux lombes : la fièvre ſurvint, & quelques jours s'étoient à peine écoulés, qu'il eut le pouls inégal, foible, & des vomiſſemens fréquens. Quatorze ſemaines après, on le trouva mort dans ſon lit. On l'ouvrit : l'omentum étoit preſque entièrement conſumé ; les vaiſſeaux de toutes les parties du bas-ventre regorgeoient de ſang : la veine-cave au deſſus de l'inſertion des veines iliaques étoit ſi prodigieuſement dilatée, qu'elle auroit bien admis les deux poings.

Les moyens curatifs dont on peut eſpérer quelque ſuccès dans les commotions, pourvu

qu' on les emploie sur le champ, sont les fomentations froides, les véſicatoires, le sel volatil de corne de cerf, & tous les remèdes propres à rétablir le reſſort des parties affectées.

Une femme avoit ſouffert depuis dix ans des palpitations de cœur, & les deux dernières années elles avoient été ſi violentes, qu'elle ne pouvoit monter un eſcalier ſans les augmenter beaucoup, & ſans s'attirer une très-forte oppreſſion de poitrine : elle portoit de plus à la région ombilicale trois groſſeurs dures & douloureuſes à l'attouchement. Une fièvre inflammatoire ayant enlevé cette malade, on reconnut à l'ouverture du cadavre que les battemens de cœur avoient été cauſés par un foie exceſſivement gros & dur, & que les groſſeurs ſenties à l'extérieur étoient trois excroiſſances de ce viſcère. L'auteur inſtruit par cette découverte ſur la cauſe de certaines palpitations de cœur, en a guéri depuis, pluſieurs perſonnes, en dirigeant ſon traitement contre les obſtructions du foie.

De l'utilité de la *réſine de gaïac* & de l'*aſſa-fétida* dans la goutte & dans le rhumatiſme. La ſolution de la réſine de gaïac dans le taffia échauffe ſouvent beaucoup, & cauſe même de la fièvre : pour éviter ces inconvéniens, M. *Theden* la preſcrit ſous forme de pilules, c'eſt-à-dire, il fait incorporer une once de cette réſine avec deux gros de ſavon médicinal, dont on forme des pilules de groſſeur arbitraire. Les malades en prennent tous les jours, ſoir & matin, depuis un demi-gros juſqu'à deux ſcrupules. L'auteur aſſure que la réſine de gaïac donnée de cette manière dans les affections goutteuſes, produit les plus heureux effets. Il

l'ordonne hors des paroxyſmes, comme préſervatif, pendant ſix ſemaines au printemps & en automne ; & les malades, après en avoir répété l'uſage pendant deux années conſécutives, ſont délivrés de la goutte, à moins qu'elle ne ſoit trop invétérée. Dans la goutte vague, il ajoute le ſel volatil de corne de cerf. Il a obſervé que l'aſſa-fétida donné, ſoit en pilules, ſoit en diſſolution dans l'eau de fleurs de ſureau, réuſſit au mieux dans les fièvres opiniâtres, & alors il en preſcrit depuis un juſqu'à trois gros : à cette doſe elle purge doucement, ſans fatiguer les malades, & fait rendre beaucoup de glaires.

De la *fracture de la rotule.* Cet os ſe caſſe ordinairement en travers, rarement en long : il eſt encore plus rare que les tendons & les ligamens qui l'aſſujettiſſent ſe rompent. Le genou reſte preſque toujours inflexible à la ſuite de cette fracture, & l'auteur croit que cette roideur vient de l'uſage de l'anneau à l'aide duquel on tient les pièces réunies. Pour éviter cet inconvénient, il ſuit la méthode que voici. On couche, dit-il, le bleſſé ſur le dos ; on donne à la cuiſſe & à la jambe une poſition qui leur fait faire un angle droit avec le corps : dans cette attitude, il eſt aiſé de ramener en contact les deux pièces de la rotule : cela fait, je place, continue-t-il, de chaque côté de cet os une longuette de trois quarts d'aune (meſure de Berlin) de long, & les aſſujettis au deſſus & au deſſous du genou avec trois tours d'une bande large de deux doigts : je comprends dans ces trois tours de bande un morceau de carton ferme, large de deux doigts, afin de tenir la bande unie, & d'empêcher qu'elle ne faſſe des

plis; enſuite je ſaiſis les deux bouts d'une des longuettes, & en tirant la partie ſupérieure en en-bas, je fais deſcendre la bande circulaire appliquée au deſſus du genou; je couche cette portion de la longuette un peu obliquement à côté de la rotule: au moyen de la portion inférieure de la longuette, je fais remonter la bande circulaire inférieure, & je poſe enſuite cette portion au deſſus de la première, après quoi je les affermis avec quelques nouveaux tours circulaires de la bande. Je ſuis le même procédé pour l'autre côté. Ce bandage entretient fermes dans le contact les pièces de la rotule; il ne gêne pas à beaucoup près les malades autant que le bandage ordinaire; car l'os eſt abſolument libre, & je n'ai jamais vu que l'inflammation, la fièvre, l'ankyloſe ſoient ſurvenues aux fractures de la rotule panſées avec cet appareil.

Nous terminerons cet extrait par le précis d'une obſervation dont l'auteur lui-même eſt le ſujet. En faiſant l'opération d'une fiſtule à l'anus où la pourriture étoit très-grande, il s'étoit piqué avec le biſtouri au bout du doigt: la douleur, d'abord très-légère, eſt bientôt devenue inſupportable, il s'eſt formé aux condyles internes de l'humérus une boſſe ſi grande, qu'on pouvoit à peine la ſerrer dans la main. La ſouffrance y étoit en même temps inſupportable: alors la fièvre s'eſt miſe de la partie. Un cataplaſme d'eau végéto-minérale appliquée ſur cette tumeur, a augmenté la douleur: enfin M. *Theden* alloit ſe faire amputer le bras, lorſqu'il s'eſt rappelé les bons effets des fomentations froides: leur uſage a diſſipé bientôt les douleurs, la tumeur & tous les autres accidens.

MICHAELIS, &c. ausfuhrliche abhandlung uber die ſchaambeintrennung, *&c.* C'eſt-à-dire, *Traité complet de la ſynchondrotomie ; par* JANUS-PETERSEN MICHAELIS, *docteur en médecine, traduit du latin, publié par* CHRÉTIEN-FRIEDRICH LUDWIG, *docteur en médecine. In-8° de 256 pag. avec trois planches en taille-douce. A Leipſick, chez* Weygand, 1784.

6. Avant d'entrer en matière, l'auteur donne l'hiſtoire de la ſection de la ſymphyſe des os pubis, un catalogue des ouvrages qui ont paru pour & contre ; enfin une notice des ſymphyſotomies qui ont été faites.

Il diſcute enſuite les cinq propoſitions ſuivantes : ſavoir, 1°. l'art peut-il imiter l'écartement naturel des os pubis ; & l'artiſte peut-il conſidérer cet écartement comme un indice que la nature l'invite de ſuivre ? *M. M.* convient que les os du baſſin s'écartent pendant la groſſeſſe, & attribue ce changement à l'affluence des humeurs qui s'y portent durant la geſtation, plutôt qu'à la preſſion de la tête ſur les os du baſſin. Selon lui, cette action mécanique de la tête ne peut avoir lieu que lorſque cette partie eſt arrêtée entre les os iſchium.

2°. La ſtructure & la conformation du baſſin ſont-elles contraires à cette opération, & peut-on la pratiquer ſans danger pour la femme ? L'auteur eſt bien éloigné de penſer que les raiſons

anatomiques & phyſiologiques militent en ſa faveur.

3°. Les obſervations faites juſqu'ici lui ſont-elles favorables ? A en croire M. *Michaelis*, il n'exiſte que peu d'exemples dans leſquels cette opération a été néceſſaire. Il y a plus, les ſuites de preſque toutes les ſynchondrotomies pratiquées juſqu'ici ont été fâcheuſes, malgré le ſoin qu'on a eu de les déguiſer en embelliſſant les relations qu'on en a données.

4°. Les expériences qu'on a faites ſur les animaux & ſur les cadavres, prouvent-elles que la ſymphyſotomie puiſſe être utile dans les accouchemens difficiles ? La réponſe eſt négative.

5°. Peut-on déterminer les cas où la ſection de la ſymphyſe peut avoir lieu, & mérite d'être préférée à l'opération céſarienne ? L'auteur n'admet la ſynchondrotomie, que dans les cas où la tête eſt enchâſſée dans le détroit inférieur du baſſin, enſorte qu'elle ne peut plus ni être repouſſée, ni être tirée dehors.

Dans le reſte de cet opuſcule, M. *Michaelis* expoſe les différentes manières de procéder à la ſection de la ſymphyſe, recommande l'opération céſarienne, & fait mention des obſervations qu'on a publiées à ce ſujet.

M. *Ludwig* donne dans les additions un catalogue des auteurs qui ont traité de l'opération céſarienne, décrit un baſſin qu'il conſerve dans ſon cabinet auquel il y a deux ankyloſes entre les os ileum & le ſacrum, ainſi que quelques autres vices de conformation : après avoir enſuite décrit la manière d'opérer, il donne la liſte de pluſieurs opérations céſariennes faites avec ſuccès.

STEINS, &c. Geſchichte einer kayſer-geburt, *&c.* C'eſt-à-dire, *Hiſtoire d'une opération céſarienne; par M.* GEORGE-GUILLAUME STEIN, *conſeiller de la Cour du Landgraf de Heſſe-Caſſel. In-4° de 41 pag. avec une gravure. A Caſſel, 1783.*

7. La femme qui fait le ſujet de cette brochure, fut attaquée, à la ſuite de ſon neuvième accouchement, d'un rhumatiſme chronique très-douloureux, qui ne la quitta plus qu'à la mort, & qui, après l'avoir tourmentée durant pluſieurs années, la priva preſque entièrement de l'uſage des extrémités inférieures. Il y avoit des momens où une crampe violente contractoit ſes jambes & ſes cuiſſes au point qu'elles s'approchoient du bas-ventre.

Malgré cette ſituation malheureuſe, cette femme conçut pour la dixième fois. Lors du travail, l'accoucheur trouva le baſſin altéré dans ſa conformation: il falloit tourner l'enfant qui perdit la vie dans les efforts qu'on fit pour vaincre les obſtacles qui s'oppoſoient à ſon extraction. On avertit la mère de l'impoſſibilité où elle étoit de mettre dorenavant un enfant au monde par les voies naturelles.

Cet avis ne l'empêcha pas de redevenir groſſe quelque temps après: au moment de l'accouchement, on trouva le baſſin encore plus défiguré que la fois précédente: on fut obligé de tourner l'enfant & de ſe ſervir du crochet pour amener la tête qu'on ne pouvoit extraire d'aucune autre manière.

Une nouvelle conception obligea bientôt cette femme féconde de ſe ſoumettre à l'opération céſarienne. Dès que les premières douleurs d'enfantement furent déclarées, M. *Stein* examina le paſſage, & reconnut ſur le champ l'impoſſibilité de faire franchir les détroits à l'enfant vivant; & qu'il ſeroit criminel de le mettre en pièces. Il propoſa donc l'opération céſarienne; & comme le côté gauche du bas-ventre étoit plus ſaillant & plus dur que le côté droit, il conjectura que la matrice occuperoit principalement ce côté, de ſorte qu'il n'étoit pas probable que les inteſtins embarraſſaſſent lors de l'opération. L'abdomen deſcendoit ſi bas, & la diſtance du nombril aux os pubis étoit ſi petite, qu'il fallut étendre la plaie dans les tégumens, juſques à quelques pouces au-deſſus de l'ombilic. L'inſtrument dont M. *Stein* ſe ſervit pour faire l'inciſion, étoit un biſtouri bombé ſur ſon tranchant: il inciſa l'intervalle entre le nombril & les os pubis, à une certaine diſtance de la ligne blanche, dans une direction oblique de dehors en dedans. Auſſitôt qu'il eut pénétré au-delà des tégumens, il dilata la plaie en haut & en bas, autant que la conformation particulière du ſujet le permit. L'hémorrhagie étoit peu conſidérable, & il ne ſe préſentoit aucune portion des viſcères contenus dans l'abdomen.

L'inciſion de la matrice fut accompagnée d'un écoulement aſſez abondant de ſang; & plus le biſtouri pénétroit avant, plus l'hémorrhagie devint forte, de manière qu'il ne reſta point de doute que l'inciſion ne portât ſur l'arrière-faix. L'opérateur introduiſit donc deux doigts entre la matrice & le placenta, pour continuer la dilatation; & enſuite après avoir donné

donné à la plaie intérieure toute l'étendue que l'ouverture des tégumens permettoit, il décolla le placenta à son bord inférieur ; dans le moment même l'enfant présenta le coude ; & quoique le passage ne fût pas bien ouvert, que d'ailleurs le placenta gênât beaucoup, l'opérateur n'en parvint pas moins à surmonter tous ces obstacles, & à amener l'enfant encore vivant.

L'accouchement terminé, on vit l'ovaire droit & une petite partie de l'épiploon : après avoir fait rentrer l'un & l'autre, M. *Stein* fit la gastroraphie. Le premier jour il ne survint à la femme que quelques vomissemens ; mais la nuit fut sans sommeil. Le lendemain après midi, elle commença d'être attaquée d'une petite toux sèche nerveuse, laquelle se changea en une espèce d'asthme spasmodique si violent, que la malade fut menacée de suffocation. Cependant cet accès se dissipa, & ne laissa après lui qu'une petite toux & une légère oppression. Les lochies coulèrent sans peine, & la nuit fut encore absolument sans sommeil.

Le troisième jour on s'apperçut d'une grande altération sur le visage. La toux, accompagnée d'une légère angoisse, continua : le ventre se météorisa ; on sentoit à travers les tégumens, les intestins distendus d'air, sans que leur sensibilité fût portée à un certain point ; car on pouvoit comprimer modérément le ventre, sans causer de la douleur. Comme les lavemens n'avoient produit aucun effet, & que la liberté du ventre parut nécessaire, on fit prendre à la malade une dose de sel de Sedlitz. L'insomnie fut la même pendant la nuit ; les angoisses devinrent plus fortes, le pouls acquit de la fréquence, & l'altération fut excessive.

Le lendemain matin, la toux, ainſi que les anxiétés, ceſſèrent tout-à-coup ; mais une heure après il ſurvint un catarrhe ſuffocant, qui emporta la femme au bout d'une demi-heure.

A l'ouverture du cadavre, la plaie extérieure ſe trouvoit ſans inflammation, & preſque réunie.

La portion d'omentum qui s'étoit montrée lors de l'opération, & qu'on avoit fait rentrer dans le ventre, s'étoit gliſſée en pluſieurs endroits dans la plaie de l'uterus, & y étoit tellement adhérente, qu'on avoit de la peine de l'en détacher.

Les viſcères du bas-ventre ne préſentoient rien d'extraordinaire. Dans tout le trajet inteſtinal, qui ne contenoit que de l'air, on n'apperçut qu'un ſeul point, affecté d'une inflammation très-légère. La cavité du baſſin contenoit à peine quatre onces d'un liquide ſanguinolent.

La plaie de la matrice n'étoit pas, comme on l'avoit jugé au moment de la ſection, au côté gauche, mais au fond, tirant vers le côté droit : elle avoit quatre pouces dix lignes de long ; elle étoit diſtante de deux pouces de la trompe gauche, & aboutiſſoit à la trompe droite dont elle n'étoit éloignée que d'un pouce.

La ſurface poſtérieure de l'uterus, l'ovaire & la trompe droits, enfin la cavité de la matrice, préſentoient quelques marques d'inflammation ; les lèvres de la plaie de la matrice laiſſoient un intervalle de deux pouces à l'endroit de leur plus grand écartement.

Les détails de la difformité du baſſin nous meneroient trop loin, & ne ſeroient pas bien intelligibles ſans le ſecours de la planche. Nous

remarquerons seulement que cette altération étoit si considérable, qu'elle justifie complettement la conduite de M. *Stein*. Au lieu d'exostoses qu'on attendoit, on y trouva un déplacement des os, avec une très-grande mobilité dans leurs articulations.

Cette observation n'est pas unique. On trouve un cas analogue dans les *Medical Observations and inqueries* (vol. v); & un autre dans les observations de feu M. Hunter sur la section de la symphyse.

M. *Stein* penche à croire que cette maladie du bassin tire son origine de l'état vicieux des ligamens des os du bassin, qui étoient extrêmement mous.

Une conclusion importante qu'il tire de ces faits, c'est que la doctrine de M. *Deleyre* souffre de grandes restrictions. Cet accoucheur enseigne qu'on doit faire, dans l'opération césarienne, l'incision à la ligne blanche. Un des principaux objets qu'on s'attache à remplir, en la faisant dans un lieu d'élection, remarque M. *Stein*, est de prévenir la sortie des intestins: or on manqueroit très-souvent ce but, si l'on se conformoit sans réserve aux préceptes de M. *Deleyre*. Dans le cas que nous venons de présenter, la section a été faite au côté gauche, & l'on s'attendoit que l'incision dans la matrice se trouveroit tout proche de l'ovaire du même côté: cependant l'ouverture du cadavre a démontré que l'utérus a été incisé dans son fond à la droite; ce qui prouve que ce viscère a été dans une situation très-inclinée. En faisant l'incision conformément à la doctrine de M. *Deleyre*, le bistouri auroit passé à côté de l'utérus, & auroit pénétré dans la cavité de l'abdomen.

D'ailleurs ſi la matrice eſt inclinée, les tégumens du ventre pendent conſidérablement ſur les os pubis, & forment un pli très-épais. Il n'y a donc pas aſſez de place pour une ſection aſſez étendue, par la raiſon qu'on ne peut inciſer que la partie compriſe entre l'ombilic & le bord ſupérieur du pli.

Recueil d'obſervations chirurgicales, faites par M. SAVIARD, *ancien maître chirurgien de l'Hôtel-Dieu, & juré à Paris; commentées par M.* LE ROUGE, *médecin ordinaire du Roi, & chirurgien interne de l'Hôtel-Dieu : nouvelle édition. A Paris, chez* Barrois le jeune, 1784. *In-12 de 456 pages.*

8. Les Obſervations de *Saviard* ſont trop connues pour qu'il ſoit beſoin d'en faire ſentir le mérite. Depuis près d'un ſiècle qu'elles ont été imprimées, on peut dire que la poſtérité a prononcé, & que cet ouvrage eſt un de ceux que le temps reſpectera toujours. Les faits décrits par *Saviard* ſont dégagés de toute diſcuſſion théorique : c'eſt une narration ſimple d'un praticien ſans prétention, & qui ſait ſe juger avec ſévérité.

Nous allons donc nous borner à rendre compte des additions faites par M. *le Rouge* à l'ouvrage de *Saviard*, dans l'intention de rapprocher cet auteur de notre ſiècle, en donnant une idée des progrès de l'art depuis la publication de ces Obſervations. Nous devons cependant prévenir nos lecteurs que le travail de

l'éditeur ſe borne à des annotations peu nombreuſes, & ſouvent très-brièves, quoique le mot *commentées*, mis dans le titre, paroiſſe promettre davantage. Si l'on vouloit rendre *Saviard* utile aux jeunes chirurgiens, il falloit raiſonner ſes obſervations, les mettre en parallèle avec d'autres, pour en tirer des conſéquences pratiques : mais ce travail ne pouvoit être que l'ouvrage d'un maître déja conſommé ; peut-être même eût-il été plus prudent de n'y pas toucher. On pouvoit réimprimer *Saviard*, mais en reſpectant l'ouvrage de ce grand chirurgien ; & l'on devoit craindre d'y ajouter des choſes peu dignes de lui. Voilà ce qu'ont penſé des perſonnes très-diſtinguées dans l'art.

M. *le Rouge* a mis une préface à la tête de l'ouvrage, dans laquelle il relève les avantages de l'obſervation, & le mérite en ce genre du volume qu'il publie. Pour traiter ces deux objets, il ne falloit pas employer de grands mots, diſpoſés d'une manière peu intelligible.

La première obſervation a donné lieu à deux notes, dont l'une ne nous ſemble point du tout au niveau de nos connoiſſances actuelles ſur l'exfoliation On y reproche à *Saviard* d'avoir tardé quatre jours à ouvrir la tumeur ou boſſe d'un coup à la tête, & de n'avoir pas inciſé le péricrâne. On peut en ce point avoir raiſon ; mais on ajoute : *L'Auteur vouloit ſans doute éviter la dénudation de l'os, redoutant peut-être ſon exfoliation ; car on étoit alors dans l'opinion que tout os dénudé doit s'exfolier : l'obſervation journalière prouve le contraire, & l'on ſait actuellement que cette ſéparation* dépend de la léſion de ſa propre ſubſtance, *& que ſi elle eût dû avoir lieu dans ce cas, la*

préſence du péricrâne, non-ſeulement ne l'auroit pas empêchée, mais l'auroit rendue beaucoup plus douloureuſe & plus longue.

Nous prendrons la liberté d'obſerver à M. *le Rouge* qu'on devroit être très-réſervé lorſqu'on croit devoir porter un jugement ſur la conduite d'un praticien tel que *Saviard;* car il faudroit être très-informé de toutes les circonſtances de la maladie; & il y en a beaucoup que l'artiſte remarque, & qu'il ne décrit point, leſquelles cependant influent ſur la conduite qu'il ſe détermine à tenir. Il ne paroît pas, en liſant l'obſervation de *Saviard*, que la tenſion & l'inflammation du péricrâne aient été la cauſe des accidens que M. *le Rouge* lui-même, dans une ſeconde note, attribue à la commotion: ainſi donc point de faute en n'inciſant pas cette membrane, & *Saviard* ne mérite aucun reproche. Il auroit eu raiſon de craindre que l'exfoliation n'eût été une ſuite inévitable du dépouillement du crâne; & j'avoue que j'ignore où M. *le Rouge* peut avoir appris que les os ne s'exfolient pas toujours, quand ils ont été dénudés. L'obſervation, dira-t-il peut-être: mais l'obſervation eſt trompeuſe quand on n'y apporte pas toute l'attention qui peut écarter le preſtige. Les expériences de M. *Tenon*, qui ont été répétées par nombre de perſonnes très-éclairées, dépoſent contre l'aſſertion de M. *le Rouge*, qui confond l'exfoliation inſenſible avec la nullité de l'exfoliation: d'ailleurs il eſt prouvé par les faits, que le périoſte eſt toujours détaché des os, ou n'y tient plus que très-foiblement, dès qu'ils ſont aſſez altérés pour être dans le cas de s'exfolier; & dans le cas de bleſſure,

on peut assurer que toutes les fois que le périoste est sain & intact sur un os, celui-ci ne s'exfolie point.

OBS. VIII. Tout le monde n'est pas du sentiment de M. *le Rouge* sur les avantages de la situation horizontale du malade dans l'opération de la lithotomie. Les mouvemens combinés que la disposition des parties exige pour la recherche & pour l'extraction de la pierre, ont fait préférer à beaucoup de praticiens la position oblique, comme plus avantageuse à leur exécution, & plus naturelle pour le malade.

OBS. IX. Deux faits de hernies ombilicales chez des enfans, guéries par la ligature de la peau & du sac herniaire, employée & conseillée par *Celse*, *Paul d'Egine*, &c. Le succès qu'a obtenu *Saviard* dans ces deux cas, ne l'a point garanti des apostrophes de M. *le Rouge*, qui s'écrie : *Quelle manœuvre, grand Dieu ! tout ce procédé fait frémir. Quelle différence entre la chirurgie actuelle & celle de ce temps-là !*

On pourroit répondre : La chirurgie de ce temps-là guérissoit les exomphales, que la chirurgie actuelle ne guérit plus. Nous sommes sur ce point d'un sentiment bien différent de celui de M. *le Rouge*. Nous croyons que *Saviard* mérite des éloges pour avoir eu le courage de braver l'opinion & le ridicule que de son temps on avoit déja répandu sur cette méthode. *Dionis* son contemporain en parle dans son Cours d'Opérations, d'une manière à décourager les plus entreprenans ; mais *Saviard*, avec de vraies & solides connoissances, peu sensible aux cris du préjugé, qui vouloit polir & adou-

cir la chirurgie, alloit à ſon but, qui étoit de guérir, par la méthode qu'il croyoit la plus ſûre. Voilà le véritable chirurgien, celui qui brave les cris de la multitude, pèſe en ſilence les opinions, ne ſe paſſionne pour aucune, & n'adopte que celles qu'il juge véritablement utiles. Ce procédé abandonné n'eſt point cruel dès qu'il peut guérir: c'eſt l'être, au contraire, que de le négliger, n'en ayant pas d'autre qui puiſſe le remplacer efficacement. M. *le Rouge* ſemble cependant en annoncer, lorſqu'il dit, qu'on ſera plus ſûr par des moyens plus doux & plus méthodiques, qu'on trouvera dans les auteurs qui ont traité de la cure des hernies. Nous ne craignons pas d'aſſurer que ces moyens plus doux, & qu'on oſe dire plus ſûrs, ſont abſolument ſans effet, que toujours nous les avons trouvés infructueux pour la cure radicale de l'exomphale. C'eſt d'après l'expérience que nous parlons, après avoir long-temps médité ſur ce ſujet, & fait dans les auteurs des recherches conſidérables. Tous les praticiens ne conviennent pas de la cruauté de la méthode des anciens: un hiſtorien de la chirurgie auſſi judicieux que ſavant, M. *Dujardin*, en regrettoit l'abandon, il y a quelques années, en ces termes: « Ces divers procédés, quelque » rationnels *qu'ils paroiſſent*, ſont tombés en dé» ſuétude: nous ſommes trop éloignés des temps » où on les employoit encore, pour que l'ex» périence puiſſe nous aider à fixer leur valeur. » Elle ſeule cependant a le droit de confirmer » ou de proſcrire ce que la raiſon invente. Si » la proſcription de ces moyens eſt une perte » pour la chirurgie, *c'eſt une perte qu'elle n'a*

» *pas encore réparée*, malgré ſes progrès (*a*). »

Si nous avons cru devoir critiquer quelques-unes des notes de M. *le Rouge*, nous lui devons auſſi des éloges pour pluſieurs autres qui ſont vraiment intéreſſantes : telles ſont celles, *obſ. viij*, ſur l'appareil convenable après l'opération de l'anévriſme, ſur la néceſſité d'attendre que la ſuppuration en détache les pièces avant de les enlever ; ſur la manière de procéder à la réduction du prolapſus du rectum, *obſ. xiv*, & ſur les moyens à employer pour en prévenir le retour.

On trouve encore une longue & intéreſſante remarque ſous la dix-huitième obſervation, ſur les inconvéniens réſultans de la ligature de l'épiploon, & ſur les moyens que la chirurgie moderne lui a ſubſtitués. Cependant le but de M. *Le Rouge* étant de préſenter à ſes lecteurs un tableau raccourci de l'état actuel de la chirurgie, comparativement à celui où elle étoit du temps de *Saviard*, nous regrettons qu'il n'ait pas conſulté les ſavantes & curieuſes recherches de M. *Arnaud* ſur les hernies de l'épiploon, publiées dans ſes Mémoires de Chirurgie, où cette matière eſt traitée par le praticien qui a peut-être le plus fréquemment été dans le cas d'apprécier les avantages & les inconvéniens de cette ligature.

On lit avec plaiſir deux obſervations de M. *Le Rouge* ſur la rupture de la matrice (*obſ. xxv* :) toutes deux ſont très-intéreſſantes ; mais nous ſommes forcés de renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. On trouve encore dans ces *Com-*

(*a*) Hiſtoire de la chirurgie, pag. 461.

mentaires quelques bonnes remarques ſur le cathétériſme, ſur l'uſage des bougies dans les maladies de l'urètre, ſur l'avantage de la ſituation pour réunir les grandes plaies de la gorge, ſur les plaies du cœur, &c.

Nous ne pouvons diſſimuler à M. *Le Rouge* la peine qu'on éprouve à la lecture de ſa longue note ſous la centième obſervation, qui a pour objet le traitement des morſures des animaux enragés. On croiroit d'abord qu'il a ſenti tous les avantages du traitement local, lorſqu'il dit: *Il ſemble pourtant, par la lecture des auteurs, qu'on ait obtenu des ſuccès aſſez conſtans, en faiſant ſur les plaies, autant que leur ſituation le permet, de grandes & profondes inciſions, & en y appliquant des ventouſes, en les cautériſant, en les panſant avec des topiques irritans & capables d'exciter une abondante ſuppuration, qu'on entretient longtemps, &c.* C'eſt là que M. *le Rouge* devoit s'arrêter; mais il va plus loin, en diſant: *Et en adminiſtrant le mercure à forte doſe, tant intérieurement qu'en frictions, pour procurer une ample ſalivation; en uſant de ſudorifiques, tels que l'alkali volatil, &c.* Il regrette enſuite, avec M. *Andry*, que l'eſpoir de trouver un ſpécifique à cette maladie, capable de la détruire dans tous les cas, ait fait négliger *des procédés méthodiques, déduits de la diverſité des ſymptômes, & relatifs aux différentes indications qui ſe préſentent dans les différens ſujets.* Comment M. *Le Rouge* peut-il avoir perdu de vue qu'il ne peut y avoir de procédés méthodiques que ceux qui extirpent le venin de la partie dans le tiſſu de laquelle il a pénétré par les bleſſures, ou qu'en iſolant ce venin par des moyens qui détruiſent l'organiſation de cette même partie? On ne ſauroit aſſez s'éton-

ner de ce que cette méthode si simple & si naturelle, que les anciens avoient employée avec tant de succès, soit tombée dans l'oubli pendant si long-temps. On peut dire que depuis cette fâcheuse époque, l'art a été à cet égard dans un funeste sommeil, & qu'il n'a fait que des rêves extravagans. C'est à M. *le Roux* que nous devons son réveil; mais malheureusement ses cris n'ont pas encore frappé l'oreille de bien des gens, qui dorment encore & rêvent toujours (*a*).

C'est avec douleur qu'on lit dans cette note l'histoire d'un enfant mordu par un chien enragé, & traité à l'hôtel-Dieu de Paris. On y voit qu'on s'est borné aux saignées, aux purgatifs, aux frictions mercurielles, à quelques calmans, tandis que les plaies ont été presque entièrement perdues de vue. On s'est contenté de les panser avec un digestif mercuriel. Cet enfant est mort au bout de vingt-six jours, après en avoir été deux *dans des convulsions affreuses, cherchant à mordre, & refusant tout ce qu'on lui présentoit.* De pareils faits ne peuvent qu'affliger.

Nous ne pouvons suivre plus loin les notes de l'éditeur de cet ouvrage, dont nous avons rappelé les plus essentielles; mais, nous le répétons, ou il les falloit plus nombreuses & plus détaillées, ou il n'enfalloit point du tout.

M. *le Rouge* nous annonce plusieurs ouvrages de sa composition, tant en observations qu'en dissertations particulières. Tout fait espérer

---

(*a*) On trouve deux extraits détaillés de la dissertation lumineuse & consolante de M. LE ROUX, sur la rage, dans le Journal de Médecine, tom. lxij, pag. 91 & 316.

qu'ils ſeront intéreſſans, & qu'ils contiendront de la bonne chirurgie; mais nous penſons que l'auteur a beſoin qu'on lui rappelle le conſeil de *Boileau*.

Hâtez-vous lentement; & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage,
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez:
Ajoutez quelquefois, & ſouvent effacez.

Traité de la gale & des dartres des animaux; par M. CHABERT, *directeur & inſpecteur général des écoles royales vétérinaires de France, correſpondant de la Société royale de médecine, &c. A Paris, de l'imprimerie royale, 1783. In-8° de 56 pag.*

9. Il n'en eſt pas des ouvrages de M. *Chabert* comme de ceux de certains auteurs, dont les éditions multipliées n'exigent de la part des libraires que le changement du frontiſpice d'une année à l'autre. Fondés ſur une longue expérience & ſur des obſervations multipliées, ils ne ſont publiés que pour être utiles, & leur publication eſt un bienfait du Gouvernement, qui ne ceſſe d'encourager cette branche importante de la médecine. La rapidité avec laquelle ils ſont enlevés, & les demandes réitérées qu'on ne ceſſe d'en faire, ſont des preuves non équivoques de la ſolidité des préceptes qu'ils contiennent, & des avantages qu'ils procurent.

La nouvelle édition du *Traité de la gale* que

nous annonçons aujourd'hui, ne diffère de celle dont nous avons rendu compte dans le *Journal de Médecine du mois de ſeptembre 1784*, p. 323, tome 62, que par l'addition de quelques noms donnés à cette maladie dans les provinces, qu'on retrouve avec les autres, page 5 : le papier en eſt auſſi plus beau.

Beſchreibung des ganzen menſchlichen koerpers, *&c.* C'eſt-à-dire, *Deſcription de tout le corps humain, avec l'expoſé des découverres modernes les plus importantes en anatomie, & des explications phyſiologiques ; par M. J. C. A.* MAYER, *profeſſeur royal de médecine, & médecin penſionné de Francfort-ſur-l'Oder, membre de l'Académie des curieux de la nature, &c. Premier volume, grand in-8° de 351 pages ; deuxième volume de 408 pag. A Berlin & Leipſick, chez* Decker, 1783.

10. Nous n'avons encore connoiſſance que de ces deux volumes : il eſt probable que les autres ont paru également. En attendant que cette ſuite nous parvienne, ne négligeons pas de parler de ces deux premiers volumes.

L'ouverture des cadavres paroît tirer ſon origine des Egyptiens. Ce furent d'abord les embaumemens des morts qui leur firent connoître les viſcères; le ſpectacle des os dénudés par les inſectes, ou peut-être la curioſité, les conduiſi-

rent enſuite à la connoiſſance de la charpente oſſeuſe, comme cela paroît par les ſqueletes, même avec des articulations flexibles, qu'ils ont imitées en repréſentant les diverſes parties en métal.

Peu à peu cette ſcience a fait des progrès. Notre auteur entre dans quelques détails relatifs à ſon état chez les Grecs, les Romains, les Arabes, les Juifs, enfin les Chinois. Ces détails occupent une partie de la préface.

Il conſidère enſuite les parties conſtitutives du corps humain, & expoſe le plan de ſon ouvrage.

Viennent enſuite des réflexions générales ſur les avantages de la conformation de l'homme, avec les réponſes aux critiques de la conſtruction du corps humain. Nous ne nous arrêterons qu'aux argumens que rapporte M. *Mayer*, pour réfuter l'opinion de M. *Moſcati*, que l'homme, dans ſon principe, eſt fait pour marcher à quatre pattes.

L'homme, dit notre auteur, a les plantes des pieds beaucoup plus larges que bien d'autres animaux d'un volume ſupérieur au ſien; ſes extrémités inférieures ſont encore plus fortes que les pieds de derrière des quadrupèdes, ſoit que l'on conſidère les parties charnues, ſoit que l'on en compare ſeulement les os.

Au lieu que dans l'attitude droite, la tête & le tronc entraînent la prépondérance en avant, la ligne de gravité dans l'homme tombe préciſément entre les deux cous-de pieds, au moyen de quoi tout le corps ſe trouve bien ſoutenu.

L'homme auſſi-bien que les animaux, affectent, pour ſe repoſer, l'attitude d'être couches; & quoiqu'il paroiſſe que quelques qua-

drupèdes prennent du repos en se tenant sur leurs jambes, on ne peut conclure autre chose de cette exception, sinon que ces animaux se fatiguent moins en se tenant debout & tranquilles, qu'ils ne se fatiguent en marchant.

La conformation des extrémités, tant supérieures qu'inférieures de l'homme, prouve encore que l'attitude de celui-ci est de marcher à deux pieds. Les extrémités supérieures sont suspendues à des os particuliers attachés à côté du tronc; tandis que les os des extrémités inférieures sont enfoncés dans des cavités profondes du bassin. Les premiers sont entourés de ligamens flasques, & l'articulation de l'épaule n'est que superficielle, tandis que le fémur est contenu par des ligamens très-forts, & sa tête logée dans une boîte profonde qui en reçoit la plus grande partie. Le muscle *fascia lata*, qui enveloppe les muscles de la cuisse, & les tient en respect lorsqu'ils sont tendus, manque à l'humérus. La conformation des os du tarse est compassée de manière à donner à l'ensemble la force nécessaire pour soutenir un gros poids. Il n'en est pas de même du carpe; la figure des os qui le composent, & leur assemblage, n'offrent que peu de ressource pour servir d'appui à une masse pesante. Il n'existe qu'un très-petit nombre de quadrupèdes munis de clavicules, & ceux qui en sont pourvus, sont les seuls qui grimpent & ont quelque facilité de se tenir droit.

Après avoir ainsi démontré par des principes méchaniques & anatomiques, que l'homme est fait pour marcher à deux pieds, M. *Mayer* répond aux prétentions de M. *Moscati*, qu'il seroit plus sain pour l'homme d'aller à quatre

pattes, que de se servir seulement des pieds pour la même fin.

Les proportions & la mesure des différentes parties occupent ensuite notre auteur : en parlant du poids de l'homme, il le porte depuis cent cinquante jusqu'à cent quatre-vingt livres. Il termine ces considérations générales, qu'on lit à la tête de cet ouvrage, par la recherche des causes de la diversité de couleurs dans l'espèce humaine. Il les trouve, ces causes, dans l'action des rayons du soleil & dans la qualité de la bile, sans toutefois en exclure l'influence du climat.

Les tégumens communs tiennent la première place dans cette description. Ils sont composés de la peau proprement dite, du tissu graisseux, du réseau de Malpighi, de l'épiderme. Les cheveux, poils, ongles & ouvertures, présentent des sujets distincts, qu'il considère ensuite. Il s'occupe enfin, dans cette partie de son Anatomie, des vaisseaux cutanés, de la transpiration, de l'absorption, des nerfs, des glandes, des mouvemens propres à la peau. Pour preuve convaincante que la sécrétion de la matière onctueuse renfermée dans le réseau de Malpighi est faite par des vaisseaux différens de ceux qui fournissent la transpiration insensible, il cite la couleur de la première (la matière onctueuse), qui, chez les Nègres, est parfaitement noire, tandis que la matière de la transpiration insensible est d'un blanc jaunâtre comme chez les Européens. Il observe encore que les organes qui séparent cette onctuosité ne sont point des glandes ; il fonde cette assertion sur ce que la matière des injections pénètre dans le réseau, & y remplace cette liqueur.

Nous n'entrerons pas dans des détails ultérieurs concernant cet excellent ouvrage : ce que nous en avons dit peut ſuffire pour en donner une idée avantageuſe. Nous remarquerons ſeulement encore que ces deux volumes, indépendamment d'un travail très-intéreſſant ſur la formation des os, & de conſidérations générales ſur ces parties, contiennent encore la deſcription des os de la tête.

Anatomiſche kupfertafeln, *&c.* C'eſt-à-dire, *Planches anatomiques, avec les explications qui y ſont relatives, premier cahier. Huit planches conſacrées aux tégumens, aux os, & aux principaux ligamens de ces derniers, publiées par M. J. C. A.* MAYER, *profeſſeur royal de médecine, médecin penſionné de la ville de Francfort-ſur-l'Oder, membre de l'Académie impériale des curieux de la nature; grand in-4°, huit planches, & 38 pages d'explication. A Berlin & Leipſick, chez* Decker, 1783.

11. Ces tables anatomiques ſe vendent ſéparément, quoique leur principal objet ſoit de ſervir de pendant à l'ouvrage dont on vient de lire une courte notice.

Les deſſins ſont, en général, faits d'après nature ; & lorſqu'il a été impoſſible d'avoir des ſujets frais, l'auteur a choiſi les meilleurs modèles, ou les a fait deſſiner d'après des préparations.

Le premier cahier comprend les tégumens

communs du corps, les os & les principaux ligamens de ces derniers. M. *Mayer* assure que les figures des tégumens communs, celles qui se rapportent à l'ostéogénie & aux os formés, sont toutes copiées d'après nature; que l'on a exactement observé les proportions dans les os, & que l'échelle qu'il a jointe peut servir à déterminer les dimensions naturelles. Les ligamens sont encore, pour la plupart, copiés d'après nature; les dessins des autres sont empruntés de l'ouvrage de M. *Weitbrecht*. On n'a pas suivi pour tous ces ligamens les mêmes proportions; & la règle des modifications a été la différence de leurs grandeurs respectives, ainsi que la facilité plus ou moins grande d'en donner une représentation satisfaisante.

Afin de donner à cet ouvrage toute l'utilité dont il est susceptible, on a réuni dans l'explication des planches les termes latins aux noms allemands de chaque partie.

On voit sur la première planche la surface interne de l'épiderme; la peau dont on a enlevé cette pellicule encore recouverte du réseau de Malpighi; un ongle; un cheveu grossi considérablement; le périoste externe; la structure interne du fémur; les figures nécessaires pour l'explication de la marche de l'ossification; une dent prête à percer, & sa structure interne.

Sur la seconde planche est représenté un squelete debout, vu pardevant, & un autre vu parderrière; l'os hyoïde & les différentes espèces de dents: chaque os est désigné soit par une lettre, soit par un chiffre.

Les figures des troisième & quatrième planches sont les os de la tête, tant dans leur ensemble, que séparés les uns des autres. Ces

figures ſont deſſinées avec un ſoin ſingulier ; il règne par-tout la plus grande clarté & la plus grande préciſion, en même temps que rien n'eſt négligé de ce qui peut être digne de remarque.

On trouve ſur la cinquième planche l'épine du dos avec toutes les vertèbres & les os du baſſin ; différentes vertèbres repréſentées ſéparément, ainſi que quelques côtes ; enfin la face poſtérieure du baſſin.

Le ſternum, la clavicule, l'omoplate, l'humérus, les os de l'avant-bras, l'articulation du coude, la main, le carpe & le métacarpe, avec les différens os qui les compoſent, ſont gravés ſur la ſixième planche.

La ſeptième eſt deſtinée aux os des extrémités inférieures, tant dans leur enſemble que ſéparés.

La main & le pied, avec leurs ligamens propres, vus ſous différentes faces, ſont les ſujets repréſentés ſur la huitième planche.

Diſſertatio phyſiologica de principio vitali, &c. *Diſſertation phyſiologique ſur le principe vital, propoſée dans les écoles de médecine de Nancy ; par M.* ARNOULT, *dans ſon acte de bachelier, ſous la préſidence de M.* JADELOT, *médecin conſeiller du Roi, profeſſeur royal de la Faculté de médecine, de l'Académie royale des ſciences & arts de Nancy, &c. In-4° de 16 pag. A Nancy de l'imprimerie de* Bachol.

12. L'auteur de cette diſſertation fait un ex-

posé de toutes les opinions sur la nature du principe qui anime les corps vivans : il s'arrête au système de ceux qui admettent un principe vital distinct du corps & de l'ame. « M. *Medi-* » *cus* & M. *Barthez*, dit-il, ont renouvellé les » idées de *Paracelse*, de *Van-Helmont*, de *Vep-* » *fer*, &c. sur le principe de la vie ; mais M. » *Barthez* n'a pas une opinion bien décidée sur » la nature de ce principe. Tantôt il le consi- » dère comme une émanation du principe uni- » versel qui anime toute la nature ; tantôt com- » me une loi de l'économie animale ; tantôt » comme un être immatériel ; enfin comme une » propriété inhérente aux parties vivantes. Se- » lon cet auteur, ce principe, présent par- » tout, régit les parties solides, & préside à la » mixtion de nos humeurs. Ailleurs il avoue » son ignorance sur la nature de ce principe. » Selon M. *Medicus*, l'homme est composé de » trois substances différentes, de l'ame raison- » nable, du corps matériel & du principe vi- » tal. Les mouvemens vitaux ne viennent point » de l'ame, puisqu'elle n'en a point la conscien- » ce ; ils ne dépendent point du corps, parce » qu'une machine est incapable de produire par » elle-même le mouvement, & qu'elle ne peut » qu'y concourir par l'artifice de sa structure : » ils émanent d'un principe indépendant de la » volonté, qui dirige les forces vitales sans en » avoir la conscience, & qui est spirituel & im- » mortel. »

On a de la peine à comprendre, dit l'auteur de cette dissertation, l'existence d'un principe qui est présent par-tout, & qui n'est ni esprit, ni matière, ni une substance, ni une forme, qui soit inhérent aux parties solides & fluides

des animaux, & qui puiſſe en être ſéparé ; qu'il ſoit créé, & qu'il exiſte par lui-même ; qu'il émane du principe univerſel qui régit la nature, & qu'il agiſſe ſans intention : & notre auteur penſe que le principe de la vie répandu dans tout le corps ſe ſoutient par l'influence du ſang & du fluide nerveux ; qu'il n'eſt qu'une modification du corps vivant, qu'il eſt inhérent à toutes les parties, & que ſelon la nature & le caractère des fibres, la contractilité, la ſenſibilité & l'activité ſont différentes dans l'exercice des fonctions ; qu'en un mot le principe vital n'eſt que la ſomme ou la collection de toutes les lois de l'organiſation établies pour le maintien des fonctions, & que l'union du corps & de l'ame eſt fondée ſur ces lois, ſans l'intervention d'aucun autre principe vital.

L'auteur développe ſon idée, en expoſant le concours des cauſes organiques qui exécutent chaque fonction. A l'article des ſécrétions, il dit que M. *Barthez* lui-même eſt forcé de reconnoître & d'avouer que les diverſes préparations des humeurs tirent un grand avantage de la ſtructure mécanique de leurs organes ſécrétoires, & de combiner l'influence des lois mécaniques avec celles du principe vital. Notre auteur ajoute à l'effet de cette diſpoſition mécanique des organes, un mouvement inteſtin des humeurs, particulier dans chaque organe ; & après avoir fait l'énumération de toutes les cauſes tirées de l'organiſme qui concourent à l'exercice de chaque fonction, il conclut qu'il ne faut pas chercher d'autre principe vital, que l'enſemble des forces vives, organiques, ſenſibles, motrices, dont nos organes ſont doués. Il déploie beaucoup de ſagacité & de connoiſſances dans cette diſcuſſion ;

& s'il n'a pas trouvé ce que tant de ſavans cherchent depuis ſi long-temps, il peut ſe flatter du moins de n'avoir dit que des choſes raiſonnables ſur un ſujet ſur lequel on a tant déraiſonné.

Eſſai ſur la vie, conſidérée principalement dans les différentes périodes de ſa durée; par C. M. RICHARD DE LA VERGNE, étudiant en médecine dans l'univerſité de Montpellier, pour ſervir d'explication & de ſuite aux propoſitions ſoutenues dans la même univerſité, le 20 janvier 1785. A Montpellier, de l'imprimerie de Jean Martel aîné, *imprimeur ordinaire du Roi, des Etats & de l'univerſité de médecine. Brochure in-8° de 100 pages; & ſe trouve à Paris, chez* Didot le jeune.

13. C'eſt du ſein des écoles que ſont ſortis la plupart des ſyſtêmes, ils y naiſſent au milieu des clameurs & des ſubtilités de la diſpute; ce qu'on appelle *émulation*, qui dans le fond n'eſt que l'orgueil aux priſes avec l'orgueil, y échauffe, y agite ſans ceſſe les eſprits, & les diſpoſe à concevoir; mais ces conceptions pour l'ordinaire ſe reſſentent de la fermentation tumultueuſe qui leur a donné naiſſance: tout y eſt mal lié, parce que rien n'y eſt à ſa place; les mouvemens bruſques qui réſultent du choc momentané des opinions, ne leur permettent ni de ſe fixer ſur une baſe ſolide, ni de recevoir le degré de maturité convenable; de ſorte

que ces conceptions, au lieu d'être conformes au modèle qu'elles doivent repréſenter, c'eſt-à-dire à la nature, ne repréſentent que les rêves d'un eſprit agité.

L'incohérence & la disjonction des idées ne caractériſent pas ſeules les hypothèſes qui ont une ſemblable origine : un de leurs vices eſſentiels encore, c'eſt d'être fondés ſur des principes arbitraires, qui ne tenant à rien de fixe, & n'offrant rien de déterminé, peuvent ſervir également à appuyer le faux comme le vrai ; qui, n'expliquant d'une manière fort lâche que quelques phénomènes, & bornés par conſéquent dans leur réſultats, forcent celui qui s'en ſert, de recourir ſouvent à d'autres principes, même incompatibles entre eux. On couvre ordinairement la foibleſſe de ces conceptions par un amas de phraſes entortillées, de mots abſtraits & d'expreſſions vagues, par leſquels on en impoſe aux autres, & quelquefois à ſoi-même; de ſorte qu'on paroît ou qu'on ſe croit profond, parce qu'on eſt obſcur. Au contraire, les ſyſtêmes que la nature avoue, féconds & ſimples comme elle, embraſſent facilement tous les faits qui en dépendent ; tous les phénomènes s'y enchaînent ſans contrainte & d'une manière évidente à un principe qui n'eſt pas moins évident lui-même : fruits heureux des inſpirations du génie, ils portent ſi rapidement dans tous les eſprits la lumière de celui qui les a conçus, qu'ils ſemblent ne réveiller en nous que nos propres ſenſations, & ne nous préſenter que nos propres idées.

C'eſt aux lecteurs à juger dans quelle claſſe doit être placé le ſyſtême qu'on tâche de développer dans l'eſſai que nous annonçons : pour

nous, nous nous bornerons à quelques réflexions, en exposant les principes de l'auteur.

« Tout est vivant, tout est animé; & dans le nombre infini des êtres qui concourent à former l'univers, il n'en est aucun, depuis le globe qui nous éclaire, jusqu'à l'animalcule microscopique, depuis la créature la plus intelligente & la plus parfaite, jusqu'au corps le plus brute & le moins organisé, qui ne possède un degré d'activité relatif au mode & à l'objet de son existence. Cependant, accoutumés à régler sur les bornes étroites de nos sens les idées que nous nous formons des opérations de la nature, nous avons exclu de la classe des êtres vivans tous ceux dont la vie n'a qu'un progrès trop lent & trop peu sensible pour que nous puissions le saisir. »

On ne peut disconvenir que les bornes de nos sens ne soient fort étroites; cependant nous devons à nos sens les seules connoissances certaines que nous possédons; il ne sauroit même exister pour nous d'autres vérités que celles qu'ils nous font appercevoir, ou que l'esprit apperçoit comme conséquences nécessaires & immédiates du rapport des sens. Tout ce que notre imagination suppose au-delà n'est vraisemblablement qu'erreur & chimère; ce sont les sens qui nous apprennent à distinguer les corps privés de vie, de ceux qu'on appelle proprement vivans; de sorte que ce seroit confondre toutes les idées, & pervertir la signification des mots, au point de ne pouvoir plus s'entendre, que de donner le nom de vie à la tendance qu'ont, par exemple, un acide & un alkali pour s'unir, à la force qui dans l'aimant attire le fer, & aux autres loix physiques qui déterminent

déterminent les attributs des différens êtres.

M. *Richard de la Vergne* établit que le principe de vie qu'il suppose dans tous les corps est *simple, intelligent.* Outre plusieurs argumens, qui peut-être ne paroîtront pas clairs & concluans à tout le monde, car il est difficile de se faire une idée nette du principe simple & intelligent d'un minéral, il donne pour garans de son opinion l'*ame universelle* des anciens philosophes, *les ames de Pythagore, les idées de Platon, les formes d'Aristote, & les monades de Leibnitz.*

« Quelque variées que soient les modifications de l'activité vitale dans les différens êtres, il est facile de les réduire à deux forces ou facultés principales, qui produisent tous les phénomènes de la nature vivante. La première est *la force digestive : elle pénètre les corps, les élabore, les altère & les transforme jusques dans les parties les plus intimes ;* la seconde que l'auteur appelle *loco-motrice, est bornée à la surface, & n'a d'action que pour changer les rapports extérieurs de figure, de situation & de distance.* Les sens du goût & de l'odorat, se rapportent à la force digestive. La force loco-motrice est dirigée dans ses opérations par des sens d'une autre nature, tels que la vue & le toucher. *La force digestive est entièrement inorganique, & toutes les molécules vivantes en sont douées, quelque différent que soit le mode de leur aggrégation ou de leur assemblage.* Cette dernière proposition est sujette à bien des difficultés ; car tout le monde sait que tous les changemens que l'estomac éprouve dans son organisation, tels que les engorgemens, les plaies, les inflammations, altèrent sa faculté digestive. Un membre privé

de l'influence des nerfs qui le vivifioient, tombe non-seulement dans l'insensibilité, mais encore dans la langueur & le dépérissement, c'est-à-dire que ce membre digère & assimile mal la substance qui devoit le nourrir. Il y a plus, c'est que la force digestive d'un organe, est dérangée souvent par les affections d'un autre organe.

« La force loco-motrice, au contraire, est tellement dépendante de l'organisation, que dans le système animal son action répond constamment à sa structure organique ». Ceci ne doit s'entendre que de la force motrice, considérée dans ses rapports avec les objets extérieurs; car cette force que l'auteur avoit dit être *bornée à la surface*, considérée dans ses rapports avec le corps même de l'animal, en pénètre également toutes les parties. Ainsi, les effets combinés de la force digestive & de la force loco-motrice, considérée dans ses différens rapports sont, suivant M. *Richard de la Vergne*, le fondement, non-seulement du système animal, mais encore de tout le système des êtres, puisque d'après ses principes, tous participent d'une manière qui leur est propre aux facultés vitales.

M. *Richard de la Vergne* ne se glorifie point d'avoir enfanté ce nouveau système; en disciple modeste & reconnoissant, il en fait honneur à M. *de Grimaud*, son professeur, qui, dit-il, a *jetté sur les idées de Stahl & de Galien combinées & étendues, les fondemens d'une théorie qui paroît embrasser un champ beaucoup plus vaste que les systêmes ordinaires.* On trouvera peut-être bizarre cet accouplement de l'ame de *Stahl* & d'une des facultés par le moyen desquelles

Galien, & en général les anciens expliquoient les fonctions de la vie. Pour nous, il nous paroît ſeulement inutile, puiſque ſi l'ame, préſente à toutes les parties du corps vivant, en dirige les mouvemens & les fonctions; la mixtion & l'aſſimilation de nos humeurs ſont ſon ouvrage, comme *Stahl* le prétend: l'admiſſion d'une force digeſtive, ne feroit qu'altérer vainement la ſimplicité de ſon ſyſtême. M. *Richard de la Vergne* convient que l'ame eſt l'*agent qui préſide à la génération*: il ſeroit donc bien ſingulier que l'ame ſût faire un enfant, & ne ſût point le nourrir & le développer.

M. *Richard de la Vergne* prétend que les végétaux l'emportent ſur les animaux par leur *force digeſtive*, parce que les premiers peuvent s'aſſimiler les ſubſtances les plus ſimples, & que, par la même raiſon, cette force a plus d'énergie dans les animaux herbivores, que dans les animaux carnivores. Il nous ſemble que la différente manière de ſe nourrir tient plus à la nature de l'organiſation, qu'au plus ou moins d'intenſité de la force digeſtive; car ſi le principe de l'auteur étoit vrai, il s'enſuivroit néceſſairement qu'un agneau digéreroit encore mieux un morceau de bœuf qu'un brin d'herbe, par la raiſon que qui peut le plus, peut le moins.

Quant à l'homme, il lui accorde une flexibilité d'organes qui lui permet de ſe nourrir indiſtinctement de chair & de végétaux. Il fait dépendre *ſa ſupériorité morale de la faculté de ſoumettre à la réflexion & au raiſonnement les idées qui lui viennent des ſens; faculté rationnelle, de laquelle émanent ſa perfectibilité, ſa diſpoſition à l'état ſocial, &c.* M. *Richard de la*

Vergne prend vraiſemblablement ici l'effet pour la cauſe. L'état de réflexion & de raiſon qui caractériſe les peuples très-avancés dans la civiliſation paroît être plus évidemment la ſuite que le principe de la perfectibilité humaine. Quant à cette raiſon bornée qui guide l'homme ſauvage dans les bois, on ſent qu'elle pourroit très-bien ne jamais franchir le cercle étroit de ſes beſoins, non plus que dans les animaux qui certainement *ſoumettent à la réflexion les idées qui leur viennent par les ſens.* Car c'eſt ſans doute pour cela que la nature les leur a donnés. D'ailleurs il eſt impoſſible de concevoir qu'ils puſſent faire un juſte emploi des moyens qu'ils ont de ſe conſerver, s ils étoient incapables de rien combiner. Cependant ſi quelques individus parmi eux ſe perfectionnent, ſoit par l'éducation que l'homme leur donne, ſoit par l'effet des beſoins multipliés, qui ſont ſi propres à développer leurs facultés, leur eſpèce reſte toujours dans le même état. La réflexion eſt encore plus étrangère à l'inſtinct ſocial; il ſeroit très-difficile de prouver que les fourmis & les abeilles, qui ſont des eſpèces ſociables, refléchiſſent plus que le chien ou l'éléphant. Au ſurplus l'homme fait très-peu de choſes par réflexion. La nature le porte toujours vers celles qui l'intéreſſent eſſentiellement, par des impulſions irréſiſtibles. Le penchant de l'homme à la ſociété eſt dans ce cas. Il faut donc en chercher la raiſon dans la nature de nos affections primitives, & dans les loix intimes de la ſenſibilité, plutôt que dans la réflexion.

M. *Richard de la Vergne* examine le réſultat combiné de la force digeſtive & de la

force motrice ou tonique dans les diverſes périodes de la vie, dans le fœtus, dans l'enfance, dans la jeuneſſe, dans l'âge viril & dans la vieilleſſe. Les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de ſuivre cet auteur dans tous les détails & dans toutes les applications particulières qu'il fait de ſon principe général; ces détails & ces applications ſont une preuve de ſon ſavoir & de ſon érudition. Comme il penſe ſans doute qu'on ne ſauroit aſſez raſſembler de lumières, il ſe ſaiſit en paſſant de toutes les opinions qu'il rencontre, pour les accoller à ſon ſyſtême. Il a, par exemple, adopté dans le chapitre qui traite du fœtus, les idées de l'auteur du *ſyſtême phyſique & moral de la femme*, au ſujet du ſexe & de la reſſemblance des enfans avec leurs parens, des envies & des goûts bizarres des femmes enceintes. L'idée féconde & ſublime de *Stahl*, ſur *les maladies des âges*, joue un très-grand rôle dans les autres chapitres.

On croiroit d'abord que la force digeſtive & la force tonique marchent à peu près d'un pas égal & vont de compagnie, puiſqu'elles dépendent du même principe de vie, & que vraiſemblablement la digeſtion, l'aſſimilation des humeurs & la nutrition des organes s'opèrent eux-mêmes par des mouvemens toniques; car il eſt certain que les cauſes qui tendent à affoiblir ceux-ci, telles que les paſſions triſtes, la paralyſie, la trop grande chaleur du climat, affectent de même les forces digeſtives: mais l'eſprit humain aime naturellement les contraſtes; c'eſt pourquoi M. *Richard de la Vergne* fait jouer la force digeſtive & la force toniques. Elles ne vont pas toujours enſemble

dans ſon eſſai, quelquefois elles ſont oppoſées ; & quand l'une vient, l'autre s'en va, ce qui eſt infiniment plus ſublime.

Malgré les faux apperçus, les rapprochemens forcés & la confuſion qui règnent dans cet eſſai, nous convenons avec plaiſir qu'il y a une ſorte de mérite à l'avoir fait, & il faut eſpérer que lorſque l'âge & l'expérience auront mûri les idées de l'auteur, il ſaura ſe garantir du preſtige de l'eſprit ſyſtématique.

Eſſai ſur la vie, ou *Analyſe raiſonnée des facultés vitales, par C. L. DUMAS, étudiant en médecine ; pour ſervir d'explication aux thèſes ſur le même ſujet, ſoutenues dans l'univerſité de médecine de Montpellier, le 14 Janvier 1785. A Montpellier, de l'imprimerie de* Jean-François Picot, *ſeul imprimeur du Roi & de la ville, place de l'intendance, broch. de 84 pages ; & ſe trouve à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins.*

14. Ces eſſais préſentent le même ſyſtême que l'ouvrage précédent ; mais développé d'une manière encore plus confuſe. Ce ſont les mêmes principes, la même combinaiſon de la force digeſtive & de la force tonique avec l'action de l'ame, les mêmes raiſonnemens pour prouver que les pierres digèrent mieux que les arbres, ceux-ci mieux que les animaux herbivores, & ces derniers encore mieux que les animaux

carnivores. On ne voit pas trop quel avantage la médecine peut tirer de conſidérations ſi vagues, & qui portent ſur des fondemens ſi incertains ; car, malgré toutes les cryſtalliſations métalliques, il eſt plus que douteux que les métaux vivent, croiſſent & ſe multiplient. *Harpagon* ſe ſeroit fort accommodé de cette phyſique. A la vérité *Tournefort* a cru voir dans la grotte d'Anti-Paros des pyramides de marbre qui végétoient ; & *Fontenelle* a dit à ce ſujet, dans l'éloge de ce naturaliſte, qu'il avoit pris la nature ſur le fait ; mais la nature s'eſt jouée tant de fois de ceux mêmes qui croyoient avoir eu le bonheur de la ſurprendre ! Parce que l'organiſation ſimple d'une plante lui permet de ſe nourrir des ſimples élémens, s'enſuit-il qu'elle a plus de force digeſtive qu'un animal, à qui il faut une nourriture plus compoſée, & qui d'ailleurs digère, comme la plante, l'air qu'il reſpire, l'eau, la matière de la lumière ? &c. Quelle raiſon a-t-on de croire que dans les animaux frugivores la force digeſtive a plus d'activité que dans les carnivores ; & qu'une cuiſſe de bœuf eſt plus facile à digérer qu'une laitue ? tandis qu'il eſt manifeſte que dans la plupart des cas où les forces digeſtives de l'homme ſont affoiblies, comme dans les pays chauds, il recherche les végétaux, de préférence aux alimens tirés des ſubſtances animales.

Cette nouvelle doctrine ſur la force digeſtive & ſur la force tonique eſt ſi embrouillée dans cette Diſſertation, qu'il nous ſeroit très-difficile d'en rendre compte. L'auteur eſt ſans doute jeune, & il peut être permis de lui dire : *Ne pateant animi ſenſus, tacere potes.* Le premier devoir d'un écrivain envers ſes lecteurs, c'eſt

d'être ſimple & clair ; il eſt enſuite ce qu'il peut : mais ces premières qualités ſont indiſpenſables. Cependant pour faire connoître la manière dont l'auteur enchaîne ſes idées, & le diſcernement qu'il met dans le choix de ſes preuves, rapportons ce qu'il dit ſur la ſécrétion de la ſemence.

Cette liqueur n'eſt que » le mélange des parties ſéparées & détachées du corps, par l'effet » de la décompoſition pleine & entière qu'il » éprouve à chaque inſtant de ſa durée ; & en » effet la décompoſition des ſubſtances n'eſt-» elle pas un moyen dont la nature ſe ſert pour » paſſer au vivant & à l'animé ? Nous en avons » un exemple dans la production des petits » êtres microſcopiques qui ſe dégagent des ſub-» ſtances végétales infuſées, ou des chairs pour-» ries. La préſence de la liqueur prolifique ne » s'accompagne-t-elle pas de tous les ſignes » d'une véritable décompoſition ? L'âge de la » puberté amène un état de maigreur d'autant » plus ſenſible, que la ſemence cherche à ſe » répandre en plus grande abondance. Cette » maigreur afflige les animaux dans le temps du » rut, & les ſuit pendant toute la durée de » cette époque ; les bons mâles exhalent une » odeur particulière : or nous ſavons que le dé-» veloppement des odeurs tient à la diſſolu-» tion du corps qui les envoie ; ajoutez à cela » une réflexion qui vous convaincra, c'eſt que » généralement les animaux ſont d'autant plus » habiles à produire, qu'ils ſe décompoſent » plus profondément ; ainſi la multiplication » eſt plus nombreuſe parmi les animaux dont » l'exiſtence fugitive n'a qu'une très-petite du-» rée. Le cerf & les autres eſpèces d'animaux

» qui produiſent peu, n'éprouvent que des dé-
» gradations lentes, & ne finiſſent qu'après
» avoir vécu long-temps. L'homme ne donne
» ordinairement la vie qu'à un, & rarement à
» deux fœtus; il eſt remarquable que, parmi
» les individus de l'eſpèce humaine, les vieil-
» lards engendrent plus aiſément que les jeunes
» gens, lorſque les organes extérieurs ne ſont
» affectés d'aucune léſion, comme l'aſſure M.
» *de Buffon* lui-même : or l'animal ne ſubit ja-
» mais de plus profondes décompoſitions que
» lorſqu'il eſt épuiſé de vieilleſſe. »

Juſqu'à-préſent on avoit cru, d'après la ſimple obſervation, que les animaux n'étoient bien propres à la génération, que dans le temps de leur plus grande vigueur, & qu'ils y employoient la plus pure ſubſtance de leurs organes. M. *Dumas* s'eſt apperçu qu'ils ſont bien plus habiles à cette fonction importante dans leur plus grand dépériſſement, & que c'eſt avec les débris de leur corps qu'ils forment un nouvel être. Il dit dans une note, que cette idée ſur la ſecrétion de la ſemence ne ſe trouve dans aucun auteur; ce qui n'eſt pas fort difficile à croire. Au ſurplus, la ſingularité de ſes idées n'empêche point de remarquer dans ſon ouvrage beaucoup d'eſprit & un grand fond de connoiſſances qui, à la vérité, ont beſoin d'être encore digérées.

L'art de connoître & d'employer les médicamens dans les maladies qui attaquent le corps humain; par M. DE FOURCROY, *docteur en médecine de la Faculté de Paris, de la Société royale de*

médecine, censeur royal, professeur de chymie au Jardin du Roi. Tomes j & ij. A Paris, rue & hôtel Serpente. Prix 5 liv. br. & 6 liv. relié.

15. Un des grands ouvrages à faire en médecine, & que vraisemblablement on attendra long-temps, ce seroit une excellente matière médicale. La difficulté ne seroit point de connoître l'Histoire naturelle & la constitution chimique des corps employés comme médicament. Cette entreprise, qui ne peut être celle d'un seul homme, ni même celle d'un siécle, demanderoit une société de praticiens du premier ordre, exempts de préjugés, accoutumés à interroger la nature & à l'observer, d'une sagacité capable de démêler dans les événemens toujours obscurs & incertains d'une maladie, ce qui appartient aux remèdes, & ce qui tient à l'action des puissances de la vie; en un mot de fixer la valeur réelle de chaque médicament. Ce seroit le seul moyen de débarrasser la médecine de cette foule absurde de recettes, qui comme un limon impur, l'obscurcissent & la surchargent depuis long-temps; que le charlatanisme, le faux raisonnement, l'ignorance & la superstition ont introduites dans l'art de guérir; & qui ne s'y maintiennent que par une espèce de prescription. *Si la medecine ne fait pas de grands progrès*, dit M. de Fourcroy, dans sa préface, *si elle n'avance pas dans l'art de guérir les maladies, quelle autre cause peut-on en accuser que la polypharmacie? ce qui frappe le plus, après le nombre excessif des médicamens, c'est la différence de l'or-*

dre adopté par les auteurs de matière médicale Parmi les plus utiles aux étudians, les uns ont examiné les médicamens par ordre d'Hiſtoire naturelle, & ceux-là ſont ſouvent plus naturaliſtes que médecins. D'autres ont diviſé les remèdes par leurs propriétés chimiques. Enfin la plupart des auteurs ont fait l'hiſtoire des médicamens d'après leurs propriétés médicinales. M. *de Fourcroy* ſe propoſe de réunir ces trois méthodes. Son plan eſt vaſte & bien conçu; & il n'eſt point douteux que ſon travail ne contribue beaucoup à la réforme qu'on déſire dans la matière médicale.

Son ouvrage doit être diviſé en ſix ſections. La premiere qui remplit le premier des deux tomes que nous annonçons, eſt deſtinée aux généralités; on y traite de l'hiſtoire de la matière médicale; des différentes ſectes de médecine, des diviſions des médicamens d'après leur ſaveur, leur odeur, leur nature chimique, leur action ſur l'économie animale; de l'utilité de l'hiſtoire naturelle, de la chimie, & ſur-tout de l'obſervation clinique pour reconnoître les propriétés des remèdes, de obſtacles qui ſe ſont oppoſés à cette partie de l'art de guérir & des moyens de les lever.

« La ſeconde ſection, qui compoſe le ſecond tome, a pour objet l'examen général des diverſes claſſes des médicamens, conſidérées relativement à leur action ſur l'économie animale. On y parle des indications, des contr'indications, des effets généraux des remèdes, des moyens de les augmenter, de les adoucir ou de les modifier, des cas où ils conviennent, de la manière générale de les adminiſtrer. »

Ainſi les deux premieres ſections doivent être regardées comme l'introduction de l'ouvrage dont M. *de Fourcroy* s'occupe. Pour que le lecteur puiſſe ſe faire une idée de ſon travail, il eſt néceſſaire qu'il ait au moins un apperçu de ce que doivent préſenter les ſections ſuivantes.

« La troiſième ſection contiendra l'hiſtoire des médicamens ſimples. On commencera par les minéraux, qui comprendront le feu, l'air, l'eau, les terres, les ſels, les eaux minérales; & l'hiſtoire des végétaux offrira celle de leurs racines, tiges, bois, écorces, feuilles, fleurs, fruits, ſemences, ſucs épaiſſis, gommes, réſines, ſucs ſucrés, huiles, gommo-réſines, fécules, farines, matières colorantes. Le règne animal y ſera diviſé en neuf claſſes, qui comprendront l'homme, les quadrupédes, les cétacées, les oiſeaux, les amphibies, les poiſſons, les inſectes, les vers & les polypes; & on fera connoître ceux des animaux dont quelques parties ſont employées dans la médecine. »

« La quatrième ſection comprendra les médicamens préparés par des opérations chimiques. L'extraction & la purification des ſubſtances terreuſes & ſalines, les combinaiſons ſulfureuſes & métalliques, les eaux minérales artificielles, conſtitueront les préparations chimiques du règne minéral. Dans l'hiſtoire chimique du règne végétal, on traitera de la macération, de l'infuſion, de la décoction, des extraits, des ſels eſſentiels, des mucilages, de l'extraction des huiles, de l'eſprit recteur, des produits de la fermentation ſpiritueuſe & acéteuſe, des compoſitions faites

avec le vin, l'eſprit ardent, le tartre & le vinaigre. Enfin pour le règne animal, on s'occupera des gelées, des parties conſtitutives du lait, de l'extrait de la bile, des différens produits obtenus par la diſtillation des matières animales, de l'action de l'eſprit de vin ſur les fourmis, les cantharides, &c. »

« La cinquième ſection contiendra les préparations pharmaceutiques ou galéniques les plus accréditées & les plus utiles; & elles ſeront diviſées en officinales & en magiſtrales. On examinera parmi les premières, les vins, les vinaigres médicamenteux, les teintures, les ſirops, les confections & électuaires, les tablettes, les pilules, les trochiſques, les poudres, les huiles, les baumes, les cérats, les pommades, les onguents & les emplâtres. Les compoſitions extemporanées ou magiſtrales comprendront les tiſanes, les apozèmes, les bouillons, les potions, les juleps, les émulſions, les loochs, les mixtures, les linimens, les fomentations, les cataplaſmes, les bains de vapeurs & les fumigations. »

« Enfin la ſixième & dernière ſection ſera remplie par les détails ſur l'art de formuler. On y donnera les préceptes propres à faire éviter les erreurs ſi dangereuſes dans la preſcription des formules. »

De liquoribus ſalinis officinarum eorumque medicis virtutibus ſpecimen : *Des liqueurs ſalines officinales, & de leurs vertus médicinales ; par* CHRÉTIEN-GEOFFROI ESCHENBACH, *docteur*

en médecine, membre honoraire de la Société économique de Leipſick, in-4° de 28 pag. A Leipſick, chez Klaubarth, *1783.*

16. L'auteur avoit publié, il y a quelque temps, la première partie d'une diſſertation ſur les extraits des végétaux. Comme il n'a point eu le loiſir de continuer ce travail, il s'eſt déterminé en attendant à publier ſes réflexions ſur les liqueurs ſalines d'uſage, objet analogue aux extraits des plantes, obtenus ſelon la méthode de la *Garaye*. Ce ſont des données propres à faciliter les connoiſſances chimiques ſur ce ſujet. Cette diſſertation académique eſt ſuivie d'un *Eſſai ſur la ſtructure des vaiſſeaux des végétaux & des animaux*, par M. *Erneſt-Gottlob Boſe*, profeſſeur ordinaire de pathologie, & doyen de la Faculté de Médecine. Dans ce diſcours, prononcé à la réception de M. *Eſchenbach*, M. *Boſe*, examine rigoureuſement quelle eſt l'analogie exiſtante entre les organes des animaux & ceux des végétaux relativement à leur ſtructure. Au premier coup d'œil, M. *Boſe* avoit regardé l'organiſation de la plante comme plus parfaite que celle des animaux; mais après avoir conſideré que les maux qui attaquent le corps humain ſont plus faciles à guérir, ſoit naturellement ou par les ſoins de l'art, que les maladies des végétaux, il a abandonné ſa première opinion. Un parallèle de la ſtructure vaſculeuſe des plantes & des animaux, fait d'après les réflexions de M. *Boſe*, prouve la cauſe du changement qu'éprouvent les ſucs végétaux, ſuivant les expériences de MM. *Prieſtley* & *Ingen-houz*.

Encyclopédie méthodique: Botanique; par M. le chevalier DE LA MARCK, *ancien officier au régiment de Beaujolois, de l'Académie royale des ſciences, tome premier. A Paris, chez* Panckoucke; *à Liège, chez* Plomteux; *à Nancy, chez* Matthieu & Bonthoux, *1785. In-4°.*

17. En annonçant la première partie de ce volume, qui ne comprenoit que la lettrine A, nous obſervions de quelle importance devoit être l'ouvrage. Voyez *Journal de Médecine*, tom. lxij, pag. 102. La ſeconde partie qui vient de paroître, & qui complète le volume renferme la lettrine B, & le commencement de C juſqu'à CHO.

Les deſcriptions de M. le chevalier *de la Marck*, quoique ſuccintes, ne laiſſent rien à déſirer ſur les caractères eſſentiels de chaque plante, ni ſur l'explication des diverſes parties des plantes, comme baie, bale, barbe, bourſe, bouton, bourgeon, bractées, branches, bulbe, calice, capſule, &c. ni ſur les différentes formes de feuilles, de fleurs, &c.

Pour donner une idée de la manière d'écrire de M. le chevalier *de la Marck*, nous copierons le commencement de l'article BOTANIQUE.

« C'eſt le nom que l'on donne à cette riche & belle partie de l'hiſtoire naturelle, qui a pour objet la connoiſſance du régne végétal en entier. Ainſi la *Botanique* eſt la ſcience qui traite de tous les végétaux conſidérés ſeu-

lement comme êtres naturels, & qui s'occupe non-ſeulement de connoître tout le parti que nous pouvons tirer de ces êtres pour notre utilité ou notre agrément, mais de tout ce qui tend directement à les faire connoître eux-mêmes le plus complètement poſſible; ce qui la diſtingue, comme nous le verrons plus bas, de pluſieurs genres de ſciences & arts, qui ont des rapportrs immédiats avec l'objet qui la concerne. »

« Outre les charmes multipliés qu'on lui trouve lorſqu'on la cultive, cette ſcience intéreſſante a le précieux avantage d'aſſurer à jamais à l'homme toutes les découvertes relatives aux propriétés des plantes & à leurs divers genres d'utilité, c'eſt-à-dire de perpétuer le moyen de mettre à profit ces découvertes, en établiſſant les vrais caractères diſtinctifs des plantes connues, de manière qu'à l'avenir l'on ne ſoit jamais dans le cas de les prendre les unes pour les autres. «

Dans la ſuite de cet article, l'auteur indique l'utilité & les agrémens que procure la botanique; ſes parties & ſes limites relativement aux autres ſciences, qui ont le plus de rapport avec elle.

Il traite ſucceſſivement de la phyſique des végétaux; des rapports naturels des plantes; des méthodes, ſyſtêmes, genres & autres moyens propres à faciliter la connoiſſance des plantes; de la nomenclature & de la ſynonymie de celles qui ſont connues; de l'hiſtoire de la botanique; de la culture des végétaux, de leur récolte, & de leur préparation pour les herbiers; du plan que l'on doit ſe tracer dans l'étude de la botanique. Cet article eſt curieux.

Sous le mot CALENDRIER de flore, (*CALENDARIUM FLORÆ*,) M. *de la Marck* s'exprime ainſi : « C'eſt le nom que *Linné* donne au tableau de la floraiſon des plantes, c'eſt-à dire, à la déterminaiſon du temps de l'année où chaque plante produit ſes fleurs. Le temps de la floraiſon eſt déterminé par le degré de chaleur néceſſaire à chaque eſpèce; ce qui fait qu'il ne peut être le même pour des climats différens : en outre, dans chaque climat le retard ou l'anticipation de la chaleur, la nature du terrain, l'expoſition des divers ſols, & quantité d'autres circonſtances ne permettent pas d'établir aucune préciſion dans la détermination de l'époque où chaque plante commence à fleurir. On ne peut, à cet égard, qu'aſſigner les termes moyens ou les cas extrêmes, &, ce qui eſt plus sûr, qu'indiquer l'ordre de la floraiſon que les plantes paroiſſent conſerver aſſez conſtamment les unes à l'égard des autres. »

Eſſai ſur les moyens de perfectionner les études de médecine ; par M. S. A. D. TISSOT, *D. M. A Lauſanne, chez* Mourer, cadet, *libraire & imprimeur de la Société des ſciences phyſ. & ſe trouve à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins. In-12 de 167 pag. Prix 1 liv. 10 ſ. broché.*

18. Ce n'étoit pas aſſez pour le zèle infatigable de M. *Tiſſot*, d'avoir enrichi la mé-

decine de plusieurs ouvrages utiles aux praticiens, & même à ceux qui ne le sont point. Il se propose encore de guider les premiers pas de ceux qui veulent parcourir les routes épineuses de cette science. Il désireroit que le jeune homme qui se destine à la médecine sût, s'il étoit possible, la langue grecque; mais il fait une loi indispensable de la connoissance du latin, qui devroit, selon le projet de *Leibnitz*, être la langue commune de tous les savans. Il gémit avec M. *Grégori*, sur l'abandon de cette langue, qui forçant nécessairement, pour y suppléer, d'apprendre plusieurs langues modernes, occasionne une perte de temps considérable.

M. *Tissot* insiste spécialement sur l'étude de la physique; & il est inconteſtable qu'elle est nécessaire à un médecin, qui, sans elle, incapable de connoître les rapports que les corps ont entr'eux, & d'évaluer leur action sur le corps humain, seroit souvent réduit à des essais aveugles & dangereux. L'abus même que plusieurs médecins, & sur-tout *Boërhaave* en ont fait pour expliquer les phénomènes de la vie, & les différentes altérations de l'économie animale, ne doit pas prévenir contre les avantages qu'on peut en médecine tirer de l'emploi bien entendu de la physique. C'est cet abus qu'avoit sans doute en vue M. le marquis *de Condorcet*, lorsque dans l'éloge de *Haller*, il a dit que les mathématiques, que ce savant étudia sous Jean Bernouilli, *ne seroient point inutiles à un anatomiste, quand elles ne lui serviroient qu'à connoître combien les raisonnemens fondés sur la méchanique sont incertains lorsqu'on les applique à la médecine, & que c'étoit un préservatif*,

dont pouvoit avoir beſoin un diſciple de BOERHAAVE, *élevé, comme ſon maître, dans la philoſophie cartéſienne.* M. *Tiſſot* emploie pluſieurs pages de ſa brochure, pour prouver contre M. le marquis *de Condorcet*, que *Boerhaave* n'étoit point cartéſien; ce qui étoit fort inutile, car il importe fort peu de ſavoir ſi les principes de ce médecin étoient ceux de *Deſcartes* ou de *Newton*, puiſque l'uſage qu'il en a fait eſt plus capable d'égarer que d'inſtruire. D'ailleurs il n'en eſt pas moins vrai qu'il a tenté, à l'exemple de *Deſcartes*, & preſque avec auſſi peu de ſuccès, d'expliquer les fonctions des corps vivans par des *raiſonnemens fondés ſur la méchanique.* C'eſt une vérité que les médecins même avouent aſſez généralement aujourd'hui, & en effet ce reſpect ſuperſtitieux qui veut rendre ſacrées toutes les opinions d'un homme de génie, qui a été funeſte aux progrès des ſciences, & qui fut toujours la raiſon des petits eſprits, conviendroit peu à l'état de lumière & de philoſophie où ſe trouve actuellement la médecine.

« Dans toutes les univerſités, dit M. *Tiſſot*, il devroit y avoir, comme à Stutgard, des maîtres choiſis & fixés par une penſion, pour l'anglois, l'allemand, le françois & l'italien. Il ſeroit même néceſſaire que l'on y trouvât un manège, des maîtres de muſique, de deſſin, d'armes, de danſe. » On ne voit pas à quoi tout cela peut être bon pour un médecin. Nous avons été témoins des mauvais effets de ces inſtitutions ſur les étudians en médecine. Il eſt certain qu'elles peuvent donner de l'éclat à une ville, & y attirer de l'affluence; mais l'intérêt d'une ville ou d'une

univerſité, eſt bien différent de l'intérêt de la médecine.

Après avoir parlé de l'inſtruction préliminaire qui convient à un étudiant en médecine, M. *Tiſſot* indique l'ordre des connoiſſances qui doivent en faire un médecin. Ce ſont l'anatomie, la botanique, la chimie, la phyſiologie, l'hygiène, la pathologie, la thérapeutique, la matière médicale, l'hiſtoire de la médecine, la médecine civile & celle de barreau, la chirurgie dans toutes ſes parties, & enfin la pratique même de la médecine. M. *Tiſſot* croit que ſept profeſſeurs peuvent ſuffire, comme à Edimbourg, pour enſeigner toutes ces différentes parties de la médecine. On verra avec intérêt, dans l'ouvrage même, la manière dont il leur diſtribue leur tâche, les réflexions & les détails inſtructifs qui l'accompagnent. Quant à la pratique, M. *Tiſſot* ayant été chargé d'une chaire de pratique & de la direction d'un hôpital, il expoſe le plan qu'il s'étoit fait & pour l'une & pour l'autre, & cette partie eſt la plus digne d'attention ; M. *Tiſſot* eſt trop accoutumé à bien faire, pour que ſon exemple ne ſoit point d'une grande utilité.

Cet eſſai ſur les études de médecine eſt ſuivi d'un Mémoire ſur la conſtruction d'un hôpital de clinique, & d'un article ſur l'inſtruction des chirurgiens pour les campagnes: on trouvera, dans l'un & dans l'autre, les vues d'un médecin très-éclairé, qui n'a pas moins à cœur le bien des malades que l'enſeignement de ceux qui doivent les ſoigner.

Notizie istoriche, &c. *Notices historiques sur la vie & les écrits du docteur* JEAN GENTILI, *médecin de la députation de santé de Livourne, &c. A Florence, 1785. In-8° de 50 pag.*

19. Le docteur *Jean Gentili*, de Florence, célèbre par son profond savoir dans les sciences philosophiques, la médecine, tant théorique que pratique & les belles lettres, est mort le 24 février 1785, à l'âge de soixante-neuf ans & trois mois.

Relativement à cette annonce qui nous vient des nouvelles littéraires d'Italie, nous avons eu recours à notre bibliographie, & nous trouvons que les principaux écrits de *Jean Gentili* sont 1°.: *Osservazioni sopra terre moti u'timamente accaduti à Livorno.* A Florence, 1741, *in-4°.*

Ces observations embrassent les divers phénomènes qu'on remarqua dans l'eau, dans l'air & sur la terre, pendant la durée de ce tremblement. M. *Gentili* a receuilli, avec soin & discernement, les circonstances de ces événemens.

2°. *Breve ragionamento sopra il contagio pestilenziale, e sopra i méthodo da mettere in uso per prevenirlo; dato in luce dal dottor* RICCARDO MEAD; *tradotto dal languaggio inglese nel Toscano... Colla giunta d'altri discorsi spettanti a questa materia indicati nella prefazione. In Firenze*, 1744, *in-4°.*

C'est la dissertation du célèbre *Richard Mead* sur la peste, traduite de l'anglois en toscan, à

laquelle le docteur *Gentili* a joint un discours sur le même sujet.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères ; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, *Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.*

DIX-SEPTIÈME CAHIER, OCTOBRE 1785.

Supplément aux six premiers Cahiers.

Le dix-septième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Helvelle blanche*, B. *Helvelle noire*, B. *Helvelle lisse*, B. *Helvelle jaune*, B. *Groseiller cassis*, L. *Groseiller épineux*, L. *Céraist aquatique*, L. *Céraist des champs*, L. *Lamier blanc*, L. *Lamier amplexicaule*, L. *Clavaire muscoïde*, L. *Clavaire jaune*, B.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin ; DIDOT le jeune, quai des Augustins ; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La souscription pour le papier de Hollande par année, ou pour six cahiers, est de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv.

Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéressant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

Nos 1, M. BERTHOLET.
2, 5, 6, 7, 10, M. GRUNWALD.
3, 4, 16, 17, 19, M. WILLEMET.
8, M. TH.
9, M. HUZARD.
11, 12, 13, 14, 15, 18, M. ROUSSEL.

Fautes à corriger dans le cahier de novembre 1785.

Page 363, ligne 29, *au lieu de* de, *lisez* en.
Page 394, ligne 7, pour les squirrhes, lisez comme des
Page 486, ligne 4, *au lieu de* Mantschappye, *lisez* Maatschappye.
Page 487, ligne 22, Swagrrman, *lisez* Swagerman.
Page 505, ligne 26, *vaisseaux*, lisez *vaisseaux absorbans.*

TABLE.

AVERTISSEMENT, Page iij
OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 1, *Avant-Propos*, Page 1
Topographie médicale de Melun, 8
Constitution de l'année 1780, observée à Paris à l'hospice S. Sulpice, 15
Observation sur un bubonocèle avec complication. Par M. Joyand, *méd.* 42

Observation sur une plaie d'arme à feu. Par M. Dolignon, *chir.* 47
Réflexions sur le traitement de quelques maladies chirurgicales Par M. Vermandois, *chir.* 51
Observation sur un corps étranger introduit dans l'urètre. Par M. Herail, *chir.* 78
Observ. sur un engorgement de la matrice. Par M. Herfent, *chir.* 80
Observ. sur un enfant né à terme & sans anus. Par M. Toutant Beauregard, 90
Observ. sur un enfant monstrueux auquel manquoit le cerveau & le crâne. Par M. Dolignon, 91
Mémoire sur les eaux thermales de Néris en Bourbonnois. Par M. Philippe, *apoth.* 94
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de novembre 1785, 113
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 116
Observations météorologiques faites à Lille, 119
Maladies qui ont régné à Lille, 120

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 122
Médecine, 129
Chirurgie, 141
Vétérinaire, 156
Anatomie, 157
Physiologie, 163
Matière médicale, 177
Pharmacie, 181
Botanique, 183
Histoire littéraire, 185
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, 190

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de janvier 1786. A Paris, ce 24 décembre 1785.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1786.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 2.

Topographie de la ville & de l'hôpital de Nemours ; par M. ROSE, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de cette ville.

NEMOURS, petite ville du Gâtinois François, eſt ſituée au 20e degré 22 minutes 40 ſecondes de longitude, & au

48e degré 15 minutes 10 ſecondes de latitude ſeptentrionale. Elle eſt percée de rues larges, ſpacieuſes & aérées. Sa poſition eſt dans un fond. La rivière de Loing la fait communiquer avec la Loire & la Seine, au moyen du canal de Briare, qui entoure une partie de la ville.

Lorſqu'on creuſa ce canal, les émanations des terres remuées, causèrent une grande mortalité, non-ſeulement parmi les ſoldats employés à ce travail, mais parmi les habitans de Nemours & ceux des environs. Les fièvres putrides & malignes, les charbons, les anthrax & les dyſſenteries, furent les maladies épidémiques qui affligèrent alors preſque tout le monde; pluſieurs perſonnes périrent même ſubitement, ſans avoir offert aucun ſymptôme de maladie, ſuivant l'obſervation de M. *Remi*, alors lieutenant du premier chirurgien du Roi, à Nemours (*a*).

(*a*) Ce n'eſt pas une choſe nouvelle que cette mortalité produite par les vapeurs qui s'exhalent de la terre lorſqu'on y fait des fouilles très-profondes ou très-étendues: on attribua à cette cauſe la peſte qui s'éleva à Rome, ſous le règne de Dioclétien; & perſonne n'ignore qu'il périt une très-grande quantité des ſoldats employés à établir les immenſes aqueducs de Maintenon, dans les plaines de la Beauce.

Les collines & les rochers qui entourent cette ville de tous côtés, & qui n'en ſont guère éloignés que d'une demi-lieue, ſont avec les prairies, les pépinières royales & les nouvelles plantations d'arbres, un payſage charmant, mais nuiſible à la libre circulation de l'air.

Pluſieurs ruiſſeaux d'une eau claire, limpide & argentée, mais chargée de ſélénite, deſcendent de ces collines, & ſe réuniſſent, pour ſe perdre dans le Loing par une ſeule embouchure.

Le terrain y eſt ſec & ſablonneux, mais le travail des habitans le rend fertile en grains, en légumes, & en vins de médiocre qualité. On y trouve un ſable léger très-blanc, dont on fait des glaces, des verres & des criſtaux auſſi beaux que ceux d'Angleterre ; on y trouve encore une terre argileuſe, compacte & liée, qui ſert de ciment pour bâtir les maiſons des payſans ; enfin, des carrières de pierres très-dures.

La ville de Nemours eſt fort ſujette aux inondations, tant à cauſe de ſa poſition dans un vallon, où ſe rendent les eaux qui tombent des collines circonvoiſines, & ſur les bords du Loing, qui eſt fort ſujet aux crûes ſubites, pour peu qu'il

tombe de pluie, qu'à cauſe des travaux nouvellement faits au-deſſus & au-deſſous de cette ville, afin de conſerver un volume d'eau conſtant & conſidérable, qui eſt néceſſaire pour aſſurer la navigation du canal.

Ce n'eſt en effet que depuis ces mêmes travaux, que les inondations ſont devenues auſſi fréquentes & auſſi conſidérables. Le terrain y eſt toujours humide, les caves ſont ſouvent remplies d'eau, les maiſons ſont plus ou moins endommagées; enfin, la terre & les prés adjacens, preſque toujours noyés, ne permettent plus d'y faire fleurir l'Agriculture comme autrefois. Les fièvres intermittentes, putrides & malignes, y ſont auſſi devenues plus communes. Depuis trente-ſix ans que je demeure à Nemours, je ne les avois jamais vues régner auſſi fréquemment que depuis 1770, époque d'une grande inondation. Les cauſes de ces fièvres ſe laiſſent appercevoir d'une manière plus ſenſible.

Preſque tous les matins & tous les ſoirs, dès que le ſoleil eſt près de diſparoître, il ſe forme un brouillard plus ou moins épais, des vapeurs aqueuſes qui s'élèvent de ce terrain humide, du Loing & du canal de Briare. A ces exha-

laiſons humides qui refroidiſſent les corps & frappent l'organe de la vue, il ſe joint encore des vapeurs plus inſalubres qui bleſſent l'organe de l'odorat. Ce ſont des émanations putrides que fourniſſent les tanneries remplies de peaux putréfiées, qu'on apporte de tous les environs, & ſur-tout de Paris, & qu'on fait macérer dans des foſſes d'eaux croupies.

Ce brouillard, continuellement répandu autour de Nemours, eſt ſur-tout dangereux pour ceux qui fréquentent, le ſoir ou le matin, les promenades ſituées ſur les bords de ces ſources d'infection; il leur cauſe des fluxions au cou, à la tête, ſur les yeux, ſur les dents, ſur les gencives, & même des douleurs rhumatiſmales très-cruelles. J'ai vu ces fluxions abcédées cauſer des fauſſes pleuréſies, des odontalgies, des otalgies, &c.

C'eſt ſur-tout pour les dents que l'air de Nemours eſt pernicieux. Les étrangers qui ſe fixent dans cette ville ſont, après quelques années de ſéjour, affligés de maux de dents, du gonflement & du ſaignement des gencives. Bientôt la mobilité & le déchauſſement des dents, les obligent de recourir aux gargariſmes, & même aux médicamens antiſcorbutiques: rien n'eſt plus commun, que de

voir ces perſonnes venues avec des dents auſſi blanches que bien plantées, les avoir d'abord jaunes, enſuite noires & cariées. Si ces étrangers parviennent à éviter ce dernier déſagrément, ils ne peuvent prévenir le déchauſſement des dents & le gonflement des gencives.

Il y a trente-ſix ans que j'arrivai à Nemours, muni d'excellentes dents, ſans avoir jamais éprouvé aucun mal aux gencives. J'ai voulu prévenir ces accidens, en uſant de précautions, tant préſervatives, que de propreté. Il ne m'a pas été poſſible de me ſouſtraire à l'endémie du lieu. Aujourd'hui toutes mes dents déchauſſées & mobiles, me laiſſent à peine la faculté de broyer longuement mes alimens.

On compte environ trois mille habitans à Nemours. Ils ſont, en général, d'un caractère doux. Les ménages ne s'y reſſentent pas encore de la diſſolution des mœurs. Les femmes aiſées y allaitent leurs enfans; mais celles du peuple les mettent en nourrice, afin de pouvoir travailler ſans embarras. Ceux-ci croiſſent & ſe développent lentement: ils ſont mous, pareſſeux & inconſtans. C'eſt, ſans doute, l'humidité du pays qui, en relâchant les fibres, énerve ainſi les facultés de l'ame;

puiſque ces enfans ne manquent pas d'eſprit naturel, & montrent de l'activité & de l'ambition, dès qu'ils ſont ſortis de leur pays.

Les hommes faits qui vivent dans l'aiſance, ou plutôt dans l'honnête médiocrité que comporte le peu de richeſſes du pays, trouvant peu d'occupation dans leur ville, y mènent une vie oiſive, monotone, & ſouvent chargée d'ennui, qui leur eſt préjudiciable ; auſſi ſont-ils ſujets aux affections de nerfs, à la mélancolie, aux engorgemens du foie & des autres viſcères. Ils ſont rarement attaqués de maladies inflammatoires, mais plus ſouvent de fièvres putrides, ſubintrantes & rémittentes, & quelquefois d'apoplexies. Ceux qui mènent une vie active & occupée, ſont moins ſujets aux affections mélancoliques & aux obſtructions ; ils vivent long-temps en général. On compte parmi eux quelques octogénaires, pluſieurs ſeptuagénaires, & encore plus de ſexagénaires : ils ſont, ſans doute, redevables de cette longue vie à leur ſobriété.

Le vin du pays, avec plus ou moins d'eau, ſert de boiſſon ordinaire ; le pain de froment pur, ou du moins avec très-peu de ſeigle, le gibier, la viande de boucherie, la volaille, &c. ſont les mets or-

dinaires & les plus recherchés des riches.

Les gens du peuple, qui jouiſſent d'une certaine aiſance, prennent tous les matins un peu d'eau-de-vie, & ils en augmentent & répètent la doſe, à proportion qu'ils avancent en âge; du reſte, ils ſont ſobres, ne buvant que de l'eau à leurs repas, ou bien de la piquette pendant l'hiver; les plus aiſés y ſubſtituent du cidre de pommes, de poires, du vin, de guignes, de ceriſes, ou de baies de genièvre.

Parmi ceux-ci, les gens de métier forment leur pain de deux parties de ſeigle & d'une de froment; les autres mêlent une partie d'orge avec deux de froment: ce dernier pain eſt compact, peſant, noir, & a très-peu de conſiſtance, ſur-tout lorſqu'il eſt anciennement cuit; il eſt fort indigeſte. Ils font leur ſoupe avec ce pain; ils font uſage de la viande de la dernière qualité, du lard, de la graiſſe de porc, du beurre, des légumes, &c. chacun ſuivant ſes facultés. Ils mangent ce même pain avec des légumes, des racines, & du fromage putréfié qu'ils appellent *Affiné*. Ils uſent encore beaucoup du tabac en fumée ou par le nez.

Ceux qui prennent trop d'eau-de-vie & de tabac, périſſent aſſez communément de quarante-cinq à cinquante ans;

ils ſont attaqués même avant trente-cinq, de tremblemens dans les membres, que ſuit bientôt l'hydropiſie aſcite ; mais, ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces gens ſont forts, vigoureux & très-rarement malades depuis vingt-cinq ans, juſqu'à trente-cinq ou quarante. Ceux qui tombent malades depuis trente-cinq ans juſqu'à quarante-cinq, ont toujours des maladies inflammatoires, dont ils guériſſent communément avec les ſecours de l'art, s'il ne s'y joint point de malignité ; car alors la diſſolution putride de leurs humeurs cauſe bientôt leur perte.

Les femmes de cette claſſe ne boivent point d'eau-de-vie ; mais, depuis une vingtaine d'années, elles prennent beaucoup de café au lait, ainſi que leurs petits enfans.

Les pauvres ſe vêtiſſent & ſe nourriſſent fort mal ; leur pain noir, compact & fort lourd, eſt compoſé d'une partie de ſeigle & de deux parties d'orge, d'avoine, ou même de ſarraſin, dans les mauvaiſes années. Leur ſoupe ſe fait avec très-peu de beurre & les légumes de la ſaiſon ; ils ne mangent point de viande : les légumes, les harengs & le fromage fait avec la partie caſéeuſe du lait & la preſſure, ſouvent ſi putréfié, qu'il fourmille de vers, ſont

leur régal ordinaire : ils ne boivent, que de l'eau, ou tout au plus de mauvais cidre.

Ces malheureux mal vêtus & mal nourris, exposés à toutes les vicissitudes de l'air, tantôt brûlés par le soleil, tantôt gelés par le froid, la pluie, les vents, &c. sont sujets aux vraies & fausses pleurésies, aux péripneumonies, aux éryspipèles, aux obstructions & aux catarrhes sur la poitrine. Les rhumatismes qui les fatiguent le plus, sont le lumbago, qui les courbe dès l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Il y a très-peu de vieillards parmi eux, ils sont, en général, si infirmes dès soixante ans, qu'ils renoncent à leurs occupations, & abandonnent leurs biens à leurs enfans, qui n'en attendant plus rien, les soignent très-mal, & les laissent périr de chagrin ; les exemples journaliers de cette horrible ingratitude, ne peuvent les détourner de cet usage ; dont ils sont successivement les victimes.

Les habitans de Nemours sont agriculteurs, ou artisans de tous métiers ; les tanneurs seuls en forment plus du tiers ; les peaux qu'on leur apporte des environs, & sur-tout de Paris, sont plus ou moins putréfiées, & répandent dans les rues une odeur infecte, principalement en été & dans les temps orageux ; elles

cauſent aux perſonnes mal-aiſées & voiſines des tanneries, des fièvres putrides & des anthrax plus ou moins malins.

Au mois d'août 1765, un ouvrier chargé de ramaſſer les peaux que les voituriers déchargeoient à la porte d'un tanneur, fut piqué à la tempe par une groſſe mouche, de l'eſpèce de celles qui dépoſent leurs œufs ſur la viande : à l'inſtant même de la piquûre, il reſſentit ſur le muſcle crotaphite une douleur ſi aigüe & ſi cuiſante, qu'il fut obligé d'abandonner ſon travail & d'aller ſe coucher, en jettant les hauts cris ; rien ne put calmer les douleurs ; la tête & le cou ſe gonflèrent & s'enflammèrent, la fièvre s'alluma & le délire ſurvint.

Je fus appelé environ dix heures après la piquûre : je lui trouvai l'œil droit fermé par le gonflement inflammatoire des paupières, une fièvre ardente avec tranſport au cerveau, un aſſoupiſſement & un grand accablement, dont il revenoit par intervalles, en pouſſant des cris affreux ; le pouls étoit précipité, gros & véhément, mais régulier dans ſes pulſations.

Je preſcrivis les boiſſons délayantes & relâchantes, de fréquens lavemens avec le petit-lait & les herbes émollientes ; je le ſaignai promptement du bras, & coup ſur

coup jusqu'à quatre fois. Les accidens persistant dans leur violence, je saignai du pied de quatre en quatre heures, jusqu'à quatre fois; je fis plusieurs scarifications profondes & en tout sens, sur le muscle crotaphite & sur le point piqué, qui étoit déja noir & gangrené, ensuite j'appliquai un cataplasme de pulpe des herbes émollientes.

Malgré tous ces secours, je ne pus obtenir que le troisième jour un suintement séreux & sanguinolent, d'une odeur cadavéreuse, par les scarifications. Vingt-quatre heures après, la suppuration devint louable, & détacha une escarre très-considérable : la déterſion fut prompte, & la guérison suivit de près. Une partie du muscle orbiculaire avoit été détruite, & la paupière supérieure ne pouvoit recouvrir l'œil; en quelques années les choses se sont remises à peu-près dans l'état naturel.

Tous les anthrax & furoncles que j'ai traités, & qui provenoient de ces causes, n'ont point eu de mauvaises suites, lorsque les malades ont été dociles. Je sai cependant qu'il en a péri, & même quelques-uns très subitement, entre les mains des charlatans; les chirurgiens mêmes ont échoué dans ces circonstances, lorsqu'ils

ont ſcarifié d'abord, & appliqué des eaux ſpiritueuſes, camphrées, &c.

Les ouvriers tanneurs peuvent être diviſés en pluſieurs claſſes, relativement à la manière dont ils ſe partagent leurs travaux; les uns reçoivent les peaux putréfiées des bouchers, & les dépoſent dans la rivière; d'autres les retirent de l'eau après leur macération, & les mettent dans des foſſes; ceux-là les pèlent ſur le bord de l'eau; ceux-ci les entaſſent dans de nouvelles foſſes, & les couvrent de tan ou de chaux éteinte; enfin les derniers les préparent avec de l'huile infecte de poiſſon.

Ces ouvriers ſont donc continuellement au milieu des peaux, & ſur le bord de l'eau, preſque tout nus, pour être plus libres dans leurs mouvemens; ils ont tantôt chaud & tantôt froid; ils ſont expoſés aux brouillards, à la pluie & aux mauvais temps; ils reſpirent un air chargé d'émanations putrides, ou des parties ſalines & cauſtiques de la chaux.

Auſſi ſont-ils ſujets aux clous, aux anthrax, charbons & panaris, aux fièvres intermittentes (plus en automne qu'au printemps,) aux fièvres putrides & malignes, aux maladies inflammatoires; telles que les éryſipèles, les vraies & fauſſes

pleuréſies, les vraies & fauſſes eſquinancies, aux ophthalmies, aux maux de dents, aux fluxions ſur les gencives & ſur la tête, aux douleurs rhumatiſmales & aux obſtructions.

Mais la maladie la plus commune & la plus dangereuſe pour ces artiſans, c'eſt la bouffiſſure, ſoit univerſelle, ſoit partielle, ſur-tout celle des jambes; cette bouffiſſure, qui dans le commencement ne paroît qu'en hiver, & diſparoît du moins en partie pendant l'été, n'inquiète point cette ſorte de gens, qui négligent d'y remédier; elle devient en vieilliſſant plus difficile à guérir & plus conſidérable. Ce n'eſt que lorſqu'elle les empêche enfin de travailler, qu'ils appellent du ſecours; mais malheureuſement on ne peut plus eſpérer de les guérir, s'ils ont le blanc des yeux teint en jaune, ſi la reſpiration eſt gênée, & ſi la bouffiſſure participe de l'œdème. L'hydropiſie de poitrine, l'aſcite, & ſouvent l'anaſarque ſurviennent, & les malades périſſent bientôt, ſur-tout ceux qui buvoient trop d'eau-de-vie.

En général les tanneurs ne vieilliſſent point, ce qu'on peut attribuer en partie à leur intempérance & à leur mauvaiſe conduite, vu qu'ils vont s'enivrer dans

les cabarets tous les dimanches & jours de fêtes, & que ne pouvant ſe rendre chez eux, ils paſſent ſouvent la nuit dehors, expoſés à toutes les injures du temps.

Les vents varient beaucoup à Nemours, où ils ne parviennent qu'en ſe gliſſant avec plus ou moins de violence entre les collines qui entourent cette ville de tous côtés. Le vent du Sud-Eſt, eſt celui qui paroît influer le plus ſur les habitans, ſur-tout dans les temps chauds & humides; ſans doute parce qu'il paſſe d'abord ſur une prairie de plus de quinze lieues de long, arroſée par des rivières, des ruiſſeaux, des foſſés & des lacs, dont il enlève des émanations putrides & aqueuſes, qu'il porte enſuite ſur la ville, ſous la forme de brouillards; ce qui cauſe au printemps, & ſur-tout en automne, beaucoup de fièvres intermittentes, putrides & catarrhales. J'ai obſervé cette influence du vent du Sud, dans la ville & dans les fauxbourgs, ſur tout chez les habitans voiſins de la prairie & des rivières.

J'ai remarqué que dans les années chaudes & sèches, où les brouillards de la nuit ſont conſidérables, les fièvres intermittentes, putrides & malignes, ont été accompagnées de taches pétéchiales très-abondantes & fort meurtrières; c'étoit

principalement les gens du peuple, & ſur-tout les pauvres, qui en étoient les victimes.

Les filles de Nemours deviennent nubiles depuis quatorze juſqu'à ſeize ans; celles du peuple, un peu plus tard que les filles aiſées; elles ſont même ſujettes, à cette époque critique, aux pâles couleurs; mais l'exercice, les pédiluves & quelques ſaignées du pied leur procurent bientôt leurs règles.

Les groſſeſſes & les accouchemens y ſont heureux, en général; mais les femmes ſe délivrent avec peine du placenta, qui eſt épais & très-adhérent à la matrice, dont on ne peut ſouvent le détacher, ſans expoſer les femmes à des pertes de ſang conſidérables.

Les enfans du peuple ſont forts, gras, blancs & vigoureux, tant qu'on les allaite; ils ſont ſujets à une inflammation éryſipélateuſe, qu'on appelle dans le pays, *feu de Saint-Antoine*. Leur peau eſt rouge, tendue & comme bourſoufflée par-tout le corps; elle ne cède que très-peu à la preſſion; la reſpiration devient courte & élevée, les yeux ſont fermés; le corps ſans conſiſtance & ſans maintien: ces enfans paroiſſent abſorbés, refuſent de prendre le teton, & ne jettent aucun cri; la

rougeur de la peau eſt univerſelle ou partielle, paſſant ſouvent d'une partie à l'autre; & dans ce cas, elle m'a paru plus dangereuſe. En moins de vingt-quatre heures, les enfans périſſent, avec une pâleur qui ſurvient ſubitement, dans les bras de leurs nourrices, au moment qu'elles s'y attendent le moins.

Ce n'eſt qu'à l'extrémité qu'on appelle les gens de l'art, après avoir épuiſé toutes les reſſources du charlataniſme & de la ſuperſtition. Les moyens qui m'ont réuſſi, lorſque j'ai été appellé à temps, ſont une légère infuſion de ſureau, coupée avec moitié lait, & ſucrée, pour boiſſon ordinaire; je faiſois encore envelopper l'enfant dans des linges trempés dans l'infuſion de fleurs de ſureau, par deſſus leſquels on appliquoit des linges chauds qu'on renouvelloit ſouvent, afin d'entretenir une douce chaleur. Peu d'heures après, lorſque la maladie devoit ſe terminer heureuſement, l'enfant urinoit, rendoit des vents, ſe réveilloit en ſouriant, dans moins de douze heures prenoit le teton & ſe ranimoit; l'inflammation diſparoiſſoit, il ſe faiſoit une légère deſquammation farineuſe de la peau, que les nourrices enlevoient avec un peu d'eau tiède & de lait, & l'enfant étoit guéri. Il ne ſe

ſalit que pluſieurs jours après cette maladie ; les nourrices emploient les ſuppoſitoires de ſavon, pour les faire évacuer, & calmer les douleurs de coliques qu'ils éprouvent ſouvent dans ces circonſtances.

La dentition des enfans ſe fait rarement ſans une inflammation des gencives, avec un gonflement & une ſalivation conſidérables ; ſi on n'y remédie à temps, l'inflammation gagne la gorge & les étrangle ; lorſqu'on s'y prend de bonne heure, on réuſſit ſouvent à les guérir, ou du moins à les diſpoſer à la guériſon, en employant les moyens ſuivans : une décoction de racine de guimauve & de figues graſſes, mêlée avec un tiers de lait de vache, dont on humecte la bouche de ces enfans avec un petit pinceau de linge fin ; des cataplaſmes de mie de pain ou de farine de lin, dans une décoction de guimauve qu'on applique ſur la gorge & ſur le bas-ventre (qui dans ce cas eſt preſque toujours météoriſé & douloureux) ; mais s'il ſurvient des convulſions, l'enfant meurt bientôt, en exhalant une odeur cadavéreuſe.

On nourrit les enfans qu'on sèvre, avec des panades, des œufs frais & d'autres bonnes nourritures, juſqu'à l'âge de trois à quatre ans. Les gens du peuple les font

paſſer alors trop ſubitement à leur mauvais régime ; bientôt ces enfans perdent leur embonpoint, leur teint frais, blanc, vermeil & gras ; ils bruniſſent en maigriſſant ; la plupart éprouvent des ophthalmies, des gonflemens aux glandes, ſurtout à celles du cou, des écoulemens purulens derrière les oreilles, des boutons ſur différentes parties du corps, qui ſe terminent par des croûtes plus ou moins épaiſſes, & des maux de gencives ; leurs dents tombent, après s'être noircies & cariées ; ils reſtent dans cet état juſqu'à l'âge de neuf à dix ans, qu'ils reprennent leur embonpoint & leur belle couleur. La dépuration des humeurs ayant été opérée par ce travail pénible & critique, les adoleſcens conſervent leur fraîcheur & jouiſſent enſuite d'une très-bonne ſanté : on a remarqué conſtamment que ce ſont ceux qui ont le plus ſouffert pendant leur enfance, qui deviennent les plus forts & les plus robuſtes.

Chez la plupart des jeunes filles qui approchent de l'âge de dix à douze ans, l'épine dorſale ſe contourne de l'un ou l'autre côté ; l'une des omoplates s'élève plus que l'autre, le ſternum ſe bombe, les vraies côtes ſe rapprochent, & l'os des îles du même côté s'élève : dans d'autres,

le ſternum paroît aplpati & comme enfoncé, les clavicules plus ſaillantes, le baſſin étroit, & le pubis fort arqué : j'en ai vu pluſieurs dont les vraies côtes étoient preſque collées enſemble. Toutes ces filles marchent penchées & ſouffrant conſidérablement de la poitrine, ayant la reſpiration gênée & très-courte ; ces accidens font périr beaucoup de filles pendant leur croiſſance, d'autres reſtent eſtropiées & contrefaites ; ces difformités ſe corrigent en partie dans celles qui grandiſſent beaucoup, une fois qu'elles ſont bien réglées. Juſqu'à cette époque, les mères doivent trembler pour la taille de leurs filles ; j'en ai connu de très-bien faites juſqu'à l'âge de douze à treize ans, qui ſont alors devenues ainſi contrefaites en moins de dix mois, & qui ſe ſont trouvées, après l'apparition de leurs règles, auſſi difformes que celles dont la taille s'étoit gâtée plus tôt.

Les petits garçons ne ſont pas expoſés à une pareille difformité : il eſt rare d'en trouver de contrefaits ; ſeroit-ce à raiſon du plus grand exercice qu'on leur laiſſe prendre dès l'âge de dix à douze ans ? J'ai même obſervé que depuis qu'on n'uſe plus de corps à baleines, les mauvaiſes tailles ſont devenues moins communes.

Les filles affligées de ces difformités, ſont ſujettes aux crachemens de ſang, à l'aſthme, & pluſieurs meurent d'hydropiſie de poitrine. La plupart des autres, attaquées d'hémoptyſie dès l'âge de dix-ſept, dix-huit ou vingt ans, périſſent de pulmonie. Les hémoptyſies & les apoplexies ſont devenues plus communes, depuis que les travaux faits pour le canal de Briare, ont rendu le pays plus humide.

La rougeole & la petite-vérole reviennent périodiquement à Nemours, tous les quatre ou cinq ans; elles ſont alors épidémiques, & ſe compliquent quelquefois; elles ſont ordinairement précédées de la vérolette, ou petite-vérole-volante. La coqueluche eſt encore une maladie périodique du pays, qui revient tous les ſix ans: il y a eu des années où ces trois maladies attaquoient tous les enfans à la fois, tantôt ſéparément, & tantôt réunies.

Dans l'eſpace de trente-quatre ans, je n'ai traité que deux rougeoles & trois petites-véroles dans la communauté des religieuſes chargées de l'éducation des jeunes filles, encore a-t-on pu ſoupçonner que ces deux maladies avoient été communiquées aux religieuſes & aux penſionnaires, par des petites filles de la ville, qui venoient d'éprouver ces deux maladies,

& qui étoient retournées aux écoles, ſéparées cependant de la communauté. Ces obſervations confirment l'opinion de M. *Paulet*, qu'on peut ſe garantir de la contagion de la petite-vérole, lors même que l'épidémie fait le plus de ravage, en évitant ſoigneuſement de communiquer avec les convaleſcens.

La petite-vérole & la rougeole ſont, en général, ſi peu dangereuſes à Nemours, qu'on n'appelle les gens de l'art pour les traiter, que lorſqu'il s'y joint quelque ſymptôme alarmant; mais il n'eſt ſouvent plus temps de recourir à eux, lorſque ces maladies ſont compliquées de putridité ou de malignité, d'autant plus que les parens s'oppoſent à l'emploi des remèdes efficaces, tels que la ſaignée, les véſicatoires, l'émétique & les purgatifs. L'accident qui m'a le plus effrayé, eſt le ptyaliſme, qui arrive du ſept au onze dans les petites-véroles confluentes, & du trois au quatre dans la rougeole, lorſque ces maladies ſont compliquées de putridité & de malignité. Il m'a été ſouvent impoſſible de prévenir la ſuppreſſion de la ſalivation, & d'empêcher les malades de périr comme étranglés, avec une oppreſſion auſſi forte que cruelle; je n'ai pu ſauver qu'un très-petit nombre des

enfans & des adultes qui ont eu le malheur d'être affligés de ce terrible ſymptôme.

La coqueluche quoique périodique, ainſi que je l'ai dit, eſt variée chaque fois dans ſes ſymptômes, & demande un traitement différent, ſuivant les circonſtances. Les ſaignées conviennent, lorſqu'elle eſt compliquée de fièvre & du ſaignement de nez; l'émétique & l'ipécacuanha ſont utiles dans les années pluvieuſes; le kermès réuſſit mieux dans les années sèches, dont l'hiver a été rigoureux, & l'été chaud; les vomitifs m'ont paru, dans ce cas, irriter & augmenter la toux. J'ai toujours employé les opiatiques avec avantage, depuis qu'un medecin étranger m'en fit connoître l'utilité, par ſes ſuccès dans le traitement de la coqueluche, en 1767. Je n'ai pas obtenu d'auſſi bons effets des huileux, des mucilagineux & des bouillons gras, qu'on prodigue dans ces maladies; je leur préfère les adouciſſans diaphorétiques & béchiques, tels que les fleurs de ſureau, de violettes, d'althéa, de bouillon blanc, le capillaire, &c. J'uſe des minoratifs, quand j'apperçois dans les crachats des ſignes de coction: en général, les parens ſoignent eux mêmes cette maladie, & n'appellent les gens de l'art, que lorſqu'elle eſt com-

pliquée de putridité & de malignité ; mais ils réclament alors ſouvent trop tard les ſecours de la médecine.

Les perſonnes d'un tempérament phlegmatique & pituiteux, ſont plus difficiles à guérir que ceux d'un tempérament bilieux & ſanguin, qui guériſſent auſſi plus promptement, mais dont les quintes ou accès ſont plus ſuffocans & plus fatiguans; la maladie eſt auſſi plus tenace l'hiver que l'été. Dans la dernière épidémie, quelques malades ont pris d'eux-mêmes de la limonade cuite, & s'en ſont bien trouvés.

Une eſpèce d'affection ſcorbutique, qui attaque la bouche & carie les dents, eſt endémique à Nemours : les enfans à la mamelle n'en ſont pas exempts ; ils éprouvent d'abord une ſalivation abondante d'une humeur glaireuſe, & par fois ſanguinolente & de mauvaiſe odeur ; les glandes maxillaires, buccales & labiales, ſe gonflent ; la langue s'épaiſſit au point de les empêcher de teter & de gêner la reſpiration ; les glandes maxillaires s'abcèdent : mais les enfans ſe rétabliſſent facilement, ſi on leur preſcrit des antiſcorbutiques, & ſi on en fait prendre à leurs nourrices.

A l'âge de ſept, huit ou dix ans, ils ſont encore expoſés à la même maladie, qui

qui carie les dents de lait : après la chûte de celles-ci, il en pouſſe d'autres blanches & belles, qui jauniſſent, noirciſſent & ſe carient auſſi bientôt. Quand ces enfans ſont débiles & cacochymes, il leur ſurvient une leucophlegmatie ou des obſtructions méſentériques, & enfin des taches violettes ; ils ſont alors incurables & périſſent en peu de temps : leur mort eſt ſouvent annoncée par l'hémorrhagie des gencives ; le changement d'air eſt, pour eux, le meilleur remède contre cette terrible maladie.

Il y a peu de choſe à dire ſur l'hôpital de Nemours, qui eſt très-petit, & qui, par conſéquent, ne peut recevoir qu'une petite quantité de malades. Il n'y a que ſix lits d'hommes & quatre de femmes ; les ſalles dans leſquelles ces lits ſont placés ſont peu aérées ; & en viſitant l'hôpital, on eſt frappé du contraſte qu'offrent la grandeur de l'égliſe qui y eſt jointe, & du peu d'eſpace qui a été accordé aux malades. Au reſte, les ſœurs hoſpitalières qui ſervent les pauvres dans cette maiſon, ſuppléent par leurs ſoins & par leur vigilance aux défauts du local.

RÉFLEXIONS.

La description de Nemours est d'autant plus remarquable, que les réflexions les plus intéressantes s'y trouvent amenées sans effort, & que l'on y découvre, sous un voile modeste, un observateur également éclairé & sensible. Le sol de cette ville étant sec & sablonneux combat l'humidité qu'y ont apportée le voisinage des canaux, & la stagnation forcée des eaux du Loing; & il y a tout lieu de croire que si l'on trouvoit le moyen de prévenir les inondations auxquelles la crue subite de cette rivière donne lieu, on verroit disparoître les fièvres intermittentes qui y sont si communes depuis quelques années. En effet, la réproduction périodique des fièvres intermittentes dans un pays est si fort la preuve d'une humidité surabondante, qu'on pourroit, avec assez de justesse, s'en servir comme d'un moyen de comparaison, pour juger du degré d'humidité qui règne dans les différens lieux. En Picardie, en Xaintonge, auprès des marais de Rochefort, sur les bords du Martigue, les fièvres intermittentes règnent plus ou moins fréquemment, suivant l'intensité de l'humidité; & en So-

logne, petite partie de l'Orléanois, conſtamment inondée, elles y ſont ſi communes, qu'il eſt fort peu de maiſon où il ne ſe trouve des fiévreux dans quelque ſaiſon de l'année que ce ſoit.

C'eſt dans la dernière claſſe du peuple, & particulièrement chez les enfans, que l'on reconnoît l'influence d'un pays. Les premiers n'ont, pour ainſi dire, pas d'arme à oppoſer aux injures de l'air; & les ſeconds en éprouvent ſenſiblement les effets, même lorſqu'ils ſont nés au ſein de l'abondance. Or d'un côté la ſanté foible & délicate des ouvriers de Nemours, les maladies auxquelles ils ſont ſujets, & leur vieilleſſe accélérée, font voir des ſolides relâchés, & une circulation peu vive; tandis que de l'autre, les accidens répétés auxquels les enfans ſont expoſés, la carie des premières dents, le travail pénible de la nature pour le paſſage de l'enfance à l'adoleſcence, prouvent l'abondance des mauvais ſucs, & une fibre trop foible pour bien aſſimiler.

C'eſt à ce défaut d'énergie dans le tiſſu cellulaire, qu'il faut attribuer la diſpoſition que les jeunes filles de Nemours ont à la gibboſité. L'oſſification eſt retardée chez tous les enfans délicats &

cacochymes ; mais l'exercice, l'air & la diſſipation l'achèvent, & la perfectionnent chez les garçons vers l'âge de la puberté ; tandis que la foibleſſe naturelle, la vie ſédentaire, & la langueur ordinaire de la menſtruation, la retardent chez les jeunes filles. Cependant tous les médecins ſeront de l'avis de M. Roſe, en attribuant la cauſe déterminante de la diſtorſion de l'épine à l'uſage des corps. Par cette habitude dangereuſe que les médecins combattent en vain depuis long-tems, l'action muſculaire eſt affoiblie, la poitrine eſt reſſerrée dans ſa partie la plus évaſée, & les épaules ſont rejetées en arrière d'une manière forcée. Mais c'eſt en vain qu'on veut enchaîner la nature. Les parties comprimées & rejetées travaillent perpétuellement à ſe ſouſtraire à l'état de gêne & de contrainte dans lequel elles ſont. Une des épaules s'élève machinalement, ce qui amène néceſſairement le renfoncement des côtes du côté oppoſé, & enſuite la diſtorſion de l'épine.

M. Roſe a bien ſenti que le régime que l'on fait ſuivre aux enfans ſevrés eſt propre à favoriſer ces vices, & la médecine rendroit un ſervice très-eſſentiel, ſi elle pouvoit parvenir à faire connoître

& ſentir aux gens du peuple les moyens de conſerver les enfans.

Les remarques de M. Roſe ſur les mauvais effets que produit la boiſſon de l'eau-de-vie, ſont fort juſtes & fort préciſes. Les deux points les plus eſſentiels y ſont très-bien ſaiſis. L'embonpoint, la force qui diſtinguent ces hommes pendant quelques années, & enſuite le relachement univerſel qui y ſuccède, & qui produit l'hydropiſie. On reconnoît le coup d'œil du praticien dans la remarque ſuivante; ſavoir, que ceux qui ont le blanc de l'œil jaune ne guériſſent jamais: & c'eſt un des points lumineux de la médecine, dans leſquels la théorie s'unit parfaitement à la pratique.

L'obſervation ſur la maladie des tanneurs eſt très-intéreſſante par elle-même, & par la manière dont elle eſt détaillée; mais il ne paroît pas prouvé que les accidens ſurvenus après la piqûre ſoient dus à l'air dans lequel vivoit habituellement le malade, ou à des miaſmes pompés par la mouche dans l'atelier du tanneur, & introduits dans la bleſſure qu'elle a faite avec ſon dard. Une piqûre faite dans une partie tendineuſe par une épingle, par une épine, ou par tout autre inſtrument fin & acéré, a produit

plus d'une fois des accidens de cette nature, comme on en voit la preuve dans les auteurs qui ont recueilli les obſervations de chirurgie.

Ce que dit M. *Roſe* ſur les maladies auxquelles ſont ſujets les enfans nouveau-nés, mérite la plus grande attention. On connoît ces rougeurs & ces véſicules auxquelles on donne le nom de feu Saint-Antoine dans pluſieurs pays. On a vu dans les obſervations de l'hoſpice de Vaugirard, que pluſieurs enfans arrivés des Enfans-Trouvés mouroient ſans avoir d'autres ſymptômes qu'une tuméfaction œdémateuſe. Les perſonnes accoutumées à voir un grand nombre d'enfans nouveau-nés ſavent que ceux qui naiſſent avec un épiderme très-rouge, s'en dépouillent dans le premier mois. Mais nous ne connoiſſons pas d'auteur qui ait parlé de l'eſpèce d'affection décrite par M. *Roſe*. Tout ce que l'on peut dire, c'eſt que d'après le traitement ſimple & bien entendu qui lui a réuſſi, on pourroit l'attribuer à une ſuppreſſion de tranſpiration qui produit une tenſion inflammatoire & ſpaſmodique dans l'organe de la peau, puiſque c'eſt en donnant l'eau de ſureau ſucrée à l'intérieur, & en employant des toniques à l'extérieur, qu'il a guéri.

Dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie le millet se trouve décrit sous le nom d'affection scorbutique des enfans.

On penseroit d'abord que l'espece d'affection scorbutique que M. *Rose* attribue aux enfans, est du même genre; mais ce qui empêche de le croire, c'est qu'il n'a pas parlé des petites pustules blanches qui caractérisent cette maladie, & qu'il étoit trop bon observateur pour avoir oublié de décrire ce symptôme, s'il eût existé.

Nous venons de perdre l'auteur de cette topographie qui, par son zèle à servir les pauvres dans l'hôpital de Nemours, & par ses succès dans le traitement d'un grand nombre de maladies épidémiques, réuniſſoit tous les titres qui devoient le rendre cher à ses concitoyens, & pour mériter les regrets de ceux qui connoissent le prix des hommes utiles à l'humanité.

DIVERSES OBSERVATIONS

SUR LA FIEVRE PUERPÉRALE.

PREMIERE OBSERVATION.

Fièvre laiteuſe extraordinaire, ſuivie d'anaſarque & d'autres accidens, qui ont cauſé la mort au bout de pluſieurs mois; par M. LA PEYRE, médecin de l'hôpital d'Auch, 1780.

Une femme de vingt-huit ans, déja mère de deux enfans, accoucha, vers le 15 de février, avec aſſez de facilité; mais l'extraction pénible & douloureuſe du placenta, & la perte abondante qui ſuivit la ſection du cordon ombilical, qui ne fut ni froiſſé ni lié, firent une telle impreſſion, & produiſirent un tel changement dans l'ordre & l'économie des fonctions qui devoient naturellement avoir lieu, que le lait ne ſe porta point du tout aux mamelles, et que la fièvre ſaiſit bientôt cette malade.

Ce ne fut pas une fièvre de lait ordinaire, mais bien une fièvre aigüe, qui redoubloit tous les jours, & qui étoit

ſouvent accompagnée de ſyncope. Les vidanges coulèrent quelque tems, mais non aſſez abondamment pour ſuppléer à l'évacuation du lait, qu'auroit procurée la nourriture de l'enfant. La fièvre perſiſtant toujours avec redoublement, la malade devint bouffie dans toute l'habitude du corps. Un chirurgien de la ville, qui fut conſulté alors, la purgea.

Quinze jours après, le 11 avril, cette malade fut conduite à l'hôpital. Je lui trouvai une fièvre continue avec des redoublemens chaque jour, mais plus forts de deux jours l'un. La poitrine étoit gênée, le pouls foible, mais très-fréquent; la peau étoit aſſez conſtamment diſpoſée à la ſueur; la bouffiſſure me parut d'un blanc jaunâtre. L'œil étoit triſte, & le ventre bourſoufflé, ſans être dur. Les urines couloient peu; il y avoit de tems à autre des accidens ſpaſmodiques, & les forces étoient déja ſi énervées, que la malade ne pouvoit pas remuer une jambe ſans le ſecours d'un aide.

Tout le tiſſu cellulaire étant imbibé d'une humeur laiteuſe auſſi conſidérable, & l'état des forces ne donnant aucun eſpoir pour la réſorbtion, je m'attendis à voir des infiltrations de mauvaiſe nature, plutôt que des congeſtions dépuratoires

& critiques. Effectivement il ſurvint en peu de jours des engorgemens ſuivis de gangrène dans les endroits les plus expoſés à la compreſſion, au bas de l'épine du dos, & ſur le grand trochanter de la cuiſſe gauche. Le ſeul ſigne favorable que préſentoit la malade, c'étoit la conſervation de ſon appétit ; mais je n'en étois point raſſuré, & cependant je faiſois d'autant plus d'attention à cette maladie, que je ne me ſouvenois pas d'en avoir jamais traité, ni vu traiter de ſemblable.

Du premier moment, je mis en uſage les légers ſudorifiques pour boiſſon, & je preſcrivis en même tems une potion tonique diurétique & calmante. Ces remèdes apportèrent du ſoulagement aux douleurs, & parurent relever les forces. Les ſyncopes diſparurent bientôt, & au bout de huit jours les urines devinrent aſſez abondantes & laiteuſes ; car je crois devoir donner ce nom à des urines qui contenoient une très-grande quantité de flocons blancs. Ces urines ſe ſoutinrent pendant ſix jours, ce qui me donna de l'eſpoir. Il fut encore confirmé pendant quelques jours ; car quoique je viſſe ſuccéder à ces urines blanchâtres une urine ſédimenteuſe, je remarquois qu'il s'étoit

établi une ſueur qui pouvoit être favorable, ſi elle perſévéroit.

Le 30 avril, je m'apperçus qu'il y avoit des taches gangreneuſes au bas de l'épine, avec un engorgement conſidérable aux environs. Je fis faire des fomentations aromatiques & ſalines. L'on employa promptement les digeſtifs animés & la décoction de quinquina, dont je fis en même tems uſer à l'intérieur.

Dans le courant du mois de mai, la bouffiſſure du corps diminua, mais les points ulcérés & gangréneux ſe propagèrent & ſe multiplièrent. Toutes les chairs qui avoient d'abord paru ſphacélées au bas de l'épine dorſale, furent rongées & miſes en fonte par une ſuppuration lente & de mauvaiſe nature, qui attaqua les os, où la carie fut bientôt ſenſible. La cuiſſe gauche ſe groſſit conſidérablement par une tuméfaction œdémateuſe; & il s'établit, vers le grand trochanter, un ulcère noirâtre, ſur lequel la pierre infernale mordoit à peine.

Les premiers jours de juin la cuiſſe droite devint à ſon tour très-groſſe, & cette œdématie étoit accompagnée de beaucoup de douleur. Cependant la maigreur du reſte du corps étoit extrême, & la fièvre perſiſtoit toujours avec le

même caractère. L'appétit qui jusqu'alors s'étoit bien soutenu, devint moindre, mais cependant la langue étoit belle, la malade mangeoit encore, & digéroit de manière à avoir les excrétions du ventre comme les personnes qui jouissent de la meilleure santé. La malade, quoique immobile, dormoit; la chaleur n'étoit pas mordante; mais le défaut de ton qui, dans les extrémités inférieures & dans le tiers inférieur du tronc, sembloit s'approcher de la paralysie, le reflux purulent, le marasme & la longueur de la maladie qui avoit absolument épuisé les forces, ne permettoient plus d'espérer ni une bonne suppuration, ni un mouvement critique.

Le 15, je la crus sans ressource; le 22, la cuisse droite s'ouvrit deux travers de doigts au dessus de la tête du fémur, & donna au moins quatre livres d'un pus sanieux & fétide, qui paroissoit venir de l'aine. Cette suppuration a duré quelques jours, & la malade est morte le 16 juillet dans l'état le plus triste & le plus déplorable.

IIe OBSERVATION,

Fièvre puerpérale jugée par un dépôt laiteux considérable à la marge de l'anus; par M. LE BRISE-ORGUEIL, médecin des hôpitaux de Melun.

Une femme, dont la grossesse avoit été fort heureuse, accoucha le 10 octobre 1784, & tout sembloit aller au mieux pendant les deux premiers jours qui suivirent sa couche. Mais le troisième jour, la fièvre se déclara très-vivement; le ventre devint extrêmement douloureux, & se météorisa. Les seins se flétrirent, & il s'établit un dévoiement blanchâtre & fétide très-considérable. La malade ne fut confiée à mes soins que dans la journée du quatrième jour. Je trouvai tous les symptômes ci-dessus décrits, & de plus un pouls petit, concentré & la tête égarée. A ces signes allarmans, je reconnus sans peine cette maladie, connue sous le nom de *fièvre puerpérale*, maladie autrefois si redoutable, mais aujourd'hui beaucoup moins dangereuse, graces aux lumières que M. *Doulcet* a répandues sur son traitement.

Cependant le mémoire sur la méthode de M. *Doulcet*, bien loin de me rassurer, devoit m'inspirer la plus grande frayeur,

puiſqu'il y eſt dit que, quelques heures plus tard que le premier inſtant de l'apparition des ſymptômes, toute eſpèce de remède devient infructueux. Mais quoique je craigniſſe beaucoup d'avoir manqué le moment précieux qui doit aſſurer l'efficacité du remède principal de M. *Doulcet*, je crus cependant qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de l'adminiſtrer très-promptement. En conſéquence, je donnai l'ipécacuanha à la doſe de vingt grains ; & après l'effet de ce vomitif que j'avois à deſſein doſé un peu plus qu'il n'eſt preſcrit dans le mémoire ſur la méthode de M. *Doulcet*, je mis en uſage la potion huileuſe, en doublant encore la doſe de kermès ; mais je ne changeai rien à la boiſſon de graine de lin & de ſcorſonnere qui eſt preſcrite dans le même ouvrage.

Le cinquième jour, je perſévérai dans l'uſage de la potion inciſive & de la tiſanne adouciſſante ; mais comme la tête s'égaroit de plus en plus, je fis appliquer un large véſicatoire à la jambe droite. Cette opération a paru déterminer une amélioration à laquelle les autres remèdes avoient certainement beaucoup contribué. Dès le ſoir le pouls s'eſt élevé, la tête s'eſt rétablie, & ſans que le dévoie-

ment ait ceſſé, la douleur & la tenſion du ventre étoient à peine ſenſibles.

Le mieux ſe ſoutenant les jours ſuivans, je me ſuis hâté de purger la malade avec deux onces de manne & deux gros de ſel de duobus. J'ai répété cette purgation de trois en trois jours pendant près de trois ſemaines. Pendant ce tems j'entretenois avec le plus grand ſoin la ſuppuration du véficatoire. Je faiſois prendre à la malade une boiſſon légèrement diaphorétique, compoſée avec une petite quantité de roſeau de Provence, de bourrache & de vulnéraires Suiſſes, infuſés dans l'eau bouillante, & j'inſiſtois ſur un régime ſévère avec d'autant plus de raiſon, que la fièvre ne diſcontinuoit pas. Dans la quatrième ſemaine, je purgeai la malade un peu plus fortement, en ajoutant à la médecine ordinaire deux gros de follicules & un gros de rhubarbe concaſſé; mais tous ces moyens n'ont point empêché que quelques jours après cette dernière médecine, il ne ſe ſoit formé, près de la marge de l'anus, un dépôt qui a fourni, pendant près d'un mois, une quantité conſidérable de matière purulente & laiteuſe.

La malade, à compter de ce moment, a été tous les jours de mieux en mieux.

L'époque de ce dépôt critique a été celle de sa guérison ; mais la convalescence n'a été parfaite que du moment où le foyer laiteux & purulent a été tari.

IIIe. OBSERVATION.

Fièvre puerpérale, accompagnée de symptômes inflammatoires, dans laquelle les secours furent trop tardifs ; par M. DUFAU, médecin de l'hôpital de Dax.

Le 6 septembre 1785, on me fit voir à l'hôpital une fille qui y étoit accouchée le 3 au matin, & qui, depuis ce moment, avoit toujours été de plus en plus mal. Le chirurgien accoucheur me dit qu'elle avoit perdu beaucoup de sang pendant & après l'accouchement ; qu'ensuite la fièvre s'étoit établie, & qu'il s'y étoit joint des accidens qui l'alarmoient.

Je trouvai cette malade avec beaucoup de fièvre ; le pouls étoit plein, & très-fréquent, la tête très-douloureuse ; le bas-ventre étoit si tendu & si sensible, qu'elle ne pouvoit souffrir la pression la plus légère sur le ventre, & la douleur qui se faisoit sentir à la région hypogastrique étoit encore plus forte que celle de la tête. Ces

ſignes me paroiſſoient bien indiquer une inflammation de matrice ; mais faiſant attention à l'état des mamelles qui étoient vides & flaſques, & à la phyſionomie qui paroiſſoit très-abattue, je penſai que le défaut de la révolution laiteuſe étoit une des principales cauſes de cette maladie, & qu'il falloit diriger mon traitement d'après cette complication. En conſéquence, je commençai par donner à la malade quinze grains d'ipécacuanha. L'après-midi, les ſymptômes inflammatoires perſiſtant dans toute leur force, je la fis ſaigner, & je preſcrivis des lavemens émolliens, des fomentations de même nature, & des boiſſons adouciſſantes.

Le 7, tout fut dans le même état ; on continua les mêmes ſecours, & on y ajouta dans la matinée deux onces de manne, & le ſoir une demi-once de ſyrop diacode. Le 8, au matin, la tenſion du bas-ventre s'étoit étendue juſqu'à l'épipaſtre, & la douleur étoit toujours très-vive. La violence des douleurs, l'inutilité de tous les ſecours adminiſtrés, me firent conſeiller un bain tiède, quoique je viſſe bien qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer. Le bain parut calmer les douleurs, la malade dit qu'elle s'y trouvoit bien ; mais ce calme ſubit annonçoit, à cette épo-

que, que plusieurs des parties affectées passoient à la gangrène. Néanmoins la malade, au sortir du bain, éprouva encore des douleurs considérables & même plus fortes que celles qu'elle avoit ressenties jusqu'alors, & elle mourut dans l'après-midi.

A l'ouverture du cadavre, qui fut faite le lendemain, nous trouvâmes le ventre plein d'une liqueur roussâtre d'une très-mauvaise odeur, que nous prîmes pour du lait décomposé & corrompu. Des bandes de lait caillé, de l'épaisseur de deux à trois lignes, flottoient dans cette liqueur; il y en avoit des morceaux collés sur les intestins & sur les autres viscères. Les intestins paroissoient phlogosés; mais les signes de l'inflammation étoient encore plus sensibles sur la matrice, qui étoit évidemment enflammée à l'extérieur & gangrenée à l'intérieur.

Peu de tems avant cette observation, j'avois eu occasion de voir dans ma propre famille une fièvre puerpérale très-vive, guérie par les vomitifs, & les autres moyens administrés suivant la méthode éprouvée dans les hôpitaux de Paris. Je ne pus me méprendre à celle dont je viens de rapporter l'histoire; mais les accidens vifs dont elle a été accompagnée, & l'état

dans lequel nous avons trouvé l'abdomen, me fait conclure que dans cette eſpèce de fièvre puerpérale, l'ipécacuanha n'auroit pas ſuffi pour guérir cette malade, quand même il eût été adminiſtré plutôt; que les ſaignées & les autres remèdes antiphlogiſtiques y étoient néceſſaires, mais qu'elles n'ont pu être utiles dans le moment où la malade m'a été confiée, parce que le lait étoit déja extravaſé dans la capacité abdominale, & y avoit produit un déſordre qu'il n'étoit pas poſſible de réparer.

RÉFLEXIONS.

Les obſervations précédentes confirment des vérités très-eſſentielles, qui ont déja été préſentées dans les remarques ſur la fièvre puerpérale inſérées dans ce journal, mais ſur leſquelles il eſt bon de nous arrêter encore quelques inſtans.

La première obſervation faite il y a ſix ans dans un tems où les médecins ne connoiſſoient pas encore la nature de cette maladie, eſt une preuve bien frappante des talens diſtingués de M. *la Peyre*, & de ſon habileté dans l'art d'obſerver. Dès les premiers jours, la maladie lui paroît grave & extraordinaire. Il la ſuit, il l'examine ſous toutes les faces : le progrès de la maladie lui fait bien voir que

le reflux laiteux y joue un grand rôle ; mais il s'avoue à lui-même que cette maladie eſt d'une eſpèce particulière qui lui eſt inconnue. Cependant il ſuit la marche que devoient lui preſcrire les bons principes de médecine clinique. Il calme les accidens ſpaſmodiques qui étoient d'abord les plus inquiétans ; il ſoutient les forces, en réglant le régime ; il preſcrit des boiſſons diſcuſſives pour ranimer la force tonique, & expulſer l'humeur laiteuſe épanchée dans le tiſſu cellulaire. Enfin, voyant que cette humeur prend les voies des urines, il ſeconde le vœu de la nature par une potion diurétique. Malheureuſement cette criſe a été imparfaite, & les congeſtions laiteuſes énormes qui ſe ſont faites dans la région lombaire, & de-là dans les cuiſſes, ont eu des ſuites funeſtes pour la malade.

Dans les remarques ſur la fièvre puerpérale, on a vu que les médecins Anglois, ainſi que pluſieurs auteurs, avoient obſervé que la fièvre puerpérale, lorſqu'elle avoit été bien caractériſée, ne ſe guériſſoit pas d'une manière ſenſible, mais par des excrétions, des ſueurs, des éruptions, ou par des dépôts critiques. On a ajouté que ces excrétions ſe manifeſtoient ordinairement par les urines ; que les ſueurs étoient plus fréquentes que

les éruptions, & que les dépôts critiques étoient tantôt une bouffiſſure générale d'un blanc mat, tantôt un rhumatiſme laiteux, & quelquefois des abſcès très-conſidérables. L'obſervation de M. *la Peyre* nous offre l'exemple d'une fièvre puerpérale jugée par une anaſarque laiteuſe. *Le lait ne ſe porta point aux mamelles*, dit-il, *& la fièvre ſaiſit bientôt cette malade*; voilà l'origine de la maladie par la déviation de l'humeur laiteuſe. Tant que cette matière n'a pas été expulſée toute entière dans le tiſſu cellulaire, la fièvre, les anxiétés, les ſyncopes, ont eu lieu; mais du moment où cette criſe a été complette, la fièvre a diminué, les ſyncopes ont ceſſé, l'eſtomach & tous les autres viſcères conſacrés aux fonctions naturelles n'étant plus irrités, l'appétit a pu ſe rétablir & ſe ſoutenir pendant le reſte de la maladie. Cette femme, ainſi échappée au danger du dépôt laiteux dans l'abdomen, qui tue ſi promptement lorſque l'humeur laiteuſe n'eſt pas réſorbée ou reportée dans ſes couloirs, s'eſt trouvée affectée d'une maladie ſecondaire à laquelle elle a ſuccombé. Elle ne pouvoit guérir de cette maladie que par deux moyens, ou par la dérivation de l'humeur laiteuſe par les urines, ou par la

congeſtion de l'humeur laiteuſe & purulente ſous la forme d'une ou de pluſieurs tumeurs enkiſtées qu'on auroit pu ouvrir. On a vu des exemples de ces deux terminaiſons dans les Mémoires faits ſur l'hoſpice de Vaugirard, & nous nous contentons d'y renvoyer.

L'obſervation de *M. le Briſe-Orgueil* confirme non-ſeulement l'utilité du vomitif, adminiſtré même pluſieurs jours après l'accouchement, mais elle prouve encore que ſi l'ipécacuanha, donné dans le premier inſtant de la fièvre puerpérale, guérit promptement cette maladie en prévenant l'infiltration laiteuſe dans la capacité abdominale, ou ſon tranſport dans une autre cavité, le même remède donné plus tard ne peut la guérir qu'en favoriſant la réſorption de l'humeur laiteuſe déja infiltrée, & ſon tranſport dans le tiſſu cellulaire. Ainſi, d'un côté, l'on peut conjecturer que l'efficacité de l'ipécacuanha ou du vomitif dans la fièvre puerpérale conſiſte à rétablir la régularité des oſcillations dans le tiſſu cellulaire, ſoit en débarraſſant l'eſtomac, & les premières voies des mauvais ſucs qui y ſéjournent, ſoit en imprimant des ſecouſſes favorables dans tout le ſyſtême nerveux. C'eſt ainſi que les vomitifs ſont ſi utiles dans

les fièvres éruptives compliquées. D'un autre côté, il eſt évident que l'ipécacuanha doit être adminiſtré à quelque époque de la maladie qu'on ſoit appelé, puiſque ce remède eſt auſſi propre à favoriſer la criſe, qu'à combattre la cauſe.

La malade de M. *Le Briſe-Orgueil*, douée d'une force tonique vive & débaraſſée d'une partie des ſucs laiteux hétérogènes, ſoit par l'effet du vomitif, ſoit par les excrétions que les remèdes avoient procurées, n'a cependant dû ſa guériſon qu'au dépôt laiteux qui s'eſt formé près de l'anus au bout de quatre ſemaines. Il y a lieu de préſumer que la maladie auroit été terminée très-promptement, & ſans autre criſe que les vidanges & les ſueurs, ſi ce médecin eût été appelé plutôt; mais auſſi il paroît certain que l'iſſue de la maladie auroit été funeſte, s'il n'eût pas employé la méthode dont il a fait uſage.

Lorſque la fièvre puerpérale n'a pas été ſaiſie de bonne heure, & qu'après les premiers remèdes la maladie ne prend pas une tournure favorable, les véſicatoires ſont indiqués; non qu'on puiſſe eſpérer d'attirer par ce moyen l'humeur laiteuſe qui eſt trop abondante & trop peu mobile dans ces circonſtances pour ſe porter à ces exutoires, mais pour

donner aux nerfs de la peau & du tiſſu cellulaire en général un plus grand degré d'énergie, & par conſéquent plus de force pour appeler, à la ſurface du corps, une humeur qui a déja beaucoup de tendance à ſe porter du dedans au dehors.

La troiſième obſervation préſente une fièvre puerpérale, compliquée d'inflammation de matrice. Cette complication fâcheuſe eſt une des plus rares, puiſque dans toutes les ouvertures de cadavres faites à Paris & à Londres, ſur les femmes mortes de cette maladie, on trouve très-peu d'obſervations qui puiſſent la confirmer. Mais il eſt évident que les cauſes propres à cauſer l'inflammation de la matrice doivent en même tems s'oppoſer à la ſécrétion du lait par les voies naturelles, & faire naître l'infiltration dans l'abdomen, pour peu que l'humeur laiteuſe ſoit abondante. Dans ce cas, les ſymptômes inflammatoires ne ſont pas équivoques; & en conſidérant l'état où ils étoient le quatrième jour dans la malade de M. *Dufau*, on doit voir qu'ils avoient dû être très-violens à l'invaſion de la maladie. La ſaignée qui n'a été d'aucune utilité à l'époque reculée de la maladie, auroit pu ſauver la malade, ſi elle eût été pratiquée dès les premiers inſtans;

inſtans, ſoit parce qu'elle auroit combattu la cauſe qui a déterminé l'épanchement laiteux, ſoit parce qu'elle auroit permis d'employer avec plus de ſuccès l'ipécacuanha, & les autres moyens propres à le prévenir.

En admettant la néceſſité de la ſaignée dans cette complication de l'inflammation de l'utérus & de la fièvre puerpérale, on ne peut s'empêcher d'obſerver, 1°. que l'on doit bien s'aſſurer du diagnoſtic qui la fait connoître, & n'admettre, pour ſignes certains, que la force du pouls, la douleur du ventre forcée à la région hyppogaſtrique, & l'élévation de cette partie de l'abdomen, où l'on doit ſentir la matrice qui, dans ces cas, ne ſe contracte pas; 2°. que la ſaignée doit être faite avec beaucoup de ménagement, & qu'il faut y mettre d'autant plus de circonſpection, que les mamelles ſont plus flaſques, & que la phyſionomie eſt plus abattue & plus décompoſée; 3°. qu'immédiatement après la première ſaignée, il faut donner l'ipécacuanha, ſur-tout s'il y a le dévoiement, qui eſt de ſi mauvais augure dans cette maladie; 4°. que les bains doivent être proſcrits dans le traitement des nouvelles accouchées, toutes les fois que la fièvre puerpérale eſt à craindre;

car il y a cent faits pour prouver qu'ils ont été contraires ou inutiles, & il n'y a pas une ſeule obſervation en leur faveur; 5°. qu'en reconnoiſſant dans toutes les fièvres puerpérales l'identité de la cauſe & du genre de la maladie, on doit admettre des eſpèces différentes, comme il a été dit dans les Remarques déja citées; 6°. que ces différentes eſpèces doivent toutes être ſoumiſes à la méthode qui tend à rappeler l'humeur laiteuſe dans ſes couloirs naturels, ou à l'expulſer par les différens excrétoires, mais que chacune d'elle peut préſenter des modifications particulières, qui peuvent mettre de la différence dans la manière de placer, de répéter ou de varier les moyens en quoi conſiſte cette méthode confirmée par l'expérience.

L'ouverture du cadavre a confirmé l'opinion que M. *Dufau* avoit conçue de la maladie pour laquelle il a été conſulté trop tard. Il a trouvé la matrice enflammée à l'extérieur, & gangrénée à l'intérieur, ce qui prouve que l'affection de cet organe avoit été la première cauſe de la maladie. L'inflammation des inteſtins, beaucoup moins avancée que celle de la matrice, étoit due à la liqueur acrimonieuſe qui avoit ſéjourné ſur leur ſurface

extérieure. La matière blanchâtre, épaiſſe de deux ou trois lignes, étoit abondante & collée ſur les différens viſcères, comme l'ont remarqué tous les obſervateurs, même ceux qui n'ont pas voulu admettre de dépôt laiteux dans la fièvre puerpérale. M. *Dufau* donne à juſte titre le nom de *bandes laiteuſes* à cette matière blanchâtre, & il a ſenti qu'il n'étoit pas indifférent de détailler l'état dans lequel il a trouvé ces lames épaiſſes & blanchâtres. En effet, ſi ces concrétions étoient le produit de l'inflammation, elles ne flotteroient pas dans l'abdomen ; elles ſeroient étroitement collées aux viſcères qui ont été enflammés, & non pas à toutes les parties de l'abdomen indifféremment. Mais il eſt inutile de rappeler des preuves qui ont été portées juſqu'à la démonſtration dans les remarques ſur la fièvre puerpérale, & qui ont été confirmées depuis par tous ceux qui ſe ſont occupés de cette maladie.

OBSERVATIONS

Sur quelques maladies qu'il étoit impoſſible de prévoir, de connoître & de guérir; ſuivies d'autres obſervations ſur deux hydropiſies guéries par la ponction, & ſur des hémorrhagies par diapedèſe; par M. BALME, médecin au Puy en Velay:

Diſce docendus adhuc quæ cenſet amiculus, ut ſi
Cæcus iter monſtrare velit, tamen aſpice ſi quid
Et nos, quod cures proprium feciſſe, loquamur.
HORAT. *epiſt.* 17, *lib.* 1.

Je ſuis trop intéreſſé aux progrès d'un art que j'exerce, & j'applaudis trop ſincérement aux efforts qui tendent à le perfectionner, pour qu'on me ſoupçonne jamais d'inſpirer aucun doute ſur ſon utilité. Mais l'art de guérir a ſes bornes; l'exercice de la médecine nous le prouve tous les jours. On préſume bien que je ne veux point parler de ces maladies nommées *incurables*, dont la cauſe comme l'effet ſont à peu près connus ou déterminés, & contre leſquelles la médecine

ne peut rien, ou ne donne qu'une cure palliative, qui, bien évaluée, ſe réduit à quelques adouciſſemens vrais ou apparens. Mon deſſein eſt de communiquer quelques réflexions ſur une claſſe de maladies que je nommerai volontiers *déſeſpérantes* pour la médecine & pour le médecin. Cette claſſe de maladie n'eſt point nouvelle. Tous les praticiens pourroient en fournir des exemples. Sans doute que trop peu de confiance en leurs propres lumières, leur ayant perſuadé qu'il y a eu trop généralement de leur faute, & que l'art n'étoit point en défaut, le ſecret en a été gardé. Pour moi, je lève le voile; la philoſophie & la bonne-foi m'enhardiſſent; je ſuis aſſuré d'avoir des approbateurs parmi les vrais médecins.

Les trois obſervations ſuivantes feront connoître le génie de ces ſortes de maladies; leur caractère porte ſur trois points principaux : *Il eſt impoſſible de les prévoir; il eſt impoſſible de les connoître; il eſt impoſſible de les guérir.* Je ne diſſimule rien; je n'omets, ni n'ajoute rien. J'ai aſſiſté à l'ouverture des cadavres; j'y ai apporté la plus ſcrupuleuſe attention. Les rapports ont été remis aux perſonnes intéreſſées; j'offre de les indiquer. *Sanctè affirmo, quæque miſerrima vidi.*

PREMIERE OBSERVATION.

La fille de M. le C. de C. ***, âgée de quatre à cinq ans, affectée depuis environ trois semaines, paroiſſoit languir. Ses couleurs s'affoibliſſoient : elle étoit triſte, & s'aſſoupiſſoit facilement. Elle mangeoit peu ; & à certains intervalles, elle ſe plaignoit du ventre & de l'eſtomac. On ſoupçonna des vers : elle y avoit été ſujette. On crut en voir les ſignes ; l'helmintocorton fut employé ; mais ce fut ſans ſuccès. Je fus appelé le 3 juin 1783. Son viſage me parut naturel. Bien loin d'avoir la fièvre, ſon pouls étoit foible, & plus lent qu'on ne l'a à cet âge. La langue étoit blanche, humectée ; le ventre ſouple & ſans douleur. Je preſcrivis l'uſage du ſirop de chicorée compoſé, & de l'eau de rhubarbe, avec un régime convenable : on ne ſuivit rien de cet avis.

Je fus appelé le 6, de grand matin. Je trouvè la petite malade à la fin d'une convulſion univerſelle, le viſage défait, le pouls bien plus foible, les forces abattues. J'ordonne un peu de vin chaud & ſucré ; mais les convulſions reprennent peu à peu ; le ventre & l'eſtomac n'annoncent aucune affection particulière. Un lavement purgatif ne produit rien. Mais

ſoupçonnant toujours les vers ou les mauvais ſucs dans l'eſtomac, on donne, à la fin de la convulſion, dix gouttes de ſirop de Glauber dans une cuillerée d'eau de fleurs d'orange, dont l'effet nul oblige d'en redonner cinq gouttes, qui produiſent un vomiſſemennt, ſans grands efforts, d'alimens non digérés, & de quelques glaires. Les convulſions reparoiſſent, & ſe ſuccèdent par intervalles: on donne quelques gouttes de laudanum liquide; on fait des frictions sèches partout le corps; on en fait avec le baume tranquille; on répète le lavement; mais le tout ſans effet. L'état convulſif continue & augmente; les membres ſe tordent, la petite malade perd ſes forces, ſon pouls diſparoît; & vers les 3 trois heures après midi, elle expire, le ventre & l'eſtomac ayant toujours reſté ſouples & ſans douleur.

OUVERTURE DU CORPS. On ne trouva rien dans le cerveau qui pût même faire ſoupçonner que la maladie eût ſon ſiége, ſoit *cauſe* ou *effet*, dans cette partie. Les viſcères de la poitrine étoient en bon état; aucun vice organique, aucune affection particulière: à l'exception de l'eſtomac, les viſcères du

bas-ventre n'avoient aucun genre d'altération, & paroiſſoient n'avoir participé en rien à la maladie ; l'eſtomac étoit la ſeule partie affectée. Après avoir reconnu ſon volume & ſa ſituation naturelle, on fut ſurpris de trouver une ouverture très-grande dans la partie inférieure qui répond à la rate. Cette ouverture, qui paroiſſoit être d'environ trois pouces, s'augmentoit en la maniant, parce que les bords en étoient comme diſſous par une ſorte de macération putride & ſanieuſe, ſans cependant aucune marque d'inflammation locale ou voiſine, ou antérieure, dont on n'a vu aucun ſigne propre à l'approche de la maladie, ni dans ſa durée. Il n'y avoit que très-peu d'épanchement dans les environs de cette ſanie ichoreuſe dont l'odeur n'étoit pas forte.

IIe OBSERVATION.

M. G.***, âgé de 55 ans, d'une taille avantageuſe, & d'un tempérament vigoureux & robuſte, étoit ſujet, depuis 30 ans, à un aſthme, en partie humoral & en partie convulſif. On en attribuoit la cauſe à une trop forte doſe de ſirop de Charas. Les variations de l'atmoſphère l'affectoient au point de paſſer les nuits les plus

rigoureuſes à la fenêtre. Son genre de vie étoit aiſé ; ſon caractère doux, point d'excès, point de paſſions vives. M. G. *** depuis ſix ou ſept ans, faiſant moins d'exercice, avoit acquis un embonpoint conſidérable. Son ventre, devenu exceſſif, l'obligeoit à porter des bandages ſuſpenſoirs ; il s'étoit affranchi des oppreſſions de la nuit en ne ſe couchant jamais dans un lit. Il dormoit fort bien dans un fauteuil, & il reſta ainſi tout le tems de ſa maladie. En dernier lieu il devint ſujet à des éryſipèles aux jambes, qui étoient peu douloureux, mais qui laiſſoient les jambes œdémateuſes. Cet état donna des inquiétudes ; on conſeilla des purgatifs que le malade refuſoit. On le détermina à un cautère à une jambe, dont l'effet preſque nul décida à en ouvrir un ſecond, lorſqu'il fut attaqué de ſa dernière maladie.

Le 13 février 1785, vers les 6 heures du ſoir, il fut pris ſubitement d'un friſſon violent, qui dura peu, mais qui, dans l'eſpace d'une demi-heure, ſe renouvella deux ou trois fois. Dans l'intervalle, ſon viſage devint rouge, le pouls étoit vif & fort. Il s'étoit promené à l'air ; le froid fut accuſé : il eut une nuit un peu laborieuſe. Il étoit altéré, & prit du thé. La

journée ſuivante, il fut aſſez bien; il prit, pour ſon dîner, deux œufs frais, mais avec peu de goût. Il commença à ſe plaindre d'une douleur dans le côté gauche, depuis la région du rein, juſqu'à l'épigaſtre, en y comprenant tout l'hypocondre gauche. Cette douleur étoit vive à certains intervalles, & à certains mouvemens du corps. Dans la ſoirée, la fièvre devint continue, avec des redoublemens chaque jour. Elle ſe ſoutint ainſi juſqu'à la fin. Les principaux ſymptômes étoient des angoiſſes, la chaleur & la ſéchereſſe de la peau, avec un dégoût de tout aliment. Dans les redoublemens, le pouls étoit plus fort, & il y avoit aſſoupiſſement. Le volume exceſſif du ventre empêchoit de prendre une exacte connoiſſance de l'affection du côté malade. La douleur au côté ne dura que deux jours. Elle diſparut le troiſième preſque entièment, pour ne plus ſe montrer.

Le malade, mis au régime convenable, prit un vomitif léger, qui produiſit ſon effet. Il prit enſuite cinq ou ſix purgatifs, qui procurèrent, ainſi que les lavemens répétés chaque jour, des évacuations telles qu'on pouvoit les deſirer; mais la fièvre conſervoit toujours la même force, le même type, & la même opiniâtreté.

Le ventre augmenta de volume ; le côté affecté paroiſſoit proéminent, mais ſans douleur. La durée de la maladie inquiéta : on conſulta. Les avis ſe réunirent à inſiſter ſur les évacuans ; mais leur effet, quoique très-décidé, ne produiſoit aucun ſoulagement. La maladie continua ſa marche ſans interruption ; les urines ſuivirent le type de la fièvre. Le cautère, comme à l'ordinaire, fourniſſoit peu ; mais la jambe gauche & la cuiſſe devinrent œdémateuſes, & l'aſſoupiſſement plus grave dans le tems des redoublemens. Le dégoût parvint à ſon comble ; le malade perdit ſes forces à vue d'œil : il mourut le 10 mars ſuivant, ſans beaucoup de ſouffrances, & avec toute ſa connoiſſance.

OUVERTURE DU CORPS. Le corps mis en ſituation fit préſumer un épanchement dans la capacité du ventre, principalement dans le côté gauche. Le volume de la graiſſe autoriſoit à plonger le ſcalpel avec ſécurité. Au ſecond coup le pus jaillit avec force ; il en ſortit environ trois pintes, un peu verdâtre, & ſans beaucoup d'odeur. On découvrit le dépôt ; le ſiège ſe trouva dans le tiſſu graiſſeux, entre les muſcles & la poitrine. Son étendue

étoit étonnante ; elle étoit égale à celle qu'occupe le muſcle grand-dorſal, de façon qu'il s'étendoit antérieurement depuis les dernières fauſſes côtes, juſqu'à l'os des iles ; & poſtérieurement, depuis le bord inférieur de l'omoplate, en ſuivant le trajet des vertèbres dorſales & lombaires, juſqu'au baſſin. Puis s'inſinuant dans le tiſſu graiſſeux, il ſe propageoit juſques dans le petit baſſin, près de l'anus. On découvrit un nombre infini de foyers, qui ſe communiquoient par autant de ſinus d'une épaiſſeur & d'une conſiſtance très-forte, ſans avoir gagné dans le côté droit, que l'on trouva très-ſain, & ſans aucune trace de pus ; mais celui qui étoit contenu dans la cavité du dépôt ouvert, fut encore évalué à trois pintes.

On ouvrit le péritoine, qui fut trouvé ſain dans toutes ſes parties. On fut étonné de ne rencontrer aucun épanchement de cette matière dans la capacité. Tous les viſcères furent reconnus dans la poſition la plus naturelle, & dans l'état le plus ſain ; mais ils étoient ſurchargés de graiſſe, principalement le méſentère & l'épiploon, qui étoient énormes. On remarqua ſeulement dans la partie concave du rein gauche, une hydatide de la groſſeur

d'une noiſette : on jugea que c'étoit de l'urine ; elle en avoit la couleur & la limpidité.

L'état de la poitrine, après une affection aſthmatique de 30 ans, excitoit la curioſité. Il eſt vrai que dans tout le cours de la maladie, cet organe n'avoit reçu aucune ſecouſſe. Le malade expectoroit comme à l'ordinaire, & il n'éprouva aucune ſuffocation, malgré la fièvre & la chaleur de l'appartement. Le ſternum levé, on ne trouva qu'un amas conſidérable de graiſſe ſur la plèvre & le médiaſtin ; aucun épanchement, aucune adhérence, le poumon, le cœur, le péricarde dans le meilleur état, point de dilatation particulière des gros vaiſſeaux. Le poumon céda aiſément au ſcalpel ; il étoit un peu flétri ; mais aucun tubercule, aucun engorgement, aucune trace de l'humeur purulente. On trouva ſeulement dans une véſicule bronchique une petite pierre, moindre qu'une petite lentille, mais ſans aucun foyer particulier d'ulcération ou d'inflammation.

IIIe OBSERVATION.

La fille aînée de M. B.***, âgée de vingt ans, quoique aſſez bien réglée, avoit eu long-tems tous les ſignes & ſymptômes

des pâles couleurs, pour lesquelles on lui donnoit plusieurs de ces remèdes qu'on prend de toutes mains. Elle étoit sujette aussi à des maux de nerfs, sur le caractère desquels les attaques avoient un peu inquiété; & à une douleur à l'épaule gauche dont elle se plaignoit assez habituellement, mais d'une manière peu vive. Il y avoit sept ou huit ans qu'elle avoit fait une chûte dans une cuve remplie de *vendange*, & on datoit sa mauvaise santé de cette époque. Son caractère étoit doux, tranquille, aimant le repos & la solitude.

Le 29 novembre 1785, elle fut prise d'un frisson considérable, avec quelques coliques assez vives dans la soirée. Elle passa la nuit dans l'agitation & la douleur. Je la vis le lendemain au matin : elle se plaignit de douleurs vives aux extrémités, sur-tout aux bras, dont elle ne pouvoit se servir. Les coliques se soutinrent, le ventre parut douloureux & un peu tendu; les urines se supprimèrent; le pouls fut petit, vif, & de peu de consistance. J'accusois le froid comme cause principale; & vu les symptômes, je conseillai une tisanne légèrement diaphorétique, l'application des linges chauds aux extrémités, une boule d'étain à la plante des

pieds, des fomentations sur le ventre, un lavement émollient qui ne produisit rien, & un bain de jambes qu'elle ne put prendre. La journée se passa dans la douleur; cependant les urines coulèrent dans la nuit, les douleurs diminuèrent, quoique la sueur que je cherchois à provoquer n'eût point paru. Les coliques eurent encore lieu; mais elles furent légères. Le ventre se tendit, le pouls resta toujours foible & nerveux. J'ordonnai un lavement émollient, qu'elle ne put prendre; je permis quelques prises de bouillon fait; je prescrivis une eau de veau légère, & la continuation de la tisanne diaphorétique. Cependant la respiration se gêna davantage, & elle devint plus précipitée, quoique la malade pût rester couchée dans une situation presque horizontale. Il survint l'après-midi une syncope très-grave. Je fus appelé; je prescrivis des cordiaux; la syncope diminua & cessa. Je commençois à craindre de cette syncope, qui me parut d'un mauvais augure dans une personne valétudinaire; je réclamai les secours spirituels. On s'y prépare. La respiration devient plus gênée. Il survient, au bout d'une demi-heure, une autre syncope accompagnée de convulsions, & dans laquelle la malade

OUVERTURE DU CORPS. On trouva une masse d'écume très-considérable qui couvroit toute la partie inférieure du visage. Le premier coup de scalpel pour enlever le sternum, donna lieu à une explosion d'air infecté, & d'une odeur affreuse, qui se répandit avec rapidité dans tous les appartemens contigus. Cette explosion fut si bruyante, qu'elle eut de quoi surprendre par sa force & sa durée. Le sternum enlevé, on trouva une quantité très-considérable de pus roussâtre, & d'une odeur infecte, qui inondoit toute la poitrine. Le poumon étoit sain, sans adhérence, ainsi que la plèvre & le médiastin. Il n'y avoit que la partie du poumon, qui répondoit à l'épaule gauche, qui fût noirâtre & engorgée, mais sans aucune marque de suppuration, ni de tubercules. Le cœur, le péricarde, ne paroissoient pas non plus avoir participé en rien à la formation ou au séjour de ce pus; nulle marque de phlogose, nulle adhérence, nulle dilatation des oreillettes, ni des gros vaisseaux. Il n'y avoit aucun engorgement dans les glandes du mésentère, nulle altération dans l'estomac; on trouva un seul ver dans l'œsophage; mais tous les viscères du bas-ventre nageoient dans un amas de matière purulente très-

fétide, & d'une couleur roussâtre. L'épiploon a été le seul organe affecté; il étoit dans un état absolu de suppuration & de dissolution: on ne pouvoit le toucher qu'il ne se fondît en pourriture; l'odeur en étoit insoutenable; il sembloit n'avoir eu depuis long-tems ni vie, ni action.

Après avoir présenté des faits qui désolent le médecin, je vais en offrir qui lui donnent une satisfaction inappréciable. Les deux observations suivantes contribueront à faire admettre plus généralement les principes que M. *Bacher* a établis d'une manière inconteſtable dans ses deux lettres à M. *Bouvart* (*a*). M. *Bacher* a désigné plusieurs cas d'hydropisie dans lesquels il convient de s'abstenir des remèdes stimulans, & dans lesquels la ponction devient non seulement un moyen de soulagement passager, mais même un moyen assuré de guérison parfaite, & sans lequel la mort deviendroit inévitable.

(*a*) Journal de Médecine, cahiers de janvier & de février 1782.

IVe OBSERVATION.

Madame J. de G., âgée d'environ 55 ans, & d'une conſtitution aſſez bonne, quoique délicate, garde un mal-aiſe pendant deux ou trois mois. Elle devient lourde, peſante; l'appétit ſe perd, les urines diminuent, ſon ventre groſſit. Je ſuis appelé, & je reconnois un empâtement conſidérable dans le ventre, le pouls vif, petit & embarraſſé. Elle ſe plaint des reins; ſes jambes ſont devenues œdémateuſes. Un vomitif & un purgatif qui lui ſuccéda, procurèrent des évacuations abondantes. L'état de la malade reſta le même, mais la ſoif augmenta. J'examine le ventre de plus près, & je reconnois une aſcite aſſez conſidérable. J'en augure mal; je preſcris les remèdes d'uſage; mais la répugnance de la malade, ſoutenue de leurs mauvais effets, oblige de les ſuſpendre. Le ventre augmente; un purgatif ſemble en être la cauſe. Je demande inutilement la continuation des hydragogues & des apéritifs: enfin l'état de la malade devenu plus incommode par l'augmentation du ventre & de l'œdème des reins & des extrémités, je me détermine à la ponction, dans la ſeule vue de procurer un ſoulagement.

On tira vingt-ſix livres d'une eau un peu jaunâtre, comme bilieuſe. La malade en fut ſoulagée ; les urines coulèrent de ſuite, l'œdème diſparut promptement ; mais au bout de huit jours, le ventre devint enflé de nouveau : les grouillemens y étoient fréquens. Environ trois ſemaines après, je reconnus une nouvelle collection d'eau ; mais les urines couloient ; la malade buvoit à ſa ſoif d'une limonade légère : elle mangeoit avec appétit, & ne voulut aucun remède. Environ trois mois après la ponction, le volume du ventre vint à tel point, qu'elle me demanda le même ſecours. Je refuſai, parce qu'elle étoit en aſſez bon état, les urines couloient, & l'appétit étoit bon. Je voulus encore attendre, & l'expectation fut très-favorable. Refuſant tout remède, elle ſe borna à un régime convenable, c'eſt-à-dire fort ordinaire. Les urines ſe ſoutinrent & augmentèrent, le ventre parut diminuer ; je ſoutins le refus de l'opération. Enfin, dans le cours de l'hyver, ſaiſon ſi peu favorable, toutes les eaux ſe diſſipèrent ſans le ſecours d'aucun remède. Je fus bien remercié du refus de la ſeconde ponction. On peut juger de la valeur du refus & de mon eſpérance à cette époque. Il y a cinq ans qu'elle jouit

de la meilleure ſanté, malgré les inquiétudes & les chagrins qu'elle a éprouvés depuis.

Ve OBSERVATION.

Le fils de Madame veuve R.***, âgé de douze ans, perd l'appétit & les forces. Il eſt inquiet, peſant; ſon viſage devient bouffi, il ne peut ſe coucher ſans courir les riſques d'être ſuffoqué : il ſe nourrit de ce qu'il veut; il traîne cette vie languiſſante pendant trois ou quatre mois. Ses jambes s'enflent, ſon ventre groſſit; on le croit au dernier degré de langueur. Je ſuis appelé; je reconnois une aſcite conſidérable; je conſeille quelques remèdes. Le jeune malade veut bien prendre une médecine, mais rien de plus. Le purgatif produit ſon effet. J'annonce le beſoin de la ponction : il s'y décide dans l'eſpérance de mieux reſpirer & de dormir.

On tire dix-huit livres d'eau un peu citronnée. Le malade eſt trop ſatisfait du ſoulagement; il ne veut rien de plus. Il dort bien; il boit, il mange à ſa fantaiſie, comme il lui plaît. Ses forces reviennent avec rapidité, & il eſt entièrement guéri dans le courant d'un mois, ſans aucune

apparence de retour, non ſeulement de la maladie, mais il n'éprouve, depuis trois ans, aucune eſpèce d'incommodité ou d'affection quelconque (*a*).

VIe OBSERVATION.

Madame de L. ***, âgée d'environ 50 ans, après beaucoup de peines & d'afflictions, éprouve un dérangement dans ſa ſanté. Elle a perdu le ſommeil & l'appétit ; elle languit. Peu ſoucieuſe de remèdes, elle diſſimule ſon état tant qu'elle peut. Elle urine peu, ſon ventre groſſit : elle maigrit. Sa figure change ; elle tremble de devenir hydropique, parce que preſque toute ſa famille a péri de cette maladie. Je ſuis conſulté ; je reconnois une aſcite. Je cherche à tranquilliſer, & je donne des eſpérances que je n'ai guère. Je preſcris des remèdes, qui ne produiſent rien. L'état devenu plus grave, je propoſe la ponction. La malade eſt déſeſpérée, parce qu'un des ſiens a ſuc-

(*a*) On trouvera encore un exemple qui prouve les bons effets de la paracentèſe dans un Mémoire ſur la convaleſcence, inſéré dans les journaux de médecine, ſeptembre & octobre 1778.

combé à cette opération, quoique aite à Montpellier. Cependant elle cède, & elle eſt ſoulagée par ce moyen. On tire près de trente livres d'eau d'une couleur bilieuſe foncée. Les urines coulent librement dès le jour de l'opération, & avec une abondance étonnante. L'œdème des reins & des extrémités diminue à vue d'œil; la malade ſoutient ſon état par un régime approprié, & par l'uſage de quelques apéritifs & de quelques toniques. Au bout de quatre mois, le même état eſt renouvellé, & l'on répète la ponction avec le même ſuccès: on tire vingt-cinq livres d'eau chargée en couleur. Elle prend quelques remèdes appropriés; mais à raiſon de leur peu d'effet, & de la gêne qui en réſultoit pour ſon appétit devenu exceſſif, elle les abandonne en totalité. A cette ſeconde ponction, on découvre que le foie eſt dur & rénitent, quoique non douloureux, & on en augure moins favorablement. En effet, au bout de quinze jours, il faut en venir à une troiſième ponction, par laquelle on tire à peu près la même quantité d'eau. Cependant l'opération procure toujours un mieux évident, mais qui ne ſe ſoutient pas. Enfin, dans l'intervalle de deux ans & demi, on lui a fait

vingt-cinq fois la ponction, qui a donné chaque fois environ vingt-cinq livres d'eau ; mais il faut remarquer bien des circonstances singulières qui ont eu lieu dans cet intervalle de tems jusqu'à sa mort.

Après la sixième ou septième ponction, le ventre, malgré la quantité d'eau évacuée, conservoit un volume assez considérable & rénitent. On distinguoit cependant la plupart des viscères obstrués, sur-tout le foie, qui paroissoit avoir acquis un volume immense. Vers la fin, on ne distinguoit plus rien, & l'opération ne sembloit point diminuer le volume du ventre. L'effet des douze dernières opérations se bornoit à diminuer un peu la difficulté de respirer, & à contenter son appétit, qui étoit alors devenu incroyable. Les indigestions l'inquiétoient peu ; elle y obvioit par quelques prises de thé, & ne *sacrifioit* jamais un repas à la crainte d'une indigestion. Son pouls étoit constamment bon, vigoureux & réglé ; c'étoit l'unique signe favorable.

L'opération a été pratiquée au moins quinze fois dans la seule vue de diminuer ses souffrances, qui étoient excessives. Les eaux évacuées ont été de toutes les couleurs long-tems avant sa mort: elles an-

nonçoient les ſignes les plus funeſtes dans une opération, pour donner dans la ſuivante de vraies eſpérances. Elles étoient tantôt jaunes, vertes, noires; tantôt toutes ſanguines, purulentes, bourbeuſes, & d'une odeur plus ou moins forte, ſans obſerver rien de réglé, ni aucun degré d'altération. Les derniers ſix mois, les jambes, les cuiſſes, les reins reſtèrent œdématiés, malgré les urines qui couloient, ſur-tout à l'époque des operations. Les jambes s'ouvrirent; elles préſentèrent la plus mauvaiſe ſuppuration, & les ulcères les plus ſales & les plus douloureux, ſur leſquels elle appliquoit tout ce qu'elle vouloit, & tout ce qu'on lui conſeilloit. Quelques indigeſtions précédèrent ſa mort: les ulcères des jambes ſéchèrent, ſes ſouffrances furent à leur comble, & elle ſuccomba enfin à une maladie, dont les ſignes & les ſymptômes préſageoient depuis long-tems une fin plus prompte, & bien plus précoce, d'après les enſeignemens ordinaires.

J'ajouterai une obſervation, dont la rareté ou la ſingularité fait peut-être tout le prix. Je crois devoir la communiquer, ſoit pour montrer ce qu'on appelle les bizarreries & les caprices de la nature, ſoit

soit pour augmenter notre confiance en elle, soit pour prévenir les craintes ou le déſeſpoir que certaines affections peuvent inſpirer, tandis qu'elles n'ont cependant aucune ſuite funeſte, & qu'elles cèdent ſouvent aux remèdes les plus ſimples, après avoir montré la plus grande opiniâtreté à l'effet de ceux qui paroiſſoient les mieux appropriés & les plus énergiques.

VIIe OBSERVATION.

Mademoiſelle C. ***, penſionnaire au couvent des Religieuſes de Notre-Dame Sainte-Marie de cette ville, âgée de 18 ans, d'un aſſez bon tempérament, mais vif, délicat & ſenſible, eut une légère frayeur à l'époque de ſes règles qui couloient depuis deux jours, & qui, par cette cauſe, furent ſupprimées durant le cours de deux mois & demi, ſans que pendant cet intervalle il en réſultât aucun accident. A ce terme, la douleur de tête ſe fit ſentir; il ſurvint des feux au viſage, des éblouiſſemens, auxquels ſuccédèrent, après une quinzaine de jours, tous les ſymptômes d'une dyſſenterie peu vive, & pour laquelle on employa le traitement ordinaire. Vers la fin, il parut une hémorragie du nez, & de ſuite une toux

& un crachement de ſang conſidérables, qui, avec quelques autres ſymptômes fébriles, obligèrent d'avoir recours à la ſaignée du bras. La fièvre ſe ſoutint, la douleur de tête augmenta ; il parut du délire par intervalles. La vue ſe troubla ſingulièrement, & de manière à ne rien voir certains inſtans, ou bien à n'appercevoir que des fantômes. Il ſurvint auſſi quelques convulſions dans les jambes. On ſe détermina à la ſaignée du pied, à l'uſage des potions calmantes ; la malade fut purgée avec la manne, d'après quelques indications ordinaires. Enfin, au bout de trois ſemaines, la fièvre parut ceſſer, & la convaleſcence ſe fortifier d'un jour à autre.

Cette marche irrégulière fixoit mon attention ; j'en cherchois la raiſon ; mais j'étois cependant aſſez tranquille ſur les ſuites, lorſqu'après un exercice un peu fort, la malade eut des coliques ſuivies de quelques ſelles enſanglantées. Elle éprouva auſſi une aſſez grande vivacité, ce qui contribua ſans doute à la durée des coliques & des ſelles ſanguinolentes ; mais il n'y avoit que peu de force. Au bout de quatre jours, la malade eut un évanouiſſement qui dura près d'une demi-heure, & qui fut précédé par des cris douloureux & plaintifs ; il

fut ſuivi d'une hémorrhagie des yeux, des oreilles, & du mamelon du ſein gauche, pendant environ deux heures, au bout duquel tems, elle parut un peu plus tranquille. Mais cette hémorrhagie ne tarda pas à ſe renouveller; elle ſe montra, pendant douze jours conſécutifs, à trois ou quatre repriſes dans les vingt quatre heures. Il ſembloit que le ſang devoit ſe faire jour par toutes les parties du corps. Cette hémorrhagie avoit lieu par *diapedèſe*. On ne pouvoit diſtinguer la petiteſſe des canaux qui fourniſſoient le ſang : on remarquoit, à leur extrémité, de petits points noirs, qui montroient tout autant de petites échimoſes. Il ſortit du ſang par les yeux, le nez, les oreilles, les lèvres, les gencives, le goſier, la poitrine, le bout des ſeins, le nombril, l'anus, les parties naturelles, de chacune des articulations des doigts des pieds & des mains, de l'extrémité des ongles & de leur circonférence, de la paume des mains. Malgré tout cela, les règles parurent dans cet intervalle avec une abondance bien plus conſidérable qu'à l'ordinaire, & elles durèrent huit jours, ſans affoiblir, ce ſemble, le mouvement des autres hémorrhagies, qui ne paroiſſoient pourtant pas en même tems; mais trois

ou quatre hémorrhagies de différentes parties avoient lieu enſemble pendant un intervalle, & d'autres leur ſuccédoient cinq ou ſix heures après, ſans obſerver entre elles aucun ordre. Chacun de ces paroxyſmes étoit précédé de cris plaintifs, d'agitations, & de convulſions dans les jambes. L'hémorrhagie en étoit comme la ſolution ou la fin; le pouls n'étoit point fiévreux, mais vif, petit & tout nerveux.

Il eſt inutile de détailler tous les remèdes que j'employai pour calmer ces accidens. Aucun n'eut d'effet; ils ſembloient au contraire aigrir le mal. Enfin, après avoir tout tenté, excepté les narcotiques, que je crus devoir éviter avec ſoin, je me décidai pour la diète blanche la plus rigoureuſe, au lait coupé pour la boiſſon ordinaire, & au riz au lait pour toute nourriture; je conſeillai de plus des pédiluves ſoir & matin, & d'une douce chaleur, & quelques pilules ſavonneuſes pour prévenir les aigreurs de l'eſtomac: ainſi je me bornai à l'expectation dans ma confiance dernière en la nature. En effet, les hémorrhagies ceſsèrent peu à peu: la malade ſe remit à vue-d'œil, & elle recouvra la ſanté fort promptement. Je la fis partir pour prendre l'air natal, qui acheva de lui donner des forces, & toutes les

marques de la ſanté, qui s'eſt conſtamment ſoutenue; mais ces hémorrhagies avoient une telle facilité à ſe renouveller, qu'au jour de ſon départ, le chagrin de quitter le couvent lui fit encore verſer de larmes de ſang; & une petite vivacité en fit ſortir encore par l'extrémité des doigts de la main.

OBSERVATION

Sur une vomique du poumon; par M. VILLIERS, docteur en médecine, conſeiller médecin du Roi, médecin en chef des épidémies de l'élection de Sens, & de l'Hôtel Dieu de la même ville.

Un homme âgé de ſoixante-ſix ans, d'un tempérament fort & robuſte, maçon de profeſſion, fut tout à coup attaqué au mois de décembre de l'année 1784, d'un rhume catarrhal dont l'humeur ſe porta, dès le troiſième jour, ſur la poitrine. La toux alors devint violente & convulſive; le pouls dur, concentré; la langue sèche, fort chargée, avec des aphthes autour des lèvres : à ces ſymptômes ſe joignoient ſéchereſſe de la peau, douleur au lobe gauche du pou-

mon, crachement de ſang; ventre douloureux, ſans trop de tenſion, mouvemens ſpaſmodiques dans les tendons & dans les fibres aponévrotiques. Ces accidens ne diſparurent que le ſeptième, après l'uſage des délayans, des potions huileuſes, &c. Cependant la douleur de côté avoit continué de ſe faire ſentir même plus vivement par intervalle. Mais tout à coup il ſurvint un nouvel orage: œdéme de preſque toute l'habitude du corps, bouffiſſure du viſage, enflure des pieds, des jambes, des cuiſſes, du ſcrotum, &c. Je mis pour-lors en uſage les apéritifs, les fondans, les hydragogues, qui d'abord ne produiſirent point d'effet ſenſible. Je les continuai néanmoins; mais, ayant obſervé que la peau devenoit humide & diſpoſée aux ſécrétions, je ſuivis la route indiquée par la nature: *Quò natura vergit, eò ducendum.* HIPPOCR. Je mis donc en uſage les tiſanes apéritives, auxquelles je joignis les diaphorétiques & les inciſifs. Les ſécrétions s'opéroient aſſez facilement, & les urines étoient plus abondantes que de coutume; mais certains ſymptômes ſubſiſtoient, & particulièrement la douleur vive du côté gauche, qui rendoit la reſpiration gênée au point que le malade ne pouvoit reſter couché.

Ne voyant point à quoi attribuer la cauſe d'une douleur ſi perſévérante, j'eſſayai de charger les tiſanes d'hydromel compoſé, & d'y ajouter l'oxymel ſcillitique. Enfin le 21 février ſuivant 1785, après plus de ſept ſemaines de maladie, j'ai vu rendre au malade une vomique conſidérable, ſans effort, ſans toux, ſans douleur ni agitation, le pouls étant dans un état parfait. A meſure que le poumon ſe débarraſſoit par une expectoration de matières ſanieuſes, verdâtres, purulentes, tous les autres ſymptômes diminuèrent; & cet homme recouvra une ſanté qui, ſans être parfaite, ſe ſoutient aſſez bien.

OBSERVATION

Sur une mort prompte, à la ſuite d'un accouchement naturel; par M. TARANGET, docteur en médecine, & profeſſeur royal en la Faculté de Douay.

La femme *Grimbert*, âgée de trente-deux ans, d'une ſanté ferme, & déja mère de pluſieurs enfans, venoit d'accoucher naturellement, & ſans beaucoup d'efforts, d'un enfant mâle & très-volumineux. Cette femme, bien portante en

apparence, & ſe félicitant de ſon nouvel état, ſe fit remettre dans ſon lit. Il étoit quatre heures du ſoir : elle fut tranquille juſqu'à ſix. A cette heure, elle ſe plaignit d'un mal de cœur, avec oppreſſion ; & bientôt après d'une douleur vive à la région ombilicale. Il n'y avoit pas une demi-heure qu'elle ſouffroit, lorſque je fus appellé ; je m'y rendis ſur le champ. Je trouvai cette femme aſſiſe ſur ſon lit, dans les angoiſſes de la plus vive oppreſſion : elle étoit froide & couverte de ſueur ; le pouls étoit effacé, les yeux éteints, les lèvres livides, les ſeins flétris & deſſéchés, le ventre agité, mais ſouple. J'ordonnai qu'on lui fît adminiſtrer les ſecours de l'égliſe ; & elle expira à ſept heures & un quart.

Frappé d'une mort auſſi prompte, & qui contraſtoit ſi cruellement avec la vie que l'enfant venoit de recevoir d'une femme qui déja n'étoit plus, j'interrogeai les aſſiſtans ſur tout ce qui avoit pu précéder, & j'appris de la ſage-femme les détails ſuivans.

La veille au matin, cette femme ſe plaignoit de maux de cœur & de douleur de ventre, mais elle ne les éprouvoit que par intervalles, & on la flattoit de l'eſpoir que ces accidens céderoient à

l'époque qu'elle attendoit de jour en jour. Le ſoir elle commença à reſſentir les premières annonces du travail. Les membranes ſe rompirent, & les eaux qui s'épanchèrent étoient une eſpèce de bouillie verdâtre & puante. Les douleurs ſe ſoutinrent juſqu'au lendemain; elles furent ſucceſſivement plus vives; elles devinrent enfin expulſives, & cette infortunée ſe vit délivrée d'un enfant, en apparence bien portant. Cependant il parut foible en naiſſant; la ſage-femme me dit qu'elle l'avoit reçu couvert d'une eſpèce de vernis ſemblable aux eaux qui avoient percé la veille; qu'il avoit les membres flaſques & inſenſibles, & qu'on fut même obligé de l'ondoyer, dans la crainte qu'il ne mourût avant d'avoir été baptiſé. A cet état de langueur, m'a-t-elle ajouté, a ſuccédé un éternuement, dont l'effort avoit déterminé dans le nouveau-né une évacuation aſſez conſidérable d'une matière fluide, pareille aux eaux qu'avoit fournies la rupture des membranes.

Faut-il regarder cette maladie rapide comme une variété qui appartient à la claſſe des *fièvres puerpérales?* ou bien, forme-t-elle à elle ſeule une eſpèce diſtinguée? ſeroit-elle la fièvre *puerpérale* exceſſivement *putride?* Si nous embraſſons

cette dernière opinion, la fièvre *puerpérale* aura alors trois degrés, ou trois nuances bien distinctement exprimées. La première sera la fièvre *puerpérale éphémère* de M. *Doublet;* la seconde se retrouvera dans la fièvre *puerpérale*, proprement dite, de l'*Hôtel-Dieu de Paris;* & la troisième sera celle dont l'invasion est si prompte & les progrès si rapides, qu'elle annonce une atteinte, peut-être nécessairement mortelle.

Mais examinons la chose de plus près.

En comparant l'histoire de la maladie dont je viens d'exposer le détail avec celle de la fièvre *puerpérale*, proprement dite, il est difficile de se refuser à l'évidence de l'analogie qui les rapproche réellement, sur-tout si l'on adopte le caractère essentiellement putride que lui donnent MM. *White*, *Leake* & *Slaughter*. La femme *Grimbert* avoit des douleurs excessives dans la région du bas-ventre, & les lochies couloient encore, pour ainsi dire, au moment de sa mort. Elle avoit les seins vides & flasques, & même ils se flétrissoient depuis quelque temps, à mesure que sa grossesse s'avançoit vers son terme. Elle avoit rendu la veille, par la rupture des membranes, des eaux putrides, que représentent parfai-

tement les lochies dégénerées du troisième jour de la fièvre *puerpérale* ordinaire. S'il eſt vrai, comme l'obſerve M. *Leake*, que l'altération frappante de la phyſionomie ſoit un ſymptôme, pour ainſi dire, inſéparable; la femme *Grimbert* a offert, dès le commencement de ſes douleurs, un viſage ſi ſenſiblement altéré, qu'il ſembloit que la mort y eût déja fixé ſon empreinte. Enfin cette malheureuſe mère préſenta, en moins de deux heures, la ſucceſſion ſi rapide de tous les ſymptômes de la fièvre *puerpérale*, qu'il ne fut poſſible d'en appercevoir d'autres que ceux qui conſtituent le troiſième état de cette maladie.

Pour mieux apprécier encore celle dont il eſt ici queſtion, je crois qu'il ne faut pas en ramener l'époque au moment où cette femme, après ſon accouchement, ſe plaignit de douleurs dans l'abdomen; s'il m'eſt permis de dire ce que j'en penſe, peut-être que cette maladie, quelque rapide qu'elle ait été, a cependant ſuivi la marche accoutumée. N'oublions pas que la veille de ſon accouchement, la femme *Grimbert* eut des maux de cœur avec douleur d'entrailles: voilà la première invaſion ſenſible; voilà le moment précieux où M. *Doulcet* adminiſtroit l'*ipé-*

cacuanha. N'oublions pas que le ſoir du même jour, elle rendit des eaux verdâtres & fétides : voilà la dégénération des lochies, les progrès funeſtes de la maladie. A la ſuite de ces préliminaires, cette femme ſe trouva bien ; voilà le calme trompeur qui ſuccède ordinairement vers le ſecond jour, ſelon le rapport lu à la Société royale de médecine, ſur la méthode de M. *Doulcet*. Enfin cette femme accouche, l'oppreſſion devient affreuſe, les douleurs atroces, la ſueur conſidérable, le pouls nul, & la mort termine cette pénible ſituation : voilà le dénouement de toutes ces ſcènes, trop confuſément entaſſées les unes ſur les autres, pour en ſaiſir, au premier coup-d'œil, les différentes tranſitions.

On peut ajouter encore que cette maladie, telle qu'elle s'eſt préſentée dans la femme *Grimbert*, n'a été que le développement, que l'exploſion, pour ainſi dire, d'une cauſe matérielle qui s'amaſſoit depuis long-temps ; & je crois que cette conjecture n'eſt pas moins applicable à la fièvre *puerpérale* proprement dite. Les ſeins de cette femme, contre l'ordinaire, ſe ſont flétris à meſure que ſa groſſeſſe avançoit. Arrêtons-nous un inſtant à ce phénomène, qui me paroît donner l'ex-

plication de tous les ſymptômes de la maladie.

Ce n'eſt pas ſans un but déterminé que, vers un certain temps de la groſſeſſe, la nature détourne au profit des mamelles une portion de l'humeur laiteuſe qu'elle deſtine au développement du fœtus ; elle n'y dépoſe qu'un ſuperflu de lait, dont le fœtus n'a plus beſoin, & ſur-tout elle éveille dans ces organes une action dont la fixation eſt néceſſaire au plan de l'allaitement qui doit ſuivre. Que doit-il arriver dans le cas contraire, c'eſt-à-dire, quand les ſeins ſe flétriſſent ? Il faut néceſſairement que la nature dépoſe ailleurs, ou qu'elle conſerve dans l'utérus tout le ſuperflu de cette humeur laiteuſe ; ſuperflu qui augmente tous les jours, après chaque digeſtion. Mais en outre, les mamelles reſtant dans l'inaction, deviennent de plus en plus incapables de ſe prêter dans la ſuite à l'abord du lait, ſi la nature tentoit de nouveaux efforts pour l'y porter. Je conçois donc que cette ſurabondance de fluide laiteux devient pour la nature une ſurcharge qui affoiblit de plus en plus l'action organique de l'utérus, & que par conſéquent ce fluide doit tendre plus ou moins rapidement à la dégénéreſcence putride ; &

comme il eſt impoſſible que l'*utérus* contienne toute cette quantité d'humeur laiteuſe, il eſt néceſſaire qu'elle ſe dépoſe dans les divers organes du bas-ventre, à travers l'éponge cellulaire qui les lie.

D'après cette théorie, il n'eſt plus difficile de donner la raiſon du mauvais caractère des eaux qui ont percé la veille dans la femme *Grimbert*. Tant que cette femme n'a pas été accouchée, la compreſſion qu'exerçoit ſur les organes du bas-ventre, tout l'enſemble de la geſtation, a vraiſemblablement rendu ces organes inſenſibles à l'impreſſion des humeurs qui s'y étoient filtrées. C'eſt ainſi que, dans certaines coliques humorales, les malades ſouffrent davantage, ou ne ſouffrent point du tout en ſe couchant, ou en reſtant debout, ſans doute parce que la ſituation horizontale, ou la ſituation perpendiculaire, favoriſe plus ou moins, ou rend nulle l'impreſſion de la matière qui cauſe la colique, par le changement qu'elle apporte dans la ſituation reſpective des parties de l'abdomen. Mais, du moment où cette femme fut accouchée, les organes du bas-ventre, moins engoués, ont repris leur première poſition; les oſcillations empêchées par moins d'entraves ont recouvré toute leur étendue, & ont

réveillé la ſenſibilité. Les douleurs ont été atroces, & la putridité, portée au plus haut degré, a anéanti preſque ſubitement les forces vitales qui venoient de perdre leur appui accoutumé.

Si tous ces raiſonnemens ne ſont pas deſtitués de vraiſemblance, & ſi l'obſervation que je rapporte contient des faits qui ſemblent les appuyer, alors il eſt impoſſible de regarder la maladie de la femme *Grimbert* comme une fièvre *puerpérale;* ou bien il faut dire que la fièvre *puerpérale* ne ſe déclare pas néceſſairement après l'accouchement, mais que ſon invaſion peut ſe manifeſter la veille, ou l'avant-veille. Cependant tous les auteurs qui ont écrit ſur cette maladie, s'accordent tous à la regarder comme une ſuite de couches. Ai-je donc donné l'hiſtoire d'une maladie encore non obſervée? Et la femme *Grimbert* étoit-elle deſtinée à ajouter un chaînon à la chaîne déja trop immenſe de nos maux? Il ſeroit affligeant d'être forcé, par le fait, à cet aveu. Je ſouhaite qu'il ſoit poſſible d'identifier ſa maladie avec la fièvre *puerpérale;* mon obſervation n'en ſera pas moins précieuſe, & mon cœur ſera moins attriſté.

SUITE DES OBSERVATIONS

Sur les effets de la brûlure du moxa, ou du cylindre de coton (a); *par M.* PASCAL, *maître en chirurgie à Brie-Comte-Robert, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de la même ville, & nommé par le Gouvernement pour démontrer aux ſages-femmes l'art des accouchemens.*

L'uſage du feu dans la cure de diverſes maladies eſt très-ancien ; les pères de la médecine l'ont employé avec ſuccès. Si l'on veut avoir connoiſſance de l'origine de cet uſage, il faut lire ce qu'a dit M. *Colombier* dans ſes Notes ſur les *Œuvres de M. Pouteau*, (pag. 626, note 11e.)

La grande utilité dont cette méthode curative peut être pour le ſoulagement de l'humanité, m'engage à communiquer la ſuite des obſervations que j'ai faites.

(*a*) Les deux premières obſervations ſe trouvent tome lxj du Journal de Médecine, pag. 268; & deux autres, page 595 du même tome.

PREMIERE OBSERVATION.

Sur un Ulcère.

Le nommé *Maurice* de la ville de Brie-Comte-Robert, âgé de trente-deux ans, d'un tempérament phlegmatique, reçut, il y a environ douze ans, un coup d'inſtrument contondant ſur la partie inférieure & externe de la jambe droite. La plaie fut traitée avec des emplâtres & des plantes dont on lui vantoit l'efficacité; elle ſe changea en ulcère qui étoit près de l'articulation. Vers le milieu de l'année 1784, le malade avoit perdu toutes ſes forces, & étoit dans un abattement conſidérable; ſa reſpiration étoit gênée; ſa voix étoit ſi foible, qu'il pouvoit à peine être entendu.

Conſulté dans le courant de novembre de la même année, je trouvai le bord de l'ulcère dur & calleux; les matières qui en découloient étoient ichoreuſes & de mauvaiſe odeur. Je me décidai en conſéquence à ſuivre le traitement indiqué par M. Pothonier, *Journal de Médecine*, octobre 1784, pag. 371, tom. lxij.

Je fis donc un mélange d'un gros d'alkali volatil fluor dans une pinte d'eau de rivière; j'appliquai ſur l'ulcère des com-

preſſes imbibées de cette liqueur. L'uſage en fut continué pendant quinze jours, ſans que l'état du malade en devînt meilleur. Les bords de l'ulcère reſtèrent toujours durs ; il eſt vrai que le malade ne voulut prendre aucuns médicamens internes qui ne lui auroient ſans doute pas été fort utiles, puiſque M. *Michel Undervood* dit, en parlant des ulcères ſcrophuleux : « Je ſuis perſuadé qu'on aura très-peu beſoin d'adminiſtrer intérieurement le mercure, ou autres médicamens comme altérans ; au moins je n'en connois aucuns qui aient une qualité convenable à ces maux. Les purgatifs y conviennent peu, car ils ne font qu'affoiblir les forces vitales qui, dans ces ſortes de cas, ne ſont déja que trop languiſſantes. (*Traduct. de M. Le Febvre de Villebrune.*) » Le même auteur obſerve auſſi (pag. 184) que ces ulcères ſe guériſſent indifféremment, ſoit qu'on emploie ou non les mercuriaux, les antimoniaux, la cigüe, &c. D'après l'autorité de ce praticien, ne pourroit-on pas conclure que la fille dont parle M. *Pothonier* n'a dû ſa guériſon qu'à la réforme des emplâtres dont on avoit fait uſage? Au reſte, pour ſe convaincre combien ſont pernicieux les emplâtres & les onguens dans le traitement des ulcères, il

ne faut que consulter les *Prix de l'Académie de chirurg.* tom. xij & xiij, éd. in-12.

Le peu de succès du traitement par les compresses imbibées d'alkali volatil fluor, ayant déterminé le malade à se rendre à l'hôtel-Dieu de cette ville le 3 décembre 1784, je lui fis sur l'ulcère l'application d'un ample cylindre de coton. L'escare tomba cinq jours après ; la suppuration fut très-louable, & la cicatrice fut formée le 10 janvier suivant, sans avoir fait usage d'aucuns purgatifs.

Le malade a déclaré qu'il étoit étonnant qu'on eût de la peine à se soumettre à ce traitement, la douleur n'étant pas considérable, & n'existant, pour ainsi dire, qu'un moment. Comme depuis sa sortie il a reçu d'autres coups, il est venu pour se faire traiter de nouveau par le feu.

IIe OBSERVATION.

Sur un Cancer.

Quoique cette observation ne présente point un succès aussi heureux que les commencemens pouvoient me le promettre, elle milite cependant en faveur de l'application du feu dans la cure du cancer. J'ai donc cru devoir la publier. Je suis

même persuadé que si je n'avois point éprouvé de contradiction, j'aurois obtenu avec le cylindre de coton autant de succès qu'en a eu M. *Le Comte* sur un cancer, par le moyen du feu solaire. Son procédé est rapporté dans les Mémoires de la Société royale de médecine.

Louis Dot, âgé de quinze ans, d'un tempérament sanguin, s'apperçut dans le courant de décembre 1784, aux glandes de l'aisselle gauche, d'une tumeur qui augmentoit sensiblement. Les emplâtres & les onguens de toutes espèces furent employés. Comme ils ne produisoient aucun soulagement, le malade fut apporté à l'Hôtel-Dieu de cette ville, le 19 avril 1785. Cette tumeur avoit un aspect effrayant; elle étoit inégale, & avoit six pouces de diamètre; sa couleur étoit noirâtre: en un mot, elle présentoit tous les caractères du cancer.

Après avoir mis le malade à l'usage des remèdes généraux, je crus qu'il falloit procéder à l'extirpation de la tumeur. Je fis part au père & à la mère du moyen cruel que l'art pouvoit tenter pour la conservation de leur enfant. La mère s'y opposa plus que le père, & protesta qu'elle aimoit mieux que son fils mourût de sa maladie, que des suites d'une opération douloureuse.

N'ayant pu vaincre ſa réſiſtance, je propoſai le cylindre de coton : elle y conſentit ; j'en brûlai trois ſur la tumeur. Le malade en ſouffrit le feu ſans ſe plaindre. Cette application ſe fit le 24 ; & le 27, je vis avec ſurpriſe ſe ſéparer de deſſus la tumeur une calotte de ſept à huit lignes d'épaiſſeur ; la tumeur étoit elle-même affaiſſée ; ſon volume étoit bien moins apparent, la ſuppuration étoit abondante, le pus très-épais, & avoit perdu ſon odeur infecte. Cet état dura juſqu'au 10 mai, que la mère s'aviſa d'apporter à ſon fils des *crépinettes ;* elles causèrent à celui-ci le même ſoir une indigeſtion : il perdit deux fois connoiſſance. Comme il fut ſecouru promptement, avant dix heures il parut plus tranquille ; mais la nuit ſe paſſa ſans dormir, & dans l'agitation. Le lendemain au matin, la plaie étoit blafarde, le pus n'avoit plus la même épaiſſeur.

Quoique l'état du malade ne fût pas déſeſpéré, la mère conſultoit de toutes parts. Il y eut même un homme de l'art, qui l'aſſura qu'il auroit guéri ſon fils infailliblement, mais que les vaiſſeaux ayant été brûlés par l'application du feu, la curation étoit impoſſible, & la mort inévitable. Propos abſurde qui ne mérite pas d'être réfuté. Cependant, malgré l'indiſ-

crétion commiſe par la mère, la ſuppuration ſe rétablit; mais le 16, la mère retira ſon fils de l'Hôtel-Dieu; & j'ai appris qu'il étoit mort huit jours après, faute de panſement.

Combien de malades meurent dans les hôpitaux pour de ſemblables indiſcrétions de la part de ceux qui viennent les voir!

IIIe OBSERVATION.

Sur une Paralyſie.

François Mauſoge, âgé de cinquante-deux ans, de la paroiſſe de Liſſy, à trois lieues de Brie-Comte-Robert, d'un tempérament ſanguin, fut, au commencement de novembre 1784, attaqué de paralyſie, & devint perclus de tous ſes membres. Malgré les ſecours qu'on lui porta, il reſta dans cet état fâcheux juſqu'au milieu du carême 1785. Il parvint alors à pouvoir marcher; mais le bras gauche demeura impotent; il étoit émacié, toujours froid, &, par conſéquent, incapable d'aucun mouvement.

Telle étoit la ſituation du malade, lorſque je fus mandé par le reſpectable paſteur de Liſſy. Ce village eſt ſitué dans une plaine marécageuſe; il eſt coupé par

des haies qui interrompent le libre courant de l'air ; les maisons y sont mal bâties, mal couvertes, ne recevant de l'air que par une porte & une petite fenêtre, qui donnent l'une & l'autre sur des mares à fumier : ajoutez à cela que les animaux habitent, pour ainsi dire, avec les hommes.

Ainsi que tous les autres manouvriers de ce lieu, *Mausoge* occupoit un rez-de-chaussée. Ce réduit, étant peu propre au traitement que je voulois entreprendre, je lui conseillai de se faire transporter à l'hôtel-dieu de Brie-Comte-Robert ; ce qu'il fit le 6 juin au matin. Le soir, je lui appliquai sur l'articulation de l'avant-bras avec le carpe un cylindre de coton ; aussitôt qu'il fut consumé, il ferma le doigt auriculaire, ainsi que l'annulaire & le long ; ce qu'il ne pouvoit faire auparavant, même en les pressant avec l'autre main ; l'indicateur ne se ferma que par la suite. Le 8 juin, le malade fut en état de prendre avec cette main une assiette de soupe, & de la porter : la force revint par gradation ; l'escare tomba huit jours après, la suppuration fut bien établie. Depuis que la plaie est cicatrisée, il se sert de son bras, & travaille. J'observerai que ce bras, qui étoit si émacié, a repris de l'embon-

point, & qu'il eſt revenu auſſi gros que le droit; ce qui détruit l'opinion de quelques-uns, que tous les membres auxquels on a appliqué le feu, tombent dans l'atrophie.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1785.

La colonne de mercure du baromètre s'eſt élevée les cinq, ſix, & du 14 au 22, de 28 pouces une ligne à 28 pouces 4 lignes; ſept jours de 28 pouces 7 lignes à 28 pouces une ligne; & treize jours de 27 pouces 7 lignes à 27 pouces 11 lignes: on obſervera que du 23 au 31 N., N-O., N-E. ſoufflant, la colonne de mercure eſt deſcendue de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 7 lignes; que le 31, jour le plus froid, N-E. ſoufflant, elle étoit, le matin, à 27 pouces 7 lignes, & le reſte de la journée à 27 pouces 8 lignes.

Du 1er au 21, le thermomètre a marqué, le matin, de 1 à 7 degrés au deſſus de 0, & deux fois 0 les 11 & 12; le terme le plus commun a été 4 au deſſus de 0; le

le soir de 1 à 5 au dessus de 0, & une fois 0 le premier, à midi, de 1 à 8; & les termes les plus communs ont été de 4 à 6 au dessus de 0.

Du 22 au 31, de 0 il est descendu à 4 degrés au dessous le matin; de 0 à 5 $\frac{1}{2}$ au dessous le soir; & il s'est élevé une fois à 2 au dessus de 0, & est descendu à 5 $\frac{3}{4}$ au dessous à midi.

Le plus grand froid s'est manifesté le 31, marquant 7 le matin, 5 $\frac{3}{4}$ à midi, & 5 $\frac{1}{2}$ le soir au dessous de 0.

Les deux extrêmes ont été 8 au dessus, & 7 au dessous de 0; ce qui fait une différence de 15 degrés.

Les vents ont soufflé trois jours Nord, sept jours Nord Est, quatre jours Nord-Oueſt, deux jours Est, deux jours Est-Nord-Est, cinq jours Sud, cinq jours Sud-Est, Est-Sud, trois jours Sud-Oueſt, Oueſt-Sud.

Le ciel a été clair huit jours, couvert quatorze, nuageux cinq, & variable six jours. Il y a eu huit fois du vent, dont fort Sud, & piquant Nord-Est; quatre

fois de la pluie; quatre fois de la neige; une fois du verglas; quatre fois du brouillard, dont deux épais.

L'hygromètre a marqué le matin deux fois $\frac{3}{4}$, treize fois de 1 à 1 $\frac{1}{2}$, douze fois de 2 à 2 $\frac{1}{2}$, & quatre fois 3 au deſſus de 0. Le ſoir il a marqué quatre fois $\frac{3}{4}$, douze fois de 1 à 1 $\frac{1}{2}$, dix fois de 2 à 2 $\frac{1}{2}$, & trois fois 3 au deſſus de 0.

Il eſt tombé 6 lignes 9 dixièmes d'eau à Paris pendant le mois de décembre.

Les vents ont été très-variables; & la température douce, humide & automnale, s'eſt ſoutenue juſqu'au 22. A cette époque, les parterres étoient encore remplis de fleurs de cette ſaiſon. Le froid s'eſt manifeſté le 22; il a été très-piquant par le Nord-Eſt; la Seine a charié dès le 30, & étoit couverte de gros glaçons. Le 31, ceux du baſſin des Tuileries avoient ſix pouces & demi d'épaiſſeur.

Cette conſtitution a rendu les affections catarrhales nombreuſes, ainſi que les coliques & les diarrhées. Les péripneumonies bilieuſes ont été très-communes;

le pouls étoit gros, élaſtique, l'oppreſſion & le point de côté étoient légers, & les crachats peu teints : une ou deux ſaignées du bras, des béchiques, ont ſuffi pour amener la détente ; mais l'état de crudité a ſubſiſté long-temps. Les fièvres intermittentes ont continué de régner. Les fièvres quartes ont été les plus nombreuſes, parmi leſquelles il y en a eu beaucoup de récidives. Les premiers accès de ces fièvres intermittentes ont été orageux ; chez pluſieurs le délire s'eſt manifeſté, & en général l'état de crudité a perſiſté long-temps ; quelques-unes n'ont cédé qu'au quinquina donné ſur la fin ; d'autres ont ceſſé ſans ce ſecours. On a vu auſſi beaucoup de fièvres rémittentes, ſoit catarrhales, ſoit putrides ; ſur la fin du mois les affections catarrhales ont pris un caractère inflammatoire : on a peu vu de fluxions de poitrine, mais les affections rhumatiſmales inflammatoires, & les affections goutteuſes ont été communes, ainſi que les diarrhées ſéreuſes & les dyſſenteries blanches.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

DECEMBRE 1785.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au leverdu Soleil.	*A deux heures du soir.*	*A neuf heures du soir.*	*Au matin.*	*A midi.*	*Au soir.*
	Dégr.	*Dégr.*	*Dégr.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*	*Pouc. Lig.*
1	0, 0	3,17	0, 0	27 8, 8	27 9, 0	27 10,11
2	0, 0	1,10	3, 9	27 9, 6	27 7, 3	27 4, 8
3	3,17	7, 4	5,14	27 5, 2	27 5, 8	27 6, 0
4	6, 7	8, 1	3,12	27 3,10	27 4, 7	27 5, 9
5	1,17	5,17	2, 7	27 9, 4	27 11, 9	27 11, 7
6	1,14	4,11	3,14	27 10, 0	27 9, 4	27 7, 4
7	7, 4	8, 2	8, 5	27 7, 4	27 9, 2	27 10, 9
8	0, 7	4, 4	8, 5	27 11, 5	27 10, 8	27 8, 3
9	2,17	5, 8	6, 5	27 5, 0	27 5, 0	27 6, 2
10	1, 8	5,13	7, 2	27 7, 8	27 7, 9	27 7, 9
11	-0, 9	1, 0	7, 5	27 6, 9	27 6, 6	27 6, 0
12	0,12	2,10	8, 6	27 5, 1	27 4,11	27 5, 8
13	5,11	8, 4	7, 8	27 7, 4	20 7, 8	27 9, 2
14	4,17	6, 0	7, 5	27 10, 4	27 11, 4	28 0, 0
15	2,14	5,11	8, 2	28 0,11	28 0, 7	28 1, 0
16	3, 7	3,17	3, 8	27 11, 0	27 10, 9	27 10, 7
17	2, 4	2, 7	1,14	27 10,11	27 10,11	27 11, 8
18	0,11	1,12	1, 0	28 0, 8	28 1, 0	28 1, 7
19	0, 6	1, 4	-0, 4	28 1, 5	28 1, 0	28 0, 6
20	-0, 5	1,16	1,14	27 11, 2	27 11, 1	27 11,10
21	1, 8	2, 4	0, 8	28 0, 5	28 0, 4	28 0, 1
22	-0, 8	1, 2	0, 4	27 11, 8	27 11, 4	27 11, 2
23	-3, 9	-2, 4	2, 6	27 10, 6	27 9, 6	27 8, 6
24	-2, 0	-1, 9	-2,18	27 7, 3	27 6, 6	27 6, 0
25	-2,17	-0,10	-3, 4	27 6, 3	27 6, 6	27 7, 3
26	-4, 9	1, 0	-1, 1	27 8, 0	27 8, 0	27 8, 1
27	-0,19	2, 2	0, 2	27 8, 5	27 8, 5	27 8, 2
28	0, 2	-0,10	-2, 2	27 7, 6	27 6,10	27 7, 0
29	-2, 2	-1, 3	-3, 9	27 6, 2	27 5, 9	27 5, 0
30	-4,14	-3, 0	-5,12	27 3,10	27 3, 6	27 4, 6
31	-8, 0	-5, 8	-6, 0	27 5, 4	27 5, 3	27 5, 9

Vents et état du Ciel.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N. ser. froid.	N. ser. froid.	N. ser. froid.
2	N. nuag. froid.	S-O. cou. froid.	S-O. cou. froid, vent, pluie.
3	S-O. ser. fro. v.	S-O. nua. fro v.	S-O. c. froi. ve.
4	S-O. c. fro. v. pl.	S-O. cou. doux.	S-O. *idem.*
5	N. ser. froid.	N. ser. froid.	N. serei. froid.
6	N. *idem.*	S. couv. froid.	S. couv. froid.
7	S. co. frais, v.	S. co. frais, ve.	N. ser. froi. ve.
8	S. se. brou. froi.	N. ser. br. froi.	N. ser. br. froi.
9	N. co. froid, br.	S. couv. froid.	N. nuag. froid.
10	O. couv. froid.	E. ser. froid.	N-E. ser. froid.
11	E. *idem.*	E. couv. froid.	E. couv. froid.
12	E. nuag. froid.	E. *idem.*	E. serein, froid.
13	E. ser. froid.	S-E. ser. frais.	S-E. nua. froid.
14	S-O. cou. froid.	S-O. cou. froi.	S-O. *idem.*
15	S-E. bro. froid.	S-O. brou. froi.	S-O. bro. froi.
16	S-O. co. froid, nébuleux.	E. couv. froid.	E. couve. froid, nébuleux.
17	N-E. *idem.*	N-E. co. nébul.	N-E. co. froid.
18	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *id.* nébul.
19	N-E *idem.*	N-E. co. froid.	N-E. co. froid.
20	E. *idem.*	E. *idem*, nébul.	E. *id.* nébul.
21	E. cou. froid.	S-E. cou. froid.	N-E. co. froi.
22	N. *idem*, neige.	N-E. *idem.*	N-E. *id.* vent.
23	N. nu. froid, v.	N-E. *id.* neig. v.	N-E. *id.* neig.
24	N-E. cou. froid, vent, neige.	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
25	N-E. co. froid.	S-O. *idem.*	N. ser. froid.
26	N-E. ser. froid.	N-E. co. froid.	N-E. co. froi. v.
27	N. couv. froid.	N-E. *idem.*	E. ser. froi. ve.
28	N-E. *idem.* ve.	N-E. *id.* vent.	N-E. c. fro. v.
29	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*	N-E. *idem.*
30	N-E. ser. fro. v.	N-E. ser. fro. v.	N-E. ser. froid.
31	N-E. ser. froid.	N-E. ser. froid.	N-E. cou. froi.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur..	8,	1 deg. le 4
Moindre degré de chaleur.	-8,	0 le 31
Chaleur moyenne.....	1,	7 deg.

	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du mercure.....	28,	1,	7, le 18
Moindre élév. du mercure.	27,	3,	6, le 30
Elévation moyenne.	27,	8,	8

Nombre de jours de Beau....	9	
de Couvert...	21	
de Nuages...	1	
de Vent.....	8	
de Brouillard.	2	
de Pluie.....	2	
de Neige....	3	
Quantité de Pluie.....	4	9, lig.
Evaporation.....	6	3
Différence.....	1	4
Le vent a soufflé du N.....	17	fois
N-E....	34	
S.....	5	
S-E....	2	
S-O....	16	
E.....	15	
O.....	1	

TEMPÉRATURE, froide & sèche.

MALADIES : quelques fièvres sans suite.

Plus grande sécher.	28,	9 deg.	le 7 & le 30
Moindre.....	5,	0	le 8
Moyenne....	18,	6	

A Montmorency, ce premier janvier 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de décembre 1785; par M. BOUCHER, médecin.

Le temps a été pluvieux & froid dans les premiers jours du mois. Le froid a été cependant modéré jusqu'au 25, mais l'air a toujours été nuageux, couvert & infecté de brouillard. Le 23, le 24 & le 25, il est tombé de la neige en petite quantité.

Après le 22, la liqueur du thermomètre a constamment été observée, le matin, au dessous du terme de la congélation: le 30, elle étoit descendue à 5 degrés sous ce terme; & le 31, à 7 $\frac{1}{4}$.

Le vent a varié; mais après le 16, il a toujours été entre le Nord & l'Est. Il n'y a pas eu de grandes variations dans le baromètre.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 6 $\frac{1}{4}$ degrés au dessus du terme de la congélation; & la moindre chaleur a été de 7 $\frac{1}{2}$ degrés au dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 13 $\frac{1}{2}$ degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 2 lignes; & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 6 lignes. La différence entre ces deux termes est de 8 lignes.

Le vent a soufflé 1 fois du Nord.
10 fois du Nord vers l'Est.
4 fois de l'Est.

Le vent a soufflé 4 fois du Sud vers l'Est.
10 fois du Sud.
2 fois du Sud vers l'Ouest.
1 fois du Nord vers l'Ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuag.
5 jours de pluie.
3 jours de neige.
1 jour de grêle.
12 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de décembre 1785.

La fièvre catarrhale, dont il a été fait mention au mois précédent, a encore régné ce mois, avec les mêmes complications; & en particulier le mal de gorge, qui n'étoit cependant point proprement inflammatoire dans la plupart de ceux qui l'ont éprouvé. Il y a eu, sur tout vers la fin du mois, des fluxions de poitrine, ou péripneumonies, répandues dans le peuple; elles exigeoient de prompts secours, sinon elles devenoient mortelles par un dépôt qui se formoit bientôt dans les poumons. Les saignées en conséquence devoient être brusquées, mais proportionnément à l'état du sang, au tempérament & aux forces du malade. On ne devoit point les ménager, lorsque le sang, reçu dans les poëlettes, étoit d'un rouge brillant, ou décidément couenneux. Dans le cas opposé, un émétique modéré étoit assez souvent indiqué après la saignée, & ensuite un apo-

zème, laxatif. Un point de côté se trouvoit joint par fois aux symptômes de la péripneumonie, & ne cédoit pas toujours à la saignée & aux topiques employés ordinairement en pareil cas. Alors un large vésicatoire, appliqué sur la partie affectée, rempliſſoit le plus souvent les vues requises. La maladie se terminoit favorablement par une expectoration purulente.

Quelques familles du peuple étoient encore infestées de la fièvre putride maligne, dont plusieurs ont été victimes.

Les fièvres intermittentes, maladies ordinaires de l'automne, étoient communes, tant dans la garnison, que chez le bourgeois. Le quinquina, quoique donné à grandes doses, & après les préparations requises, ne réussissoit guère, ou ne faisoit que suspendre la fièvre pour un temps.

Nombre de vieillards & de personnes cacochymes ont succombé aux premiers froids de la saison.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Philoſophical Tranſactions, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions philoſophiques de la Société royale de Londres, vol. lxxiv, pour l'année 1784, Partie I & II, in-4° de 521 pag. A Londres, chez* Davis, 1784.

1. Ce volume préſente pluſieurs articles qui ſont de l'eſſence de notre Journal.

I. *Des expériences ſur l'air ; par M. Henri* CAVENDISH. Le premier objet de l'auteur eſt d'examiner la cauſe de la perte que fait l'air en ſe phlogiſtiquant, & de connoître ce que devient cet air ainſi perdu ou condenſé.

On a ſuppoſé que lors de la phlogiſtication de l'air atmoſphérique, il ſe forme ou ſe ſépare de l'air fixe, & qu'il faut attribuer à cette cauſe la diminution qu'on obſerve. M. *Cavendish* a donc cherché, par ſes premières expériences, à s'aſſurer ſi réellement il s'engendre de l'air fixe, & il a trouvé que cette circonſtance n'eſt point un effet conſtant de la phlogiſtication de l'air, & que la diminution de l'air commun n'eſt nullement due à la formation ou à la ſéparation de l'air fixe.

Après avoir enſuite décrit quelques tentatives infructueuſes pour connoître ce que de-

vient l'air perdu par la phlogiſtication, notre auteur paſſe à quelques expériences qui ſervent à expliquer ce phénomène.

M. *Warltire* a remarqué qu'en allumant un mélange d'air commun & d'air inflammable à l'aide de l'étincelle électrique, dans un vaiſſeau de cuivre fermé, on a conſtamment trouvé une diminution de poids ; & qu'en répétant l'expérience avec un vaſe de verre, l'intérieur de ce vaiſſeau, quoique auparavant très-ſec & net, ſe charge d'humidité. Comme cette dernière expérience paroît capable de répandre beaucoup de jour ſur le ſujet en queſtion, M. *Cavendish* a cru qu'il convenoit de l'examiner très-attentivement.

Les eſſais qu'il a faits dans cette vue, l'ont convaincu qu'en brûlant de l'air inflammable & de l'air commun dans une proportion convenable, preſque tout l'air inflammable, & près d'un cinquième d'air commun, perdent leur élaſticité, & ſont convertis en eau pure.

Si à l'air commun on ſubſtitue, dans cette expérience, l'air déphlogiſtiqué, la liqueur condenſée eſt de l'eau imprégnée d'une petite quantité d'acide nitreux. Cette expérience a été enſuite variée, en employant des airs déphlogiſtiqués dégagés de diverſes ſubſtances, & mêlés avec de l'air inflammable en différentes proportions. Il en eſt réſulté que ſi l'on fait brûler un mélange d'air inflammable & d'air déphlogiſtiqué dans une telle proportion que l'air reſtant après l'exploſion ne ſoit pas fort phlogiſtiqué, le liquide condenſé contient une petite quantité d'acide, qui eſt conſtamment celui du nitre, de quelque ſubſtance qu'on ait dégagé l'air déphlogiſtiqué ; mais ſi la proportion eſt

telle, que l'air reſtant ſoit preſque entièrement phlogiſtiqué, la liqueur condenſée n'eſt point du tout acide, & paroît être de l'eau très-pure. Comme dans ce cas il reſte très-peu d'air après l'exploſion, il s'en ſuit, que preſque tout l'air inflammable & tout l'air déphlogiſtiqué ſont convertis en eau pure.

M. *Cavendish* offre enſuite quelques obſervations qui tendent à montrer que l'air déphlogiſtiqué n'eſt que de l'eau privée de ſon phlogiſtique, & que l'air inflammable eſt, ou le phlogiſtique pur, comme MM. *Prieſtley* & *Kirwan* le ſuppoſent; ou bien, ce qui lui paroît plus probable, de l'eau phlogiſtiquée. Il penſe avec MM. *Lavoiſier* & *Scheele* que l'air déphlogiſtiqué & l'air phlogiſtiqué ſont des ſubſtances abſolument diſtinctes, & que l'air commun eſt un mélange des deux.

En conſéquence de quelques expériences de M. *Prieſtley*, on a lieu de croire que les acides, tant nitreux que vitriolique, peuvent être changés en air déphlogiſtiqué; mais les expériences, rapportées dans ce mémoire, ſemblent prouver qu'aucune portion d'acide ne peut être convertie en air déphlogiſtiqué, & que les acides ne contribuent à ſa formation que par la propriété qu'ils ont de priver les corps de leur phlogiſtique. Pour confirmer cette aſſertion, M. *Cavendish* cite le précipité rouge, une des ſubſtances qui fournit le plus d'air déphlogiſtiqué; & qui, comme on ſait, ſe prépare avec l'acide nitreux, lequel ne contient cependant aucune portion d'acide.

2°. *Remarques ſur les expériences de M. CAVENDISH ſur l'air*, dans une lettre de M. *Richard Kirwan*, écuyer, membre de la Société

royale de Londres, à Sir *Joseph Banks*, Baronet, membre de la même Société.

3°. *Réponse aux remarques sur les expériences sur l'air de M.* KIRWAN, *par M. Henri* CAVENDISH.

4°. *Replique à la réponse de M.* CAVENDISH, *par M. Richard* KIRWAN.

Comme le sujet de ces mémoires polémiques occupe actuellement l'attention des chymistes, & paroît digne de la curiosité de tous les physiciens, nous espérons faire plaisir à nos lecteurs en leur présentant un exposé succinct & clair des faits & argumens produits par ces deux savans auteurs. Les points en contestation sont:

1°. *Pendant la calcination des métaux s'engendre-t-il de l'air fixe?*

Le sentiment de M. *Kirwan* est que le phlogistique du métal, s'unissant à la partie déphlogistiquée de l'air commun ambiant, la change en air fixe.

M. *Cavendish* objecte que l'*air, dans lequel les métaux sont calcinés, ne paroît dans aucun cas avoir reçu quelque addition d'air fixe.* On y répond que cela vient de ce que l'air fixe est formé sur la surface du métal, la chaux duquel l'absorbe incontinent.

Mais on ne trouve pas que ces chaux contiennent de l'air fixe, à moins qu'on ne les prépare, comme cela se fait communément, au moyen d'une chaleur soutenue long-tems, & en contact avec l'atmosphère. L'air fixe même qu'elles contiennent, lorsqu'elles sont ainsi préparées, n'est que celui qui existoit antérieurement dans l'air atmosphérique, & qu'elles en ont absorbé.

RÉPONSE. Il n'existe pas dans l'atmosphère

une quantité d'air fixe suffisante pour mériter quelque attention. L'air commun agité avec de l'eau de chaux, ou avec la teinture de tournesol, ne trouble pas plus la première qu'il ne communique de teinte rouge à la seconde. Cependant, en ajoutant même moins qu'$\frac{1}{200000}$ d'air fixe à l'air atmosphérique, on peut opérer ces changemens d'une manière sensible. Il est vrai qu'il s'élance constamment dans l'atmosphère une grande quantité d'air fixe ; mais il y est très-promptement décomposé, ou absorbé par les corps qui en sont extrêmement avides. M. *Fontana* a introduit, dans une chambre fermée, vingt mille pouces cubiques de cet air ; & demi-heure après, on n'en a plus rencontré la moindre trace. L'eau distillée, exposée à l'atmosphère, absorbe de l'air déphlogistiqué, mais jamais de l'air fixe. On n'a pas même pu découvrir de cet air dans l'eau de pluie. Quand même l'atmosphère contiendroit une petite portion d'air fixe, il ne s'ensuivroit pas que les métaux l'extrairoient lors de leur calcination. La chaux, quoique préparée par une longue calcination à l'air libre, n'en extrait point. Il en est de même du mercure dont la calcination dure plusieurs mois. Or puisque les métaux peuvent être calcinés dans des vaisseaux fermés, & que dans ces procédés ils absorbent un quart d'air ; que toutes les chaux métalliques (à l'exception de celles du mercure, par les raisons qu'on expliquera plus bas) fournissent de l'air fixe ; puisque l'air commun n'en contient presque pas ; puisque, après la calcination l'air commun est privé de sa partie déphlogistiquée & le métal de son phlogistique, il semble qu'on est autorisé à conclure que

de la réunion de ces deux dernières ſubſtances s'eſt formé l'air fixe.

Mais jamais on n'a ſu extraire de l'air fixe des chaux métalliques faites dans des vaiſſeaux fermés. — Il ſeroit difficile de s'en procurer, parce qu'on ne peut calciner de cette manière que de petites quantités. Cette non-réuſſite ne prouveroit d'ailleurs rien, attendu qu'on ne ſauroit obſerver *aucune différence* entre ces opérations à l'air libre, ou dans les vaiſſeaux clos.

Il exiſte une différence entre elles. Les métaux ſont ordinairement expoſés à la fumée des matières combuſtibles; & cette fumée eſt chargée d'air fixe, au point qu'il n'y auroit rien d'extraordinaire, ſi la chaux métallique en abſorboit en peu de tems une grande quantité. Le minium, cette chaux du plomb qui a été le plus ſoumiſe aux expériences, eſt préciſément préparée de cette manière.

Le procédé, dont il eſt fait mention ici, n'eſt ſuivi qu'en Angleterre. En Allemagne, on prépare le minium, ſans qu'il ſoit expoſé à la fumée, ni à la flamme, & l'on s'en eſt procuré que ni le feu ni la flamme n'avoient pu atteindre; ce dont on étoit très-ſûr. D'ailleurs la chaux calcaire n'eſt-elle pas brûlée au milieu des combuſtibles, du feu & de la fumée?

Quoique le minium fourniſſe beaucoup d'air déphlogiſtiqué, & que le mercure calciné n'en fourniſſe que du pareil, l'un & l'autre, dit M. *Kirwan*, n'en contiennent pas moins *excluſivement de l'air fixe*, qui devient air déphlogiſtiqué, par la raiſon que la chaux métallique, au moment de ſa réduction, abſorbe le phlogiſtique! Cela ſe prouve évidemment par le ſublimé corroſif, qui, traité ſeul, ne donne point d'air déphlogiſtiqué; tandis que ſi l'on ajoute, à une

ſolution de ce ſel mercuriel, de l'alkali fixe gazeux, le précipité qui ſe forme, abſorbe l'air fixe de l'alkali. Si enſuite on expoſe ce précipité à la chaleur, le mercure abſorbe le phlogiſtique de l'air fixe, & dégage l'air déphlogiſtiqué.

Le même ſavant fait mention à ce ſujet d'une expérience du docteur *Prieſtley*, qui, diſtillant le précipité rouge ſans addition, a obtenu de l'air déphlogiſtiqué; & de l'air fixe, lorſqu'il l'a diſtillé avec de la limaille de fer. Il conclut de là que le précipité contient réellement de l'air fixe, qui, dans cette dernière expérience, paſſe ſans être décompoſé, parce que le fer fournit au mercure le phlogiſtique néceſſaire pour ſa réduction; ou bien que le précipité rouge contient de l'air déphlogiſtiqué, qui eſt changé en air fixe par ce même phlogiſtique du fer, & qu'ainſi l'une & l'autre explication militent en faveur de ſa théorie.

Mais il eſt poſſible que l'air fixe qu'on recueille dans cette expérience, puiſſe provenir d'une décompoſition de la plombagine contenue dans le fer, & qui, comme on ſait, abonde en air fixe. Cette conjecture eſt étayée par une expérience de M. CAVENDISH, *lequel, ayant mis en digeſtion une certaine quantité de fer dans un acide, juſqu'à ce que toute la partie ferrugineuſe fût diſſoute, & qu'il ne reſtât plus que la plombagine & les impuretés, retira de ce réſidu, mêlé à du précipité rouge, plus d'air fixe que la totalité de la limaille de fer n'en avoit fourni auparavant. Toutefois cette expérience n'eſt pas abſolument déciſive, attendu qu'on a enſuite reconnu que la limaille de fer étoit mêlée avec du cuivre, & que la quantité d'air fixe fut plus abondante qu'elle n'auroit dû l'être, en raiſon de la plombagine mêlée au fer.* Il y en avoit le dou-

ble du poids de la plombagine, quoiqu'on ſache que cette ſubſtance n'en contient qu'un tiers. Il n'eſt pas probable non plus que la plombagine puiſſe être décompoſée par le précipité rouge ; d'où il s'enſuit qu'on ne peut conclure rien de bien poſitif de ce fait.

M. *Kirwan* cite une expérience de M. *de Laſſone*, laquelle, dit-il, ne laiſſe aucun doute ſur les parties conſtitutives de l'air fixe. Ayant digéré de la limaille de zinc, dans un alkali fixe cauſtique, ce demi métal s'eſt diſſout avec efferveſcence, & l'alkali eſt devenu gazeux. L'efferveſcence provient de la production de l'air inflammable, qui phlogiſtique l'air commun ambiant, & forme ainſi de l'air fixe, que l'alkali abſorbe ſur le champ. Si au lieu de limaille de zinc, on ſe ſert des fleurs de ce minéral, il ne ſe fait point de diſſolution; & comme il ne ſe forme point d'air inflammable, l'alkali conſerve ſa cauſticité.

Mais il n'eſt pas certain que dans cette expérience l'alkali devienne réellement gazeux : il eſt vrai qu'il fait efferveſcence avec les acides ; mais cela peut venir de l'expulſion de l'air inflammable, attendu que le zinc a pu être plus complettement dépouillé de ſon phlogiſtique par les acides, que par les alkalis. — Ce ne peut pas être le cas, puiſqu'au lieu que les acides agiſſent plus puiſſamment ſur le zinc, ils le précipitent ; & comme l'acide, ajouté peu à peu, s'unit à l'alkali préférablement au zinc, il faut que l'efferveſcence provienne de l'action de l'acide ſur l'alkali.

2°. *S'il réſulte de l'air fixe du mélange de l'air commun & de l'air nitreux ?*

On croit communément qu'en mêlant ces deux airs au deſſus de l'eau de chaux, celle-ci

se trouble ; ce qui seroit une preuve convaincante de la formation de l'air fixe. Mais M. *Cavendish* trouve que *si l'on purifie préalablement ces deux airs de tout air fixe accessoire, en les lavant séparément dans l'eau de chaux, il ne se forme pas le moindre nuage, soit pendant la mixtion, soit par un séjour d'une heure, quoique le nuage épais qu'on remarque dans l'eau de chaux, à travers laquelle on a respiré, prouve suffisamment qu'elle étoit plus que capable de saturer l'acide qui est résulté de la décomposition de l'air nitreux, & que par conséquent elle auroit rendu visible l'air fixe, s'il s'en étoit formé.* M. *Kirwan* a répété cette expérience, & en reconnoît l'exactitude ; mais il ne croit pas qu'elle soit concluante contre la formation de l'air fixe, attendu qu'il seroit en si petite quantité, qu'on pourroit facilement supposer qu'il s'uniroit à la sélénite nitreuse engendrée dans l'eau de chaux, comme il s'en combine toujours une petite quantité avec tous les sels neutres. En conséquence de ces remarques, M. *Cavendish a fait de nouvelles expériences destinées à prouver que s'il se produit une certaine quantité d'air fixe, elle sera moins de* $\frac{1}{75}$ *du volume de l'air commun ; car si l'on ajoute cette quantité d'air fixe à l'air commun, avant de procéder au mélange, ses effets sont suffisamment sensibles.* M. *Kirwan* reconnoît encore la justesse de ces expériences ; mais il prétend que l'air fixe *naissant* est plus facilement absorbé que l'air fixe formé. C'est ainsi que plusieurs chaux métalliques le soutirent des alkalis dans cet état naissant, quoique, dans toute autre circonstance, elles ne s'en emparent point.

Lorsqu'au lieu d'eau de chaux, on se sert de

mercure bien ſec, pour faire le mélange deſſus, les phénomènes paroiſſent abſolument favorables au ſentiment de M. *Kirwan ;* mais il nous eſt impoſſible d'entrer dans ces détails.

3°. *De la diminution de l'air commun par l'étincelle électrique.*

Cette expérience eſt regardée comme un des exemples les plus convaincans de la production de l'air fixe par l'union du phlogiſtique, avec la partie déphlogiſtiquée de l'air commun ; car faiſant paſſer l'étincelle électrique à travers l'air commun ſur une ſolution de tourneſol, ou ſur de l'eau de chaux, l'air eſt diminué d'un quart, la teinture de tourneſol prend une teinte rouge, & l'eau de chaux donne un ſédiment. *On convient qu'il ſe produit ainſi de l'air fixe ; mais on ſuppoſe qu'il provient de la combuſtion de la ſubſtance végétale contenue dans la teinture de tourneſol, ou de quelque ſubſtance putride qui adhère à l'appareil, ou peut-être de quelque matière inflammable renfermée dans la chaux.* Cependant on ne peut point l'attribuer à la matière végétale, ni à la chaux, parce que l'air fixe s'obtient également ſans leur concours. S'il réſultoit de la combuſtion de quelque portion de tourneſol, il ſe formeroit de l'air inflammable auſſi bien que de l'air fixe, d'où il réſulteroit une *augmentation* de volume, au lieu d'une *diminution.*

4°. *Sur la diminution de l'air commun par la combuſtion.*

M. *Kirwan* ne révoque pas en doute que la diminution de l'air commun, en brûlant du ſoufre ou du phoſphore, ne provienne également en grande partie de la formation & de l'abſorption de l'air fixe, quoique la préſence des

acides plus forts s'oppose à la possibilité de découvrir celle du plus foible, & cela d'autant plus que l'un & l'autre ont en commun avec l'air fixe la propriété de précipiter l'eau de chaux ; mais l'augmentation considérable de poids qu'acquiert l'acide phosphorique est un puissant motif accessoire pour croire qu'il absorbe l'air fixe. Cependant il ajoute : « Comme en brûlant de l'air inflammable dégagé des métaux & de l'air déphlogistiqué, il se fait une grande diminution, sans qu'on trouve de l'air fixe, je suis presque convaincu, par les expériences de M. *Cavendish*, qu'il se produit effectivement de l'eau. Je ne suis pas étonné non plus que dans ce cas l'union du phlogistique & de l'air déphlogistiqué donne un composé très-différent de celui qu'elle forme dans d'autres cas de phlogistication ; car dans cet exemple-ci le phlogistique est dans l'état de la plus grande raréfaction, & s'unit avec l'air déphlogistiqué, la substance avec laquelle il a le plus d'affinité, & cela encore dans les circonstances les plus favorables à une union intime. L'eau étant donc le résultat de cette union étroite & intime, il ne paroît point probable qu'aucun acide, par son affinité avec son phlogistique, puisse jamais la décomposer ».

II. *Description des dents de L'ANARCHICHAS LUPUS*, L. *& de celles du CHŒTODON NIGRICANS*, du même naturaliste. On y a joint un essai pour prouver que les dents des poissons cartilagineux sont toujours renouvellées ; par M. *ANDRÉE*, chirurgien.

L'*Anarchichas lupus* a deux ou trois rangées de dents, non compris les extérieures, desti-

nées à saisir sa proie. Leur substance très-dure & homogène les rend singulièrement propres à en faire des dents artificielles, qui d'ailleurs ne s'useroient ni ne jauniroient point.

Quant aux dents du *Chœtodon*, elles paroissent transparentes. On ne peut les bien voir qu'à l'aide du microscope. M. *Andrée* pense que ce poisson n'est pas bien placé dans le *Systema naturæ*, parce qu'une des distinctions caractéristiques du genre où il se trouve, est *dentes flexiles*; & que celles de l'animal, examiné par l'auteur, consistent en un corps cylindrique fixé dans la mâchoire.

III. *Abregé des observations faites sur le baromètre, le thermomètre, & sur la quantité de pluie tombée à Lyndon en Rutland*, pendant l'année 1783.

Cette année a été remarquable par le brouillard sec (*a*) qui a été observé plus ou moins long-tems dans les divers endroits où il a régné, & dans quelques-uns durant l'espace de trois mois. Sans être humide, cette année a vu de fréquens orages, & d'autres météores en Angleterre.

IV. *Expériences & observations sur la terre pesante* (terra ponderosa); par M. *Guillaume* WITHERING, docteur en médecine.

On n'avoit pas encore rencontré de la terre pesante gazeuse native. M. *Boulton* a été le premier qui en ait montré à l'auteur un mor-

(*a*) Il faut croire que ces brouillards en eux-mêmes ne sont pas absolument rares, puisque les Allemands ont un terme propre à les désigner: ce terme est *heerrauch*, fumée des armées.

ceau. Il l'avoit trouvé dans les carrières de plomb d'Alſton-Moor, en Cumberland. Cent parties de cette ſubſtance donnent 78,6 de terre pure; 20,8 d'air fixe, & 6 de *marmor metallicum*, ou terre peſante vitriolée.

M. *W.* parle de trois eſpèces de terre peſante vitriolée, qui ſont, 1°. le gypſe, ou verre de Moſcovie, peſant, de Kilpatrick-hill près de Glaſgow, dont on trouve une eſpèce à petits cryſtaux, parmi les mines de fer, dans les environs de Ketley en Shorpshire. Il contient 67,1 de terre peſante pure; & 32,8 d'acide vitriolique pur. 2°. Le gypſe, ou *cauk* commun des mines de Derby-shire, compoſé de 99,5 de terre peſante vitriolée; & de 0,5 de chaux de fer. 3°. Le gypſe rayé, *gypſum cryſtalliſatum capillare*, de Cronſtedt, dont les parties conſtitutives ſont 2,3 de chaux de fer; & 97,7 de terre peſante vitriolée.

La terre peſante, précipitée d'un acide au moyen d'un alkali fixe non cauſtique, ſe réduit facilement en chaux; & l'eau de chaux qu'on en prépare, eſt une excellente pierre de touche de la préſence de l'acide vitriolique.

Il eſt très-remarquable que le *ſpar* (verre de Moſcovie) de cette eſpèce de terre, dans ſon état naturel, ne ſe calcine pas en chaux. Expoſé aux degrés inférieurs de chaleur, il ne ſubit aucun changement, ſi ce n'eſt qu'il perd ſa tranſparence. Pouſſé à un grand feu, il fond, & s'attache au creuſet, ſans devenir cauſtique.

Si l'on ajoute à une ſolution de terre peſante pure dans l'acide marin, un alkali fixe cauſtique; ou ſi l'on ajoute un alkali fixe cauſtique,

végétal ou minéral, à l'eau de chaux préparée avec la terre pesante, une partie de l'alkali est entraînée par la terre, & forme une substance indissoluble, tant par les acides, que dans l'eau.

Bergman, dans sa table des affinités, avance que la terre pesante a plus d'affinité avec tous les acides, que n'en ont les alkalis; cependant il conste, par les expériences de l'auteur, que ces sels lixiviels la précipitent des acides nitreux & marin.

Lorsqu'on dissout le gypse pesant à l'aide d'une forte chaleur dans de l'huile de vitriol, l'alkali fixe en précipite le gypse, sans le décomposer. Le même précipité se fait lorsqu'on délaie la solution avec de l'eau. Le gypse ordinaire possède la même propriété. L'eau de chaux de la terre pesante est donc un excellent moyen de purifier l'acide marin de l'acide vitriolique, dont il contient toujours une portion.

L'auteur compare la terre calcaire ordinaire avec la terre pesante, & prouve qu'elles diffèrent essentiellement entre elles. La première dissoute dans l'eau n'en est point précipitée par l'addition de l'acide vitriolique; son gypse est donc soluble. Avec les acides nitreux & marin, elle forme des sels déliquescens, au point qu'ils ne peuvent être gardés sous forme cristalline; & enfin, elle ne décompose point les sels vitrioliques. La terre pesante, dissoute dans l'eau, s'en précipite, en y ajoutant la moindre portion d'acide vitriolique, c'est-à dire, que son gypse est indissoluble. Elle forme, avec les acides nitreux & marin, des cristaux qui se conservent, & décompose les sels vitrioliques par la voie humide.

V. *Penſées ſur les parties conſtitutives de l'eau & de l'air déphlogiſtiqué ;* par M. *Jacques* WATT.

VI. *Suite de ces penſées ;* par le même.

L'objet de l'auteur eſt de prouver que l'eau eſt compoſée d'air déphlogiſtiqué & de phlogiſtique privés d'une grande partie de leur chaleur *latente* ou élémentaire ; que l'air déphlogiſtiqué ou pur eſt compoſé d'eau privée de ſon phlogiſtique, & unie à la chaleur & à la lumière élémentaires, leſquelles y ſont contenues dans un état *latent*, de manière à ne pas être ſenſibles au thermomètre, ni à l'œil ; que ſi la lumière n'eſt qu'une modification de la chaleur, ou une circonſtance qui l'accompagne, ou une partie conſtitutive de l'air inflammable, l'air pur ou déphlogiſtiqué eſt compoſé d'eau privée de ſon phlogiſtique, & unie à la chaleur élémentaire.

VII. *Eſſai pour comparer & joindre le thermomètre de la chaleur violente*, décrit dans les tranſactions philoſophiques, vol. 72, *à un thermomètre ordinaire de vif-argent ;* par M. *Joſias* WEDGWOOD, membre de la Société royale de Londres.

Un degré du thermomètre pour meſurer la chaleur violente, équivaut à peu prés à 130 degrés de l'échelle de celui de *Fahrenheit.* Il faut une chaleur d'environ 600 degrés de ce dernier thermomètre, pour faire bouillir le mercure. La chaleur rouge, viſible au jour, eſt marquée au 1077 degré ; mais l'extrémité de l'échelle, c'eſt-à-dire, le 340 degré du thermomètre de M. *Wedgwood*, ſeroit le 32,277^{e} degré de *Fahrenheit.* Le degré de chaleur qui fait fondre le fer, eſt le 12,777. On voit par-

là

là que les degrés, depuis le point de la congélation jusqu'à celui de la chaleur vitale, ne font que la 500e partie de cette échelle.

L'appendice, joint à cet article, renferme quelques expériences curieuses sur le dégel de la glace.

VIII. *Relation d'une gelée remarquable*, le 23 juin 1783, dans une lettre du révérend Sir *Jean* CULLUM, Baronet, membre de la Société royale, & de celle des Antiquaires de Londres, à Sir *Joseph* BANKS, Baronet, membre de la Société royale.

Cette gelée fut si forte, que les pins d'Ecosse, qui sont très-durs, en souffrirent; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est que le brouillard disparut le 22 juin, & qu'immédiatement après le thermomètre descendit jusqu'au 50e degré. Le 23, il doit avoir été beaucoup au dessous. Le 24, le brouillard reparut; & le lendemain, les feuilles de plusieurs végétaux furent couvertes d'une humeur gluante.

IX. *Nouvelle méthode de préparer une liqueur, pour servir de pierre de touche aux acides & aux alkalis dans les mélanges chymiques*; par M. *Jacques* WATT, ingénieur.

Quoique la solution de tournesol présente une pierre de touche d'une aussi grande sensibilité qu'on puisse raisonnablement le desirer, il n'en paroît pas moins à M. *Watt* que les épreuves auxquelles on l'emploie, ne sont pas toujours justes; & que les alkalis, ainsi que les acides, ne sont pas les seules substances qui produisent en elle des changemens de couleur. « Un mélange d'acide nitreux phlogistiqué & » d'alkali, dit il, donnera, à l'épreuve du tour-

» neſol, des indices d'acidité ; tandis qu'exa-
» miné avec les infuſions des pétales des roſes
» Provins, de l'iris bleu, des violettes, & d'autres
» fleurs, la teinte verte que ces infuſions pren-
» dront, porteroit à croire qu'il eſt de nature
» alkaline «.

Il fait enſuite quelques remarques ſur l'impoſſibilité de ſe procurer ces fleurs dans toutes les ſaiſons; ſur les inconvéniens qui accompagnent l'uſage du papier teint avec leur jus, qui n'a pas le même degré de ſenſibilité que le tourneſol, & perd en outre ſa propriété dans un court eſpace de tems.

Le chou rouge, ajoute-t-il, offre en hiver la meilleure pierre de touche, étant infiniment plus ſenſible à l'action des acides & des alkalis que le tourneſol même, & réuniſſent enfin l'avantage d'indiquer l'un & l'autre, devenant rouge par les acides, & verd par les alkalis; tandis que pour employer le tourneſol à ces deux épreuves, il faut des préparations différentes.

« Pour extraire la couleur bleue du chou rouge, dit notre auteur, prenez les feuilles les plus fraîches, les plus ſaines, & celles qui ſont les plus chargées en couleur; détachez les groſſes côtes; découpez le reſte, & faites infuſer dans l'eau, pendant quelques heures, à une chaleur de 120 degrés ».

Cette infuſion, employée ſur le champ, ne laiſſe rien à deſirer; mais elle s'aigrit promptement, ſe putréfie, & perd ſa ſenſibilité; par conſéquent, afin de pouvoir s'en procurer en tout tems, M. *Watt* conſeille de faire ſécher ſur du papier, à une chaleur douce, une certaine quantité de ces feuilles découpées, & de les

garder dans une bouteille bien bouchée. Lorſqu'on veut en faire uſage, on en fera infuſer dans de l'eau acidulée avec de l'eſprit de vitriol ; & après avoir filtré la liqueur, on y ajoutera du lait de chaux, juſqu'à ce qu'elle ait repris ſa couleur bleue.

X. *Deſcription d'une nouvelle plante, de l'ordre des Fungus ;* par M. *WOODWARD.*

XI. *Expériences tendant à connoître la diverſité de la chaleur locale ;* par M. *SIX.*

L'auteur entend par chaleur locale, celle qui s'obſerve au même inſtant à différentes hauteurs de l'atmoſphère. Il a placé un thermomètre à la hauteur de 220 pieds, un autre à 110, & un troiſième à ſix pieds au deſſus du ſol. Il a dreſſé des tables qui indiquent les obſervations qu'il a faites avec ces inſtrumens durant la plus grande partie du mois de ſeptembre, à la fin de décembre, & au commencement de janvier, par leſquelles on voit que de jour, & lorſqu'il faiſoit chaud au mois de ſeptembre, le thermomètre inférieur a été plus élevé que les deux autres, ſur-tout celui qui ſe trouvoit à 220 pieds de terre. En tems froid, ils ont été tous les trois à peu près au même degré. Il en a été de même la nuit, lorſque le ciel étoit couvert ou nuageux ; mais en tems ſerein, la région inférieure a toujours été la plus froide.

XII. *Deſcription d'une nouvelle eſpèce d'arbre de quinquina, découverte dans l'île de Sainte-Lucie ;* par M. *George DAVIDSON.*

Cet arbre eſt à peu près de la groſſeur du cerifier, excédant rarement le tour de la cuiſſe. Il croît aſſez droit ; ſon bois eſt léger & poreux,

ſans avoir l'amertume ni la qualité aſtringente de ſon écorce.

Il a les feuilles larges, oblongues, oppoſées, plates; elles ont la même ſaveur amère que les fleurs, les ſemences & l'écorce.

C'eſt au commencement de la ſaiſon pluvieuſe (le mois de juin), que les fleurs pouſſent en bouquets ou touffes; elles ſont d'abord blanches, & deviennent bientôt pourprées. Elles ont cinq étamines, & un ſeul ſtyle. Le germe eſt oblong, biloculaire, & ſillonné des deux côtés. Les ſemences ſont en grand nombre, & de l'eſpèce ailée. La corolle eſt monopétale, diviſée profondément en cinq ſegmens.

L'écorce eſt d'un rouge plus clair que le quinquina rouge, approchant davantage de la couleur de la canelle. M. *Davidſon* croit qu'elle eſt plus amère que celle de toutes les autres eſpèces de quinquina. La ſaiſon propre pour la cueillir eſt, dit-il, le commencement du mois de mars, avant que les fleurs paroiſſent.

Cette écorce communique à l'eau ſimple ou à l'eau de chaux dans leſquelles on la fait infuſer, une couleur très-rouge, de l'amertume, & une ſaveur aſtringente. L'auteur a ordinairement adminiſtré l'une ou l'autre de ces infuſions; cependant il l'a auſſi donné en ſubſtance à la doſe de vingt ou trente grains. Il n'a jamais rencontré d'eſtomac qui ait pu en ſupporter au-delà de vingt grains. M. *Wilſon*, a qui M. *Davidſon* a adreſſé cette deſcription, remarque, dans une lettre au docteur *Monro*, miſe à la tête de cet article, que ce végétal appartient inconteſtablement aux *Chinchonas*; mais qu'il n'eſt point le *Chinchona officinalis* L., dont l'écorce diffère en pluſieurs points. Elle eſt émé-

tique, ſe rompt en éclats, & imprime un goût nauſéabond. Sa décoction a la couleur d'un gros vin de Bourgogne.

Une demi-livre de cette écorce a fourni quatre onces d'un extrait amer, qui a plus de rapport avec celui de la gentiane, qu'avec l'extrait de quinquina.

M. *Wilſon* doit à M. *Banks* le caractère botanique ſuivant de cette nouvelle eſpèce :

Cinchona floribus panniculatis glabris, laciniis linearibus, tubo longioribus, ſtaminibus exertis, foliis ellipticis, glabris.

XIII. *Expériences ſur le mélange d'or avec l'étain ;* par M. ALCHORNE.

Les métallurgiſtes ont été juſqu'ici généralement dans l'opinion, que la moindre addition, la fumée même de l'étain, détruit la malléabilité de l'or. L'auteur refute cette erreur par les expériences les plus déciſives, en même tems qu'il prouve que douze grains de régule d'arſenic, ajoutés à douze onces d'or fin, ſuffiſent pour rendre ce dernier ſingulièrement caſſant.

XIV. *Cas extraordinaire d'une hydropiſie de l'ovaire, avec quelques remarques ;* par M. *Philippe Meadows* MARTINEAU, chirurgien des hôpitaux de Norfolk & de Norwick.

Cette maladie s'eſt montrée à la ſuite d'une fauſſe couche. La malade avoit alors vingt-ſept ans. On lui fit la ponction pour la première fois en 1757 ; & enſuite trois, quatre, & même cinq fois par an, juſqu'à ſa mort arrivée en 1783. On a évalué à 663 1 pintes (meſure d'Angleterre) la quantité de fluide tiré au moyen de 80 paracentèſes.

A l'ouverture du cadavre, on a trouvé l'ovaire gauche formant une poche très-ample ; le péritoine très-épaiſſi, & oſſifié en divers endroits.

Inſtitutions de médecine-pratique, traduites ſur la quatrième & dernière édition de l'ouvrage anglois de M. CULLEN, profeſſeur de médecine-pratique dans l'univerſité d'Edimbourg, des Sociétés royales de Londres, d'Edimbourg, &c. premier médecin du Roi pour l'Ecoſſe ; par M. PINEL, docteur en médecine, deux vol. in-8°. A Paris, chez Pierre Duplain, *libraire, Cour du Commerce, rue de l'ancienne comédie françoiſe ; & à Verſailles, chez* André, *libraire, rue du vieux Verſailles. Prix 12 liv. relié.*

2. La célébrité méritée dont M. *Cullen* jouit depuis long-tems, faiſoit deſirer ſur-tout la traduction de ſes *Inſtitutions de Médecine-Pratique*, celui de ſes ouvrages qui peut avoir le plus d'influence ſur la médecine. Nous devons cette traduction à M. *Pinel*, qui l'a faite avec tout le ſoin, toute l'exactitude poſſible ; & qui, pour avoir voulu être trop fidèle à la préciſion de l'auteur qu'il traduiſoit, s'eſt peut-être quelquefois condamné à manquer de clarté. L'ordre & l'enchaînement, que M. *Cullen* met dans ſes idées, lui ont paru devoir ſervir de modèle. Il auroit craint de défigurer ce modèle & d'altérer la pureté de ſes traits, en ajoutant

des notes & des commentaires à l'ouvrage de M. *Cullen*, auquel, dit-il, *il ne manque rien du côté de la méthode & de la clarté.* Mais ce respect pour l'auteur, dont il interprète les idées, tient à un fond de philosophie qui a su le garantir de l'enthousiasme trop ordinaire aux traducteurs. Dans la savante préface que M. *Pinel* a jointe à sa traduction, il apprécie sans passion le mérite de son auteur; les éloges s'y trouvent à côté de la critique; & à tout prendre, cette critique & ces éloges sont peut-être les seuls qui conviennent à un homme de la supériorité de M. *Cullen*.

Nous nous permettrons aussi quelques réflexions, en exposant la doctrine de ce grand médecin, non pour satisfaire un vain desir de louer ou de critiquer, mais pour faire part à nos lecteurs des impressions diverses que les objets feront sur notre esprit, à mesure qu'ils s'offriront à nous. Un nouveau système de médecine ne peut manquer de faire naître des doutes, soit que les quarante années d'observations & de méditations même, que M. *Cullen* a employées à fonder le sien, n'aient point suffi pour donner à toutes les parties qui le composent l'accord & la consistance nécessaires, soit que naturellement les idées nouvelles aient toujours une certaine difficulté à effacer les anciennes. Ces doutes, quels qu'ils soient, nous les proposerons avec cette franchise & cette liberté dont M. *Cullen* fournit des exemples si heureux dans son ouvrage; nous y trouverons cet avantage que les éloges, que nous donnerons aux grandes conceptions de ce médecin, en seront plus à l'abri de tout soupçon de flatterie ou de prévention.

Boerhaave, dans la préface de ſes inſtitutions, dit qu'il eſt plus commode pour un profeſſeur d'enſeigner ſes propres idées, que de ſe fatiguer à interpréter celles des autres. M. *Cullen*, en qualité de profeſſeur, a adopté cette opinion, qui nous paroît aſſez frivole; car elle ne ſauroit être un motif raiſonnable d'introduire un nouveau ſyſtême, ſi on n'avoit rien de meilleur à ſubſtituer aux anciens, & il vaudroit encore mieux enſeigner mal les vérités trouvées par autrui, que d'enſeigner bien les erreurs qu'on auroit imaginées ſoi-même.

Mais des raiſons plus légitimes ont déterminé M. *Cullen* à établir de nouveaux principes de médecine. Il a jeté les yeux ſur les différentes révolutions de cette ſcience, depuis la renaiſſance des lettres. Il y a vu dominer ſucceſſivement le galéniſme, avec tous les vices de la philoſophie d'*Ariſtote*, & les dogmes audacieux, & quelquefois heureux de *Paracelſe*; vers le milieu du dix-ſeptième ſiècle, la découverte de la circulation du ſang donner une nouvelle direction aux idées des médecins, & introduire les raiſonnemens méchaniques dans l'étude de l'économie animale. Il obſerve que le chancelier *Bacon*, qui n'a pas, ſelon notre opinion, à beaucoup près porté ſur la médecine un regard auſſi aſſuré que ſur les autres ſciences, conſerva à la chymie l'aſcendant qu'elle avoit, en faiſant attendre d'elle beaucoup de faits intéreſſans, & qu'elle continua d'entrer pour beaucoup dans les théories de médecine. Au commencement de ce ſiècle, il s'en établit trois ſur des fondemens plus ſolides, mais dont les défauts, plus ou moins frap-

pans, n'ont point échappé à la ſagacité de M. *Cullen*. Ces trois ſyſtêmes ſont ceux de *Stahl*, d'*Hoffman* & de *Boerhaave*, que ce médecin diſcute avec beaucoup de profondeur dans la préface de ſon ouvrage.

L'opinion de *Stahl*, qui rapporte à l'ame les effets que les anciens attribuoient à la nature, ou à ce principe qui tend à garantir le corps vivant des altérations auxquelles il eſt expoſé, lui paroît bizarre & inſoutenable. Il avoue cependant qu'il y a *des apparences ſi frappantes d'intelligence & de deſſein dans les opérations de l'économie animale, que pluſieurs perſonnes d'un grand nom, comme Pérault en France, Nichols & Mead en Angleterre, Porterfield & Simſon en Ecoſſe, & Gaubius en Hollande, ont ſoutenu la même opinion.* Elle ne nous paroît pas non plus auſſi étrange qu'à M. *Cullen*. Nous avons lu la diſſertation dans laquelle *Hoffman* tâche de la réfuter, & il s'en faut bien que ſes argumens nous aient paru concluans. En mettant de côté la queſtion purement métaphyſique & peu importante pour la pratique médicinale, qui conſiſte à ſavoir ſi le principe qui détermine nos fonctions vitales, & qui réagit dans les affections morbifiques, eſt le même que celui qui ſent & qui penſe en nous (*a*), le ſyſtême de *Stahl* eſt peut-être celui qui

(*a*) La prévention de ceux qui ſont oppoſés à l'opinion de STAHL vient de ce qu'ils ont toujours en vue l'ame déterminée dans ſes actes par la réflexion & la volonté, tandis qu'il s'agit de l'ame affective & ſenſible. Qu'un mets agréable ſoit offert à nos yeux, auſſitôt les glandes de la bouche, réveillées par l'impreſſion que l'ame reçoit de ce mets,

approche le plus du véritable point de vue sous lequel on doit enviſager les corps animés. Il nous familiariſe avec l'idée des puiſſances actives qui les dirigent, & nous éloigne de l'erreur dangereuſe qui veut les ſoumettre à un méchaniſme incompatible avec elle.

Ce que M. *Cullen* reproche ſur-tout au ſyſtême Stahlien, c'eſt de conduire à une méthode de guérir trop inactive, & de donner trop à l'expectation. Si on jette les yeux ſur *le conſpectus therapeïæ ſpecialis de Juncker*, on verra que les Stahliens ne laiſſent pas que d'employer beaucoup de remèdes. Mais ce n'eſt pas aſſez pour

---

& qu'elle leur tranſmet, verſent un torrent de ſalive. Cet effet, quoique étranger à la réflexion & à la volonté, ne peut être qu'une ſuite néceſſaire de l'action de l'ame affectée par la préſence d'un objet qu'elle deſire: il préſente auſſi un deſſein manifeſte, puiſque l'excrétion de cette liqueur n'a, & ne peut avoir de rapport qu'à un aliment dont elle doit faciliter la digeſtion. Les émotions de l'ame, relatives au beſoin de l'amour, produiſent dans les organes de la génération un réſultat analogue à celui qu'opère la préſence d'un aliment ſur les glandes de la bouche. On ſait l'influence que l'état habituel de l'ame, tel que la joie ou le chagrin ont ſur toutes les autres excrétions, & par conſéquent ſur les differens viſcères. Les affections de l'ame ſemblent ne pas avoir une liaiſon bien intime avec une plaie. Cependant ſi l'ame vient à être frappée d'une forte émotion, le travail de la ſuppuration ſe trouble, le pus change de nature ou eſt intercepté, la plaie ſe deſſèche & la gangrène s'en empare. D'après ces faits & une infinité d'autres ſemblables, on ſeroit bien tenté de ne pas ſéparer le principe qui dirige nos fonctions vitales, de celui qui ſent & qui juge en nous, & d'en conclure leur identité.

M. *Cullen*, qui paroît révoquer en doute la doctrine d'*Hippocrate* & de *Sydenham* sur le pouvoir de la nature dans les maladies. Ce point est un de ceux sur lesquels M. *Cullen* éprouvera peut-être le plus de contradictions de la part des médecins, attachés pour la plupart encore aux idées des anciens, que tant de raisons en effet semblent confirmer. Et à la vérité, il est bien difficile de croire que tant d'êtres sensibles, tels que les animaux, les hommes sauvages, plusieurs sociétés policées qui n'ont point de médecine, ou qui n'en ont qu'une mauvaise, abandonnés à la seule sauve-garde de la nature, pussent, au milieu des causes destructives qui les environnent, maintenir leur existence & celle de leur espèce, s'ils n'étoient surveillés par un principe toujours attentif à leur conservation. Comme les sens extérieurs servent à nous faire éviter ou repousser les dangers qui nous menacent au dehors, le principe sensitif qui anime les parties intérieures de notre corps, tâche sans doute aussi d'éluder l'action des causes qui tendent à les détruire, & de rétablir les dérangemens que ces parties peuvent éprouver.

Quoi qu'il en soit, M. *Cullen* est très-prévenu contre le système de *Stahl*, qui certainement n'est pas exempt de défauts. Il a plus de penchant pour celui d'*Hoffman*, qui, tout imparfait qu'il lui paroît, a indiqué, dit-il, la route qu'on doit suivre. Il cite un passage d'*Hoffman*, où ce médecin représente toutes les maladies comme autant de résultats des affections des parties nerveuses qui composent nos divers organes. Il regarde cette idée, qui assurément n'est pas bien neuve, & qui est peut-être ve-

nue à l'esprit de tous les médecins depuis qu'on connoît le système nerveux, comme le germe du vrai système de médecine qui reste à perfectionner.

Quant à *Boerhaave*, après avoir fait le plus grand éloge de son érudition, de sa clarté & de son élégance, M. *Cullen* discute les défauts trop inconteſtables & trop nombreux de son système; il est sur-tout étonné que ce grand médecin, qui a vécu près de quarante années après l'avoir établi, n'y ait fait aucune addition ou correction; mais on doit l'être bien davantage de ce que ses disciples, & sur-tout *Van-Swieten*, malgré les progrès qu'on a faits depuis dans la connoissance de l'économie animale, se sont si peu écartés des principes de leur maître. Un des traits qui caractérisent le plus *Boerhaave*, c'est d'avoir su inspirer à ses élèves un certain fanatisme pour ses opinions.

M. *Cullen* passe à l'examen du précis de médecine de M. *Lieutaud*, qu'il appelle le *premier médecin d'une nation ingénieuse & savante*. En observant que cette phrase est à peu près inintelligible, & en passant condamnation sur ce que M. *Cullen* dit de l'ouvrage de M. *Lieutaud*, nous croyons qu'il auroit pu se dispenser de s'arrêter si long-tems sur un livre qui n'a point été fait pour servir de guide aux médecins instruits, & qu'on doit regarder comme un de ces ouvrages populaires destinés si mal à propos à ceux qui abusent plutôt de la médecine, qu'ils ne l'exercent.

M. *Cullen* a suivi des principes différens de ceux qu'il a examinés. Il a tâché de *rassembler les faits relatifs aux maladies du corps humain, aussi complettement que la nature de son ouvrage*

& les bornes qu'il s'eſt néceſſairement preſcrites ont pu le lui permettre. Mais j'ai fait, dit-il, *mes efforts pour appliquer ces faits à la recherche des cauſes prochaines, & pour établir ſur elles une méthode de traitement plus ſcientifique & plus déterminé. En me propoſant ce but, je me flatte d'avoir évité les hypothèſes, & ce qu'on nomme théories. J'ai, à la vérité, tâché d'établir pluſieurs points de doctrine généraux, ſoit phyſiologiques, ſoit pathologiques; mais je crois avec confiance qu'ils ne ſont qu'une généraliſation des faits ou des concluſions qu'on tire par une induction réſervée & immédiate.*

Voilà le plan général du ſyſtême de médecine de M. *Cullen*, que nous allons préſenter plus en détail à nos lecteurs.

La marche méthodique de M. *Cullen* ſe fait ſentir dès les premières lignes de ſon ouvrage. « Nos préceptes ſur la médecine-pratique, *dit-il* dans ſon introduction, ſe réduiſent à tâcher de faire connoître, diſtinguer, prévenir ou guérir les maladies. L'art de connoître & de diſtinguer les maladies ne peut s'acquérir que par une obſervation exacte & complette de leurs phénomènes, dans l'ordre de leur co-exiſtence & de leur ſucceſſion, &c. Les moyens de prévenir les maladies dépendent de la connoiſſance des cauſes éloignées, & la cure des maladies eſt ſur-tout & preſque néceſſairement fondée ſur la connoiſſance de leurs cauſes prochaines. Elle demande celle des inſtitutions de médecine, c'eſt-à-dire, la connoiſſance de la ſtructure, de l'action & des fonctions du corps humain, des divers changemens qu'il peut ſouffrir, & des divers agens qui peuvent le changer. M. *Cullen* avoue cepen-

dant que sur ces objets particuliers nos lumières sont encore incomplettes, douteuses à plusieurs égards, & qu'elles ont été souvent enveloppées dans l'erreur ; mais il croit possible, lorsqu'on a une connoissance étendue des faits relatifs à l'économie animale, d'établir, par une induction circonspecte, plusieurs principes généraux, qui peuvent guider notre raisonnement avec sûreté. Par conséquent M. *Cullen* n'admet, comme causes prochaines, que celles qui sont établies sur des résultats de fait, plutôt que sur des inductions de raisonnement. Telle est la logique qui l'a guidé dans son traité de médecine-pratique, dans lequel il a suivi l'ordre de sa nosologie méthodique pour l'exposition des maladies.

Son ouvrage est divisé en trois parties. La première comprend les *pyrexies* ou *maladies fébriles*, dont les caractères sont un frisson plus ou moins marqué, un accroissement de chaleur, une interruption ou un dérangement des diverses fonctions, & sur-tout une diminution de force dans les fonctions animales. Ces *pyrexies* forment une classe sous-divisée en fièvres, inflammations, éruptions, hémorrhagies & fluxions. Ces différens genres d'affections sont la matière des cinq livres qui composent la première partie.

M. *Cullen* n'a pas cru pouvoir mieux donner une idée de la fièvre, qu'en présentant exactement tous les phénomènes qui accompagnent le paroxysme d'une fièvre intermittente. Il dit qu'on peut présumer que chaque fièvre consiste dans des paroxysmes répétés, & qu'elle ne diffère des autres que par les circonstances & les répétitions des paroxysmes; car il ne croit

pas qu'il existe de ces fièvres sans rémission & sans exacerbation, qu'on a pour cela appellées *continentes*.

C'est aussi d'après les symptômes du paroxysme fébrile, que M. *Cullen* tâche de déterminer la cause prochaine de la fièvre, qui semble jusqu'ici avoir échappé aux recherches des médecins. *Comme l'état du chaud des fièvres*, dit il, *est constamment précédé par l'état du froid, je présume que ce dernier est la cause de l'autre, & que par conséquent ce qui produit l'état du froid est la cause de tout ce qui s'opère dans le cours du paroxysme.* Mais est-il bien vrai que toutes les fois que plusieurs effets se succèdent dans un certain ordre, ils sont produits l'un par l'autre, & que plusieurs phénomènes ne peuvent marcher ensemble sans être liés entre eux par des rapports de cause & d'effet ? A la vérité les bornes de nos connoissances ne nous laissent bien souvent que cette règle précaire, pour juger si un phénomène est la cause d'un autre phénomène qui lui succède ; mais dans ces cas il faut du moins que cette succession soit constante, imperturbable, & que l'effet prétendu soit toujours proportionnel à la cause qu'on lui assigne. Or il s'en faut bien que le froid produise constamment le chaud dans le corps humain, & que le chaud y réponde toujours au degré de froid qui l'a précédé ; puisqu'il y a des cas de fièvre où le froid est à peine sensible, & où cependant la chaleur qui le suit est très-ardente.

M. *Cullen* semble avoir pressenti ces difficultés, & il se rectifie lui-même. Désespérant de pouvoir déduire, les uns des autres, les phénomènes qui caractérisent la fièvre, il avoue

que quelques-uns d'entre eux ne peuvent s'expliquer *qu'en remontant à une loi générale de l'économie animale, par laquelle tout ce qui tend à nuire au corps humain, excite à l'intérieur des mouvemens dont le but eſt de s'oppoſer aux effets de ces agens pernicieux. C'eſt*, dit-il, *ce qu'on nomme la force médicatrice de la nature, ſi fameuſe dans les écoles.* Cette force dont M. *Cullen* parle quelquefois d'une manière à faire croire qu'il n'a pas pour elle la plus grande foi, eſt un principe auquel il faut ſans ceſſe revenir, lorſqu'il s'agit des fonctions des corps animés, ſi on veut éviter les raiſonnemens vagues & arbitraires.

C'eſt un point de doctrine fondamental, & qui a ſervi de baſe à la pratique médicinale, depuis *Hippocrate* juſqu'à nous, que cette force opère dans les maladies une *coction* ou un changement des humeurs altérées ou nuiſibles, pour les rendre moins dangereuſes, ou plus propres à être évacuées. M. *Cullen* croit que cette doctrine eſt *peu fondée*, objectant qu'il y a des fièvres produites par le froid, la peur & autres cauſes, dans leſquelles on ne ſauroit ſoupçonner la préſence d'aucune matière morbifique. En ſuppoſant le froid & la peur incapables de produire aucune altération dans nos humeurs, ce qui n'eſt pas bien ſûr, les faits que ce médecin allégue ne nous paroiſſent point pouvoir ſervir de fondement à une concluſion générale contre toutes les eſpèces de fièvre. Les mouvemens de l'économie animale ſont en général liés par ſéries, de manière que lorſque l'un a lieu, il amène ordinairement l'autre à ſa ſuite; & nous ſommes même très-portés à croire que c'eſt de ce principe

que dépendent les retours périodiques de certaines affections, qui, s'étant une fois enchaînées avec les ſenſations & les mouvemens habituels qui compoſent le tiſſu de la vie, ſont reproduites dans le même ordre qu'eux, & ſe manifeſtent à des intervalles de tems, dont l'égalité a droit d'étonner notre imagination. Ainſi il ne ſeroit pas ſurprenant que le froid & la peur produiſiſſent quelquefois en nous la modification des organes, qui eſt affectée au début d'une fièvre ; & que cette modification fût ſuivie de tous les phénomènes ſubſéquens qui ſont liés avec elle, & dont la ſérie & l'enſemble conſtituent un accès de fièvre, ſans qu'on pût conclure que toutes les eſpèces de fièvre ſont dans ce même cas, c'eſt-à-dire, exemptes de matière morbifique.

M. *Cullen* appuie encore ſon opinion d'un autre fait. « Il y a, dit-il, des fièvres ſoudainement guéries par une hémorrhagie peu abondante, & qui ne peut point avoir rejeté au dehors la matière morbifique répandue dans toute la maſſe du ſang. » Pour expliquer ce fait, il eſt peut-être néceſſaire de remonter au principe de toutes affections, c'eſt-à-dire, la ſenſibilité. Cette faculté peut varier, ſoit par l'effet d'une diſpoſition primitive, innée, ſoit par les changemens qu'éprouvent les conditions phyſiques de nos organes, qui la déterminent ou la modifient. Il peut donc y avoir des individus à qui cette faculté imprime un caractère tellement irritable, que la moindre cauſe produiſe en eux des mouvemens déſordonnés & des excrétions ſans but, comme on voit quelquefois un accès de colère ou un rire immodéré, ſuivis d'un écoulement d'urine. Les

maladies, qui ſont peut-être au corps ce que les paſſions ſont à l'ame, peuvent de même être excitées quelquefois par des cauſes très-légères, & être ſoulagées par une excrétion très-modérée, même d'une humeur qui n'étoit pas le principe de la maladie ; car l'ame, comme dit Montaigne, *décharge ſes paſſions ſur les objets faux, quand les vrais lui défaillent.* L'action qu'elle exerce ſur ces faux objets la ſoulage, quelque bornée que ſoit cette action. C'eſt ainſi qu'une larme échappée tempère ſouvent la douleur d'une perſonne très-affligée, & que le reſſentiment à demi ſatisfait, appaiſe les violens tranſports d'une colère dont on auroit été ſuffoqué, ſi elle eût été totalement fruſtrée dans ſon objet.

Ces phénomènes ſont ſinguliers, incompréhenſibles ; mais telle eſt la nature de notre être, que nous ne pouvons bien connoître qu'en les obſervant attentivement. Ceux que nous venons de rapporter, & ceux qu'allègue M. *Cullen* contre la doctrine ancienne de la *coction* dans les fièvres, ſont des cas particuliers qui ne nous paroiſſent point infirmer cette doctrine. Ce n'eſt pas qu'on ne pût encore faire contre elle beaucoup d'autres objections. Les connoiſſances humaines ne repoſent point ſur une baſe aſſez ſolide pour que notre eſprit ne puiſſe les rendre problématiques, lorſque nous le voulons ; mais il eſt plus aiſé de combattre certains principes reçus, que de mettre quelque choſe de poſitif à leur place. Quoi qu'il en ſoit, voici le réſumé de ceux de M. *Cullen*, ſur la cauſe prochaine de la fièvre. La foibleſſe produite par les cauſes éloignées, *devient un ſtimulant indirect pour le ſyſtême vaſculaire. Delà*,

au moyen de l'état du froid & du ſpaſme qui l'accompagne, l'action du cœur & des grandes artères eſt augmentée, & continue ainſi juſqu'à ce qu'elle ait rétabli l'énergie du cerveau; que l'énergie de cet organe ſe ſoit étendue juſqu'à l'extrémité des vaiſſeaux, qu'elle ait rétabli leur action, & détruit ſur-tout le ſpaſme qui les affecte. Ce dernier obſtacle étant ſurmonté, l'excrétion de la ſueur & les autres marques de relâchement dans les organes excrétoires reparoiſſent comme dans l'état naturel.

M. *Cullen* penſe ſur-tout que la cauſe prochaine des fièvres n'eſt pas une ſuite de l'altération des fluides; que dans les fièvres intermittentes les apparences manifeſtes de bile qu'elles préſentent, n'indiquent point qu'elles proviennent de cette cauſe; mais que les exhalaiſons marécageuſes dont M. *Cullen* les fait dépendre, opérent plus puiſſamment dans la ſaiſon qui produit les changemens de la bile; qu'ainſi la bile n'eſt qu'une circonſtance accidentelle dans les fièvres intermittentes: enfin, que les phénomènes des fièvres indiquent qu'elles dépendent principalement des changemens ſurvenus aux principes moteurs de l'économie animale. Cependant M. *Cullen* ne ſe flatte point de pouvoir rendre raiſon de toutes les circonſtances des fièvres; mais il croit avoir montré la route qu'il faut ſuivre dans ces recherches.

M. *Cullen* diſtingue deux états dans le paroxyſme de la fièvre. Il ſuppoſe que le premier, qu'il appelle proprement *morbifique*, eſt une ſuite de l'impreſſion nuiſible que le corps a reçue; & que le ſecond doit être conſidéré comme l'opération de ce qu'on déſigne par l'expreſſion *vis medicatrix naturæ*, qui a une tendance ſalutaire, & qu'il appelle *réaction du ſy-*

ſtême. C'eſt ſur-tout dans l'état du chaud de la fièvre, que cette *réaction* a lieu. Le ſpaſme eſt la meſure de l'état *morbifique*, & par conſéquent de la durée du chaud & de tout le paroxyſme. Dans les maladies inflammatoires, il y a une diathèſe phlogiſtique, & cette diathèſe paroît conſiſter dans une augmentation du ton du ſyſtême artériel. Quand cette diathèſe accompagne la fièvre, elle donne lieu à un ſpaſme fébrile plus long, & par conſéquent prolonge les paroxyſmes. C'eſt pourquoi toutes les fièvres inflammatoires ſont du genre des continues; & c'eſt auſſi pourquoi toutes les cauſes de diathèſe phlogiſtique tendent à changer les intermittentes en continues.

Cependant la diathèſe phlogiſtique n'eſt pas la ſeule cauſe de la durée du ſpaſme, elle peut dépendre auſſi de la foibleſſe de la réaction; ce qui détermine M. *Cullen* à admettre la diſtinction qu'on fait des fièvres en Angleterre, en inflammatoires & en nerveuſes. Il a fait un genre des premieres ſous le nom de *ſynoque*, & il a déſigné les ſecondes par la dénomination de *typhus;* mais il penſe qu'ordinairement les fièvres continues ſont une combinaiſon de ces deux genres, & que les limites qui les ſéparent ſont difficiles à déterminer.

Quant aux cauſes éloignées des fièvres, il penſe que les plus générales ſont les miaſmes putrides qui ſortent du corps humain, & ceux qui s'exhalent des marécages. Il n'exclut point cependant les autres cauſes, parmi leſquelles le froid tient le premier rang.

En parlant du prognoſtic des fièvres que M. *Cullen* établit ſur la prédominance des ſymptômes *morbifiques* ou ſalutaires, il examine la do-

trine si long-tems & si inutilement discutée des jours critiques, que les uns ont admis & que les autres rejettent. M. *Cullen* décide que la doctrine d'*Hippocrate* & des anciens, à cet égard, est fondée. L'idée de M. *Cullen* sur ce point de doctrine nous paroît la plus simple & la plus lumineuse qui ait jamais été proposée. Toutes les difficultés disparoissent devant elle, & le doute se change presque en certitude. L'économie animale, selon M. *Cullen*, & cela est inconteſtable, est soumise à des mouvemens périodiques, soit par sa constitution propre, soit par les habitudes qu'elle a contractées. Les jours qu'on regarde comme critiques, c'est-à-dire, où ces mouvemens périodiques se font remarquer dans les fièvres, sont le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, le dix-septième & le vingtième. On n'en observe pas, dit-il, au-delà de ce dernier, ou du moins nous manquons d'observations pour nous en assurer; d'ailleurs, dit M. *Cullen*, il se peut qu'à mesure que les fièvres traînent en longueur, les mouvemens deviennent moins exacts & moins réguliers.

Les jours critiques que M. *Cullen* rapporte sont prouvés par les faits. Suivant l'examen que M. *De Haën* a fait des divers cas pris des épidémies d'*Hippocrate*, sur le nombre de cent soixante-trois terminaisons de fièvre, il y en a cent sept qui ont eu lieu l'un ou l'autre des jours indiqués ci-dessus, & aucune n'est arrivée le second ou le treizième jour. Il y a dix-huit terminaisons survenues au 8e, 10e, 12, 15e & 19e jours; ce qui ne fait qu'un neuvième du nombre total.

Ainſi il eſt donc manifeſte qu'il y a une tendance générale dans l'économie animale, qui détermine les mouvemens périodiques des fièvres à ſe faire ſur-tout dans les jours critiques; quoique cette tendance puiſſe être quelquefois troublée dans ſon cours, comme dans les fièvres intermittentes, on voit ſouvent le type de tierce ou de quarte dérangé par des circonſtances accidentelles : le ſixième jour des fièvres en eſt un exemple. Dans les ouvrages d'*Hippocrate*, il y a pluſieurs cas de terminaiſons opérées le ſixième jour, qui n'eſt pas un jour critique; car des terminaiſons arrivées en ce jour, il n'y en a pas une qui ait été ſalutaire & ſans récidive. Dans ces cas il y a donc eu quelque cauſe particulière qui a troublé la marche ordinaire de la nature, & produit au ſixième jour des criſes anticipées, qui n'auroient dû arriver que le ſeptième.

M. *Cullen* concilie les contrariétés qui règnent au ſujet des jours critiques, en diſant que tous les ouvrages attribués à *Hippocrate* ne lui appartiennent pas, & que ceux qui ſont réellement de lui ont été altérés; ce qui eſt très-vraiſemblable : car quelles tortures n'ont pas données aux ſavans les infidélités des copiſtes ? M. *Cullen* n'admet point la diſtinction des nombres impairs, ni les périodes quarténaires & ſepténaires, parce qu'elles ſont entièrement contradictoires avec les principes & les faits établis ci-deſſus. Il penſe donc qu'à cet égard *Hippocrate* pourroit bien s'être un peu trop laiſſé aller aux opinions de *Pythagore* au ſujet du pouvoir des nombres.

Cela poſé, il n'eſt pas difficile de voir que les jours critiques, rapportés plus haut, c'eſt-à-

dire, les troisième, cinquième, septième, neuvième, onzième, quatorzième, & indiquent des périodes de tierce & de quarte ; que les périodes de tierce ont lieu jusqu'au onzième jour, & qu'ensuite viennent les périodes de quarte jusqu'au vingtième, & non le vingt-unième, quoique ce dernier soit regardé comme critique dans l'édition ordinaire des aphorismes, prise d'un manuscrit erroné, que *Celse* paroît aussi avoir copié. La tendance générale de l'économie animale vers ces périodes porte aussi M. *Cullen* à rejeter le quatrième jour, regardé comme un jour critique. Il pense que les terminaisons arrivées ce jour-là doivent être comptées parmi les autres irrégularités qui surviennent souvent dans les fièvres.

Ainsi la doctrine des jours critiques, selon M. *Cullen*, est fondée sur un phénomène ordinaire, très-fréquemment observé, auquel le tems & une fausse philosophie ont associé quelques illusions.

Ce médecin établit le traitement méthodique des fièvres continues sur trois indications générales, à l'une ou à l'autre desquelles on doit s'attacher suivant les circonstances de la fièvre. La première consiste à modérer la violence de la réaction ; la seconde, à éloigner les causes & à combattre les effets de la débilité ; la troisième, à prévenir ou à corriger la tendance des fluides à la putréfaction.

« On remplit la première indication, 1°. par tous les moyens qui diminuent l'action du cœur & des artères ; 2°. par ceux qui font cesser le spasme des extrémités des vaisseaux. On diminue l'action trop forte du cœur & des artères, 1°. en évitant ou en modérant les irritations

qu'éprouve le corps ; 2°. en employant les moyens propres à affoiblir ; 3°. en diminuant la tenſion & le ton du ſyſtême artériel ».

Les irritations dont il s'agit ſont les impreſſions faites ſur les organes des ſens, l'exercice de la penſée, la préſence des alimens dans l'eſtomac, les boiſſons ſtimulantes, comme les liqueurs fermentées, aromatiques, les matières ſtercorales retenues dans les inteſtins, l'acrimonie générale des fluides qui réſulte de l'accroiſſement de la chaleur, de la circulation & de l'interruption des excrétions. On remédie à cette dégénération des fluides par une boiſſon abondante de doux antiſeptiques. Le ſoin d'éviter l'irritation conſtitue le régime antiphlogiſtique néceſſaire pour modérer la violence de la réaction.

« Un ſecond ordre de principaux moyens de modérer la violence de la réaction, renferme certains pouvoirs ſédatifs qui diminuent l'activité de toutes les parties, & ſur-tout du ſyſtême ſanguin. De ce nombre eſt l'application du froid. Les expériences, récemment faites dans la petite vérole, & dans les fièvres continues, prouvent que l'expoſition à l'air frais eſt un calmant très-puiſſant. Les rafraîchiſſans ſont un autre ordre de ſédatifs. Les principaux ſont les acides, les ſels neutres, &c.

« Le troiſième ordre de moyens de tempérer la violence de la réaction, conſiſte à diminuer la tenſion & le ton du ſyſtême artériel. On diminue cette tenſion par la ſaignée & par les purgatifs.

« Comme un des moyens de calmer la violence de la réaction du ſyſtême artériel, eſt de faire ceſſer le ſpaſme des extrémités des vaiſ-

ſeaux,

seaux, qui l'entretient, on fait cesser celui-ci par les remèdes qui déterminent les humeurs à la surface du corps. Tels sont les délayans, les sels neutres, les sudorifiques, les émétiques. On diminue aussi le spasme par des moyens externes, & les principaux sont les vésicatoires & les bains chauds. Les vésicatoires peuvent être employés à chaque période des fièvres continues; mais ils sont plus utiles, quand elles ont déja fait une partie de leur cours. Il est indifférent d'appliquer le vésicatoire à une partie plutôt qu'à une autre, à moins qu'on ne soupçonne une affection locale; car alors il faut l'appliquer le plus près qu'il est possible de la partie affectée. Le bain chaud est sujet à certains inconvéniens; & comme l'expérience n'a pas encore appris si on peut les éviter en n'employant que les bains de vapeur, on peut suppléer au bain chaud par des fomentations des jambes & des pieds, continuées un certain tems, & au moins une heure.

« La seconde indication générale est d'éloigner la cause de la foiblesse, & de remédier à ses effets. Les symptômes qui ont lieu dans les maladies contagieuses, & les dissections anatomiques, prouvent que le ton du cœur & des artères est diminué dans ces cas, & que les toniques y sont par conséquent indiqués. Il y a deux genres de toniques; les premiers sont les corps froids, les seconds sont les médicamens toniques proprement dits. On a parlé plus haut de l'utilité de l'air frais; mais l'emploi des boissons froides demande des restrictions; il a quelquefois été nuisible dans les fièvres; il l'est surtout, selon M. *Cullen*, dans les cas de diathèse phlogistique & d'inflammation locale. Lorsque

ces dernières circonstances n'ont point lieu, on peut encore appliquer, à la surface du corps, de l'eau froide, comme un moyen tonique & rafraîchissant. Cette pratique a été employée à Breslau, dans des fièvres putrides accompagnées de prostration des forces.

« D'autres médicamens ont été employés comme toniques dans les fièvres. Tels sont le sucre de saturne, que ses qualités délétères doivent faire rejeter; l'*ens veneris* (*a*), & d'autres préparations martiales. Celles de cuivre, l'alun, l'arsenic, lorsqu'ils ont été employés, n'ont agi que par leurs propriétés toniques. L'usage de ces remèdes, dit M. *Cullen*, est rare, & les effets en sont incertains. Aussi les médecins emploient-ils ordinairement les toniques pris des végétaux. Ce médecin auroit dû ajouter que ces remèdes, plus que suspects, doivent être rejetés, & se servir de toute l'autorité de son génie & de sa célébrité pour les proscrire.

« Le plus vanté & le plus employé des remèdes toniques pris dans le règne végétal, est le quinquina. M. *Cullen* pense que ses effets ne viennent point de son action sur les fluides, mais plutôt d'une certaine impression faite sur les nerfs de l'estomac, & de là communiquée à tout le système nerveux. Comme le retour des paroxysmes dans les fièvres intermittentes doit être attribué, dit-il, à un retour d'atonie, il est probable que le quinquina, par sa vertu tonique, empêche ces paroxysmes de revenir; & cela est d'autant plus vraisemblable, que beau-

(*a*) M. CULLEN croit que l'*ens veneris* de BOYLE, malgré sa fausse dénomination, étoit une préparation de fer peu différente des fleurs martiales.

coup d'autres toniques rempliſſent les mêmes vues. Si les effets du quinquina dépendent de ſa vertu tonique, on voit aiſément combien il eſt peu convenable, lorſqu'il y a une diathèſe phlogiſtique dominante, & quelles ſont les circonſtances des fièvres continues qui en demandent l'uſage. M. *Cullen* ajoute qu'on ne doit s'attendre à en voir de bons effets qu'en le donnant en ſubſtance & à haute doſe. Cette pratique de donner le quinquina ſouvent & en grande quantité n'eſt pas unanimement admiſe en France. Beaucoup de médecins, ſans adopter la prévention outrée de *Stahl* contre ce remède, penſent que l'uſage trop étendu qu'on en fait eſt ſujet à beaucoup d'inconvéniens ».

M. *Cullen* propoſe encore les ſtimulans pour remédier à la foibleſſe, & croit que le vin eſt le meilleur.

« La troiſième indication générale, qui conſiſte à prévenir & à corriger la tendance des fluides à la putréfaction, exige qu'on évite une nouvelle application de la matière putride ou putreſcente, c'eſt-à-dire, qu'on corrige & qu'on change l'air du malade, & qu'on le préſerve de ſes propres émanations en le faiſant ſouvent changer de linge; qu'on évacue la matière putride qui eſt dans le corps; qu'on corrige celle qui reſte par les délayans & les antiſeptiques; enfin qu'on ſoutienne le ton des vaiſſeaux: ce qui eſt un moyen de réſiſter à une putréfaction ultérieure ».

M. *Cullen* fonde auſſi le traitement particulier des fièvres intermittentes ſur trois indications générales. Elles conſiſtent, 1°. à prévenir le retour de l'accès 2°. à conduire les paroxyſ-

mes de manière à obtenir une solution finale de la maladie ; 3°. à éloigner tous les obstacles qui pourroient empêcher de remplir les deux premières indications. On remplit la première en augmentant l'action du cœur & des artères, avant l'invasion de l'accès. On prévient par là le retour de l'atonie & du spasme des extrémités des vaisseaux qui causent le paroxysme. Le principal moyen de remplir ce but, est l'émétique donné à petite dose une heure avant l'accès. Les moyens de soutenir le ton des extrémités des vaisseaux, sans augmenter l'action du cœur & des artères, sont, 1°. les astringens seuls, 2°. les amers seuls, 3°. les astringens combinés avec les amers, 4°. les astringens combinés avec les aromatiques, 5°. certains toniques minéraux, 6°. les préparations d'opium ; enfin une impression d'horreur.

« L'exercice & une nourriture aussi abondante que l'état & l'appétit du malade peuvent le permettre, sont aussi très-convenables pendant l'intermission. Le quinquina tient le premier rang parmi les toniques dont on vient de faire mention. On peut l'employer dans chaque période de ces fièvres, pourvu qu'il n'y ait ni diathèse phlogistique, ni congestion considérable fixée dans les viscères de l'abdomen. L'intermission est le tems propre pour l'administrer, & on doit en continuer l'usage quelque tems après que la fièvre a cessé ».

« On peut remplir la seconde indication, 1°. en donnant des émétiques durant l'état du froid, & au commencement du chaud ; 2°. par le moyen des narcotiques donnés durant l'état du chaud ».

« La troisième indication, qui a pour obj e

d'éloigner les circonſtances qui peuvent empêcher de remplir les deux premières, conſiſte à remédier par l'émétique aux congeſtions fixées dans l'abdomen, & à corriger par la ſaignée la diathèſe phlogiſtique».

Il eſt aiſé de voir que le traitement des fièvres eſt dirigé par l'idée que M. *Cullen* s'eſt faite de la cauſe prochaine de la fièvre, idée qu'on ne peut pas proprement appeler un ſyſtême, puiſqu'elle n'eſt que la ſimple conſidération des ſymptômes que préſente la fièvre, & qui ne peuvent point ſe déduire les uns des autres. Quoique M. *Cullen* n'adopte point la doctrine des anciens ſur la *coction* dans les fièvres, ſon traitement n'en va pas moins au même but; car les mouvemens par leſquels les anciens ſuppoſoient que la nature opéroit cette coction, M. *Cullen* les regarde comme un moyen de réaction employé par les pouvoirs moteurs de l'économie animale, pour détruire l'*impreſſion de débilité* faite par les cauſes éloignées de la fièvre ſur les principaux organes de la vie. Il ne s'agit plus que de modérer cette réaction, qu'on ſuppoſe dans l'une & l'autre opinion pouvoir paſſer le terme où elle ceſſe d'être ſalutaire. Pour les uns, cette réaction bien ménagée amenera la *coction;* & pour les autres, elle opérera le rétabliſſement de l'énergie du cerveau, & la ceſſation des ſymptômes, ce qui n'apporte pas, dans la pratique établie, un auſſi grand changement qu'on pourroit le croire. Dans les fièvres intermittentes, où M. *Cullen* n'admet point les amas de bile & de ſaburre qu'on ſuppoſe ordinairement, ſon opinion ſemble tirer beaucoup à conſéquence pour l'adminiſtration du quinquina; mais par la modification qu'il y apporte, en avertiſſant

de ne point adminiſtrer ce médicament dans les cas de congeſtion dans les viſcères de l'abdomen ou de diathèſe phlogiſtique, il laiſſe les choſes dans leur ancien état: de ſorte que cet auteur en excitant fortement l'attention, & en en faiſant penſer beaucoup, introduit des innovations dans les idées, plutôt que dans les choſes.

La ſuite dans les journaux ſuivans.

Medicinifche praktiſche beobachtungen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations de médecine, premier Recueil; par M.* HENRI-FELICE PAULIZKY, *conſeiller du prince* SALM-KIRBOURG, *in-8° de 88 p. A Francfort-ſur-le Meyn, 1784.*

3. Les ſujets dont l'auteur s'occupe dans ce recueil, ſont:

1°. La phthiſie pulmonaire. M. *P.* y apprécie l'utilité du lichen d'Islande, & du polygala, en même tems qu'il traite des maladies auxquelles ſont expoſés les tailleurs & poliſſeurs d'agathes.

2°. L'uſage ſalutaire de l'opium dans certaines maladies inflammatoires & rhumatiſmales.

3°. Une hémorrhagie utérine très-conſidérable, guérie avec l'ipécacuanha.

4°. Une aphonie accompagnée de difficulté d'ouïe, cauſée par la ſaburre des premières voies, guérie au moyen de l'air fixe & des évacuans.

5°. Une hémorrhagie par la matrice, le nez & les gencives, accompagnée de taches livides ſur l'habitude du corps.

Il nous ſemble que l'auteur mérite les plus grands encouragemens pour le déterminer à continuer ſon travail.

BILGUERS, &c. praktiſche anweiſung fur die feldwundærtzte, &c. C'eſt-à-dire, *Inſtructions pratiques pour les chirurgiens de campagne, avec un diſpenſaire; par M. JEAN-ULRICH BILGUER, docteur en médecine, chirurgien-général de S. M. le roi de Pruſſe. Première partie, in-8° de 188. pages. A Berlin, chez* Heſſe, 1783.

4. L'auteur nous apprend dans la préface, qu'il a fait trois campagnes en qualité de chirurgien-major, ſept comme chirurgien-général, & qu'il exerce la chirurgie depuis quarante-un ans. Il ajoute qu'il n'a pas exercé ſa profeſſion en manœuvre; mais qu'il a réfléchi mûrement ſur tous les cas qui ſe ſont préſentés, & que pour cette raiſon, il ſe flatte d'être en état de donner des inſtitutions utiles aux chirurgiens d'armée. Malgré tous ces avantages, cet ouvrage ne répond point cependant à ce qu'on devroit ſe promettre d'un auteur ſi éclairé. Toutefois, ſans nous attacher à y découvrir des défauts, cherchons plutôt à en extraire ce qui peut tourner au profit de nos lecteurs, & aux progrès de l'art.

M. *Bilguer* prétend avoir obſervé fort ſouvent que les portions de nerfs coupés ſe réuniſſent, & que, par cette réunion, les fonctions des parties bleſſées ſe rétabliſſent.

En 1757, le *trismos* fut un accident très-commun dans l'armée prussienne, & presque tous ceux qui en furent attaqués périrent. Cet accident ne survenoit jamais aux coups de sabre, mais très-souvent aux blessures d'armes à feu. Pour soustraire ses blessés à ce symptôme & à la mort qui en fut constamment la suite, M. *Bilguer* fit de profondes scarifications aux plaies, appliqua des topiques relâchans & huileux, ordonna à l'intérieur de fortes doses d'opium. Il est porté à croire que cet accident provient de la plénitude, & du défaut de scarifications des blessures. Il observe que pendant cette campagne, l'armée vivoit dans une grande abondance, & que durant les campagnes suivantes, où la même abondance ne régnoit pas, cet accident fut beaucoup moins commun.

En parlant de la gangrène, M. *B.* conseille à l'extérieur l'usage d'une infusion d'arnica & de quinquina, rendue plus antiseptique par l'addition de l'acide vitriolique; & lorsqu'on est obligé de faire des incisions, il veut qu'on y introduise une poudre composée d'une partie de myrrhe, d'une demi-partie de sel ammoniac, d'un huitième de salpêtre & de camphre; ou bien qu'on y verse de l'huile de térébenthine, laquelle, à ce qu'il assure, facilite singulièrement la séparation des escares.

Voici les cas auxquels il restreint l'amputation à la suite de la gangrène: lorsque les progrès de la mortification sont arrêtés, que la séparation des parties molles est faite, qu'il n'y a que les os à scier, & que cette opération devient nécessaire pour empêcher le malade d'être infecté de la puanteur. Des expériences certaines, remarque-t-il, ont prouvé que la mort survient

plutôt quand on ampute dans le vif, que ſi l'on abandonne à la nature le ſoin de faire cette ſéparation, en l'aidant néanmoins par un traitement convenable.

Une obſervation que des expériences réitérées ont confirmée à M. *Bilguer*, eſt que les coups de feu aux feſſes, aux gras de jambes & aux muſcles deltoïdes, ne ſe guériſſent jamais ou que très difficilement, à moins qu'on n'inciſe à travers les fibres muſculaires.

Il ſurvient quelquefois de fortes hémorrhagies aux bleſſures pénétrantes dans la cavité de la poitrine. Il faut alors examiner ſi le vaiſſeau qui fournit le ſang eſt près de la marge externe de la plaie, ou près de la lèvre intérieure. Dans le premier cas, il ſuffit d'introduire un bourdonnet imbibé d'eſprit de vin rectifié; mais ſi le vaiſſeau ſe trouve au bord interne, il faut lier un bourdonnet dans ſon milieu avec un fil fort & bien ciré: on introduit enſuite ce bourdonnet dans la cavité de la poitrine, & l'on cherche à lui donner une direction tranſverſale avec la plaie, enſuite on l'attire en avant; on remplit la plaie de charpie, qu'on tamponne en même tems qu'on tire à ſoi le fil, & de cette manière on comprime le vaiſſeau ouvert; on entretient enfin cette compreſſion, en attachant le fil avec un emplâtre agglutinatif.

Nous croyons appercevoir une eſpèce de contradiction dans les méthodes curatives des plaies pénétrantes dans la cavité de l'abdomen; & comme cette remarque pourroit quelquefois tourner au profit de l'art & des bleſſés, nous nous permettrons de la ſoumettre au jugement de nos lecteurs. M. *Bilguer*, en traitant des bleſ-

ſures aux inteſtins, ſuppoſe deux cas : dans le premier, le boyau offenſé ſort hors du ventre ; & dans le ſecond, il reſte dans l'intérieur. S'il eſt ſorti, M. *Bilguer* veut qu'on ſaiſiſſe l'inteſtin, à l'endroit bleſſé, avec le pouce & l'index enveloppés d'un linge, afin d'empêcher que l'inteſtin ne s'échappe. Il ordonne enſuite de réduire la partie de l'inteſtin qui n'eſt point affectée, & de paſſer une aiguille courbe, armée d'un fil double ciré derrière la portion léſée dans le méſentère, de la réduire également après cette opération, & de la retenir au moyen du fil fixé par un emplâtre agglutinatif, contre les lèvres internes de la plaie, afin de favoriſer, par cette manœuvre, l'écoulement des matières qui, ſortant par l'ouverture de l'inteſtin, pourroient ſans cela ſe répandre dans la cavité ne l'abdomen.

Dans le ſecond cas, où l'on ne peut point découvrir l'endroit bleſſé des inteſtins, parce que cette portion n'eſt pas ſortie, M. *B.* ſe contente de conſeiller de dilater la plaie externe, de faire coucher le bleſſé ſur le côté affecté, afin de faciliter l'écoulement ; enfin, d'entretenir la plaie externe ouverte juſqu'à ce que toute évacuation ait ceſſé.

Il eſt évident que dans le ſecond cas, il ſeroit de la dernière imprudence de fouiller dans le ventre, afin de découvrir la bleſſure faite à quelque inteſtin ; mais ſi la conduite que M. *Bilguer* preſcrit avec raiſon dans ce cas, peut ſuffire, pourquoi avoir recours à une autre dans le premier cas ? Si l'inteſtin ſorti eſt ſain, ne pourroit-on pas le faire rentrer dans la cavité du ventre, ſans s'inquiéter de ſa ſortie ? L'uſage du fil paſſé derrière l'inteſtin dans la

méſentère ne ſemble aucunement remédier aux inconvéniens qui pourroient réſulter de cette pratique. On n'eſt point sûr de ramener les ouvertures des deux plaies vis-à-vis l'une de l'autre ; & dans tous les cas poſſibles, la manœuvre de M. *Bilguer* ne ſemble point diſpenſer des attentions qu'il preſcrit, lorſque l'inteſtin bleſſé eſt reſté dans le ventre. La pratique propoſée dans les bleſſures avec ſortie doit donc être inutile, embarraſſante & même nuiſible.

L'article *contuſion* eſt très-étendu. A l'occaſion des plaies aux articulations avec briſement d'os, l'auteur recommande de ne point ménager les ligamens ; mais de faire des inciſions ſuffiſantes pour bien débrider. C'eſt à tort, ajoute-t-il, qu'on prétend que ces parties exigent des ſpiritueux pour les panſemens, & que l'uſage des onguens digeſtifs relâchans leur eſt préjudiciable. Si l'inflammation des parties tendineuſes & aponévrotiques eſt accompagnée de plus de tenſion que celle des parties charnues, dit-il, les remèdes relâchans doivent beaucoup mieux convenir dans les inflammations des premières, que dans celles des dernières. On emploiera donc l'onguent digeſtif ; & des cataplaſmes faits avec les fleurs de camomille, les feuilles & les fleurs de juſquiame.

Nous pourrions encore extraire diverſes réflexions, mais elles exigeroient des détails que le mérite intrinsèque de cet écrit ne ſemble pas demander. On ſait que M. *Bilguer* a publié un ouvrage dans lequel il démontre l'inutilité & le danger de l'amputation dans un très-grand nombre de cas ; & l'on penſe bien qu'il n'a pas laiſſé échapper l'occaſion de revenir dans celui-ci ſur le même ſujet ; & cela d'autant plus

volontiers, que la nature de ſon travail le demandoit, & qu'il voit ſa doctrine juſtifiée par les faits ; car il nous aſſure qu'il compte dix-huit cens malades auxquels il a épargné cette cruelle opération.

Obſervations on an extraordinary caſe of ruptured uterus, *&c.* C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur un cas extraordinaire d'un utérus déchiré; par* ANDRÉ DOUGLAS, *docteur en médecine, membre du collège des médecins de Londres, médecin & accoucheur de l'hôpital des femmes en couches, inſtitué en 1757, & l'un des médecins de l'aſyle. In-8° de 74 p. A Londres, chez* Johnſon, 1785.

5. Une femme âgée de trente ans, petite, d'une conſtitution délicate, quoique jouiſſant d'une aſſez bonne ſanté, groſſe pour la quatrième fois, reſſentit de légères douleurs pour accoucher, le 11 ſeptembre 1784. Le lendemain, M. D. ayant été appelé, il la trouva extrêmement inquiète, & ſouffrant des douleurs très-aiguës à la région du pubis. On avoit pincé les membranes huit heures auparavant, & depuis ce tems les douleurs s'étoient renouvellées régulièrement. Cependant la tête de l'enfant qu'on ſentoit très-diſtinctement, n'étoit pas encore engagée au paſſage. Les douleurs qui, au lieu d'être expulſives, tenoient de la colique, étoient ſi violentes, qu'à chaque retour, cette femme s'agitoit en tout ſens, & ſe plioit, pour ainſi dire, en deux. Elle avoit

néanmoins le pouls ſans agitation, & réglé; elle ne ſe plaignoit même que de ſouffrances dans les environs du pubis. L'auteur conſeilla d'éviter tout ce qui pourroit échauffer; & traça à la ſage-femme le plan de conduite qu'elle devoit tenir.

Vers les neuf heures du ſoir, celle-ci informa M. D., qu'il étoit ſurvenu une hémorrhagie de peu de durée; que les douleurs avoient été plus fortes, & en apparence plus expulſives pendant une heure ou deux; mais que depuis ſix heures & demie, elles avoient ceſſé totalement, & qu'à compter de cet inſtant, la malade avoit beaucoup ſouffert d'envies de vomir & de la ſoif.

L'auteur la trouva pâle & avec un air égaré, le viſage allongé & inondé d'une ſueur froide. A peine ſentoit-il ſon pouls; elle avoit la reſpiration courte & vive, de fortes angoiſſes, & toujours la même douceur à la région du pubis.

En la touchant, il ne diſtinguoit rien autre choſe qu'un corps rond & mobile, qu'il prit pour la tête de l'enfant. En avançant la main, cette ſubſtance céda à l'impulſion des doigts: il la ſuivit, & ſa main ſe trouva engagée dans une cavité, qui ne reſſembloit en rien à celle de la matrice. Dès-lors, dit-il, je fus très-douloureuſement inſtruit de ce qui ſe paſſoit; & en examinant avec circonſpection & attention les parties que je touchai, je fus convaincu que ma main avoit pénétré dans la cavité de l'abdomen. L'enfant étoit placé ſur le devant; l'utérus, contracté en forme de calebaſſe, ſur le derrière, & les inteſtins pendoient entre mes doigts. On peut s'imaginer facilement combien cette ſituation m'affectoit. Aucun eſpoir d'être utile

à cette femme, aucune poſſibilité de conſulter mes confrères, & un beſoin preſſant à prendre promptement un parti.

Comme la main de M. D. touchoit déja l'enfant, il ſe décida à faire ſur le champ l'accouchement. Il y réuſſit facilement. En cherchant les pieds, il reconnut que le placenta étoit également tombé dans la cavité du bas-ventre; il étoit même tellement adhérent aux inteſtins, qu'il fallut introduire la main une ſeconde fois pour le détacher. Ce fut alors qu'il s'aſſura plus poſitivement de l'état des choſes. L'utérus étoit déchiré tranſverſalement à la partie inférieure & antérieure, un peu au deſſus de l'endroit de l'attache du vagin. Cet organe étoit déja contracté au-delà de ce qu'il auroit dû l'être, eu égard au peu de tems qu'il s'étoit écoulé depuis la ſortie de l'enfant. L'hémorragie n'étoit pas plus forte que dans les accouchemens ordinaires; mais la malade ſouffroit encore ſans rémiſſion, au deſſus du pubis, la même douleur dont elle s'étoit plainte avant la délivrance. Afin d'appaiſer cet accident, l'auteur preſcrivit un opiatique; il fit tenir la chambre fraîche, renouveller ſouvent l'air, & donner pour boiſſon ordinaire une tiſanne de menthe, ou une décoction de gruau. Le lendemain, 13 ſeptembre, la malade ſe trouvoit mieux, les envies de vomir étoient moindres. Elle ne ſe plaignoit plus de ſon ventre, mais de ſa poitrine, en indiquant la région du cœur pour ſiège de la douleur. Son pouls étoit vif, petit, mais réglé. Au ſoir, les efforts pour vomir reparurent avec force; il y eut d'ailleurs beaucoup de chaleur & de grandes inquiétudes; cependant tous ces ſymptômes ſe diſſipèrent

vers le matin, au moyen d'une ſueur abondante qui amena quatre heures de ſommeil.

Le 15, ſon pouls aſſez fort battoit environ cent fois par minute. La malade eut deux ſelles, & ſe plaignoit de tranchées. L'urine avoit toujours coulé librement & régulièrement depuis l'heure de l'accouchement.

La nuit du 17, il s'étoit déclaré une diarrhée, accompagnée de violentes douleurs qui, commençant au creux de l'eſtomac, s'étendoit tout le long du canal inteſtinal. La malade ſe plaignoit encore d'une douleur à travers le ventre d'un iléum à l'autre. Elle eut le ventre météoriſé. On comptoit juſqu'à cent dix pulſations par minute. Il y eut grande altération, & de fréquentes abſences. On lui fit une ſaignée de huit onces, & on lui donna une ſolution laxative, rendue calmante par l'addition de quelques gouttes de laudanum.

Le 18, il n'étoit plus queſtion de délire, & la ſaignée avoit remédié aux douleurs du ventre. Elle n'avoit eu qu'une ſelle pendant la nuit. Le nombre des battemens de l'artère alloit à cent vingt par minute. On inſiſta ſur l'uſage des mêmes remèdes.

Le 19, la malade n'avoit été, depuis la veille, que deux fois à la garderobe. Elle avoit dormi durant quelques heures. Sa langue étoit humide, & ſon pouls ayant plus de conſiſtance & de force qne les jours précédens, battoit cent ſeize fois par minute.

Les douleurs s'étoient réveillées, & la malade avoit évacué pendant la nuit du 19 au 20. Un lavement parégorique qu'elle reçut le matin, diſſipa ces accidens ſans retour. L'artère ne battoit plus que quatre-vingt-ſeize fois par

minute. Le 24, la maladie alloit assez bien pour pouvoir se lever. Le 29, le nombre des pulsations n'alloit qu'à soixante-douze. Le 27 octobre, la guérison fut parfaite, & la malade vaquoit à ses affaires. En l'examinant alors, M. *Douglas* ne trouva exactement rien qui eût pu indiquer son état précédent.

Quant au régime, la malade n'a pris, pendant la première semaine, que du petit lait, du lait, ou du gruau à l'eau. Les dix jours suivans, on lui a permis un jaune d'œuf délayé dans de l'eau, & adouci avec un peu de sucre. Lors de la troisième semaine, elle a commencé à prendre du bouillon gras & des *puddings* légers; enfin elle a passé peu-à-peu à une nourriture plus forte.

A la suite de ces détails, on lit un abrégé de cas analogues, extraits de différens ouvrages, ou communiqués à l'auteur par des amis particuliers. Cet exposé conduit M. *D.* à des réflexions très-judicieuses, qu'il faut lire dans la brochure même. Nous ne pouvons rapporter ici que les conclusions qu'il se croit autorisé de déduire de ces faits. Elles sont :

« 1°. Qu'on ne doit point considérer comme un état désespéré la rupture de la matrice, qui aura donné passage à l'enfant formé dans son intérieur ».

« 2°. Que le danger dans ce cas dépend tout autant du dérangement qu'éprouvent les visres du bas-ventre par la présence de l'enfant dans la cavité de l'abdomen, que de la lésion de l'utérus ».

« 3°. Que le danger sera généralement en raison du tems que l'enfant a séjourné parmi les viscères du bas-ventre, & du degré d'irritabilité du sujet ».

« 4°. Que la ſeule reſſource dans ce cas conſiſte dans une prompte délivrance, & qu'il importe d'opérer l'accouchement le plus tôt que les circonſtances le permettront ».

L'auteur, quoique perſuadé que ces concluſions découlent naturellement de ce qu'il vient d'expoſer, convient néanmoins qu'il peut ſe rencontrer des circonſtances qui obligent à s'écarter des principes généraux; & comme l'eſſentiel, dans ces occaſions, eſt de connoître au juſte la ſituation des malades, il a expoſé, avec la plus grande clarté, tout ce qui eſt capable d'éclairer & de diriger le jugement de l'accoucheur.

Vermiſchte chirurgiſche ſchriften, *&c.* C'eſt-à-dire, *Mélanges de chirurgie, publiés par* JEAN-LÉBERECHT SCHMUCKER, *premier chirurgien général de S. M. Pruſſienne, vol. iij. In-8° de 334 pag. A Berlin, chez* Nicolai, 1782.

6. Pour donner une idée de ce volume, il ſuffira de préſenter un précis de quelques articles.

Le premier concerne l'uſage interne de la cévadille. M. *Schmucker* lui attribue l'efficacité la plus aſſurée contre les vers. Il fait pulvériſer la ſilique entière avec les ſemences; & après avoir purgé le malade avec de la rhubarbe & le ſel de Glauber, il preſcrit, pour le lendemain un demi gros de cette poudre, avec autant d'*éléoſaccharum fœniculi*, & par deſſus quelques taſſes d'une infuſion de fleurs de camo-

mille ou de fleurs de ſureau. Cette doſe excite régulièrement des vomiſſemens qui amenent des vers : la même doſe répétée le lendemain, produit encore les mêmes effets ; mais ſi les malades ne vomiſſent pas de vers, on en donnera ſeulement les troiſième & quatrième jours la moitié de cette doſe ſoir & matin. Le cinquième au matin, on prend un purgatif compoſé de rhubarbe & de réſine de jalap, qui fait ordinairement évacuer des vers vifs ou morts, ou du moins une grande quantité de mucoſités. Le ſixième jour on commence l'uſage des pilules, compoſées de cinq grains de poudre de cévadille incorporée dans du miel ; on en prend trois, ſoir & matin, & on purge tous les cinq jours. Il faut continuer ces pilules & répéter les purgatifs de cinq jours en cinq jours, juſqu'à ce qu'on ne rende plus de mucoſité. Les malades s'abſtiendront de viandes pendant ce traitement.

Pour prouver l'efficacité de ce vermifuge, l'auteur rapporte treize obſervations ſur des ſujets attaqués de fièvres de toutes eſpèces, d'épilepſie, de dyſſenteries graves. Nous remarquerons d'après notre propre expérience, que ce remède eſt très-actif, & produit de fortes impreſſions, ſur-tout dans les perſonnes un peu nerveuſes.

L'obſervation ſur une opération céſarienne, par M. *Fritze*, contient les détails ſuivans. Une femme groſſe de ſix mois, reçut d'un bœuf un coup de corne : la plaie extérieure ſe trouvoit à trois pouces de la ligne blanche, & pénétroit juſques dans la matrice. Les perſonnes empreſſées de dégager cette femme, agrandirent encore imprudemment l'ouverture, en

ſorte qu'elle eut deux pouces de long. L'hémorragie fut conſidérable, & le bras droit de l'enfant paſſoit juſqu'au coude. L'opération céſarienne paroiſſoit le ſeul moyen de ſauver cette femme. On y eut recours : on dilata ſur le doigt la plaie extérieure, & enſuite celle de l'uterus autant qu'il le falloit ſeulement pour y introduire le doigt: s'étant alors aſſuré de la poſition du placenta, on continua l'inciſion vers le haut, en fendant le corps & le fond de la matrice. L'enfant étoit tellement ſerré dans ce viſcère, qui s'étoit vuidé des eaux de l'amnios, qu'on eut bien de la peine à l'extraire. Cependant la malade ne ſe plaignit qu'au moment qu'on ſortit la tête & qu'on détacha le placenta. Le ſang qui s'écoula pendant l'opération, fut eſtimé à ſept onces. L'opération a été terminée par la gaſtroraphie & l'application d'un bandage uniſſant.

Peu après les lochies ont commencé à couler : la malade s'eſt bien portée ; cependant il lui eſt ſurvenu des vomiſſemens bilieux, des flatuoſités & des coliques : comme ces accidens étoient évidemment un effet de la conſtipation, quelques lavemens qui amenerent des ſelles les eurent bientôt calmés. La fièvre aſſez conſidérable a cédé aux tempérans. Au huitième jour, la plaie a fourni un pus louable, & le trente-quatrième elle a été cicatriſée. La malade a vaqué aux ſoins de ſon ménage dès la neuvième ſemaine.

Six mois après elle conçut de nouveau. Durant les quatre derniers mois de la groſſeſſe, la cicatrice s'étendoit tellement qu'il falloit la renforcer par un bandage. La femme accoucha néanmoins à terme, & preſque ſans dou-

leur, d'une fille morte; & quoiqu'elle eût paru ſe bien porter auſſi-tôt que l'accouchement fut terminé, ſix heures après elle s'eſt plaint d'une grande foibleſſe; elle eſt tombée en ſyncope & morte demi-heure après.

A l'ouverture du cadavre, on a trouvé ſur la matrice la cicatrice de la plaie faite par l'opération céſarienne, ferme & intacte : celle des tégumens étoit de même, cependant la cavité du ventre contenoit douze livres de ſang. Sous le péritoine, qui enveloppe l'ovaire droit, près de l'uterus, on a trouvé une maſſe de ſang caillé qui diſtendoit dans cet endroit le péritoine, en forme de ſac. Cette eſpèce de poche étoit chargée de vaiſſeaux variqueux qui s'ouvroient dans ſon intérieur : on y remarquoit en outre un trou qui avoit livré paſſage au ſang répandu dans la capacité du bas-ventre.

M. *Seeliger* a communiqué une obſervation très-intéreſſante ſur un coup d'arme à feu : la charge avoit détruit l'os & les chairs du bras, de la longueur de deux pouces, ne laiſſant qu'une lanière d'un pouce & demi d'épaiſſeur, qui heureuſement comprenoit les vaiſſeaux ſanguins & le nerf. L'obſervateur a aſſujetti cette extrémité de manière à lui conſerver ſa longueur naturelle, & il a eu la ſatisfaction de voir, au bout de trois mois, ce grand délabrement entièrement rétabli. Le bleſſé qui étoit un enfant de onze ans, a entièrement recouvré l'uſage de ſon bras & de ſa main.

L'obſervation ſuivante nous ſemble mériter d'être connue. Une femme avoit le ventre enflé, ſe plaignoit de grande foibleſſe, & avoit, avec un pouls petit & fréquent, tous les ſymptômes

d'une aſcite. La tumeur occupoit ſur-tout la région ombilicale & celle du pubis. M. *Block*, auteur de cette obſervation, voyant qu'on n'y remarquoit point de fluctuation, crut que c'étoit une hydropiſie de matrice, ou une hydropiſie enkyſtée : il ne tarda pas néanmoins à ſe convaincre que cette tuméfaction n'étoit due qu'à un amas d'urine renfermée dans la veſſie. La malade étoit affectée d'une chute de vagin, & ne rendoit de l'urine, même en petite quantité & avec beaucoup de ſouffrance, qu'après avoir réduit cette deſcente. M. *Block* tenta inutilement d'introduire un cathéter dans ce réſervoir : enfin après pluſieurs eſſais infructueux il parvint à y faire paſſer une bougie. L'urine commença alors à s'écouler peu à peu, & les accidens à diminuer. Les remèdes fortifians ont remédié à la chute du vagin, & enſuite à la foibleſſe de la veſſie.

L'obſervation ſuivante contient en ſubſtance les détails que voici : Un homme tourmenté depuis pluſieurs années d'une violente douleur aux oreilles, avec écoulement de matières purulentes, avoit entièrement perdu l'ouïe de l'oreille gauche, & n'entendoit que très-difficilement de l'oreille droite. Les accidens, qui datoient du moment qu'on avoit cicatriſé quelques ulcères aux jambes, avoient d'abord été négligés ; mais l'intenſité des douleurs, & une fièvre violente qui étoit ſurvenue, avoient enfin exigé l'uſage de quelques remèdes généraux. Par leur uſage la fièvre s'étoit diſſipée, & les douleurs s'étoient calmées. Cependant au bout d'un certain temps, le retour de la fièvre ayant rendu aux douleurs une nouvelle force, on a eu recours, mais ſans ſuccès, à

divers moyen curatifs, jusqu'à ce que M. *Jasser*, auteur de cette observation, s'étant apperçu derrière l'oreille droite, sur le processus mastoïde, d'une élévation dans laquelle il sentoit évidemment de la fluctuation, il y a fait une incision d'un pouce de long & pénétrante jusqu'à l'os. La lame osseuse, qui recouvre ce processus, étoit raboteuse & tellement macérée, que la sonde passa avec la plus grande facilité dans le tissu caverneux. L'observateur y injecta une liqueur vulnéraire; elle s'écoula, à son grand étonnement, par la narine du même côté; dès l'instant les douleurs s'appaiserent, & en continuant ces injections le malade fut délivré de ses douleurs. Cette réussite inopinée détermina M. *Jasser* à proposer au malade la même opération du côté gauche, & ayant obtenu son consentement, il fit une petite incision, perça au moyen d'un troicart le processus dans son milieu, & y injecta une décoction aqueuse de myrrhe. Cette injection sortit par la narine gauche, & au bout de quatre jours l'ouïe de ce côté fut également rétablie.

Un malade qui avoit fait sécher d'anciens ulcères aux jambes, étoit tombé en apoplexie dont rien n'avoit pu le faire revenir que l'application de trente-deux sang-sues autour de la tête, & encore étoit-il resté sourd & muet. Tous les remèdes employés contre cet état ayant échoué, M. *Jasser* a eu recours aux douches sur le sommet de la tête. Le liquide dont il s'est servi pour cet effet, a été une solution de sel ammoniac & de boule d'acier. Dès la première goutte le malade a éprouvé un trémoussement par tout le corps: il a pâli à la

cinquième, à la ſixième il eſt tombé en convulſions & a perdu ſes ſens. On a eu bien de la peine de le rappeller à lui, au bout d'une demi-heure : il étoit alors d'un accablement extrême ; il s'endormit néanmoins tranquillement, & eut une ſueur abondante. Le troiſième jour on réitera la douche : les ſuites en furent les mêmes ; pendant le ſommeil la ſueur ruiſſeloit de tout ſon corps, & à ſon réveil la ſurdité & le mutiſme étoient diſſipés. On avoit rouvert les ulcères aux jambes, & depuis ce temps on a entretenu conſtamment leur écoulement.

M. *Geiſler* donne les détails du traitement d'une morſure faite par un chien enragé. L'animal qui avoit mordu la perſonne que M. *Geiſler* a garantie, en avoit encore mordu une autre qui eſt morte dans toutes les horreurs de l'hydrophobie. L'obſervateur a ſcarifié profondément la morſure, il a entretenu long-temps l'hémorragie, enſuite il a ſaupoudré la plaie de poudre de mouches cantharides, & l'a recouverte d'un emplâtre véſicatoire : au bout de huit jours la ſuppuration étant bien établie, il a panſé avec un digeſtif animé par la poudre des mêmes inſectes. La cicatrice a été fermée à la fin de la quatrième ſemaine, & la guériſon a été parfaite ; car ſept ans après que M. *Geiſler* a revu le bleſſé, il n'avoit encore eſſuyé aucun ſymptôme menaçant.

M. *Horn* remarque à l'occaſion d'une obſervation ſur une imperforation complète du vagin, que cet accident eſt ſouvent cauſé par l'éroſion de l'intérieur des parties génitales, due aux urines âcres. Il n'a rencontré qu'une ſeule fois une eſpèce de matière onctueuſe ou cé-

rumineuſe qui fermoit le paſſage. On lui apporta un jour une petite fille qui n'avoit pas uriné depuis cinq jours, qui vomiſſoit ſouvent, étoit brûlante, avoit le pouls fréquent, & dont la veſſie très-diſtendue faiſoit ſaillie comme une boule. Le vagin étoit fermé par une membrane coriace, & l'urètre par une matière ſébacée. M. *Horn* fendit la membrane, dégagea le mieux qu'il put l'urètre de l'eſpèce de ſuif qui en rempliſſoit le calibre, & fit plonger l'enfant dans un bain tiède, où elle ne tarda pas de rendre beaucoup d'urine.

M. *Mayer* nous apprend qu'il a été une fois induit en erreur par un anévriſme très-volumineux à la partie ſupérieure de l'artère crurale, qu'il a pris pour une iſchiocèle. Son intention étant de faire l'opération de cette prétendue hernie, il avoit déja ouvert la peau & entamé le ſac anévriſmal, lorſque le ſang ſortant à gros bouillon, lui fit reconnoître ſa mépriſe. Il appliqua ſur le champ des compreſſes graduées, & ayant appliqué le bandage d'après la méthode de M. *Theden*, la tumeur du volume de la tête d'un enfant, a été réduite à celui d'une pomme. Depuis ce temps une ſimple pelote a ſuffi pour la contenir.

D. PITSCHELS, &c. anatomiſche und chirurgiſche anmerkungen, *&c.* C'eſt-à-dire, *Remarques d'anatomie & de chirurgie, précédées d'une courte notice ſur le collège de médecine & de chirurgie de Dreſde; par M.* FRIEDRICH-LEBEGOLT

LEBEGOLT PITSCHEL, docteur en médecine, médecin de l'état-major de l'armée de l'électeur de Saxe & de la garnison de Dresde, professeur d'anatomie; in-8° de 77 pages, avec cinq planches en taille-douce. A Dresde, chez Hilscher, 1784.

7. Frédéric-Auguste, roi de Pologne, & électeur de Saxe, institua le collège de Médecine & de Chirurgie de Dresde, que l'électeur régnant a porté au plus haut degré d'utilité & de perfection.

Les articles, qui composent la brochure dont nous nous occupons, concernent, 1°. les *pores biliaires*. Ces conduits visibles à l'œil nud dans les foies du bœuf, sont très-difficiles à distinguer dans les foies de l'homme, & quelques anatomistes ont même osé nier leur existence dans ces derniers, & supposer que la bile prend une route absolument impossible pour se rendre dans la vésicule du fiel. L'auteur, convaincu de l'absurdité de ces suppositions, assure qu'il a eu le bonheur de voir & de démontrer ces pores dans plus de quinze sujets : il a même fait graver une de ces vésicules les plus volumineuses.

2°. L'*origine de la plèvre & du péritoine*. Les anciens anatomistes ont prétendu que ces deux membranes tirent immédiatement leur origine de la dure-mère. Quelques modernes ont contesté la vérité de cette opinion, & ont avancé qu'elles avoient une origine propre. Notre auteur s'efforce de prouver qu'effectivement elles ne sont pas des productions immédiates de

la dure-mère, mais qu'elles proviennent de la membrane qui enveloppe la moëlle épinière, qui eſt elle-même une prolongation de la dure-mère.

3°. *Les apophyſes ptérigoïdiennes de l'os ethmoïde.* La plupart des anatomiſtes ont négligé ces apophyſes que l'auteur décrit avec beaucoup de netteté.

4°. *Un cerveau pétrifié de bœuf.* Cet animal, pendant ſa vie, paroiſſoit jouir d'une ſanté parfaite. Il paiſſoit bien, avoit l'ouïe & la vue bonnes, faiſoit bien toutes les fonctions naturelles.

5°. *L'extenſion & la contre-extenſion dans la réduction de l'humérus.* Ce Mémoire a été compoſé en 1743. L'auteur y établit que le manuel dans cette opération eſt mal vu; qu'au lieu d'appliquer les forces pour faire la contre-extenſion au thorax, il faut les porter à la clavicule & à l'omoplate.

Obſervations on the climates of Naples, &c. C'eſt-à-dire, *Obſervations ſur les climats de Naples, Rome, Nice, &c. dans une Lettre à ſir* GEORGE BAKER, *Ecuyer, docteur en médecine; par M.* BENJAMIN PUGH, *docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez* Robinſon, 1784.

8. M. *Pugh*, dont la célébrité méritée, fait regretter aux habitans de Chelmsford-en-Eſſex ſa retraite de l'exercice de l'art de guérir,

a eu occaſion de raſſembler ces obſervations, durant le voyage qu'il a fait dans ces contrées, avec ſon beau-frère M. *Wollaſton*, obligé à cauſe de ſa mauvaiſe ſanté, de chercher un climat plus ſalubre que celui de ſa patrie.

Il a paſſé à Naples la fin de l'année 1781 & le commencement de l'année ſuivante, juſqu'au mois d'avril. » Cet hiver, dit-il, fut le plus rigoureux que de mémoire d'homme on eût eſſuyé dans cette ville. Les fortes gelées des nuits du mois de janvier firent périr tous les orangers, citronniers, grenadiers & autres arbres & arbriſſeaux délicats des environs. Peu de temps après notre arrivée, je fus ſaiſi d'une inflammation violente aux yeux, d'un très-grand mal de tête, & de douleurs rhumatiſmales dans pluſieurs parties de mon corps. Jamais juſqu'ici je n'avois connu ces infirmités. Ma femme ſe plaignit auſſi de douleurs de tête, mais elles n'étoient pas portées au même point que les miennes. *Miſtreſs Wollaſton* fut affectée, à peu près de la même manière, & M. *Wollaſton* ne reçut que peu ou point de ſoulagement du ſéjour dans cette ville. Comme ce climat a été ſi ſouvent célébré pour ſa douceur, je fus étonné de l'opiniâtreté des accidens qui accabloient les individus de ma famille, auſſi-bien que du nombre des malades & des perſonnes affligées en général que je rencontrai dans tous les coins de la ville. Je réſolus de viſiter les hôpitaux publics; j'y vis la misère dans toute ſa force: des fièvreux de toute eſpèce, & pour ainſi dire aucun dont les poumons n'euſſent été primitivement intéreſſés: des rhumatiſmes, des hydropiſies, des écrouel-

les, des conſomptions, & des ulcères de tous genres. »

Voici comme M. *Pugh* s'exprime en parlant des cauſes de l'inſalubrité de cette ville. « La mer, dans la baie de Naples, n'a point ou preſque point de flux & reflux, du moins la marée qu'on y obſerve ne paſſe jamais ſix pouces. Les montagnes & les terrains élevés, dont cette baie eſt entourée, empêchent d'un autre côté la circulation de l'air, en ſorte que l'atmoſphère eſt preſque en tout temps chargée de particules ſalines muriatiques. On y remarque de plus des paſſages très-ſubits d'une chaleur extrême à un froid perçant, qui ont ſouvent lieu dans le même jour; & le vent, appellé *ſcirocco*, fait ſur-tout des impreſſions qu'il eſt impoſſible de concevoir, à moins de les avoir éprouvées ſoi-même. Toutes ces cauſes réunies enſemble, rendent ce climat très-dangereux pour les conſtitutions tendres & foibles, en même temps qu'elles privent l'air de cette qualité balſamique, ſans laquelle il eſt particulièrement pernicieux aux perſonnes dont les poumons ſont attaqués. »

« Durant ma réſidence dans cette ville, il y arriva un jeune gentilhomme anglois, très-aimable, qui péchoit par les poumons. Son deſſein étoit d'y paſſer une partie de l'hiver, mais l'air produiſit ſur lui un effet ſi violent qu'il pouvoit à peine reſpirer. Au bout de huit à dix jours, il fut obligé de quitter ce pays, & de ſe rendre promptement au midi de la France. On connoît encore pluſieurs exemples de perſonnes qui, s'étant apperçu trop tard de leur erreur, n'ont formé le projet de changer de ſéjour, que lorſque la nature

trop épuisée & la mort trop prochaine les ont empêché d'exécuter leur plan. »

Les maladies dues au climat de Naples, ont cessé dans toute la famille de M. *Pugh*, peu de temps après son arrivée à Rome. Ce médecin a fait connoissance dans cette ville d'un de ses compatriotes, qui depuis long-temps étoit sujet aux accès d'asthme, & qui ne pouvant rester à Londres pendant les hivers, a constamment trouvé dans cette capitale du monde chrétien, un soulagement qu'auparavant il avoit vainement cherché à Naples, à Nice & dans d'autres lieux de l'Italie. M. *Pugh* parle ensuite des effets salutaires des eaux de Pise contre la goutte & les affections du foie. Il déclare que s'il avoit à choisir, il passeroit les hivers dans cette dernière ville, & les étés à Sienne.

L'auteur arriva à Nice au mois de septembre 1782. « Cette ville, dit-il, est située dans une plaine d'environ cinq milles de long, sur trois de large. La rivière de Var la borde du côté du couchant, où elle touche à la Provence : au midi elle est terminée par la Méditerranée : elle a pour limites du côté du nord les Alpes maritimes, qui commencent à son extrémité d'abord par une montée très-douce, & s'élevent ensuite peu à peu en très-hautes montagnes. Elles forment ainsi une espèce d'amphithéâtre, qui domine tout le long de la partie orientale. La rivière de Paglion, qui descend de ces montagnes, n'est entretenue que par des eaux de pluies & de neiges fondues ; elle mouille les murs de la ville de Nice, & se jette dans la mer à son couchant. »

« Les environs de Nice sont délicieux, la

plaine eſt couverte de vignes, de grenadiers, d'amandiers, d'orangers, de limoniers, de citroniers, de bergamotiers, &c. qu'on y cultive avec ſoin. Les collines ſont plantées juſqu'au ſommet, d'oliviers qui abritent pluſieurs pavillons & maiſons de campagne. Les jardins appartenant à ces édifices ſont remplis de roſiers, d'œillets, de renoncules, de girofliers, & de toute ſorte de plantes d'agrément qui fleuriſſent pendant tout l'hiver. La végétation ſe fait ici toute l'année, les habitans y jouiſſent d'un printemps éternel. Nous avons vu, M. *Wollaſton* & moi, dans une promenade à cheval, le 22 décembre, cueillir ſur les collines, des olives; dans les vallons, des oranges & des limons, en même temps qu'on y fauchoit & fannoit de l'herbe que l'on y moiſſonne quatre fois par an. Le ſoleil produit dans ces climats, durant les mois d'hiver, une chaleur égale à celle qu'il fait en Angleterre au mois de mai, & le ciel y eſt tellement ſerein, que pendant des mois entiers on ne voit aucun nuage.

L'auteur fait enſuite mention des prix & de la qualité des vivres. Les viandes de boucherie y ſont paſſables, les volailles ſont indifférentes & chères, le gibier eſt abondant; les poiſſons ordinaires aſſez communs, mais les eſpeces recherchées ſont cheres: le beurre eſt bon & à bon marché, le pain eſt très-médiocre. Il n'y a que de l'eau de puits, elle eſt très-dure: la ſeule qu'on puiſſe boire eſt celle du couvent des Jacobins du grand quartier. Il remarque enſuite que les mouches, les puces, les punaiſes, les couſins, &c. y ſont également incommodes dans toutes les ſaiſons; & que pour ſe garantir des couſins au plus fort

de l'hiver, il faut tendre autour du lit des filets faits exprès pour cet uſage, ſans cela il ſeroit impoſſible d'y tenir. Enfin, après avoir déclaré qu'un Anglois ne peut porter trop de circonſpection aux marchés qu'il aura à faire, il revient aux conſidérations ſur la ſalubrité du climat. »

« L'air étant ſec & élaſtique, dit-il, doit convenir aux perſonnes qui ont le genre nerveux affecté, dont la tranſpiration inſenſible s'arrête facilement, qui ont la fibre lâche, la lymphe viſqueuſe, & le mouvement du ſang languiſſant; mais comme il eſt en même temps tellement imprégné de ſel marin que lorſque le vent vient de la mer, & qu'il ſouffle fort, les mains ſont couvertes d'une eſpèce de ſaumure facile à diſtinguer au goût, les maladies ſcorbutiques ſont communes parmi le peuple. Cette qualité de l'air vient de ce que les hautes montagnes interceptent ſa communication avec l'atmoſphère plus éloignée, dans laquelle ſans cela il verſeroit une partie des particules ſalines dont il eſt chargé. »

« Les vents varient perpétuellement dans cette coutrée, entourée de montagnes, de caps & de détroits : & ces changemens ſubits & tranchans affectent le corps humain tout autant que les courans d'air. En même temps que le ſoleil eſt ſi chaud qu'on peut à peine prendre quelque exercice en plein air ſans fondre en ſueur, le vent eſt ſouvent ſi vif & ſi perçant qu'il ſupprime la tranſpiration, & produit des rhumes, des pleuréſies, des péripneumonies, des fièvres ardentes, des rhumatiſmes, &c. »

M. *Pugh* a demeuré dans cette ville depuis

le 25 ſeptembre juſqu'au 1er juin de l'année ſuivante. « J'obſervai, dit-il, que les mois les plus froids & les plus dangereux étoient ceux du printemps; alors il faut ſe précautionner ſoigneuſement contre les maladies qui viennent de la ſuppreſſion de la tranſpiration; car quoique le ſoleil darde avec beaucoup de force, les vents de l'eſt & du nord-eſt, qui ſoufflent conſtamment aux mois de mars, avril & mai, paſſant par deſſus les Alpes & le Apennins, dont les ſommets ſont toujours couverts de neige, deviennent extrêmement vifs & pénétrans. Cette température dure quelquefois juſqu'au milieu & même juſqu'à la fin de mai, que la neige des montagnes commence à fondre, & que l'air devient plus doux & plus balſamique. Il ne faut alors que très-peu de ſemaines pour porter la chaleur à un degré très-incommode, & pour obliger à ſe rendre dans un climat moins brulant; de façon qu'à mon avis une perſonne valétudinaire feroit très-bien de quitter cette ville dès la première ſemaine du mois de mars. »

« Mais à quelles maladies les habitans de ces contrées ſont-ils le plus ſujets ? Ils ſont expoſés à des fièvres de toute eſpèce qui intéreſſent preſque toujours les poumons, aux écrouelles, rhumatiſmes, ophthalmies, affections ſcorbutiques de la bouche, enfin aux ulcères & éruptions de divers genres. Le maraſme paroît être la maladie dominante : j'ai ſouvent viſité les hôpitaux; & j'ai reconnu que c'étoient là les principales maladies, c'eſt-à-dire que ce ſont à peu près les mêmes que celles qu'on rencontre dans les hôpitaux de Naples & autres villes des côtes maritimes de l'Italie; &

quand même les apparences de mauvaise santé des habitans de ces lieux n'indiqueroient pas l'insalubrité de l'air qu'on y respire, mes malheureux compatriotes qui y ont passé l'hiver de 1783 m'en fourniroient des preuves assez décisives. Il y eut cette année-là vingt-quatre familles, outre plusieurs particuliers isolés, en sorte que la totalité des Anglois qui y étoient réunis, montoit à cent trente-six individus; & je crois que parmi ceux qui s'y étoient rendus dans la persuasion de retirer de grands avantages de la bonté de l'air qu'on y respire, un très-petit nombre ont eu leur espérance comblée; j'en excepté seulement deux : l'un étoit un gentilhomme goutteux d'un certain âge; l'autre un particulier délicat, foible & mélancolique, qui essuyoit de temps en temps des mouvemens de fièvre : l'un & l'autre avoient néanmoins les poumons en bon état. Les seuls malades attaqués de consomption, que je vis à Nice, furent six jeunes hommes, & une dame déja un peu avancée en âge : ils moururent tous dans le courant de l'hiver. Trois de ces jeunes malades étoient de temps en temps si actifs & si gais, même la veille de leur mort, qu'il sembloit qu'on auroit pu concevoir les plus belles espérances de guérison. S'ils étoient restés en Angleterre, ou s'ils avoient préféré d'autres provinces méridionales de la France, j'oserois croire fermement que des six il en vivroit encore quatre; leur dissolution au moins auroit été retardée. J'ai donné mes soins à plusieurs Anglois qui, arrivés à Nice en bonne santé, ont été attaqués de fièvres inflammatoires violentes, & tous ont plus ou moins souffert des poumons. Quelques-uns des

membres de ma propre famille ſe ſont reſſentis des mauvais effets de ce climat. M. *Wollaſton* eut pendant notre ſéjour ici trois attaques violentes de fièvre inflammatoire, & quitta ce ſéjour dans un ſi mauvais état de ſanté, que j'eus peu d'eſpoir de le ramener vivant en Angleterre. *Miſtriſs Wollaſton* eut différentes fois les yeux très-enflammés, avec de grandes douleurs de tête & de la fièvre qui la retinrent au lit pluſieurs ſemaines; ma femme qui étoit toujours d'une ſanté très-brillante, fut priſe d'une fièvre inflammatoire, pour laquelle elle fut obligée de garder la chambre près de trois mois, & qui ſe termina enfin par un abcès au bras, auquel elle dut ſa vie. Quant à moi-même, qui ſuis d'une auſſi bonne conſtitution qu'on en ait jamais vu, & qui n'avois jamais eſſuyé de maladie, j'y étois à peine depuis dix jours, que je me ſentis un violent mal de tête & des douleurs rhumatiſmales très-aiguës qui durerent, à peu d'intervalles près, tout le temps que j'y reſtai. Mes yeux & mes dents, quoique très-bons, ſouffroient tellement qu'il y eut lieu de croire qu'un ſéjour de quelques années dans cette ville, me priveroit des uns & des autres. »

« Les détails où je viens d'entrer relativement aux villes de Naples & de Nice, prouvent que le climat de l'une & de l'autre, ainſi que les maladies qui y ſont familières, ſe reſſemblent beaucoup; que les individus de ma famille ont éprouvé les mêmes effets, dans l'une & dans l'autre ville, de l'action de l'atmoſphère; & que dans toutes deux, l'air eſt trop vif & trop pénétrant pour les malades attaqués de conſomption ».

M. *Pugh* propoſe enſuite aux phthiſiques quelques autres cantons, ſoit de l'Angleterre, ſoit de la France, pour s'y rendre de préférence à tous ceux de l'Italie, dans l'eſpérance d'y rétablir leur ſanté. Nous ne parlerons que de ceux de la France. « En hiver, dit-il, je préférerois les environs d'Avignon, de Nîmes ou de Pézénas; l'air y eſt ſec & beaucoup plus pur qu'en Italie. Ces endroits abondent en proviſions, & les loyers n'y ſont pas exorbitans, objets qui méritent quelque attention de la part de ceux qui ſont dans la triſte néceſſité de chercher leur guériſon hors de leur pays. Mais la principale raiſon qui me détermine à donner la préférence à ces diſtricts ſur tous les autres de la France, c'eſt leur diſtance de la mer, dont je crois l'influence ſi préjudiciable dans les climats chauds. Le ſoleil étant pendant les mois de juin, de juillet & d'août, extrêmement chaud en Provence & en Languedoc, les malades paſſeront ce temps à Barèges ou à Bagnères, l'une & l'autre ſituées dans les montagnes, où l'air durant cette ſaiſon eſt tempéré & agréable, où l'on vit à peu de frais, où le lait de vache & de chèvre ſe trouve en abondance, & où il y a des eaux ſalutaires pour les perſonnes attaquées des poumons. Les montagnes des Cevennes, riches en ſources d'eaux minérales, offrent encore des ſéjours agréables pour l'été. Au mois de novembre on reviendra aux lieux où l'on ſe propoſe de paſſer l'hiver. »

Avant de quitter cet opuſcule, nous croyons devoir encore traduire un paſſage, contenant une obſervation que l'auteur a faite dans les

pays à vin, & dont peut-être il n'a pas saisi la véritable cause.

« Dans toutes les parties de l'Europe où j'ai voyagé, j'ai constamment observé, dit-il, que les payſans & les laboureurs qui n'ont pour boiſſon ordinaire que du vin, ſont d'une taille plus petite & ont moins de forces que les cultivateurs Anglois, Gallois ou Irlandois, qui ne boivent que du lait, du lait de beurre ou de la très-petite bierre. Plus je vis, plus je ſuis convaincu que le vin & toutes les liqueurs fermentées, ſont très-pernicieux à la conſtitution humaine, & que pour conſerver ſa ſanté & la bonne humeur, il n'y a point de boiſſon comparable à l'eau pure, ſimple & de bonne qualité. Qu'on ne m'accuſe pas d'arrogance, parce qu'en cela je m'érige en juge: l'eau a été ma boiſſon de trente à quarante ans, & je crois qu'il exiſte peu d'homme qui à mon âge jouiſſe d'une meilleure ſanté & d'une plus belle humeur. »

Le climat n'auroit-il pas plus d'influence ſur la taille & ſur les forces phyſiques des habitans que la boiſſon? On a vu des buveurs d'eau-de-vie parvenir à un très-grand âge; & la ſanté brillante, ainſi que la charmante humeur de l'auteur à l'âge où il eſt, ne prouvent-elles pas que lorſqu'on a une conſtitution auſſi heureuſe que la ſienne, on peut boire tout ce qu'on veut, plutôt qu'elles ne décident que l'uſage de l'eau procure de bonnes conſtitutions, & peut convenir indiſtinctement à tous les individus de l'eſpèce humaine, quel que ſoit leur tempérament, délicat ou robuſte, valétudinaire ou ſain.

MARCUS HERZ, Briefe an Aerzte, *&c.* C'eſt-à-dire, *Lettres aux médecins ; par M. MARC HERZ, docteur en médecine, médecin de l'hôpital de la Communion juive de Berlin ; premier & ſecond recueils. A Berlin, 1784.*

9. Ces lettres, dont le premier recueil parut pour la première fois en 1778, & qui viennent d'être réimprimées, roulent ſur divers ſujets, dont l'énumération ſeroit peu intéreſſante. Nous ferons ſeulement mention de quelques-uns d'entr'eux.

L'auteur a reconnu à la cévadille la même qualité ſpécifique contre les vers que le quinquina poſsède contre les fièvres intermittentes, & le mercure contre le virus vénérien. Le lichen d'Islande convient dans la dyſenterie, pourvu que ſon uſage ſoit précédé des évacuations néceſſaires, que la langue ſoit nette, le mauvais goût diſſipé, & qu'il n'y ait point de douleur fixe accompagnée de fièvres dans les premières voies ; alors la décoction de cette mouſſe, alliée à l'opium ou à la teinture de rhubarbe, s'emploie avec ſuccès. Cette ſubſtance végétale, remarque notre auteur, ne convient pas dans toutes les affections de poitrine : elle ſupprime quelquefois les crachats, & rend la reſpiration difficile. Il faut donc s'en abſtenir toutes les fois qu'il s'agit d'atténuer & de débarraſſer les poumons d'une matière irritante.

M. *Herz* a adminiſtré heureuſement le mer-

cure dans les fièvres intermittentes opiniâtres. Il obſerve que la benoite n'a d'efficacité qu'autant qu'on en continue l'uſage très-long-tems, & qu'on en fait prendre juſqu'à huit onces.

Le mélange d'huile de térébenthine & de miel; l'extrait de l'aconit, une émulſion préparée avec la gomme gaïac, ont tour à tour réuſſi dans la ſciatique. Il paroît néanmoins que l'extrait d'aconit, donné à des doſes aſſez fortes, l'emporte ſur tous les autres. L'auteur fait mention d'une jeune fille qui, après en avoir pris juſqu'à deux ſcrupules à différentes repriſes par jour, eſt tombée dans une phrénéſie affreuſe.

M. *Home* a aſſuré que la garance donnée à la doſe d'un demi-gros ou de deux ſcrupules, trois ou quatre fois par jour, rétablit mieux que tout autre remède, l'écoulement périodique des femmes arrêté. M. *Herz* obſerve que cette racine ne lui a pas réuſſi contre les ſuppreſſions, mais bien dans les cas de diminution, comme auſſi lorſqu'il a été queſtion de rappeler les lochies.

Medical reports of the effects of tobacco, *&c.* C'eſt-à-dire, *Expoſé médicinal des effets du tabac, & en particulier de ſes qualités diurétiques dans la guériſon des hydropiſies & des dyſuries; par M.* THOMAS FOWLER, *docteur en médecine; in-8°. A Londres, chez* Johnſon, 1785.

10. L'objet de cette brochure eſt de préſenter le détail des expériences que l'auteur a faites pour conſtater l'efficacité du tabac dans

les maladies indiquées. Il fait infuſer une once du meilleur tabac de Virginie dans une pinte, (chopine de Paris,) d'eau bouillante ; & après avoir décanté, il en preſcrit depuis trente juſqu'à deux cents gouttes dans un véhicule convenable. Il en ordonne encore en forme de lavemens, & alors on mêle une once de cette infuſion à un demi-ſeptier de lait. Il faut augmenter peu-à-peu les doſes, & les porter au point qu'elles excitent de légers vertiges. M. *Fowler* a trouvé cette infuſion d'un grand ſecours dans les hydropiſies, les dyſuries & les coliques ; elle eſt légèrement laxative & puiſſamment diurétique.

Pharmacopœia Wirtenbergica, &c. *Pharmacopée de Wirtenberg, nouvelle édition, revue, corrigée, & conſidérablement augmentée. A Lauſanne, chez* Jules-Henri Pott ; *& ſe trouve à Straſbourg, chez* Amand Kœnig, *libraire ; & à Paris, chez* Didot le jeune, *quai des Auguſtins, 1785. Grand in-4° de près de 600 pag. Prix 12 liv. br.*

11. Ce diſpenſaire auquel on ſe conforme dans preſque toutes les pharmacies du Nord, étoit devenu fort rare : on a cru devoir en donner une nouvelle édition ſur papier collé.

La première partie de ce code pharmaceutique offre un catalogue alphabétique raiſonné des drogues ſimples, de leurs vertus, de leurs noms en latin, françois & allemand ; de leurs qualités, & des endroits d'où on les tire. La

ſeconde partie renferme les formules des divers médicamens dont on ſe ſert en médecine, & une nomenclature de tous les remèdes ſimples & compoſés, qui doivent ſe trouver dans les pharmacies : le tout eſt terminé par une triple table latine, françoiſe & allemande, de toutes les ſubſtances & compoſitions dont il eſt fait mention dans cet ouvrage.

A chemical analyſis of Wolfram, *&c.* C'eſt-à-dire, *Analyſe chymique du Wolfram, avec l'examen d'un nouveau métal qui entre dans ſa compoſition, par Don* JEAN-JOSEPH *& Don* FAUSTE DE LUYART, *traduits de l'eſpagnol en anglois, par M.* CHARLES CULLEN, *écuyer; précédée d'une traduction de l'analyſe du Tungſten ou pierre peſante, par M.* SCHEELE; *& des additions en forme de remarques, par M.* BERGMAN. *In-8°. A Londres, chez* Nicol, 1785.

12. Arrêtons-nous d'abord un moment à l'analyſe du tungſten. Cette pierre, lorſqu'elle eſt pure, contient une terre calcaire combinée avec à peu près quantité égale d'une ſubſtance qui, en apparence terreuſe, ſe diſſout néanmoins, quoiqu'en petite quantité, dans l'eau bouillante, rougit le tourneſol, & forme un ſel neutre avec les alkalis. Ces phénomènes indiquent qu'elle eſt un acide particulier.

Si l'on met le tungſten tour à tour digérer avec l'acide marin & l'alkali volatil fluor, il ſe diſſout peu à peu entièrement. Le premier de ces menſtrues en extrait une terre calcaire, qu'on peut en précipiter avec un alkali; & l'autre, qui ſe charge de la partie acide, l'abandonne ſi on le ſature avec quelque autre acide.

Comme la terre précipitée de la ſolution acide, & le tungſten lui-même pendant qu'il eſt en digeſtion dans l'acide marin, affectent une couleur jaune, MM. *de Luyart* ayant retrouvé cette couleur dans l'analyſe du wolfram, ont conclu que cette dernière ſubſtance contenoit de la pierre peſante.

Le wolfram eſt un minéral d'un brun noir, qu'on trouve dans les mines d'étain; il eſt en cryſtaux, ou d'un tiſſu feuilleté, ayant un luſtre preſque métallique. Pour le décompoſer, il faut ſuivre le même procédé que pour le tungſten; mais au lieu de terre calcaire, ce corps fournit du fer & de la manganèſe.

Outre l'analyſe par la voie humide, le wolfram & le tungſten ont été décompoſés par la voie sèche. Pour cet effet, MM. *de Luyart* ont fait fondre une partie de l'un ou de l'autre avec quatre parties d'alkali fixe. Leur acide particulier s'eſt uni à l'alkali, & a formé un ſel neutre ſoluble dans l'eau; tandis que la terre calcaire de l'un, de même que le fer & la manganèſe de l'autre, ne ſe ſont point diſſous. La quantité d'acide jaune précipité du wolfram eſt plus conſidérable que celle qu'on obtient d'un poids égal de tungſten, & va à ſoixante-cinq parties ſur cent. MM. *de Luyart* ont diſſout cette matière jaune dans l'alkali cauſtique; & l'en ayant enſuite précipitée par un autre acide, il en eſt

réſulté un ſel âcre & amer au goût, qui conſervoit une grande ſolubilité, tant qu'il y avoit ſurabondance d'alkali.

« Cent grains de cette matière jaune (diſent les auteurs), réduite en poudre, placés dans un creuſet de Zamora, chargé de charbon & bien couvert, après avoir été expoſés à un grand feu pendant une heure & demie, donnèrent, quand le creuſet fut refroidi, un bouton tellement friable, qu'il ſe laiſſa écraſer entre les doigts. Ce bouton étoit d'un brun foncé; & en l'examinant à la loupe, on y reconnut un amas de globules métalliques, dont quelques-uns avoient la groſſeur d'une tête d'épingle. En les briſant, ils avoient dans leur caſſure l'apparence métallique, & la couleur de l'acier. Raſſemblés, ils peſoient ſoixante grains; enſorte qu'il y avoit quarante grains de diminution. Leur gravité ſpécifique étoit de dix-ſept, ſix. Ayant enſuite calciné une partie de cette ſubſtance, elle eſt devenue jaune & plus peſante de vingt-quatre centièmes. Une autre partie ayant été réduite en poudre & miſe en digeſtion avec l'acide vitriolique, en même tems qu'on en a fait digérer une autre dans l'acide marin, elles ont ſouffert l'une & l'autre une diminution qui n'alloit qu'à deux centièmes de leur poids. Les liqueurs décantées, la poudre examinée avec une loupe, a encore préſenté des grains qui conſervoient l'aſpect métallique. L'alkali pruſſien a précipité des deux liqueurs un ſédiment bleu, d'où l'on peut conclure que la petite quantité de ſubſtance qu'elles tenoient en diſſolution, étoit du fer qui s'étoit incorporé au bouton, & provenoit du charbon qu'on avoit employé à la fuſion. L'acide nitreux & l'eau

régale verſés ſur deux autres portions de cette poudre, ont également extrait des particules ferrugineuſes, & ont rendu au réſidu la couleur jaune, qui eſt propre à la chaux du tungſten ».

Les propriétés les plus ſingulières de ce nouveau métal ſont, ſelon les expériences de MM. *de Luyart*, de poſſéder une gravité ſpécifique très-conſidérable; de fondre plus difficilement que la manganèſe; de donner une chaux jaune, qui, expoſée à la chaleur du ſoleil, ou dans un creuſet ſans aucune addition à un feu très-vif, devient bleue; de s'unir à tous les corps métalliques ordinaires (mais le plus intimement à l'argent & au fer), & de produire avec eux des compoſés très-différens de ceux qui réſultent de leur union réciproque; de n'être pas ſolubles dans les acides vitriolique, nitreux & marin, ni même dans l'eau régale; de donner des chaux également indiſſolubles dans les acides, & auxquelles l'acète fait prendre une couleur jaune; de s'unir au contraire très-facilement aux alkalis, & de former avec eux un compoſé neutre; de contracter avec l'eau, au moyen de la trituration, un degré d'union qui retient long-tems ſuſpendues ces particules dans le liquide diſſolvant. Ces propriétés prouvent évidemment que la partie métallique du wolfram eſt un métal *ſui generis*, différent de tous ceux qui ſont connus.

Cet opuſcule eſt enrichi de pluſieurs obſervations acceſſoires très-intéreſſantes. Nous n'en rapporterons que la méthode de déterminer la gravité ſpécifique des ſolides, concaſſés ou réduits en poudre. Il faut d'abord peſer le ſolide dans une petite phiole qu'on remplit enſuite d'eau, & qu'on place de nouveau ſur la balance.

L'excès de ce poids, au-delà de ceux du ſolide & de la phiole, indiquera le poids de l'eau qui remplit l'eſpace de la bouteille que le ſolide n'occupe pas. Le poids de la quantité d'eau qu'il faut pour remplir toute la bouteille étant trouvé ſéparément, l'excédent de ce poids ſera celui de la quantité d'eau qu'il faut pour remplir l'eſpace occupé par le ſolide, c'eſt-à-dire qu'on a trouvé le poids d'une quantité d'eau égale au ſolide ou volume, ou, pour le dire en d'autres termes, la gravité ſpécifique du ſolide. Les corps dont le tiſſu eſt poreux, acquièrent, par la réduction en poudre, une gravité ſpécifique plus conſidérable que ceux dont le tiſſu eſt compacte.

Supplement zu der abhandlung vom ſalpeter, *&c.* C'eſt-à-dire, *Supplément au traité ſur le ſalpêtre, & preuves plus preſſantes que le nitre & ſon acide ne peuvent s'obtenir que du règne végétal & des excrémens des animaux, avec des expériences confirmatives; par M.* JEAN-PHILIPPE BECKER, *maître en pharmacie à Magdebourg. In-8° de 247 pages. A Deſſau, dans la librairie des ſavans, 1783.*

13. On connoît déja un ouvrage du même auteur, intitulé : *L'acide nitreux découvert dans les excrémens des animaux*, opuſcule auquel on a joint une diſſertation ſur le ſalpêtre. La brochure que nous annonçons, eſt le ſupplément à cet écrit. *Lémery*, dit notre auteur, a déja

déclaré que le nitre existoit tout formé dans les végétaux, & que de là il passoit avec les alimens dans les animaux. M. *Becker* avance ici que l'acide végétal est mêlé dans l'estomac à l'acide des sucs gastriques, & tellement préparé dans le canal intestinal, qu'il fournit aux matières fécales & à l'urine l'acide de nitre qu'ils contiennent. Il a fait un grand nombre d'expériences avec les excrémens humains des chèvres, des chevaux, vaches, cochons, &c., avec diverses espèces de fumier, les terres des écuries, &c. Il rapporte ces expériences; & lorsque, en ajoutant à ces substances des cendres ou alkalis, il a obtenu du salpêtre, il a soin de l'observer, & de marquer en quelle quantité. L'urine humaine ne donne point de nitre, mais un sel ammoniac. L'auteur expose également les instructions nécessaires pour établir une manufacture de salpêtre, désigne les défauts qu'il faut éviter, cherche à apprécier la quantité, selon la nature plus ou moins grasse de la terre. Il rejette l'usage des murs, & veut qu'on leur substitue des tas ou pyramides.

Dans une appendice, il présente l'analyse de l'arsenic rouge de Saxe. Conformément à ces expériences, cet arsenic est composé de cinq parties de soufre commun, de quatre parties d'orpiment, de deux parties d'antimoine, & d'une partie d'arsenic blanc.

Compendium Botanices, &c. *Abrégé de Botanique, contenant l'explication du Système de* LINNÉ, *& son application aux genres & aux espèces d'un grand*

nombre de plantes qui ſe trouvent communément en Allemagne, & qui ſont recommandables par leur uſage médical ou économique; par M. CHRISTIAN-FRÉD. REUSS, profeſſeur de Tubinge: ſeconde édition, corrigée & augmentée. A Ulme, aux frais de Stettin; *& ſe trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig; *& à Paris, chez* Didot le jeune. *1785. In-8° de 589 pag. ſans les tables & préface. Prix 6. liv. br.*

14. Pluſieurs botaniſtes ont travaillé à répandre les préceptes de *Linné*, ſoit en les publiant en abrégé, ſoit au contraire en les commentant. Aucun n'a eu dans l'Allemagne un plus grand ſuccès que M. *Reuſs*. Il eſt vrai qu'aucun n'a ſçu réunir autant de choſes en un très-court eſpace, & qu'aucun ne les a préſentées avec plus de clarté. Comme ſon traité peut également ſervir aux François qui commencent l'étude de la botanique, nous croyons devoir entrer dans quelques détails.

Il eſt diviſé en deux parties: la première contient les élémens & l'explication des termes de botanique. M. *Reuſs* donne d'abord des généralités & une notice ſuccinte des principaux ſyſtêmes. Il s'étend en particulier ſur celui de *Linné*, ne néglige rien pour bien faire entendre les termes techniques des botaniſtes; il ajoute la traduction allemande de chaque mot, & indique une plante ſur laquelle on peut obſerver les caractères qu'il déſigne.

Dans la ſeconde partie, on trouve l'uſage &

l'application des termes expliqués dans la première ; la deſcription botanique d'environ 430 genres, & de plus de 700 eſpèces de plantes, que l'on peut rencontrer à la campagne ou dans les jardins ; l'indication du lieu & du tems où elles fleuriſſent ; leur uſage médicinal ou économique ; pluſieurs tables fort utiles ; des planches où ſont repréſentées les parties des plantes qu'il eſt néceſſaire de connoître.

Ce livre ſera d'une très-grande utilité à ceux qui commencent à ſe livrer à l'étude de la botanique, & ſpécialement à ceux qui n'ont aucun maître qui puiſſe les guider.

Les augmentations conſidérables faites dans cette nouvelle édition, la rendent très-ſupérieure à la première. Par exemple, en traitant du port des plantes, M. R. a fait uſage, autant qu'il a pu, des nouvelles obſervations des plus célèbres botaniſtes de nos jours, de *Koelreuter* & *de Weiſs*, ſur les cryptogames ; de *Necker* & de *Hedwig* ſur les mouſſes ; de *Batſch*, ſur les champignons ; de *Schreber*, ſur les graminées. Il a conſulté auſſi les ouvrages qui ont paru depuis la publication de ſa première édition, & en a tiré ce qu'il y a trouvé d'eſſentiel.

Stirpes cryptogamicæ, *&c.* C'eſt-à-dire, *les Plantes cryptogamiques nouvelles ou douteuſes, avec les figures enluminées, & enrichies de leur hiſtoire analytique ; par* JEAN HEDWIG, *docteur en médecine, faſcicule I. A Leipſick, chez* Muller ; *& à Strasbourg, chez* Kœnig. 1785. *In-fol. de 30 pag.*

15. Combien la cryptogamie renferme en-

core d'objets cachés aux yeux du naturaliſte ! Mais tous les jours de laborieux botaniſtes du Nord nous font part de leurs découvertes en ce genre. M. *Hedwig* tient parmi eux le premier rang ; ſes preuves ſont faites depuis pluſieurs années. C'eſt lui qui, dans un Mémoire couronné par l'Académie Impériale des Sciences de Pétersbourg, nous a appris & démontré que les mouſſes, ainſi que les autres plantes les plus parfaites, étoient douées de fleurs à pétales, à étamines, à piſtils, & des autres parties de la fructification.

L'ouvrage dont nous annonçons la première partie, préſente l'hiſtoire analytique de dix mouſſes, contenant la deſcription exacte des racines, tiges, feuilles, fleurs, floſcules, ſemences, fruits, opercules, urnes, receptacles, ovaires, corpuſcules, coîffes, gaînes, péduncules, &c. ; l'indication de leur lieu natal, du tems de leur floraiſon, de la maturité de leur fruit, de leur durée, & de leur manière de croître. M. *Hedwig* ajoute ici ſes dénominations particulières, celles de *Dillen*, de *Linné*, de *Vaillant*, de *Buxbaum* & de *Moriſon*. Les quatre dernières mouſſes qu'il décrit, ne l'ont jamais été ; il les a découvertes depuis peu. Les trois premières croiſſent ſpontanément aux environs de Chemnitz en Saxe. M. *Hedwig* les nomme *Weiſia recurviroſtra*, *Weiſia heteromalla*, & *Phaſcum criſpum*.

La première fleurit en juin & juillet ; ſa ſemence eſt mûre dès le commencement d'août.

La ſeconde, en mai & juin : dès la fin de ce dernier mois, & en juillet, elle dépoſe ſes opercules.

La troiſième montre ſa fleur en octobre & novembre,

novembre, & ſes parties de la fructification ne ſont en maturité qu'en juin de l'année ſuivante.

La dernière mouſſe de cette décade eſt le *Phaſcum patens*, découvert par M. *Hedwig* dans la forêt de Roſenthal, près de Leipſick. Ses petites fleurs s'épanouiſſent en mai & juin, ne fourniſſent de graines mûres qu'en août. En finiſſant, l'auteur contemple la ſageſſe du Créateur, qui n'a rien créé d'imparfait dans la nature, rien dont l'organiſation ne ſoit admirable, ce qui s'étend juſqu'aux êtres infiniment petits.

Les planches enluminées qui accompagnent cet ouvrage, ſont magnifiques; elles ſont au nombre de dix: il y en a une pour chaque mouſſe. Les deſſins en ont été faits par M. *Hedwig* lui-même. Non ſeulement toute la plante y eſt repréſentée dans ſon entier, mais encore ſes principales parties groſſies au microſcope.

Introductio in oryctographiam & Zoologiam Aragonicæ; accedit enumeratio ſtirpium in eadem regione noviter detectarum. *In-8° de 192 pages, avec ſept planches en taille-douce, ſans nom du lieu d'impreſſion, ni de libraire*, 1784.

16. Cet ouvrage doit ſon exiſtence à la Société d'Agriculture & des Arts de Saragoſſe. On y trouve les deſcriptions des productions naturelles, un grand nombre de remarques ſur la population, ſur l'économie politique, ſur l'hiſtoire ancienne, & ſur l'état des ſciences en Aragon.

Prælectio medica inauguralis : *Quantum in avertendis ſceleribus proſint præcepta medica ? Diſſertation inaugurale ſur cette queſtion :* Combien les préceptes de la médecine ſont propres à prévenir les crimes, *ſoutenue dans les écoles de Beſançon, par M. LOISEAU, ſous la préſidence de M. FRANCE, profeſſeur royal de la Faculté de médecine de Beſançon, recteur de l'univerſité, de la Société royale de médecine de Paris, &c. A Beſançon, de l'imprimerie de* J. F. Couché, *imprimeur de l'univerſité.*

17. On n'a jamais peut-être propoſé de queſtion plus honorable pour la médecine. Un chapitre de l'Eſprit des Loix *de Monteſquieu* eſt deſtiné à faire voir, *combien, pour les meilleures loix, les eſprits doivent être préparés !* Ici on ſe propoſe davantage : c'eſt de diſpoſer les corps auxquels la nature a ſi intimement lié les eſprits, à ne donner à ceux-ci que des déterminations conformes au bien, à placer la médecine à côté de la légiſlation, pour éclairer ſes opérations, & en aſſurer le ſuccès, & à la faire concourir avec elle au maintien de l'ordre ſocial & au bonheur de l'humanité. La morale, la religion & les loix tendent à ce but; mais elles ne triomphent pas toujours de ces paſſions impétueuſes & funeſtes qui entraînent l'homme

vers le crime d'une manière presque irrésistible. Comme les passions tiennent beaucoup à l'état physique de nos organes, que la médecine peut modifier, c'est à elle à modérer ces passions, & à les empêcher d'acquérir une énergie dangereuse, en disposant favorablement la constitution du corps dont elles dépendent.

Cette dissertation est divisée en deux parties. Dans la première, l'auteur examine s'*il n'existe point dans l'économie animale quelque vice qui, en portant le trouble dans l'ame, puisse l'entraîner au crime : dans la seconde, il cherche si la médecine ne fournit point quelque moyen de corriger cette disposition vicieuse, & par conséquent de ramener l'ame à des sentimens plus droits, & de l'éloigner des forfaits.* L'Etre suprême, dit l'auteur, a imprimé à l'homme pour sa conservation un penchant à rechercher ce qui lui est utile, & à fuir ce qui lui nuit, penchant qui est la source de nos passions : mais pour modérer celles-ci, il lui a accordé la liberté qui lui suffiroit, s'il savoit cultiver sa raison. Dans l'état d'imperfection où il est, son instinct moral, obscurci & dégradé, l'égare souvent, & le porte au mal par les apparences d'un faux bien; & c'est delà que résulte le peu d'accord qu'il y a entre ses desirs & sa volonté.

« Quelle est l'origine, demandera-t-on, de » cette étrange différence qui se trouve entre les » hommes, & qui fait que les uns sont portés » naturellement à la vertu & les autres au » vice ? *Galien* avoit déja dit que les disposi- » tions de l'ame correspondent au tempéra- » ment du corps. » L'auteur établit que la dégénération de la bile & l'âcreté mordante que cette humeur est capable de prendre, jointes

à une exceſſive irritabilité des ſolides, ſont les cauſes ordinaires de cette ſombre mélancolie qui diſpoſe les hommes au crime, qui les rend atroces à l'égard de leurs ſemblables, & qui les porte au ſuïcide : *Qui melancholicâ anglicâ corrupti, res ſuas componunt, teſtamenta ſcribunt, amicis per epiſtolas valedicunt, dein abſque furore, abſque gravi ærumnâ, ſed vitæ pertæſi, laqueo, veneno, vel alio modo lethum ſibi inferunt; adeò verum eſt quod ait* Plinius, *ALIQUEM ESSE MORBUM PER SAPIENTIAM MORI.*

M. *France* prouve ce principe par l'exemple des fameux ſcélérats dont l'hiſtoire nous a tranſmis les noms & les crimes, & qui tous ont été plus ou moins atteints de ce vice conſtitutif du tempérament. A la ſagacité & à la logique exacte qu'il emploie pour l'établir, il a joint une très-grande érudition.

L'auteur de cette diſſertation étant parvenu à déſigner les ſources du déréglement des paſſions humaines, il ne lui a pas été difficile d'en indiquer le correctif : il l'a trouvé dans les moyens diététiques & dans les ſecours que fournit l'hygiène, plutôt que dans un uſage trop étendu des médicamens.

Le choix du ſujet de cette diſſertation ſuffit pour donner une idée de l'eſprit philoſophique de ſon auteur, & fait mieux ſon éloge que ce que nous pourrions en dire.

NÉCROLOGIE.

Xavier Manetti, médecin du collége royal de Florence, profeſſeur de médecine & de botanique, intendant du jardin impérial des

plantes, ſecrétaire & ancien directeur de la Société botanique de Florence, membre des plus célèbres académies d'Italie, eſt mort au commencement de l'année 1785, à Florence.

Indépendamment de la médecine qu'il pratiquoit avec honneur, il étoit auſſi un habile botaniſte & un ſavant naturaliſte. Nous ne pouvons mieux faire connoître ſon mérite & ſes talens, qu'en donnant l'énumération de ſes écrits, extraite de notre bibliographie manuſcrite.

1°. *Catalogus plantarum nonnullarum horti Academiæ phyſico-botanicæ Florentinæ*, &c. A Florence, 1747.

2°. *Viridarium Florentinum, ſive conſpectus plantarum quæ floruerunt & ſemina dederunt hoc anno 1750, &c.* A Florence, 1751, in-8°.

3°. *Caroli Linnæi, medicinæ & botanicæ in academia Upſalienſi profeſſoris*, &c. *Regnum vegetabile, juxta ſyſtema naturæ in claſſes, ordines & genera, &c.* A Florence, 1758, in-4°, 1756, in-8°.

4°. *Trattato dell' inoculazione del vajuolo.* A Florence, 1761, in-4°.

5°. *Lettera che puo ſervire di ſupplemento al ſuo trattato ſull' inoculazione del vajuolo.* A Florence, 1762, in-4°.

6°. *Delle ſpecie diverſe de frumento e di pane ſiccome della panizzatione, e parte dieſſa c'ii, in occaſione di careſtia, poſſono panizaſſi.* A Florence, 1765, in-4°.

7°. *Ornithologia methodicè digeſta, tomus v, & ultimus.* A Florence, 1775, in-fol. enrichi de planches gravées & coloriées par les meilleurs maîtres.

8°. Discours relatif à l'Histoire naturelle. *Voyez* les Nouvelles Littéraires de Florence, 1775, page 66. (M. WILLEMET.)

SÉANCE PUBLIQUE, tenue par la Faculté de médecine de Paris.

LE VINGT-NEUF DÉCEMBRE 1785.

M. le doyen de la Faculté ouvrit la séance par un discours dans lequel il traita, d'une manière abrégée, de la dignité de la médecine & des travaux des médecins, & qu'il termina par une mention honorable de M. *Malouin*, fondateur de cette séance. Après quoi on procéda à la proclamation & à l'annonce des prix.

Ensuite M. *Corvisart des Marets* lut l'éloge de M. *de l'Epine*. M. *Bertholet* communiqua des observations sur les analyses végétale & animale. M. *Bosquillon* prononça l'éloge de M. *Chevalier de la Hamonais*. M. *de la Planche* présenta l'analyse des travaux de MM. les bacheliers de la Faculté ; & M. *le Roux des Tillets* termina la séance par la lecture des éloges de MM. *Bernard*, *Gauthier*, *Pajon de Moncets*, *de Brotonne*, *Dupré* le fils, & *Lorry*. Il restoit encore plusieurs dissertations que le temps n'a point permis de lire.

PRIX PROPOSÉ.

La Faculté avoit proposé, en 1783, pour sujets de prix, 1°. de déterminer les causes, les

ſignes du rachitis & ſa curation ; 2°. d'expoſer l'hiſtoire des différentes convulſions dans l'enfance ; 3°. de décrire les maladies de la moëlle ; 4°. d'aſſigner les vrais caractères des différentes eſpèces d'aſphyxie, & les moyens curatifs propres à chaque eſpèce.

Des Mémoires qui ſont parvenus à la Faculté ſur ces différentes queſtions, aucun n'a été jugé digne d'être couronné. Il y en a deux cependant qui méritent une diſtinction honorable. L'un de ces ouvrages ayant pour épigraphe : *Principiis obſta; ſerò medicina paratur, cùm mala per longas invaluere moras*, a pour objet les maladies de la *moëlle*.

Dans ce Mémoire la matière n'eſt qu'effleurée, loin d'être approfondie ; mais comme l'auteur (M. *Moignon*, docteur en médecine, réſident à Châlons) y a mis de la préciſion, de l'ordre, de la clarté, & ſur-tout s'appuie ſur de bons principes, la Faculté lui a accordé un jetton d'or pour prix d'encouragement.

La ſeconde pièce n'eſt pas un Mémoire ; c'eſt un traité ſur les convulſions. Elle a pour épigraphe : *Infantum corpus lædítur, in quantum convellitur.* (*Specimen novi Med. conſp.*) L'auteur a raſſemblé dans ce Mémoire tout ce qui ſe trouve ſur les convulſions dans un grand nombre d'ouvrages ; mais des citations faites avec profuſion, des négligences dans l'ordre adopté par l'auteur, & un ſtyle incorrect, ne pouvoient remplir les vues de la Faculté. Cependant, comme cet ouvrage eſt conſiderable, qu'il ſuppoſe des connoiſſances très-étendues, qu'il a exigé beaucoup de recherches & de travaux, qu'il renferme des matériaux précieux, & qu'il s'y trouve des parties ſoigneuſement traitées, la

Faculté, en regrettant de ne pouvoir couronner ſon auteur, lui décerne un prix d'émulation, conſiſtant en un double jetton d'or. Cet auteur eſt M. *Baumes*, docteur en médecine, & de l'Académie royale des Sciences de Montpellier, médecin à Lunel en Languedoc.

La Faculté, que l'ordre des exercices inhérens à ſa conſtitution avoit empêché juſqu'à ce jour de déterminer un tems fixe pour la ſéance publique fondée par M. *Malouin*, a ſtatué définitivement que par la ſuite elle tiendroit cette ſéance tous les ans vers la fin du mois de juin, à la clôture de ſes écoles.

La ſéance prochaine aura donc lieu le 28 du mois de juin 1786. La Faculté propoſe trois ſujets de prix. Le premier eſt l'ictère des nouveau-nés. On demande un deſcription claire de ce phénomène, une diſtinction entre les circonſtances où il exige les ſecours de l'art, & celles où il faut tout attendre de la nature. On trouve peu de choſes ſur ce ſujet dans les auteurs; mais il eſt ſimple, & ſe préſente ſi ſouvent, qu'il n'exige ni un tems bien long, ni de grandes recherches pour être traité conformément aux vues de la Faculté. Le prix qui eſt d'un jetton d'or, ſera décerné à la ſéance prochaine. Le terme fixé pour l'envoi des Mémoires ſera le dernier d'avril 1786.

Un ſujet plus important, & qui demande des recherches plus étendues, c'eſt l'hiſtoire de la maladie du méſentère propre aux enfans, que l'on nomme vulgairement *carreau*. Enviſager la maladie dès ſon principe, la ſuivre dans tous ſes degrés, rechercher les cauſes qui la produiſent, expoſer avec préciſion les moyens de la prévenir, & ceux de la guérir; tel eſt le plan

ſur lequel la Faculté propoſe de traiter cette queſtion. Le prix qui eſt biennal, & de la fondation de M. *Cuvillier de Champoyaux*, médecin de Meſle en Poitou, ſera de 200 liv.

Les auteurs qui ont concouru juſqu'à ce jour pour le prix propoſé par un membre de la Faculté ſur les maladies de la moëlle, n'ayant point rempli les vues de l'inſtituteur, ce médecin propoſe de nouveau la même queſtion. On deſire que les concurrens s'appliquent à conſidérer les différentes maladies de la moëlle, à les ſuivre dans leurs différens degrés, à diſtinguer les ſignes auxquels on peut les prévoir ou les reconnoître; enfin à indiquer les méthodes prophylactiques & curatives qui leur conviennent. Il ne faut pas d'aitiologie, mais des principes ſûrs, un expoſé des faits qui ſoit clair & méthodique. Rien n'intéreſſe que ce qui eſt vrai, & rien en médecine n'eſt vrai, que ce qui a l'expérience & l'obſervation pour baſe. Le prix ſera de 300 liv.

Le terme fixé pour l'envoi des Mémoires, tant ſur le *carreau*, que ſur les maladies de la moëlle, ſera le dernier de mars 1787. La proclamation des prix ſera faite à la ſéance publique de la même année.

Les Mémoires ſeront écrits en françois ou en latin indifféremment. Toutes les perſonnes, tant étrangères que regnicoles, ſeront admiſes à concourir, à l'exception des docteurs & même des bacheliers de la Faculté de médecine de Paris.

Les auteurs éviteront de ſe faire connoître: ils joindront à leur Mémoire une feuille ſur laquelle ſeront écrits leurs noms, ſurnoms, qualités & demeures préciſes, qui ſera bien pliée & cachetée.

De tous les cachets, il n'y aura que ceux des Mémoires dignes du prix ou de l'accessit qui seront ouverts. Les Mémoires seront remis ou envoyés, port franc par la poste, à M. le doyen.

LETTRE DE M. MARET,

Secrétaire perpétuel de l'Acad. de Dijon, à l'Editeur du Journal de médecine.

L'Académie, Monsieur, voit avec étonnement que *M. Gauthier d'Agoty* continue à prendre le titre d'académicien de Dijon, & tout récemment dans le prospectus de son Journal.

Il a eu ce titre autrefois ; mais depuis plus de vingt ans, l'Académie ne le compte plus parmi ses membres.

Je suis chargé, Monsieur, de vous prier de l'annoncer au public.

Nos 1, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 12, 13, 16, M. GRUNWALD.

2, 17, M. ROUSSEL.

11, 14, 15, M. WILLEMET.

Fautes à corriger dans le cahier de décembre 1785.

Page 531, ligne 11, *au lieu d'*équivale, *lisez* équivaille.
Page 540, ligne 2, amydales, *lisez* amygdales.
Page 619, ligne 24, deviennent, *lisez* devient.
Page 625, ligne 25, par suite, *lisez* par une suite.
Page 661, ligne 32, espérer, *lisez* opérer.
Page 690, ligne 8, supension, *lisez* suspension.

Cahier de janvier 1786.

Page 96, ligne 22, des racines, *lisez* des roches.
Page 99, ligne 10, circonférence, *lisez* profondeur.
Page 108, ligne 7, un gros, *lisez* un quart.

Errata de ce cahier.

A la première page où se trouve la vignette & l'avant dernière ligne, *Prançois*, lisez *François*.
Page 289, ligne 7, *lisez* descendu à 7 degrés.

TABLE.

Observations faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 2. Par M. Rose, *chirurgien*. Page 193
Diverses Observations sur la fièvre puerpérale. Par M. La Peyre, *méd.* 224
Observations sur quelques maladies qu'il est impossible de prévoir, &c. suivies d'autres observations sur deux hydropisies guéries par la ponction, & sur des hémorrhagies par diapedèse. Par M. Balme, *méd.* 244
Observ. sur une vomique du poumon. Par M. Villiers, *médecin*, 269

Observ. sur une mort prompte, à la suite d'un accouchement naturel. Par M. Taranget, *méd.* 271
Suite des observations de la brûlure du moxa, ou cylindre de coton. Par M. Pascal, *chir.* 260.
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de décembre 1785, 288
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 292
Observations météorologiques faites à Lille, 295
Maladies qui ont régné à Lille, 296

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 298
Médecine, 318
Chirurgie, 324
Anatomie, 360
Hygiene, 362
Matière médicale, 373
Chimie, 376
Botanique, 381
Histoire naturelle, 385
Histoire littéraire, 386
Séance publique & Prix de la Faculté de Médecine de Paris, 290
Lettre de M. Maret, *secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon, à l'Editeur du Journal de médecine,* 394

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de février 1786. A Paris, ce 24 janvier 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.

JOURNAL DE MÉDECINE, CHIRURGIE, PHARMACIE, &c.

MARS 1786.

OBSERVATIONS

FAITES DANS LE DÉPARTEMENT DES HÔPITAUX CIVILS.

N° 3.

Topographie de l'hôpital de Bray-sur-Seine ; par M. MAGET, chirurgien de cet hôpital.

BRAY-SUR-SEINE eſt une petite ville ſituée ſur les bords de la Seine, entre Nogent & Montereau-faut-Yonne. Elle

eſt de la généralité de Paris, mais appartient très-anciennement à la province de Champagne; car le premier titre de la réunion de cette ville à la Couronne de France, vient d'une ceſſion qui en a été faite par *Thibault*, comte de Champagne, au roi *S. Louis*. Cette ville eſt dans une expoſition aſſez heureuſe, mais il y a encore bien des choſes à deſirer pour la rendre auſſi ſalubre qu'elle pourroit être. Les maiſons y ſont, en général, peu élevées, humides & peu aérées; il règne autour de la ville des foſſés aſſez profonds qui contiennent une eau ſtagnante, & qui ne ſe tariſſent que pendant les grandes chaleurs; les campagnes environnantes ſont sèches & fertiles. Les vents dominans ſont ſur la fin de l'hiver, & pendant la plus grande partie de l'été, le vent de Nord; & pendant le reſte de l'année, le Sud & le Sud-Oueſt.

L'hôpital eſt ſitué à l'extrémité de la ville ſur un ſol un peu déclive & humide. Il occupe un terrain de 55 pieds ſur 50, borné d'un côté par les murs de la ville & une tour aſſez élevée, d'un autre par l'égliſe & le cimetière; & par un troiſième côté, il avoiſine des maiſons dont il eſt ſéparé par une petite cour: il y a une autre cour plus grande ſur le devant,

qui conduit aux différens corps de logis qui compoſent l'hôpital.

On trouve au rez-de-chauſſée une cuiſine, une dépenſe, un cabinet & une grande chambre, ſervant pour tenir l'école. Au premier ſe trouvent deux ſalles ſéparées par l'eſcalier, & une chambre pour les ſœurs.

Chacune des ſalles a dix-neuf pieds de large ſur vingt-deux de longueur, & eſt garnie de cinq lits. Les croiſées qui ſont oppoſées, y donnent un courant d'air ſuffiſant du Nord au Sud.

Il y a un puits dans l'enceinte de cette maiſon, mais on n'emploie pour la boiſſon & pour la cuiſine que de l'eau de la Seine, qui coule à peu de diſtance de l'hôpital.

Deux ſœurs de la charité, une ſervante & trois femmes domeſtiques, ſont les ſeules perſonnes deſtinées à ſervir dans l'intérieur de cette maiſon.

Les ſerruriers, les bourreliers, les menuiſiers, & principalement les cardeurs de laine & les mariniers, ſont, parmi les artiſans, ceux qui ſont le plus expoſés aux maladies, & les plus pauvres d'entre eux viennent chercher du ſecours à l'hôpital.

Le quartier du nord & de l'orient, & le fauxbourg du même côté, ſont ceux

où l'on obſerve le plus de maladies ; l'on ne doit pas en chercher la raiſon dans leur expoſition, mais dans l'inſalubrité des maiſons, dans la malpropreté des rues, boueuſes & infectées par les excrémens qui y ſont accumulés, & dans la mauvaiſe nourriture dont uſent ordinairement les ouvriers qui habitent ces quartiers. En effet, ils ne vivent que de légumes peu choiſis, & du pain de froment de la dernière qualité, auxquels ils joignent quelquefois de la baſſe boucherie.

On ne reçoit à l'hôpital de Bray que les malades de maladies aigües, les bleſſés, & ceux qui ſont affectés de certaines claſſes de maladies chroniques : ainſi on n'y admet ni ceux qui paroiſſent incurables, ni les ſcrophuleux, ni les vénériens, & on en exclut même les femmes nouvellement accouchées (*a*).

Les maladies qui règnent à Bray-ſur-

(*a*) Aujourd'hui que les yeux ſont ouverts ſur les maladies auxquelles les femmes nouvellement accouchées ſont expoſées, & ſur l'importance de ſaiſir ces maladies dans leur principe, on a lieu d'attendre de la ſageſſe & de l'humanité des adminiſtrateurs des hôpitaux, qu'ils ſupprimeront une loi qui peut devenir barbare, en privant de ſecours une femme qui auroit été guérie, ſi elle eût été admiſe à temps dans l'hôpital.

Seine & dans les environs ſur les gens du peuple, ſont plus graves & plus multipliées que la nature du ſol ne ſembleroit l'annoncer. Au printems on voit ordinairement des fièvres intermittentes de différente nature, des fluxions de poitrine plus ſouvent humorales qu'inflammatoires, des rhumatiſmes, des fluxions & des eſquinancies compliquées. La petite vérole y paroît preſque tous les ans, & le charbon n'y eſt pas rare.

Souvent les fièvres intermittentes négligées ou maltraitées ſe prolongent & prennent un mauvais caractère. Tantôt elles dégénèrent en fièvres comateuſes, tantôt en fièvres pleurétiques, & d'autres fois elles ſe changent en fièvres milliaires ſcarlatines. La ſaignée, mais plus encore les évacuans, le quinquina & les véſicatoires ſont les principaux remèdes à employer dans ces fièvres. Ce qui fait connoître leur caractère, c'eſt qu'elles ſe terminent preſque toujours à la manière des fièvres intermittentes par les ſueurs, l'œdème ou l'engorgement des glandes, & qu'un des ſignes heureux dans ces maladies eſt l'apparition de pluſieurs boutons prurigineux ſur les lèvres.

Les vers ſont auſſi une complication

assez fréquente des fièvres qui, dans le printems & dans l'été, paroissent à Bray & dans les environs; & il a même régné depuis quelques années deux maladies épidémiques, dans lesquelles l'affection vermineuse étoit un des symptômes les plus dominans & les plus importans à considérer.

La première a eu lieu en 1781 au mois de février. Elle commençoit par la toux, le point de côté & les crachats sanguinolens. Ces accidens étoient trompeurs par l'indication qu'ils présentoient à la première apparence; car la saignée y étoit fort dangereuse, & les remèdes qui convenoient, étoient les émético-cathartiques, qui guérissoient en faisant rendre beaucoup de vers.

La seconde s'est développée en 1782. L'invasion de la maladie étoit à peu près la même, cependant la dissolution des humeurs étoit moins avancée; car la saignée y étoit quelquefois utile, quoiqu'il fût beaucoup plus essentiel d'évacuer. Un malade qui avoit été saigné une fois, mourut le vingt-cinquième jour; mais au lieu de rendre des vers lombriques, comme les autres malades, il avoit rejeté vingt-quatre pieds de ver solitaire. Voici une observation encore plus intéressante sur la

propagation vermineuſe, que j'ai eu occaſion de faire dans l'année 1781.

OBSERVATION ſur des vers ſortis de l'oreille d'un enfant, peu de temps après ſa naiſſance.

Une petite fille, âgée de trois ſemaines, fit connoître par ſes cris & par le mouvement de ſes bras, qu'elle éprouvoit une vive douleur vers le côté droit de la tête. Au bout de huit jours à peu près, on apperçut un léger écoulement par le trou auditif du même côté; & à compter de ce moment, les douleurs parurent calmées. Quinze jours après l'écoulement, les accidens revinrent, & ſe terminèrent par un ſemblable flux de l'oreille gauche. Au milieu de la matière qui ſortoit, on découvrit des vers ſemblables à ceux qui ſe forment dans la viande. Ayant été mandé, je trouvai dans le conduit auditif externe un de ces vers qui, s'étant retiré plus loin, m'échappa. On me l'apporta le lendemain, & l'on me dit qu'il en étoit déja ſorti au moins trente-deux de ſemblables. Je conſeillai des fumigations avec le *ſemen contra*, & des injections avec le vin tiède. Il n'en reparut plus; l'écoulement ceſſa, & l'enfant s'eſt bien porté depuis.

OBSERVATIONS DIVERSES

SUR LA FIEVRE PUTRIDE VERMINEUSE;

Par M. DUFOUR, médecin de l'hôtel-dieu de Noyon.

PREMIERE OBSERVATION.

Le 20 mars 1780, on apporta à l'hôpital un homme âgé de trente-un ans, malade depuis huit ou dix jours d'une fièvre qui étoit devenue de plus en plus grave, mais dont il étoit aiſé de reconnoître le genre. Le malade étoit dans un abattement exceſſif; il étoit preſque toujours aſſoupi, & quand il ſortoit de ce mauvais ſommeil, ce n'étoit que pour délirer. A ſon arrivée, il étoit tourmenté de nauſées, le ventre étoit tendu & météoriſé; il avoit l'air d'éprouver des anxiétés à la région précordiale. Je trouvai la langue brune & crevaſſée vers ſa baſe, rouge & aride vers les bords. Le pouls étoit fréquent, mais irrégulier & variable, & les déjections qu'il rendoit involontairement étoient un mélange de matières glaireuſes, & d'une féroſité bru-

nâtre, au milieu de laquelle on apperce-voit des vers.

J'adminiſtrai au malade une eau minérale en lavage, qui lui fit rejeter une grande quantité de ſabure & de bile avec des vers, & qui produiſit par les ſelles des évacuations de même nature. J'ordonnai pour boiſſon la limonade cuite, & l'infuſion de houblon & de coraline de Corſe avec l'oxymel; enſuite j'étudiai le caractère de la fièvre. J'obſervai dans le pouls des variations fréquentes, & des redoublemens irréguliers pluſieurs fois dans la journée, à travers leſquels je découvris cependant qu'il y avoit un jour où la fièvre étoit moindre. Je plaçai ſucceſſivement deux autres émetico-cathartiques dans les jours où la fièvre offroit de la rémiſſion. L'effet de ces remèdes fut encore de produire d'amples évacuations ſemblables aux premières par en haut & par en bas; & la tête, qui avoit déja paru ſoulagée par le premier émétique, ſe dégagea ſenſiblement. Comme les forces étoient très-abattues, j'unis alors aux remèdes évacuans un julep compoſé avec les eaux de pourpier, de laitue, de fleur d'orange, l'eſprit de nitre dulcifié & le ſirop de limon. Vers le quinze ou le ſeize de la maladie, le pouls commença

à se développer, & l'on appercevoit encore d'autres signes précurseurs de la coction. Je donnai des apozèmes laxatifs, aiguisés de tems en tems avec le tartre stibié. Vers le 25, la convalescence parut décidée: je commençai à mettre en usage les purgatifs dont la rhubarbe faisoit la base, & les opiates vermifuges, qui concoururent à accélérer la guérison.

IIe OBSERVATION.

Une femme âgée d'environ quarante ans, fut amenée à l'hôpital dans le mois d'août 1780, le dix-huitième jour d'une fièvre putride vermineuse assez bénigne. Elle avoit été jusques là à peu près abandonnée aux seuls soins de la nature. Le petit lait, l'eau panée, & une tisanne de chiendent & de réglisse étoient les seuls remèdes qu'elle eût pris. Je la mis à l'usage des anti-putrides acides & d'un apozème composé avec un gros & demi de coraline de Corse, une once & demie de tamarins, de la chicorée sauvage, de la pimprenelle, du cerfeuil, de la scolopendre, de chaque une poignée, un gros de sel de Glauber, & un grain de tartre stibié. Trois verres de cet apozème lui firent rendre le lendemain de son arrivée dix-huit vers de quinze à vingt pouces de

long ; & en insistant toujours sur le même traitement, elle en a rejeté, pendant sa maladie, quarante-cinq, avec une très-grande quantité de sabure verminеuse. Vers le trentième jour de sa maladie, cette femme est entrée en convalescence, & cette convalescence a fait des progrès rapides. Il n'est pas besoin de dire qu'elle a été purgée plusieurs fois avant sa sortie.

IIIe. Observation.

Une jeune femme âgée de 21 ans, fut attaquée dans le mois de septembre 1780, d'une petite fièvre continue, avec des redoublemens, tantôt plus, tantôt moins marqués. Cette fièvre étoit accompagnée de douleurs de tête très-vives, & d'une diarrhée bilieuse très-fatiguante, tant à cause de la fréquence des déjections, que de la colique qui les précédoit. Après huit ou dix jours passés dans cet état, la fièvre prit plus d'intensité, & les redoublemens devinrent plus violens. Les secours n'en furent pas moins aussi négligés qu'ils l'avoient été dans le principe, & la malade ne fut transportée à l'hôpital que le quinze de sa maladie, sans avoir encore pris autre chose que de l'eau. Quoiqu'il fût évident qu'une grande par-

tie des humeurs hétérogènes, qui étoient la cauſe de cette maladie, étoit paſſée dans les ſecondes voies, je jugeai qu'il étoit néceſſaire d'évacuer l'eſtomac & les inteſtins, & d'ailleurs l'indication en étoit évidente par les nauſées dont la malade étoit tourmentée, & par un vomiſſement érugineux qu'elles amenoient quelquefois. L'émético-cathartique fit rejeter une prodigieuſe quantité de matières diverſement colorées, au milieu deſquelles il y avoit pluſieurs vers. La malade fut auſſi copieuſement évacuée par les ſelles, & rendit par cette voie trois vers très-longs & vivans.

Le lendemain, à ma viſite du matin, je trouvai le pouls plus développé; je preſcrivis pour boiſſon le petit-lait légèrement nitré, la limonade légère, & du bouillon avec des herbes rafraîchiſſantes. Le ſoir la tête me parut beaucoup plus embarraſſée, & je fis appliquer des véſicatoires aux jambes. Le jour ſuivant les règles parurent, & elles continuèrent pendant une ſemaine entière. Dans cet intervalle, je ne fis autre choſe que d'entretenir la liberté du ventre par le moyen des lavemens, & de faire ſuppurer abondamment les véſicatoires; & ces moyens ſimples avoient eu du ſuccès, puiſque le

délire étoit disparu, & que la fièvre avoit beaucoup perdu de son intensité.

Mais à peine le flux menstruel eut-il cessé, que la malade tomba dans l'assoupissement le plus profond, le ventre se tendit & se météorisa; la langue devint sèche, aride, se noircit, & se crevassa; le pouls étoit lourd, gros & ondulent. Dans ces circonstances, j'estimai que la saignée étoit nécessaire, & je la fis faire au pied. Ce moyen auquel j'ai rarement recours dans les fièvres de cette espèce, me parut indispensable ici pour donner plus de jeu à la circulation, prévenir les engorgemens, & faciliter l'action des remèdes. Deux heures après cette saignée, je fis donner quelques verres d'un apozème laxatif, rendu anthelmentique par l'addition de la coraline de Corse. La malade en fut évacuée copieusement & sans irritation: elle rendit encore quelques vers, & le ventre parut s'assouplir. J'insistai sur les délayans & les laxatifs anti-putrides. Les évacuations se soutinrent au grand soulagement de la malade, la tête devint absolument nette, la fièvre cessa presque entièrement; & au bout de quelques jours de calme, je purgeai cette femme, qui, au milieu d'une sabure ver-

mineuſe abondante, rendit encore une pelotte de vers.

La malade paroiſſoit ainſi entrer dans une pleine convaleſcence, vers le quarantième jour de ſa maladie, lorſque ſes parens, en venant la féliciter ſur ſon état, eurent l'imprudence de lui apporter de la pâtiſſerie. Cet aliment indigeſte faillit à lui donner la mort. Je la trouvai le lendemain avec le pouls concentré inégal, le ventre tendu, la tête égarée & la reſpiration fort embarraſſée. Il y avoit de plus, de moment en moment, des foibleſſes ou des ſaccades convulſives dans tous les membres. Je fus bientôt inſtruit de la cauſe d'un changement auſſi inopiné, & j'adminiſtrai dans l'inſtant l'émétique dans une potion cordiale & anti-ſpaſmodique. Après une lipothymie qui dura cinq à ſix minutes, la malade eut une évacuatton conſidérable par en haut & par en bas, qui lui apporta un grand ſoulagement.

Quelques jours de diette, des infuſions légèrement toniques & calmantes, & enſuite un purgatif, parurent rétablir de nouveau la malade; mais la poitrine reſta embarraſſée. Il s'établit une toux sèche & fréquente; les crachats, d'abord ſéreux, ſe teignirent d'un peu de ſang,

qui augmenta de jour en jour ; & la foiblesse devint excessive. La saignée n'étoit plus praticable ; il fallut se borner au régime adoucissant, & aux béchiques mucilagineux, auxquels j'unis des potions vulnéraires & balsamiques. L'effet de ces remèdes passa d'abord mon espérance ; au bout de dix jours, les accidens de poitrine étoient presque tous dissipés. Après avoir purgé cette malade avec un minoratif très-doux, je lui permis de manger, en lui faisant voir le danger imminent auquel elle s'exposeroit par la plus légère imprudence. Mon pronostic ne fut malheureusement que trop vérifié. Une seconde indigestion l'emporta brusquement, sans qu'on ait eu le tems de lui administrer le moindre secours.

IVe OBSERVATION.

Une femme âgée de vingt-huit ans, entra à l'hôpital le sixième jour de sa maladie. Des maux de cœur, des rapports nidoreux annonçoient la surcharge de l'estomac. La fièvre étoit aiguë, marquée par des redoublemens violens, & accompagnée de douleurs de tête insupportables. Il y avoit du délire & de l'accablement ; la peau étoit sèche, ardente ; le ventre tendu & douloureux ; les déje-

ctions étoient brunes, fétides, mêlées de vers, & presque toujours elles étoient annoncées par des tranchées vives. L'irritation du genre nerveux se manifestoit non seulement par les soubresauts des tendons, mais encore par des mouvemens convulsifs dans les muscles de la face & dans les yeux. Tout annonçoit le plus pressant danger. La maladie avoit été négligée dans les premiers tems. Les matières putrides étoient passées dans le sang; & la saignée, qui auroit pu être si nécessaire dans le principe, ne sembloit plus devoir être pratiquée avec le même avantage. Cependant je crus qu'il étoit encore tems de faire une saignée du pied dont les indications étoient sensibles, & ce fut le premier moyen que je mis en usage pour soulager cette malade. Immédiatement après la saignée du pied, je lui fis donner un émético-cathartique en grand lavage. L'effet de cet évacuant fut de faire rejeter six vers par le vomissement, & dix par les selles. Les vésicatoires furent appliqués dès le soir même aux deux jambes, & le reste du traitement consista dans une boisson acidulée, & dans une tisanne laxative & anti-verminеuse légèrement aiguisée. Le bouillon gras étoit proscrit (ainsi que pour les au-

tres malades qui ſont le ſujet de ces obſervations), & on y ſubſtituoit l'eau de gruau ou de riz un peu forte. Quinze jours ſe paſsèrent ainſi, les accidens tantôt diminuant, tantôt augmentant de gravité, & les évacuations ſe ſoutenant toujours également. On a compté juſqu'à ſoixante-dix-ſept vers plus ou moins longs que la malade a rendus pendant ce tems. Au vingt-deuxième jour, le pouls commença à devenir plus régulier, les ſaccades convulſives ceſsèrent, la peau étoit moins aride; la langue, qui juſqu'alors avoit été noire & crevaſſée, commença à s'humecter & à ſe nettoyer, & l'aſſoupiſſement ſe changea en ſommeil. Depuis cette époque la fièvre déclina très-ſenſiblement juſqu'au trentième jour, où elle diſparut tout-à-fait.

Ve OBSERVATION.

Un homme âgé de trente-cinq ans, avoit, depuis dix ou onze jours, une fièvre compliquée d'un dévoiement ſéreux, qui ne lui laiſſoit pas un moment de tranquillité. Lorſqu'il fut tranſporté à l'hôpital, le ventre étoit fort tendu, la peau étoit sèche & plus brûlante que la vivacité de la fièvre ne le comportoit. La langue étoit humide, mais d'un rouge

foncé, avec des raies d'une mucosité noire & blanche. Pour me laisser le tems de m'assurer de la nature de la maladie, je n'ordonnai à ma première visite, que la limonade légère & des lavemens. Le lendemain douzième jour de la maladie, je fis étendre un grain & demi de tartre stibié, & vingt-quatre grains de nitre dans une pinte de décoction faite avec une once de tamarins, & un gros de coraline de Corse. Cette décoction prise en quatre fois à demi heure d'intervalle, fit beaucoup vomir le malade, & lui fit rejeter plusieurs vers. Elle augmenta aussi les évacuations par les selles, qui parurent plus bilieuses. Le treizième jour, la peau étant encore aride, le pouls petit, serré, inégal, le ventre météorisé, & la diarrhée excessive, je prescrivis pour boisson la tisane de riz, le sirop de vinaigre étendu dans l'eau de chiendent, & j'ordonnai deux lavemens anodyns. Je fis faire en outre sur le bas ventre des fomentations avec des linges trempés dans une décoction de pariétaire, à laquelle j'avois fait ajouter un peu de sel marin. Le quatorzième jour, mêmes indications, mêmes remèdes employés. Le quinzième, la diarrhée me paroissant diminuer trop brusquement, je fis donner

la décoction de petits pruneaux & de coraline avec le sirop violet. Le seizième, quoique la diarrhée fût plus forte que la veille, le malade tomba dans l'assoupissement, ce qui m'engagea à lui faire appliquer les vésicatoires, & à prescrire des apozèmes chicoracés. La boisson du malade étoit toujours de la limonade cuite, & il n'étoit nourri qu'avec des bouillons maigres. Le dix-sept & le dix-huit, les symptômes n'étoient pas plus favorables, & la suppuration des vésicatoires n'étoit point encore bien établie. Le dix-neuf, les plaies des jambes parurent plus animées, les urines furent copieuses, & déposèrent un sédiment cendré, couleur qu'on remarqua en même tems dans les déjections. Le vingt & le vingt-un, le flux d'urine continua d'être abondant; le dépôt étoit brun, mais les selles étoient jaunâtres. J'ajoutai aux boissons dont je viens de parler quelques verres d'eau de tamarins. Le vingt-deux au matin, la fièvre sembla s'appaiser; mais le soir elle reparut avec la plus grande violence; & fut suivie d'un assoupissement accompagné de délire & de saccades convulsives. Je fis découvrir les vésicatoires que je trouvai desséchés. Tout annonçoit le danger le plus pressant: il y

avoit une très-grande oppreſſion, le pouls étoit petit & fuyant, les mains froides. Je ne pus trouver d'autre cauſe à ce changement ſubit, que quelque erreur de régime, & je dirigeai mes ſecours en conſéquence. Dans une potion cordiale & calmante, je fis fondre un grain de tartre ſtibié, & j'en fis avaler tout de ſuite au malade pluſieurs cuillerées. Il ſurvint bientôt quelques nauſées; mais voyant que le vomiſſement étoit lent, j'ajoutai un ſecond grain, ce qui détermina promptement un vomiſſement copieux, qui fut ſuivi d'une très-grande foibleſſe. Je ſubſtituai alors à la potion cordiale émétiſée, une potion cordiale & anti-ſpaſmodique éthérée, qui ranima le malade, & je fis enveloper ſes jambes dans un cataplaſme émollient & réſolutif. Ce fut là le dernier orage de cette maladie. Le lendemain du jour qui avoit penſé être fatal à ce malade, il étoit dans le meilleur état, à la foibleſſe près; les plaies des véſicatoires ſuppuroient abondamment, la peau étoit ſouple, & la tête en fort bon état. Les anti-putrides unis aux anthelmentiques & aux ſtomachiques, & quelques doux laxatifs, ſuffirent pour achever la guériſon, qui ne fut terminée que vers le trente-quatrième jour de la maladie, qui

étoit le vingt-deuxième depuis l'entrée du malade à l'hôpital.

RÉFLEXIONS.

La génération des vers dans le corps humain eſt un ſujet fort intéreſſant, & qui a occupé de tous les tems les phyſiciens & les médecins. Ils ont ſenti avec raiſon, que ſi l'on découvroit le ſecret de la nature ſur ce point, l'on pourroit avoir la ſolution de pluſieurs queſtions fort importantes, ſoit dans l'hiſtoire de l'homme ſain, ſoit dans celle de l'homme malade. Nous ne rappellerons point ici toutes les explications imaginées à cet égard par les médecins. La plupart d'entre elles, enfantées dans un tems où l'on ne connoiſſoit point encore la manière de procéder à la recherche de la vérité dans les ſciences phyſiques, ne nous préſenteroient que des idées ſyſtématiques pouſſées quelquefois juſqu'au ridicule. Telles ſont celles des médecins qui ont attribué la cauſe des maladies vénériennes, des affections cancéreuſes & de pluſieurs autres maladies, à la génération & à la multiplication de certaines eſpèces de vers. Tel eſt ſur-tout le ſyſtême du père *Kircher*, qui regardoit le corps humain comme un compoſé de l'aggrégation

d'une infinité de vermiſſeaux, & qui faiſoit dépendre la bonne ou la mauvaiſe ſanté de l'homme de la diſpoſition de ces inſectes.

On a cru pendant long-tems que les vers devoient leur naiſſance à la pourriture. Dans le commencement du ſeizième ſiècle, *Baillou*, copiant ceux qui l'avoient précédé, admettoit la putridité & une grande chaleur pour la cauſe de la formation des vers (*a*). L'illuſtre *Bacon de Verulam*, qui vint peu de tems après répandre un ſi grand jour ſur la phyſique, adopta encore cette erreur de l'antiquité (*b*). *Becher* eſt un des premiers qui ait publié que les vers devoient naiſſance à des germes répandus dans l'air ou dépoſés dans les alimens, comme on le voit dans ſon eſſai ſur la putréfaction

(a) *Validius calor requiriter & maximè putris ut multiplici ſobole, materies illa in vermes animetur.* BALLON. conſiliar. medicin. lib. j, conſ. 30, pag. 74.

(*b*) MORGAGNI & DE HAEN, remontant à la ſource de cette erreur, la font venir D'ARISTOTE, en remarquant qu'HOMERE, quatre ſiécles auparavant ce philoſophe, avoit reconnu que les vers qui s'engendrent dans le corps de l'homme étoient dus aux inſectes, tels que des mouches. *Vid.* MORGAG. DE HAEN, tome viij, pag. 138.

des corps (*a*). Ce chymiſte, profond obſervateur, ajoutoit que chaque partie d'un corps en putréfaction étoit propre à développer des inſectes qui ont avec lui de l'analogie ; & cette dernière idée n'eſt peut-être pas moins vraie que la première, puiſque les différens animaux ont chacun des eſpèces différentes de vers, & que dans l'homme chaque partie du corps recèle des vers d'une nature particulière. Les lumbriques ou ſtrongles logent dans l'eſtomac & dans les inteſtins ; les aſcarides ſont placés dans le *rectum* ; les vers qui ont été trouvés dans les oreilles, dans les ſinus frontaux, ne ſont point ſemblables à ceux qu'on a rencontré dans les viſcères de l'abdomen ; enfin, le tœnia qui occupe toute l'étendue du canal inteſtinal, ne reſſemble que par la longueur à cet inſecte étonnant, connu dans l'Inde ſous le nom de *dragonneau*, & qui, rampant ſous la peau des cuiſſes & des jambes, s'étend quelquefois juſqu'à quarante aulnes de longueur (*b*).

Il eſt un âge où les vers s'engendrent

(*a*) REDI n'avoit point encore publié ſes expériences ſur la génération des vers.

(*b*) *Medical Eſſais*. vol. vj, p. 309.

facilement dans le corps humain, & cet âge eſt celui de l'enfance où tout abonde en pituite & en mucoſité glaireuſe; mais il eſt d'obſervation que ſi tous les enfans ſont ſujets indiſtinctement aux affections vermineuſes, ces maladies ſont très-communes chez ceux qui ſont cachectiques ou d'un tempérament phlegmatique, tandis qu'elles ſont rares chez ceux qui ont un tempérament bilieux, & qui ſont bien nourris. L'obſervation prouve, dit *Van-Swieten*, que les enfans des pauvres qui mangent tout ce qu'ils trouvent, & qui ſont mal nourris, ont le ventre plus gros & ſont plus ſujets aux maladies vermineuſes que les autres (*a*).

Le régime tout-à-fait végétal, & particulièrement l'uſage des herbes ou des fruits aqueux, & non mûrs, un pain fait avec de mauvaiſe farine, la viande corrompue, l'uſage des mauvaiſes eaux, ſont les cauſes les plus fréquentes de la naiſſance des vers chez les adultes. *Corpus humidius, mollitie diffluens, uliginoſum, tum à naturâ, tum à vitæ inſtituto* (*b*). Dans les grandes villes les maladies vermineuſes ne ſont connues chez les adul-

(*a*) VAN-SWIETEN, tom. iv.
(*b*) BALLON, *ibidem*.

tes;

tes, que dans la dernière classe du peuple. Dans les campagnes, c'est après de mauvaises années qu'on voit un plus grand nombre de maladies accompagnées de vers. Un observateur moderne, M. *Jacquin*, a remarqué en Amérique, que ceux-là étoient plus exposés aux vers qui mangeoient le plus de fruits non mûrs, de poisson & de chair salée, tandis que ceux qui avoient un meilleur régime en étoient exempts (*a*).

Les autres circonstances propres à favoriser la naissance des vers, sont une constitution humide, un genre de vie apathique & la contagion.

La constitution humide affoiblit les coctions, empêche la dépuration des humeurs, & produit des vers, par la même raison qu'elle fait naître des fièvres intermittentes. Aussi voit-on souvent les fièvres intermittentes accompagnées de vers, & les maladies vermineuses sont très-com-

(*a*) VAN-SWIETEN assure qu'un religieux digne de foi, & qui a vécu long-temps à Maroc, lui a rapporté que ceux qui menoient dans ce pays un mauvais régime, & particulièrement qui mangeoient de la viande crue, étoient sujets à des maladies vermineuses terribles, à moins qu'ils ne se purgeassent fréquemment. VAN-SWIETEN, *ibidem*.

munes dans les pays marécageux, où les fièvres intermittentes ſont endémiques. En Hollande, les affections vermineuſes ſont beaucoup plus communes qu'en France ; & les Américains, qui vivent en général ſur un ſol très-humide, ſont attaqués de maladies vermineuſes dans tous les âges. Ces maladies, ſuivant *Piſon*, étoient on ne peut plus communes, & très-funeſtes autrefois en Amérique, quand ce pays n'avoit point encore reſſenti les bienfaits de la culture; mais d'après M. *Jacquin*, elles y produiſent encore beaucoup de ravages, puiſqu'il n'eſt pas rare d'y voir les accidens les plus affreux ſurvenir par la préſence des vers.

On conçoit aiſément comment le genre de vie apathique peut diſpoſer aux maladies vermineuſes en conduiſant à la cachexie.

Quant à la contagion, elle imprime une altération ſi rapide dans nos humeurs, qu'elle peut les diſpoſer en fort peu de tems à favoriſer le développement des germes vermineux flottans dans l'air ou contenus dans nos alimens. On en a vu pluſieurs fois des exemples frappans. Tel eſt celui de l'épidémie de fièvre vermineuſe, qui régna à Béziers en 1730, & qui

fut si générale, qu'elle n'épargna ni âge, ni sexe : telle a été plus récemment l'épidémie du Gros Theil en Normandie, observée & décrite par M. *Le Pecq de la Cloture.*

Ces faits puisés dans l'observation ne font naître l'idée d'aucun système pour expliquer la génération des vers ; mais en les comparant avec d'autres faits également fondés sur l'expérience, & par lesquels il est constaté que l'homme adulte, bien nourri, & à l'abri des causes qui conduisent à la cachexie, n'est presque jamais atteint des maladies vermineuses (*a*), on voit qu'il est plus important de s'attacher à la considération des causes secondes, qu'à celle des causes premières.

En effet, en découvrant quelle est l'espèce de dégénérescence chymique de nos humeurs, qui est propre à développer les germes vermineux ; en apperce-

(*a*) Nous exceptons les cas de contagion, pour les raisons ci-dessus détaillées ; & nous entendons par bonne nourriture, celle dans laquelle les alimens & les boissons sont salubres. Les eaux de certains pays sont très-propres à produire des vers, comme l'ont prouvé de savans auteurs, en démontrant dans les eaux des fontaines, des vers semblables à ceux qui s'engendrent dans le corps humain.

vant comment les vers font naître à leur tour une altération putride dans le corps humain, & par quelle affinité certaines espèces de vers se développent dans certaines parties du corps; nous aurions des résultats propres à satisfaire notre curiosité. Mais la connoissance des causes secondes est beaucoup plus utile, puisqu'elle nous fait voir quelles sont les circonstances dans lesquelles les germes vermineux existans dans l'air & dans les alimens, peuvent & doivent se développer dans le corps de l'homme, & qu'elle nous fait pressentir quels sont les moyens les plus propres à combattre la propagation vermineuse (*a*).

Le médecin clinique s'occupe avec encore plus d'intérêt à méditer les observations faites au lit des malades, sur les différentes espèces de fièvres vermineuses, & il en voit naître plusieurs vérités fort importantes en médecine pratique, soit par elles-mêmes, soit par les conséquences qui en dérivent.

(*a*) Nous ne parlons point ici des vers qui ont été trouvés dans les différens viscères, tels que le foie, la rate, le cœur, les poumons & les reins, parce que ces recherches seroient étrangères aux observations qui ont donné lieu aux réflexions que nous présentons ici.

1°. On ne peut démontrer que les fièvres aiguës dans lesquelles il se montre des vers, soient dues originairement & uniquement à la présence de ces animaux, puisqu'une même cause peut avoir fait naître en même tems & les vers & la la fièvre. Ainsi le nom de fièvre verminеuse paroît en général moins convenable que celui de fièvre accompagnée ou compliquée de vers.

2°. Cependant on ne peut refuser d'admettre qu'il est bien des cas dans lesquels la fièvre est essentiellement due à la présence & à l'action des vers, soit parce que l'expulsion des vers fait quelquefois cesser la fièvre presque subitement, soit parce que leur sortie fait disparoître les symptômes les plus graves & les plus alarmans (*a*).

(*a*) Cette proposition paroitra démontrée par les faits suivans, recueillis dans les meilleurs observateurs. « Un marchand Castillan, dit *Baillou*, fut saisi au milieu d'une fièvre continue, d'accidens épouvantables qu'on n'avoit pas lieu d'attendre ; il étoit dans un assoupissement carotique, tout paroissoit désespéré ; les médecins ne savoient à quoi attribuer la cause de ces cruels symptômes. GORRÉE fut appellé, & avec la sagacité qui lui étoit propre, jugea que cet état dépendoit des vers.

3°. Les différens ſymptômes auxquels la préſence des vers donne lieu, tels que

---

On donna des remèdes anti-vermineux, & tous les ſymptômes ceſſerent. (*Epid. lib. ij*, p. 180.) En 1553, *Pierre Forêt* obſerva une fièvre épidémique, accompagnée de vers, dans laquelle, au milieu des accidens les plus redoutables, l'expulſion des vers guériſſoit ſubitement. (Lib. vj, obſ. 4.) MORGAGNI rapporte l'hiſtoire d'une pleuréſie putride vermineuſe, qui régna à Ferrare en 1705; & il dit expreſſément que tous ceux qui rejettèrent des vers furent promptement guéris. Il en étoit de même dans l'épidémie qui eut lieu à Béziers en 1729, & dont nous avons parlé plus haut. DE HAEN dit expreſſément que les vers ſont une cauſe plus fréquente qu'on ne le croit communément de maladies aiguës, de ſorte, ajoute t-il, que le médecin eſt ſouvent inutile, ou nuiſible au malade, juſqu'à ce qu'il s'aviſe de chaſſer les vers. (Tome viij, p. 130.)

On remarque ſouvent, dit M. GARDANNE, dans ſes notes ſur l'Eſſai de la putréfaction de BECHER, que les fièvres vermineuſes ceſſent quand la poche à vers, qui n'eſt autre choſe qu'une enveloppe glaireuſe & muqueuſe, eſt réjettée.

Le Journal de Médecine, en pluſieurs endroits, contient les obſervations les plus déciſives en faveur de ceux qui ſoutiennent que les vers ſont ſouvent la cauſe des fiévres aiguës putrides ou épidémiques. (*Voyez* entre autres, juillet 1757, octobre 1770 & octobre 1785.) Enfin, nous ne pouvons mieux finir cette

délire, assoupissement, convulsion, sont une preuve bien évidente que les accidens les plus effrayans qui se développent dans le cours des fièvres aiguës, ne sont dûs le plus souvent qu'à des matières qui irritent dans les premières voies, ou aux spasmes qu'elles y produisent.

4°. Ces fièvres qui prennent une intensité d'autant plus grave, que le secours a été plus tardif, sont des argumens bien forts contre ceux qui pensent que la plupart des maladies fébriles se guériroient seules, si elles étoient abandonnées à la nature. Dans les observations

---

note qu'en citant M. Le Pecq de la Cloture, dans le tableau de l'épidémie du Gros-Theil. « Je suis porté à croire, dit ce médecin, que le foyer de cette maladie épidémique étoit niché tout entier dans l'estomac & dans les premières voies, qu'une cacochylie bilieuse y donnoit naissance à une infinité de vers qui suscitoient seuls les spasmes & les convulsions, puisqu'en les chassant par le vomissement & par les selles, on faisoit disparoître les mouvemens épileptiques, l'on préservoit les liqueurs de la corruption putride, & l'on évitoit les éruptions pétéchiales qui en sont la suite; de sorte, ajoute dans un autre endroit ce judicieux observateur, que tous les symptômes cédoient non à l'expulsion de la bile & de la saburre, mais à celle des vers. (*Malad. épidém. pag.* 132.)

de M. *Dufour*, la nature n'auroit pas guéri, ſi l'art ne fût venu à ſon ſecours ; & il y a tout lieu de croire que ces maladies euſſent été bien moins longues, ſi ces malades euſſent été tranſportés plus tôt à l'hôpital, & ſi le foyer vermineux eût été expulſé dans les premiers jours de la maladie.

5°. On voit par la diarrhée qui avoit lieu dans toutes les obſervations citées, comment les boiſſons laxatives émétiſées ſont indiquées dans cette eſpèce de fièvre; & l'on peut en inférer la raiſon pour laquelle, les boiſſons laxatives ſont recommandables dans toutes les eſpèces de fièvre aiguë, en favoriſant l'expulſion d'une partie de l'humeur hétérogène qui leur a donné naiſſance.

6°. Parmi tous les évacuans, le tartre ſtibié eſt celui qui mérite la préférence par ſa ſolubilité, par la propriété qu'il a d'agir ſur les vers, & d'évacuer par en haut & par en bas ; enfin, par la facilité que l'on a de graduer ce médicament à volonté. Cette efficacité du tartre ſtibié au milieu des mouvemens ſpaſmodiques & des convulſions qui ont ſouvent lieu dans les fièvres accompagnées de vers, prouve d'ailleurs, que ce médicament n'irrite point le genre nerveux, quand

il eſt donné d'après une véritable indication, & qu'au contraire il eſt le meilleur anti-ſpaſmodique, lorſque le ſpaſme dépend de la préſence des matières hétérogènes placées dans les premières voies.

7°. L'utilité des évacuans & du tartre ſtibié, ainſi que l'emploi des anthelmentiques qui rentre dans la même indication, n'excluent pas l'uſage des autres remèdes, que des circonſtances particulières peuvent néceſſiter ; mais il eſt eſſentiel d'obſerver que ces remèdes ne ſont jamais que ſecondaires, que les antiputrides & les véſicatoires ſont toujours utiles quand la maladie eſt grave, mais que les cas dans leſquels la ſaignée convient ſont rares.

M. *Dufour* a bien jugé dans les malades dont il nous a donné l'hiſtoire, quelles étoient les indications principales, & quelles étoient celles qui étoient ſecondaires ; mais il s'eſt ſur-tout attaché à conſidérer l'état des forces, ſeul ſigne qui ſoit propre à guider convenablement le médecin, ſoit dans la manière d'uſer des évacuans, ſoit dans l'emploi de la ſaignée, des antiſeptiques & des cordiaux. Cependant, quelque gravement affectés que fuſſent les malades de

M. *Dufour*, il faut avouer que les fièvres vermineuſes peuvent être encore plus compliquées, & ne cèdent pas toujours auſſi heureuſement aux ſecours de la médecine. Elles ſont quelquefois accompagnées de ſymptômes que rien ne peut calmer : telles ſont des convulſions atroces, des inflammations partielles à l'eſtomac, aux inteſtins & à la poitrine ; des éruptions pétéchiales, une diſſolution putride, ou d'autres accidens extraordinaires (*a*).

Quelquefois le diagnoſtic eſt obſcur.

(*a*) VAN-SWIETEN & HEISTER rapportent pluſieurs exemples de la perforation de l'eſtomac & des inteſtins par des vers : on trouve auſſi quelques obſervations de cette eſpèce dans le Journal de Médecine ; mais de tous les faits receuillis ſur cette matière, il n'en eſt pas de plus curieux que celui-ci dont M. WINSLOU a fait part à M. ANDRY, auteur du livre de la génération des vers. Au mois d'octobre 1716, M. WINSLOU écrivoit à M. ANDRY : « Comme je faiſois l'anatomie de la tête d'un enfant de trois ans, je trouvai au haut du pharynx derrière la luette un ver long & rond comme les vers ordinaires des inteſtins, lequel avoit une de ſes extrémités dans le pharynx même, & s'étoit gliſſé dans la trompe d'Euſtache, juſques dans la cavité du tympan, où l'autre extrémité étoit engagée entre les oſſe-

Dans l'épidémie du Gros Theil, que nous avons citée plus haut, la maladie avoit fait les plus grands progrès, ſans qu'on ſoupçonnât que les vers y fuſſent pour quelque choſe. M. *Le Pecq* reconnut le caractère vermineux à différens ſignes qui le frappèrent chez les premiers malades qu'il obſerva : tels étoient une douleur de tête aiguë, l'étranglement de l'œſophage, des vertiges, des anxiétés, des vomiſſemens, la variation de la vue, & l'égarement du pouls. M. *Dufour* n'a pas décrit tous ces ſignes, parce qu'ils ne pouvoient pas tous ſe préſenter ſur un auſſi petit nombre de malades ; mais il a, ſur quelques-uns de ces ſymptômes, parfaitement jugé la nature de la maladie, déterminé ſans doute à

---

lets de l'ouïe. Je ne doute pas, Monſieur, que ce ver ne vînt des inteſtins, & ne fût monté par l'œſophage. Il avoit environ cinq pouces de long, & l'épaiſſeur d'une petite plume à écrire. Ce que j'ai trouvé de ſingulier, c'eſt qu'ayant ce volume, il ait pu s'engager dans un paſſage ſi étroit ; & je ne ſaurois deviner ce qui peut avoir déterminé cet inſecte à aller plutôt là que dans la narine attenante, qui eſt bien plus ſpacieuſe. Vous ferez là-deſſus vos réflexions. Je ſuis, &c. » ANDRY, *ibid.* p. 96.

former ce diagnostic, par cette impulsion intérieure qui naît du rapport des sens, de la réminiscence, & de cette comparaison rapide dans laquelle le sentiment influe autant que le raisonnement.

Quelque nombreuses & communes que soient les observations faites sur les fièvres accompagnées de vers, il est aisé de voir qu'il y a encore plusieurs choses à attendre sur cette maladie, de l'attention & de la sagacité des médecins observateurs. On n'a pas des connoissances assez justes sur les odeurs qui s'exhalent des personnes affectées de ces maladies, & sur la nature des exanthêmes qui s'y joignent quelquefois; on n'a point noté assez exactement la chaleur générale ou partielle du corps de ces fébricitans; on ignore si les vers peuvent se dissoudre dans les liqueurs qui se rencontrent dans l'estomac & dans le canal intestinal, & si le résultat de cette dissolution peut produire des maladies analogues à celles que produisent les vers (*a*); enfin il nous manque un pa-

(*a*) Dans les Essais de Médecine d'Edimbourg, tom. j, pag. 258 de l'édition angloise, le professeur SAINT-CLAIR rapporte, qu'ayant fait ouvrir le cadavre d'un enfant de quatre ans, qui étoit mort à la suite d'une fièvre,

rallèle des remèdes évacuans & des anthelmentiques, fait au lit des malades.

L'obſervation de M. *Maget* ſur les vers auriculaires n'eſt pas neuve, mais elle eſt curieuſe, & confirme des obſervations ſemblables, qu'on trouve dans différens auteurs. *Morgagni* cite des paſſages qui prouvent que les anciens avoient rencontré & remarqué des faits de cette nature. *Andry* a recueilli pluſieurs obſervations modernes ſur le même ſujet, & on en rencontre d'autres dans les ouvrages périodiques imprimés depuis l'ouvrage de ce médecin.

Ce qui frappe en comparant ces différentes obſervations, c'eſt de voir que les vers tirés des oreilles ſont bien différens les uns des autres. *Tharantanus* dit avoir vu ſortir de l'oreille d'un jeune homme malade d'une fièvre aiguë, deux ou trois vers qui reſſembloient à des graines de pin. *Panaroli* parle d'un malade qui, après avoir été tourmenté d'une violente douleur d'oreille, rendit par

---

dans laquelle il avoit obſervé tous les ſignes qui annoncent ordinairement des vers, il ne trouva rien autre choſe dans les inteſtins que deux onces d'une ſubſtance glaireuſe, de la conſiſtance de gelée, près le jejunum.

cette partie, enſuite d'une injection qui y fut faite avec du lait de chèvre, pluſieurs vers ſemblables à des mittes de fromage (comme dans l'obſervation de M. *Maget*), après quoi la douleur ceſſa (*a*). *Kerckring* donne la figure de cinq vers qu'un homme rendit par l'oreille, & qui reſſembloient à des cloportes. *Morgagni* rapporte une obſervation dans laquelle il eſt queſtion de pluſieurs vers ſous la forme de vers à ſoie (*b*). Au mois de mai 1750, M. *Léautaud*, chirurgien-major de l'hôpital-général de la ville d'Arles, tira de l'oreille d'un homme cinq vers dans l'état de nymphe (*c*); & *Sauvages* rapporte qu'ayant mis dans un vaſe de verre pluſieurs vers oblongs & blancs, qui avoient pareillement été tirés de l'oreille d'un malade affecté d'otalgie, il vit ces vers ſe changer, en peu de jours, en mouches carnacières (*d*).

La différence que préſentent ces obſervations, nous inſtruit ſur l'origine des vers auriculaires, en nous faiſant voir qu'ils doivent leur naiſſance à des œufs

(*a*) ANDRY, *ibid.*

(*b*) MORGAGN. *de ſedib. & cauſis morbor. litter.*

(*c*) Journal de Médecine.

(*d*) Noſolog. méthodique.

d'insectes introduits dans le canal auditif, que la chaleur de cette partie y fait éclore, ou à des vers tout formés qui y pénètrent pendant le sommeil. Les accidens que produisent ces vers dans un endroit si délicat, sont des douleurs, des vertiges, & quelquefois des convulsions épouvantables. Il n'est pas toujours facile d'en reconnoître la présence ; & lorsqu'elle n'est plus équivoque, il est quelquefois très-difficile de faire l'extraction de ces insectes (*a*).

Si le diagnostic & l'extirpation des vers auriculaires ne sont pas des choses aisées, on peut assurer au moins qu'il est des moyens aussi simples que faciles de ne pas s'exposer à l'action de ces insectes. Ils consistent à veiller avec attention sur les enfans au berceau, à mettre du coton dans l'oreille des enfans plus âgés, lorsqu'ils sont dans le cas de jouer & de se coucher sur l'herbe, & à avoir

---

(*a*) On voit dans l'ouvrage de M. ANDRY, & dans le second tome des Ephémérides d'Allemagne, année 1672, des symptômes terribles, produits par le séjour de plusieurs insectes, nommés *perce-oreilles*, dans le conduit auditif; & il est bon d'observer que les larves de ces insectes, se transforment aussi en nymphes.

attention, dans l'âge adulte, à ne pas s'endormir dans des endroits champêtres, ſans avoir bouché ſes oreilles.

Eſt-il des moyens prophylactiques efficaces pour prévenir la génération des vers dans l'intérieur du corps? Que penſer à cet égard des amers, des ſels mercuriaux, des purgatifs, des préparations martiales, des boiſſons ſpiritueuſes, & de toutes les choſes propres à rendre les humeurs plus animaliſées, la bile plus énergique, la fibre plus roide, & à détruire les ſemences de la cachexie? Ce ſont des conſidérations dans leſquelles les bornes de cette feuille ne nous permettent pas d'entrer, & ſur leſquelles nous nous bornons aux apperçus que nous avons jetés dans ces remarques (*a*).

(*a*) Nous avons fait remarquer dans le n°. 6 de l'année 1785, que les enfans de l'hôpital de Vaugirard n'étoient point du tout ſujets aux affections vermineuſes; ce que nous avons cru pouvoir attribuer au régime tonique, à l'uſage habituel de la rhubarbe, & à l'atmoſphère mercurielle dans laquelle ſont plongés les enfans.

OBSERVATIONS sur des plaies pénétrantes dans la poitrine, & sur une autre maladie mortelle, dans lesquelles on a trouvé que le cœur ou ses appendices étoient intéressés ; par M. COLOMBIER, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Soissons, & du dépôt de mendicité de cette ville.

PREMIERE OBSERVATION.

Au mois d'octobre 1779, on apporta à l'Hôtel-Dieu un garçon perruquier âgé d'environ vingt-deux ans, qui, dans une querelle causée par l'ivresse, avoit reçu un coup de couteau à la partie inférieure & un peu antérieure de la poitrine. Il y avoit déja plus de douze heures que le coup avoit été porté, & le malade avoit été saigné une fois.

Je lui trouvai le pouls dur, vif, la respiration gênée, & j'observai qu'il avoit la plus grande difficulté à se coucher sur le côté opposé à la blessure ; ce qui me fit soupçonner un épanchement. La saignée qui fut répétée trois fois dans la journée, calma pour un moment tous les accidens ; mais bientôt ils reprirent avec la même violence, ce qui

paroiſſoit bien confirmer l'idée de l'épanchement. Nous eſſayâmes en vain de faire pénétrer le ſtilet, pour nous aſſurer de la profondeur de la plaie ; mais la nature des accidens & leur perſévérance étoient une preuve certaine qu'elle étoit pénétrante. Ainſi, ne doutant point de l'épanchement, je propoſai l'opération de l'empyème dans le lieu de néceſſité. Deux de mes confrères qui furent appelés, furent de mon avis ; mais un troiſième s'oppoſa avec tant de force à cette opération, que ſon opinion prévalut, & que l'empyème n'eut pas lieu.

Cependant les accidens qui accompagnoient cette bleſſure ne firent qu'augmenter, malgré deux autres ſaignées qu'on fit le lendemain. Le ſoir de ce jour, le pouls étoit petit, convulſif ; il y avoit des ſueurs, des foibleſſes ; la reſpiration étoit ſi laborieuſe, que le malade ſembloit devoir étouffer à chaque inſtant, & il ſe plaignoit en outre d'une douleur fixe à l'endroit de la bleſſure. Je demandai une nouvelle conſultation ; l'opération de l'empyème fut encore rejetée : le réſultat de la conſultation fut de faire une ſeptième ſaignée au malade, qui mourut peu de tems après, ſoixante heures environ après la bleſſure.

A l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes d'abord la cavité de la poitrine, du côté de la bleſſure, preſque toute remplie de ſang ; & ayant pouſſé plus loin nos recherches, nous avons reconnu que le couteau avoit paſſé entre la première & la ſeconde des vraies côtes en comptant du bas en haut, qu'il avoit percé la plèvre & le médiaſtin, qu'il s'étoit gliſſé enſuite entre le grand & le petit lobe du poumon ſans les bleſſer, & qu'il avoit fini par ouvrir le péricarde, qui étoit plein d'un liquide ſanguinolent, & par effleurer la partie ſupérieure & latérale droite du ventricule antérieur du cœur, immédiatement au deſſous de l'oreillette antérieure ; mais il n'y avoit que le corps graiſſeux d'offenſé, la partie muſculeuſe de ce viſcère ayant été reſpectée.

Il paroît que cette bleſſure étoit abſolument mortelle ; mais il n'en eſt pas moins vrai de dire que l'opération de l'empyème étoit ſi fortement indiquée, qu'on a fait une faute de ne pas la pratiquer ; & que quand bien même nous euſſions pu prévoir ce qui s'étoit paſſé dans l'intérieur de la poitrine, ce n'auroit pas été une raiſon pour nous empêcher d'opérer, puiſque dans les maladies les plus déſeſpérées, on doit toujours mettre en uſage

tous les moyens que l'art prescrit pour le soulagement des malades.

D'ailleurs il n'y avoit pas une impossibilité absolue à la guérison de ce malade; car différentes observations consignées dans les Mémoires de l'Académie de Chirurgie, ont prouvé que des blessures qui paroissent pareilles & même plus graves ont été guéries.

IIe OBSERVATION.

Sur un coup de fleuret moucheté pénétrant dans la poitrine.

Le 18 novembre 1783, à quatre heures du soir, on apporta à l'hôpital de Soissons le nommé *François Mazingant*, dit *Vainqueur*, grenadier au régiment de Bassigny, qui venoit d'être grièvement blessé par un coup de fleuret moucheté (*a*). Cet homme étoit dans un état d'ivresse & de saisissement, qui ne lui permettoit pas de répondre à aucune question; les extrémités étoient froides, le pouls à peine sensible, & il paroissoit avoir été baigné de sueur quelques instans auparavant.

(*a*) On appelle fleuret moucheté, un fleuret dont le bouton est ôté, & dont la pointe a été aiguisée.

En visitant ce blessé, je trouvai que la plaie étoit située à la partie inférieure & antérieure de la poitrine, du côté gauche, sur le bord inférieur du cartilage de la deuxième des vraies côtes, du côté du sternum, en comptant de bas en haut. Je mis tout en usage, pour m'assurer si elle étoit pénétrante; mais il me fut impossible de pousser la sonde au-delà des tégumens. Tout ce que je crus devoir faire, fut de dilater cette plaie extérieure, qui étoit si petite qu'elle ressembloit à une piqûre d'alène. L'état dans lequel ce blessé se trouvoit par rapport à son ivresse, méritoit d'autres considérations. L'estomac étoit plein dans le moment où le coup avoit été porté : il y avoit eu des vomissemens pendant son transport à l'hôpital; je crus que de l'eau chaude suffiroit pour évacuer l'estomac, je recommandai qu'on lui en fit boire en grande quantité, & effectivement il y eut encore plusieurs vomissemens pendant la nuit.

Le lendemain 19, je trouvai le malade assez calme, & ne se plaignant que d'une légère douleur à l'endroit de la plaie. Cependant il avoit une grande altération, & j'observai bientôt un signe plus fâcheux, c'étoit une difficulté de respirer avec des petits hoquets par inter-

valles. Je craignis que la pointe du fleuret n'eût gliſſé ſur la côte & touché le diaphragme, & je fis ſur le champ une ſaignée de trois palettes. Le ſoir le malade ſe trouvoit mieux qu'il n'avoit été le matin ; néanmoins le pouls m'ayant paru plein & fréquent, je réiterai la ſaignée.

Le 20, le malade ne reſſentoit plus du tout de douleur, le pouls étoit lent & égal; je ne preſcrivis rien autre choſe que le régime. La nuit du 20 au 21, il vomit une fois. La journée du 21 fut aſſez bonne ; mais le ſoir de ce même jour, qui étoit le troiſième d'après la bleſſure, les choſes changèrent de face. La fièvre ſe ralluma, & ſur les huit heures, il ſurvint une grande oppreſſion ſuivie de crachement de ſang. Je fis auſſi-tôt une ſaignée copieuſe, qui n'apporta qu'un foible ſoulagement. A dix heures après minuit, je pratiquai une nouvelle ſaignée, qui n'eut pas plus de ſuccès. Le malade ne pouvoit pas reſter couché ſur le côté de la bleſſure, à cauſe d'une vive douleur qu'il éprouvoit à l'angle inférieur de l'omoplate, du côté de l'épine vertébrale ; le crachement de ſang continuoit toujours ; & je ne doutai plus qu'il n'y eût une infiltration ſanguinolente dans le poumon gauche.

Le 22, quatrième jour après la bleſſure, l'élévation & la fréquence du pouls me firent faire deux nouvelles ſaignées, qui parurent d'abord plus efficaces que les précédentes. Ce ſoulagement, joint aux avis de deux chirurgiens de la ville qui viſitèrent le bleſſé, & aux informations, qui nous apprirent que le malade avoit été battu & foulé aux pieds avant de recevoir le coup de fleuret, me fit tenter encore quelques ſaignées, qui furent en tout portées au nombre de neuf. Nous n'en obtînmes pas ce que nous avions eſpéré, & le malade mourut le 23 au matin.

A l'ouverture du cadavre, nous trouvâmes que le coup de fleuret avoit été porté obliquement à gauche, que la pointe avoit gliſſé ſur la partie antérieure & inférieure du cartilage de la deuxième des vraies côtes, en comptant de bas en haut, & avoit coulé obliquement du côté externe, ſans pénétrer dans l'intérieur. Tout le poumon de ce côté étoit gorgé d'un ſang noir mêlé de matière purulente. Le poumon droit étoit auſſi rempli d'un ſang noirâtre, & étoit fort adhérent aux côtes; mais le péricarde étoit encore plus remarquable: il étoit conſidérablement diſtendu, & de couleur bleuâtre.

Après l'avoir attentivement examiné de toutes parts, sans y reconnoître aucune blessure, j'en fis l'ouverture, & il en sortit au moins un chopine de sang liquide, & d'un rouge assez vif pour faire croire qu'il avoit été fourni par un vaisseau artériel, quoique nous n'ayons pu découvrir, en examinant le cœur avec la plus grande attention, quelle espèce d'artère avoit fourni ce sang.

Cette observation peut servir à prouver, ce me semble, que les épanchemens dans la poitrine produisent des symptômes différens, suivant les différentes circonstances, & que les hydropisies du péricarde ne sont pas toujours accompagnées des palpitations, des sueurs, des syncopes, & du pouls inégal & convulsif dont tous les auteurs ont fait mention, en parlant de ces maladies.

IIIe. OBSERVATION.

Sur une inflammation du cœur, accompagnée d'un désordre très-considérable dans presque toutes les parties contenues dans la poitrine, faite dans le dépôt de mendicité de Soissons.

Nicolas Bonnard, âgé de quarante-sept ans, fut attaqué, dans le mois de décembre 1783,

1781, d'une fièvre qui avoit en apparence tous les ſymptômes d'une fièvre putride. Le pouls étoit petit, vif, dur & la peau sèche ; la langue d'un rouge cramoiſi étoit âpre au toucher, la reſpiration étoit gênée ; il y avoit beaucoup d'altération, & la parole étoit brève. Parmi ces ſymptômes, quelques-uns ſembloient exiger la ſaignée ; mais la foibleſſe du malade, & de plus une jauniſſe univerſelle dont il étoit affecté avant ſa maladie, m'empêchèrent d'avoir recours à ce moyen. Il n'étoit pas moins difficile de lui faire prendre des boiſſons médicamenteuſes ; car il vomiſſoit éaglement la tiſanne & le bouillon. Néanmoins je parvins à lui faire boire un peu d'eau panée acidulée avec le vinaigre, & deux grains de tartre ſtibié en lavage, qui procura des évacuations par en haut & par en bas.

Le lendemain, troiſième jour de ſon entrée à l'hôpital, ce malade paroiſſoit un peu moins gêné du côté de la reſpiration ; mais la fièvre & les autres accidens perſiſtoient. Le quatrième & le cinquième jour, l'état fut le même. Le ſixième, après avoir pris un laxatif, le malade ſe trouva plus mal, la reſpiration devint plus laborieuſe, les béchiques inci-

fifs furent mis en uſage inutilement. Le ſeptième jour, l'anxiété & les ſouffrances de ce malade augmentèrent, pour avoir mangé environ quatre onces de pain : cette imprudence accéléra ſa fin ; car il mourut le lendemain.

En faiſant l'ouverture du cadavre, j'ai trouvé le foie dans l'état le plus naturel. La véſicule du fiel ne préſentoit non plus rien d'extraordinaire : elle contenoit environ deux cuillerées d'une bile jaune & liquide, & les canaux cholédoques n'étoient point obſtrués. Tous les autres viſcères de l'abdomen étoient en bon état.

Tout le mal étoit dans la poitrine ; la plèvre étoit rouge, épaiſſe, adhérente aux poumons, & recouverte de puſtules purulentes. Les poumons étoient d'un rouge brun, & les véſicules étoient remplies d'un liquide grisâtre. Le péricarde étoit enflammé, & contenoit une chopine d'eau preſque limpide ; le cœur, qui étoit d'un quart plus gros que dans l'état naturel, étoit tout parſemé de puſtules remplies de pus ; & à ſa pointe, je découvris un foyer purulent contenant environ une cuillerée à café de pus d'une couleur blanche, & bien lié. Ce pus étoit renfermé dans une petite poche formée par l'expanſion d'un membrane, qui en-

veloppoit tout le cœur avec une très-forte adhérence, & que je ne pus ſéparer ſans déchirer la ſubſtance du cœur. Les ventricules étoient pleins de ſang, ainſi que les oreillettes qui n'avoient aucun vice : enfin l'inflammation paroiſſoit s'être propagée au diaphragme, qui avoit une couleur rouge foncée, & qui étoit épais d'un travers de doigt.

On trouve dans la Noſologie de *Sauvages*, à l'article inflammation du cœur & du péricarde, une obſervation à peu près ſemblable à celle-ci. Cet auteur ajoute qu'on lit dans le Traité des maladies du cœur de *Senac* pluſieurs faits de même nature, qui prouvent, ainſi que le précédent, combien le diagnoſtic & le prognoſtic de cette maladie ſont incertains.

MÉMOIRE

Sur la propriété des eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne, dans les fièvres intermittentes, longues & opiniâtres; les fièvres lentes, particulièrement dans les fièvres quartes; par M. CHEVALIER, docteur en médecine, correspondant de la Société royale de médecine de Paris, professeur dans l'art des accouchemens, & maire royal de la même ville.

Les différens auteurs qui ont écrit sur la fièvre en général & sur les fièvres intermittentes, observent que pour traiter les fièvre-quarte, il faut beaucoup de sagacité & de prudence. Quelques-uns même estiment qu'il vaudroit mieux abandonner le soin de sa guérison à la nature, que de vouloir l'opérer par l'art & trop précipitamment. Tous ont cherché à découvrir & à assigner les causes de ces fièvres. Pour moi je me bornerai à dire, avec *Sydenham*, que la fièvre est un effort de la nature destiné à vaincre un

obſtacle qui dérange & trouble l'ordre, l'harmonie & les fonctions de l'économie animale. Mais comment opère-t-elle cet effort ? Pourquoi & comment revient-il à des tems fixes, à des périodes réglées ? Quelles ſont les cauſes qui, après l'avoir laiſſé en ſuſpenſion, le réveillent de nouveau ? Ceci, qui a donné lieu à une infinité de ſyſtêmes, reſtera toujours ſous le voile du myſtère, tant que l'on ne ſera point parvenu à connoître les principes primitifs & élémentaires de la matière ; enfin le principe moteur de la nature. N'ayant ſur les uns & les autres que des notions vagues & incertaines, eſt-il poſſible de ſe former des idées juſtes & préciſes de leurs combinaiſons, de leurs arrangemens, de leurs modifications, de leurs variations & de leurs déſordres ? Quelles ſont celles que l'on peut avoir du fluide nerveux, ce fluide ſi ſubtil qui échappe à nos ſens ? En le ſuppoſant une portion du feu élémentaire, comment eſt-il combiné à notre machine, comment y eſt-il modifié, dans quelle proportion y eſt-il, peut-on juger de ſon excès ou de ſon défaut, comment agit-il indépendamment de nous dans de certaines circonſtances, comment obéit-il à notre volonté dans d'au-

tres ? Toutes queſtions qui ſont reſtées inſolubles juſqu'à ce jour, & qui, tant qu'elles ne ſeront point connues, ni phyſiquement démontrées, laiſſeront toujours une grande obſcurité ſur les cauſes premières d'une infinité de maladies.

D'après ces vérités, contentons-nous de penſer que les maladies ne ſont déſignées que ſous tels ou tels noms; reconnues que ſous tels ou tels ſymptômes qui leur ſont propres & particuliers; & que les moyens pour les combattre ſont ceux qu'une longue expérience, une expérience réfléchie & raiſonnée a appris être propres à chacune d'elles, relativement aux tempéramens, à l'âge, aux ſexes, aux climats, & à d'autres circonſtances. Or ce ſera de ces connoiſſances & de cette expérience dont je m'appuierai pour démontrer l'efficacité des eaux de Bourbonne dans le traitement des fièvres intermittentes, longues, invétérées, & ſur-tout dans celui de la fièvre-quarte.

Les eſpèces de fièvres intermittentes ſont aſſez connues. Il me ſuffira d'obſerver qu'on a déſigné ſous ce nom toutes fièvres dont les accès laiſſent entre eux un intervalle plus ou moins long, pendant lequel le pouls revient à ſon état naturel,

& que le printems & l'automne ſont les deux ſaiſons où elles ſont le plus communes ; que celles qui ſurviennent dans la dernière ſont toujours plus tenaces & plus rebelles. Les printannières cèdent ſouvent au régime & aux délayans, quand les malades ſont aſſez ſages pour s'y ſoumettre, & aſſez patiens pour ne pas vouloir s'en débarraſſer trop promptement. Les automnales, ſoumiſes au même traitement, guériſſent quelquefois de même; mais dans les unes & dans les autres, il arrive trop fréquemment que les malades s'impatientent, & que ſans avoir pris aſſez de délayans & d'apéritifs, ſans avoir évacué & diſpoſé les premières voies, ils ſe hâtent de prendre le quinquina, ou tout autre remède que leur offre la main perfide & meurtrière du charlataniſme ou de l'ignorance. Bientôt la fièvre diſparoît. On s'applaudit, on ſe félicite; mais auſſi bientôt on a lieu de ſe repentir de ce prétendu triomphe. L'abattement, la proſtration des forces, le défaut d'appétit, de ſommeil; un teint pâle, livide, la bouffiſſure, &c. ne tardent pas à déceler que l'ennemi que l'on croyoit vaincu, ne s'eſt retiré que pour reparoître avec de nouvelles forces. La fièvre ſe montre de nouveau, quelquefois ſous le même type ; d'autres

fois ſous celui de double-tierce, de quarte, double-quarte, &c. &c. Alors pour ne pas vouloir convenir de la mépriſe, ni avouer ſes torts, on s'obſtine toujours, avec auſſi peu de précaution, à lui oppoſer les mêmes armes, c'eſt-à-dire, les mêmes moyens qui ſucceſſivement la font diſparoître pour un tems, & qui enfin occaſionnent des obſtructions & d'autres maladies plus fâcheuſes.

Lorſque les fièvres intermittentes n'ont pas cédé à un traitement méthodique, ou que plus communément, par un traitement nuiſible, elles ſont devenues opiniâtres, ou qu'elles ſont dégénérées en fièvres-quartes, les eaux thermales de Bourbonne, ſagement & prudemment adminiſtrées, ſont un des remèdes les plus efficaces pour en opérer la guériſon.

Quoiqu'elles conviennent dans ces dernières circonſtances, néanmoins elles ne ſont point applicables dans leur invaſion. En les mettant en uſage dans les premiers temps de ces fièvres, on s'expoſeroit à les faire dégénérer en fièvres continues, & à les rendre beaucoup plus dangereuſes. Il ſeroit également imprudent de les employer dans les fièvres longues invétérées, lorſqu'il y a tendance

à l'hydropiſie, ou lorſque cette maladie eſt déja commencée. Elles ne conviennent pas non plus dans tous les cas où les viſcères ſont devenus réellement ſquirreux, ſenſibles, douloureux, diſpoſés à la ſuppuration, ni dans aucuns cas inflammatoires, &c. Hors ces cas, l'on peut avec confiance les adminiſtrer dans toutes les fièvres intermittentes longues invétérées, avec embarras ou obſtructions des viſcères, ainſi que dans beaucoup d'autres maladies chroniques.

Le traitement par les eaux exige d'abord un régime exact, ſur-tout le ſoir, afin que le lendemain l'eſtomac & les premières voies ſoient libres. Il ſeroit à deſirer, pour cet effet, que les malades ſe déterminaſſent à ſouper légèrement entre ſept & huit heures, pour ſe coucher à dix. Le régime eſt ſi néceſſaire dans le traitement des maladies, que ſans lui les remèdes les plus efficaces & les plus énergiques ne produiſent que peu ou point d'effets, deviennent nuls ou preſque nuls, quelquefois même dangereux; cependant ce moyen tant recommandé, & autrefois ſi ſcrupuleuſement obſervé, eſt aujourd'hui négligé par le plus grand nombre.

Autrefois l'on ne ſervoit aux eaux que

des alimens ſimples, préparés ſimplement, & de facile digeſtion, & on s'en trouvoit bien ; mais aujourd'hui, en voyant la plupart des tables ſervies pour nos buveurs d'eau, on ſe perſuaderoit difficilement que ce ſoit un repas préparé pour des perſonnes actuellement dans les remèdes.

Comment des eſtomacs farcis par une quantité de mets âcres, aſſaiſonnés & déguiſés de façon à n'en plus reconnoître la nature, ni l'état primitif, peuvent-ils être propres à recevoir un remède ? Mêlé avec le produit de mauvaiſes digeſtions, il ſera ſans effet, ou entraînera avec lui, dans les ſecondes voies, un chyle mal élaboré, qui deviendra ſouvent la ſource d'une infinité d'accidens.

Il faut de néceſſité & indiſpenſablement du régime avec les eaux ; mais s'il eſt eſſentiel de l'obſerver, il ne l'eſt pas moins d'éviter, pendant leur uſage, toutes les affections triſtes & déſagréables, toutes les paſſions vives ; de ne point s'expoſer au froid ni au ſerein, de peur que la tranſpiration ne vienne à ſe ſupprimer ; & de ne pas pouſſer trop loin les veilles, de peur de s'échauffer, & afin de ſe repoſer des fatigues & des exercices ; il convient de ſe lever matin, pour que les

eaux bues de bonne heure aient le tems de paſſer & de ſe diſtribuer dans les liqueurs avant le dîner.

Si le fébricitant eſt d'un tempérament ſanguin, & qu'il ait actuellement la fièvre, que le pouls, pendant la chaleur, ſoit plein & fort, que les couleurs ſoient hautes, alors il ſera prudent de pratiquer une ſaignée dans l'accès de la chaleur, & d'évacuer le lendemain, jour d'intermiſſion, les premières voies par un émético-cathartique. On lui preſcrira enſuite un régime doux, humectant & délayant, & on le fera paſſer à l'uſage des eaux qui ne ſeront placées que les jours d'intermiſſion, en les commençant par une livre, pour les porter ſucceſſivement à deux livres, & à deux livres & demie, ayant ſoin de les diſtribuer par doſe de huit onces, à des diſtances de quinze, vingt minutes, une demi-heure, trois quarts-d'heure, une heure, ſuivant les diſpoſitions de l'eſtomac, ou les effets qu'elles produiront par les ſelles, par les urines ou par la tranſpiration.

Dans les tempéramens bilieux, les bilioſo-ſanguins, il faut être plus réſervé ſur la ſaignée. Le régime doit être à peu près le même; le vin doit toujours être trempé, les purgatifs avoir pour baſe les

tamarins, la crême de tartre, ſouvent même cette dernière de préférence.

Chez les phlegmatiques, les cachectiques, ceux qui ont des embarras ou des obſtructions au foie, à la rate, ou autres viſcères, ſuites aſſez ordinaires des fièvres intermittentes, il faut ſe diſpenſer de la ſaignée, à moins que quelques cas particuliers & urgens ne l'exigent. Le régime, à cauſe de l'atonie ou relâchement de la fibre, ſera plus fortifiant; & pour ne point fatiguer l'eſtomac de ces malades, les eaux ſeront données à des doſes modérées, & à des diſtances plus éloignées, mais toujours placées les jours d'intermiſſion, au cas que la fièvre ne ſoit pas ſuſpendue. Lorſqu'elle le ſera par l'effet du quinquina, ou par tout autre moyen, il faudra, pendant cette ſuſpenſion, les faire prendre de ſuite l'eſpace de quinze à dix-huit jours, en obſervant les règles ci-devant preſcrites. Ce tems écoulé, on pourra en continuer encore l'uſage durant douze ou quinze jours, de deux ou trois jours l'un ſeulement; enſuite on laiſſera repoſer le malade quinze jours, trois ſemaines ou un mois, ſuivant que ſon état & ſes forces le demanderont. Le repos fini, on lui fera recommencer les eaux dans le même ordre, & avec les

mêmes précautions indiquées ci-deſſus, & juſqu'à ce que l'on juge qu'il en ait fait un uſage ſuffiſant. Il eſt des circonſtances où il ne faut les donner, dès les commencemens, que de deux jours l'un, quelquefois que toutes les deux ou trois heures pendant le courant de la journée; d'autres, de ſix ou de huit en huit jours; par exemple, lorſque les malades ſont très-affoiblis par la longueur de la maladie, que les fonctions de l'eſtomac & des voies chylifères ſont léſées, qu'il y a embarras ou engorgement dans les poumons, &c.

Quand la fièvre n'eſt qu'aſſoupie, il arrive preſque toujours qu'elle reparoît pendant l'uſage des eaux, qu'on en a même pluſieurs accès; qu'ils ſe montrent tantôt en quarte, double-quarte; tantôt en tierce, double-tierce, & qu'à meſure qu'ils ſe développent, un ou deux accès deviennent plus forts qu'à l'ordinaire; mais enſuite ils diminuent inſenſiblement juſqu'à ce qu'ils ceſſent. La même marche s'obſerve chez les malades qui ont actuellement la fièvre. On penſe bien que dans ces cas, il faut redoubler d'attention pour le régime, & ne placer les eaux que les jours d'intermiſſion, quelquefois même il faut les ſuſpendre pendant quel-

ques jours, afin de ne pas trop fatiguer les malades.

Il y a des individus que les eaux purgent facilement; d'autres qu'elles ne purgent qu'à peine ou point du tout. Chez ceux-ci, il suffit quelquefois de rapprocher les doses de la boisson pour produire cet effet; mais si cette méthode ne réussit pas, il faut bien se garder de les gorger d'eau, & de leur donner la question, comme cela se pratiquoit autrefois. Une trop grande quantité d'eau affoibliroit l'estomac, en dérangeroit les fonctions: il vaut mieux, dans cette circonstance, donner tous les deux ou trois jours, à l'heure du souper, avant le repas, une pilule aloétique & savoneuse. Ce remède procure le lendemain deux ou trois selles.

En commençant l'usage des eaux, il convient, presque toujours, de débarrasser les premières voies; mais avant de le faire, il faut y préparer le malade par trois ou quatre jours de boisson, pour que le purgatif agisse mieux. Deux heures & demie ou trois heures après l'avoir pris, on donnera quatre ou cinq gobelets d'eau, qui seront placés toutes les demi-heures ou trois-quarts d'heure, pour tenir lieu de bouillon, de thé, ou de tout autre lavage. Le lendemain de la purga-

tion, le malade ſe repoſera, pour recommencer les eaux le jour ſuivant.

Si, pendant le traitement, l'appétit diminue, ou s'il ſurvient du mal-aiſe, il faut, ſuivant l'état de la langue & du pouls, ou réitérer le purgatif, ou preſcrire quelques jours de repos. Il y a encore une infinité de précautions qu'exige l'application des eaux, mais dont les détails deviendroient trop longs pour un ſimple mémoire.

Lorſqu'il s'agira de preſcrire les bains aux fébricitans, il ne faudra le faire qu'après avoir bien détrempé, délayé & diviſé l'humeur qui engorge les vaiſſeaux ou qui obſtrue les viſcères, & quand la fièvre ſera très-diminuée; car plutôt, j'ai pluſieurs fois obſervé que les bains, quelque tempérés qu'ils ſoient, donnent une ſi grande intenſité aux accès, qu'ils ſont ſuivis d'abattement & de proſtration de forces, enſorte qu'il faut pluſieurs jours de repos pour que les malades s'en relèvent. Quand on jugera pouvoir les conſeiller, il faut qu'ils ne ſoient qu'à 25, 26, ou au plus 27 degrés du thermomètre de *Réaumur*.

Pour démontrer la propriété des eaux thermales de Bourbonne-les-Bains, & prouver leur efficacité dans les fièvres

dont il eſt queſtion, je vais rapporter quelques-unes des obſervations qu'une pratique de trente-cinq années, dont treize à l'hôpital royal & militaire de cette ville m'a fourni l'occaſion de faire.

La ſuite au Journal prochain.

OBSERVATION

Sur l'uſage de l'eau à la glace dans le traitement d'une fièvre bilieuſe-putride-miliaire, précédée de l'hiſtoire de la conſtitution de l'année 1785, à Saint-Jean d'Angely; par M. J. LAMARQUE, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier, médecin de Saint-Jean d'Angely.

Ut quantò febris ſit intenſior, tantò detur frigidior aqua; & purgatio tanta ſit, quanta cacochymia. VALLES.

Je vais raconter, avec la franchiſe qui doit caractériſer les écrits d'un médecin clinique, dans quelle conſtitution, chez quel individu, dans quelle affection, je me ſuis ſervi avec ſuccès de l'eau à la glace, & de quelle manière j'en ai uſé. Je rapporterai quelques obſervations ana-

logues à la mienne, j'indiquerai le moment d'adminiſtrer l'eau froide ou à la glace dans les maladies aiguës; & je finirai par énoncer les cas généraux, où il pourroit y avoir du danger d'employer ce traitement (*a*).

D'après les différens rapports qu'on a faits de la température dans les écrits périodiques, il paroît que Saint-Jean a éprouvé à-peu-près la même que celle de la majeure partie de l'Europe. Au mois de décembre 1784, qui a été froid & neigeux, a ſuccédé un mois de janvier ſi doux, ſi tempéré, que ſur ſa fin quelques arbres fruitiers précoces ſe diſpoſoient à fleurir: mais au lieu de fleurs, février ne nous a donné que des glaces & de la neige. Le mois de mars a auſſi été froid, & en outre fort ſec. La ſéchereſſe a continué pendant avril, mai & juin, ce qui a conſidérablement altéré les productions de nos champs & de nos prairies. Quelques orages ſurvenus au commencement de juillet, nous ont procuré

(*a*) La vérité pour le commun des hommes n'eſt qu'un point d'honneur; mais pour le médecin, elle doit être ſacrée, inviolable; c'eſt la religion elle-même. J. SIMS. *Préf. des obſerv. ſur les malad. épidémiq. &c.*

de la pluie, qui a rendu la verdure à nos campagnes. Août a été pluvieux & chaud ; ſeptembre a été ſec d'abord, pluvieux ſur ſa fin ; & les mois d'octobre & novembre nous ont fait jouir d'un automne aſſez variable ; mais plus ſec qu'humide.

La conſtitution des mois de mars, avril, mai & juin, a imprimé aux maladies régnantes un caractère plus ou moins bilieux, ſelon la diſpoſition particulière de ceux qui en ont été atteints. Les fluxions de poitrine ont tellement participé de cette diathèſe, qu'on peut affirmer qu'elles ont été toutes, ou purement bilieuſes, ou catarrhales-bilieuſes. Les maux de gorge ont été de même nature. Nous n'avons eu que peu de fièvres continues, le plus ſouvent vermineuſes ; les intermittentes, tierces & double-tierces ont été plus communes. Pendant les mois de juillet & d'août, les fièvres tant continues qu'intermittentes, ſans perdre le caractère imprimé par la conſtitution, ont montré des ſignes de putridité plus marqués. Au mois de ſeptembre il a paru quelques fièvres quartes. En octobre les cours de ventre ont commencé, ſe ſont ſoutenus en novembre, & ont été aſſez opiniâtres.

Je fus appellé le 16 août 1785, pour voir M. *Chaignaud*, négociant, d'un tempérament bilieux, bien conſtitué, robuſte, âgé de trente-quatre à trente-cinq ans. Un mal de tête violent, ſurvenu la veille au ſoir, l'avoit contraint de s'aliter (*a*). Je le trouvai avec peu de fièvre, qui redoubla le ſoir ſans friſſon préliminaire; la chaleur étoit modérée; les urines fort rouges; les forces abattues; les yeux bilieux; la langue chargée d'un limon jaune-blanchâtre; la bouche amère & pâteuſe; la reſpiration aſſez libre, & le bas-ventre ſans douleur.

Je dirigeai mes vues curatives du côté des tempérans-antiputrides, & des évacuans. Je preſcrivis une diète tenue, & une boiſſon abondante de limonade, de tiſane rafraîchiſſante, nitrée, &c. Je fis ouvrir les fenêtres, tournées au nord, *ad ſeptentrionem converſæ*, comme le veut *Galien*, afin que l'air frais (*b*) cir-

(*a*) Je l'avois traité, il y avoit trois ſemaines, d'une légère eſquinancie; depuis ce temps, ſon teint n'avoit pas repris ſon coloris naturel, mais étoit reſté d'un jaune verdâtre; il ſe plaignoit d'un mal-aiſe univerſel, &c. &c.

(*b*) Perſonne ne doute de l'efficacité de l'air ſouvent renouvellé, dans le traitement des

culât librement, & ſe renouvellât ſouvent : *Prima auxilia in febre ſunt decubitus in locis frigidis, qui ad purum aërem patent*, dit AETIUS.

Le 17, le malade prit un purgatif-minoratif émétiſé, qui lui fit rendre par le bas des matières bilieuſes d'aſſez mauvaiſe odeur. Le ſoir il vomit quelques glaires jaunâtres.

Le 18, trois gros de ſel d'Epſom dans un verre de tiſane, l'évacuérent plus que le minoratif du jour précédent, & le mal de tête ſe calma.

Le 19, la fièvre fut plus forte ; trois lavemens émolliens procurèrent des ſelles très-fétides. Je voulus donner du camphre, mais le malade ne put le ſupporter.

---

fièvres putrides. On ſait que FORESTUS guérit une fièvre ſyncopale, en faiſant ouvrir les fenêtres de la chambre où ſe trouvoit la malade. M. COLOMBIER regarde le renouvellement de l'air, comme indiſpenſable pour la guériſon des fièvres putrides. Voyez *Préceptes ſur la ſanté des gens de guerre*, page 325. On peut auſſi conſulter la *chimie de* BOERHAAVE, la *ſtatique de* HALES, les *effets de l'air d'*ARBUTHNOT, l'*expérience ſur les végétaux d'*INGEN-HOUZ, *maladies des armées de* WILL. PRINGLES, *&c. &c. &c. & J.* SIMS. *Obſervat. ſur les maladies épidémiques, &c. &c.*

Le 20, ſes dents étoient enduites d'une matière viſqueuſe, blanchâtre & luiſante (*a*) : *Quibus in febre ad dentes viſcoſa circum naſcuntur, his febres fiunt vehementiores.* Il avoit des anxiétés, & crachoit très-difficilement. Il prit le matin une décoction de tamarins avec le ſel d'Epſom, émétiſée, qui l'évacua par bas. On émétiſa auſſi toutes les boiſſons; ce qui a été continué pendant les trois derniers périodes de la maladie. Le ſoir M. *Ch.* ***, eut un mouvement de colère. La nuit il délira & dormit peu. (Il n'avoit que très-peu dormi les nuits précédentes, il avoit eu beaucoup de rêvaſſeries, & s'étoit toujours occupé de ſon commerce, & d'autres ſoins domeſtiques.)

Le 21, je conſultai M. *Fuſée Aublet*, médecin des hôpitaux militaires de cette ville, lequel recommanda d'inſiſter ſur l'uſage des évacuans & du camphre; je perſiſtai donc à faire prendre au malade chaque matin, depuis le 21 juſqu'au 26, ſa décoction de tamarins avec le ſel d'Epſom émétiſée, ſans qu'il parût aucun mieux dans ſon état. Le camphre excita le vomiſſement; on le diſcontinua.

(*a*) Hippocr. ſect. iv, aphor. 53.

Le 26, voyant les déjections devenir de plus en plus fétides, la chaleur augmenter, les hypocondres se distendre, le délire & les anxiétés persister, & appercevant quelques mouvemens convulsifs dans les tendons du bras ; je prescrivis une potion avec le *kinkina*, la *serpentaire*, &c. *acidulée avec l'esprit de soufre, &c.* Le malade en prenoit d'heure en heure une once ou environ.

Le 27, les accidens parurent moins graves ; il étoit survenu pendant la nuit, une légère moiteur d'assez mauvaise odeur, qui nous obligea de suspendre l'usage de son minoratif, dans la crainte de troubler cette excrétion, qui, se montrant avec diminution des symptômes, sembloit devoir juger la maladie ; quoique *Hippocrate* eût avancé, sect. 4, aph. 36 : *sudores febricitantibus si inceperint, boni sunt dies* 3, 5, 7, 9, 11, 14, 17, 21, 27, 31, 34 ; *hi enim sudores morbos judicant : qui verò ità non fiunt, laborem significant, & morbi longitudinem, & recidivas ;* & que cette moiteur fût survenue du 12 au 13.

Le 28, sans être plus abondante, la moiteur continuoit. Les matières fécales étoient moulées, semblables à celles d'un convalescent, & un peu moins fétides ;

mais le déſaſtre qui arriva la nuit, démontra la vérité de l'axiome ci-deſſus.

Le 29, la moiteur avoit diſparu : la ſuperficie de la peau étoit ſèche, & couverte d'une éruption miliaire, ſur-tout à la poitrine, au col & aux bras ; les yeux étoient fixes & hagards ; les convulſions générales ; la tête s'embarraſſoit, & il paroiſſoit y avoir beaucoup de propenſion au ſommeil ; la reſpiration étoit fréquente, & l'ouïe dure : *in acutis obſurdeſcere, furioſum.* Le malade demandoit à manger : *quæ circa res neceſſarias verſantur deliria, peſſima.* Je revins à la potion minorative qui, aidée de lavemens antiputrides, procura quelques garderobes très-fétides ſans alléger le malade. Le ſoir, avant le redoublement, on appliqua deux larges emplâtres véſicatoires aux jambes, qui mordirent aſſez bien ; mais qui m'ont ſemblé avoir augmenté l'incendie de tout le corps, au lieu de dégager la tête. Un autre qui fut mis à la nuque le trente-un, n'a pas opéré un meilleur effet.

Le 30, j'inſiſtai ſur l'uſage du minoratif, des lavemens, &c. & je continuai de la ſorte juſqu'au trois ſeptembre. La nuit du deux au trois, M. *Ch...* eut une ſyncope qui dura demi-heure ; la nuit

ſuivante, il en eut une autre, qui fut d'une heure; pendant le temps de cette dernière, il rendit des urines auſſi peu colorées que l'eau pure; & les perſonnes qui étoient préſentes crurent qu'il étoit perdu ſans reſſource.

Cependant il revint à la vie; mais malgré tous les ſecours le mal empiroit. Les anti-ſeptiques les plus puiſſans n'empêchoient pas les garde-robes d'être d'une puanteur inſoutenable; le bas-ventre, ſans être douloureux au toucher, ſe diſtendoit de plus en plus. L'envie de manger étoit perſévérante; les mouvemens ſpaſmodiques continuoient; ceux de la mâchoire inférieure étoient ſi conſidérables, ſur-tout quand le malade s'aſſoupiſſoit, qu'on entendoit dans toute la chambre, le cliquetis de ſes dents. La couleur de ſes yeux étoit toujours la même, ſon teint étoit demeuré conſtamment plombé; ſa langue étoit épaiſſe, la chaleur extrême & la ſoif inextinguible.

Le 3 ſeptembre, deux verres du minoratif produiſirent peu d'effet; les lavemens étoient rendus à-peu-près tels qu'ils avoient été pris; & le malade ne trouvoit pas ſes boiſſons aſſez froides, quoiqu'elles fuſſent à la température de l'atmoſphère.

Le

Le 4 ſeptembre, je priai M. *Aublet*, praticien conſommé, qui dans tous les temps s'eſt toujours fait un plaiſir d'éclaircir mes doutes cliniques, de venir m'aider de ſes lumières. Il ſe rendit à mes vœux, & propoſa l'uſage de l'eau à la glace : *ad extremos morbos, extrema remedia exquiſitè optima.* Ce moyen efficace, que j'avois eu deſſein de tenter il y avoit quelques jours, fut employé ſur le champ (*a*), malgré les clameurs de quelques femmes & l'improbation de quelques gens de l'art, (car *quiconque s'éloigne du chemin battu, doit s'attendre à des contradictions*, dit M. *Le Roy.*) Le malade but à la glace avec un plaiſir ſans égal ; on lui appliqua ſur le bas-

(*a*) « Comment oſeroit s'honorer du titre de médecin celui qui, voyant ſon malade perdu s'il l'abandonne à ſon ſort, & qu'il n'y a qu'un à parier contre mille, qu'il pourra le tirer d'affaire par un coup hardi, n'oſeroit lui prêter une main ſecourable, dans la crainte de compromettre ſon caractère, & de hazarder ſa réputation ? Non, il n'a jamais éprouvé ces ſentimens délicieux du cœur, & ce vrai enthouſiaſme du génie, qui ſeuls peuvent l'élever juſqu'à la perfection de ſon art, & lui faire dévorer non-ſeulement ſans peine, mais encore avec plaiſir, les déſagrémens que ſon état lui offre. *J. Sims. Obſerv. ſur les malad. épidém.*

ventre, cinq à six fois dans la journée, un linge trempé dans de la glace fondue; on lui donna des lavemens avec une infusion de camomille, rafraîchis avec de la glace; & il ne se plaignit d'aucune sensation de froid, non plus que les deux jours suivans: tant étoit grand le feu qui le dévoroit.

Le 5 septembre, il prit à la glace son minoratif, qui, avec quatre lavemens à la glace, procura quatre à cinq selles assez copieuses, & toujours extrêmement fétides.

Le 6, j'obtins à peu près le même effet des mêmes moyens, qui furent continués jusqu'au 10.

Le 7, nous nous aperçumes que le bas-ventre se détendoit, & que la chaleur diminuoit. Le malade commençoit à ressentir le frais que lui procuroient les fomentations & les lavemens.

Le 8, la sensation du froid est plus vive, & les accidens se dissipent.

Le 9, l'application externe le fait tressaillir; il trouve ses boissons & ses lavemens trop froids: on les lui donne à la température de l'air. On cesse les fomentations.

Le 10, il reprend l'usage de l'apozème anti-septique. Il boit sans peine

quelques cuillerées de vin de Bordeaux. Le bas-ventre eſt entièrement détendu, & fort ſouple.

Le 11, on continue l'apozème & le vin. Tout va de mieux en mieux. La nuit du 11 au 12, il s'eſt montré une légère ſueur, qui a duré juſqu'au 14, & qui a enfin terminé la maladie.

Tel eſt le tableau fidèle des ſymptômes, & l'ordre exact du traitement qu'on a ſuivi dans la maladie de M. *Chaignaud.*

D'après cette expoſition, ne doit-on pas attribuer à l'eau à la glace, la cure dont je viens de parler? & ne doit-on pas la regarder comme le moyen qui a tiré le malade des bras de la mort?

La nature elle-même indiquoit un ſecours que le malade demandoit avec perſévérance. *Valleſius* connoiſſoit bien le moment d'obéir à cette voix de la nature, lui qui, *method. medend.* pag. 269, s'eſt exprimé ainſi : *Porro utcumque, ab ipsâ caloris vehementiâ timere incipis, ne pro concoctione colliquationem inferat, omni ratione refrigerare neceſſe eſt, &c.* de même que VAN-SWIETEN, *Comment. in* §. 691 *Inſtit.* Boerh. *Profutura videtur frigidorum applicatio tam interna quàm externa, dùm corpus nimio calore febrili æſtuat.*

Un grand nombre d'obſervations prouvent la ſolidité des conſeils de ces deux célèbres médecins. SCHELHAMER, *de genuin. feb. curand. meth. part. 3, ſect. 3*, &c. aſſure avoir vu un domeſtique attaqué d'une fièvre ardente, qui, dévoré par le feu de la fièvre, but avidement au-delà de dix livres d'eau froide; au moyen de quoi il ſe trouva guéri le matin ſuivant. Il déclare avoir appris de *Meibomius*, que la plupart des habitans d'un village, privés de médecins & de remèdes dans une maladie aiguë, éteignirent la fièvre par la boiſſon de l'eau froide; après quoi, ranimant par l'eſprit de vin les reſtes de la chaleur vitale, ils furent tous guéris.

Willis, (*de delirio & phrenitide*) nous rappelle l'hiſtoire d'une femme robuſte, qui, attaquée d'une fièvre aiguë avec un délire furieux, & n'ayant éprouvé aucun ſoulagement des remèdes convenables, fut miſe dans un bain de rivière, qui la guérit. On ſait que *Deidier*, profeſſeur de l'école de Montpellier, a opéré une ſemblable cure dans un cas de cette nature. Dans le *Traité du Bain* de MM. *Floyer* & *Baynard*, on lit pluſieurs obſervations du même genre; & *Floyer* obſerve même qu'il ne rapporte pas

toutes celles dont il a connoiſſance.

Dans le dixième volume des Actes des curieux de la nature, on trouve la deſcription d'une fièvre putride épidémique, qui régna en Siléſie en 1707, & qui fut traitée avec avantage par l'uſage externe de l'eau froide.

La fille du miniſtre anglois *Hankokius*, dont la rougeole rentra tout-à-coup, & qui reſta le corps couvert de pétéchies livides, prit, auſſi-tôt cet accident arrivé, de l'eau froide, par les conſeils de ſon père. Dès le ſecond ou troiſième verre la rougeole reparut, & la maladie ſe termina fort heureuſement.

On lit dans la Gazette de France, du 25 ſeptembre 1756, *article de Meſſine*: « Les chaleurs exceſſives qu'on a eſſuyées ici depuis le 15 du mois de juin, ont produit des maladies dont les ſymptômes & les ſuites ont cauſé d'abord beaucoup d'effroi : toutes les perſonnes qui en étoient attaquées tomboient au bout de quelques heures dans une violente phrénéſie ; leur tête s'enfloit extraordinairement, elles perdoient l'uſage de leurs organes, & bientôt une fièvre violente les emportoit. On a trouvé le moyen de prévenir ces funeſtes accidens,

en baignant la tête du malade dans l'eau froide. »

La suite dans le Journal prochain.

OBSERVATION

Sur des accidens graves, produits par l'application mal dirigée du mercure & par la répercussion de la gale, guéris par l'usage des remèdes généraux, & par l'inoculation de la gale; par M. DESCOTTES, *médecin de monseigneur comte* D'ARTOIS, *à Argenton en Berry.*

Dans le Journal de Médecine du mois d'août dernier, page 565, art. des hôpitaux civils du royaume, on conseille de tenter l'inoculation de la gale dans la manie par métastase d'une humeur virulente, & particulièrement psorique, sans doute : ce moyen m'a réussi.

En 1772, M. *Barré*, curé de S. Marcel, petite ville voisine de celle que j'habite, me pria d'aller voir *Jean Guilbaud*, cruellement tourmenté de mouvemens convulsifs dans tous les membres, avec

aliénation d'esprit, fureur, & dans l'état qu'on nommoit autrefois *démonomanie*; aussi les voisins, & les commères sur-tout, disoient-ils qu'il étoit ensorcelé & possédé : quelques circonstances antécédentes & particulières n'avoient que trop préparé les esprits à cette créance superstitieuse, grossière & ridicule.

Cet homme étoit fournier de son métier, dans la force de l'âge & d'un tempérament robuste ; ce qui augmentoit l'activité des accidens.

Je ne fus appelé qu'après qu'on eut épuisé en vain les neuvaines, les pieux voyages, les offrandes, &c.

Arrivé chez le malade, & voyant l'état affreux où il se trouvoit, je fis toutes les questions par lesquelles je pouvois obtenir quelques lumières sur la cause de sa maladie. J'appris enfin que *Guilbaud* avoit eu la gale depuis peu, mais qu'il en avoit été promptement & radicalement guéri par un maréchal, qui n'en manquoit jamais; que le malade s'étoit frotté les articulations avec un onguent, & qu'il avoit porté une espèce de ceinture.

Je ne doutai point alors qu'un principe psorique trop brusquement attaqué, mal guéri ou répercuté, & que l'action trop fougueuse du mercure, qui faisoit sans

doute la baſe & de l'onguent & de cette ceinture, n'euſſent irrité le ſyſtême nerveux. Je fis part de mon ſentiment à ceux qui ſe trouvoient là ; ils furent bien éloignés de l'adopter ; car ils étoient perſuadés que cette maladie n'étoit pas naturelle, ni du reſſort de l'art. J'inſiſtai ; je pris un ton d'aſſurance & de fermeté, & ordonnai que le malade reçût ſur le champ un lavement aiguiſé de vinaigre, & qu'il fût ſaigné du pied deux heures après ; ce qui fut enfin exécuté, malgré les oppoſitions & les objections. J'y ajoutai un régime aqueux, antiphlogiſtique & peu nourriſſant, avec un julep pour le ſoir, compoſé

Des Eaux de laitue & de pourpier, ãã ℥ iij.
Syrop de limons. . . . . ℥ ß.
Cryſtal minéral. . . . . ℈ j.
Camphre . . . . . ℊ ij.

Le lendemain au matin, je retournai voir le malade, dont les fureurs & les convulſions étoient très-calmées, mais qui avoit encore des diſparates. Je preſcrivis de nouveau les lavemens ſimplement émolliens & les bains d'eau tiède. J'aurois deſiré que ce traitement fût prolongé ; mais pluſieurs circonſtances, & ſurtout la misère extrême du malade, exi-

geoient qu'on s'occupât promptement à rappeler la gale. De nouvelles contradictions s'élèvent ; on oppose de nouvelles résistances : le malade lui-même, qui par fois avoit des instans lucides, s'y refusoit absolument. Je tins bon ; on céda enfin à mes vives sollicitations, quoique toujours avec défiance : on chercha dans le canton quelque malheureux galeux : on l'eut bientôt trouvé ; on prit quelques-uns de ses hâillons, dont on couvrit *Guilbaud* au sortir du bain.

Pendant deux jours, rien ne paroissoit encore à la peau ; mais le troisième, le prurit devint général ; bientôt l'éruption se montra presque par tout le corps ; tous les accidens cédèrent comme par enchantement, & je fus à mon tour regardé comme un sorcier.

Le prétendu possédé devint un galeux paisible, & tout-à-fait raisonnable. Soumis ensuite à un traitement aussi méthodique que le permettoient les circonstances, il fut parfaitement guéri & de la gale, & de la *possession*. Il a joui depuis ce temps, & jouit encore d'une bonne santé, malgré son état de pauvreté.

Je pourrois encore citer une observation de cette espèce, à l'appui de la première, sur une femme de cette ville,

nommée *Marie Bure*, traitée de même pour la gale par un empirique, qui, ſans aucunes préparations ni ménagement, employa les frictions mercurielles à trop haute doſe, & trop rapprochées : la malade devint frénétique, avec la tête monſtrueuſe, & un ptyaliſme énorme. Deux ſaignées de pied, & nombre de lavemens, firent toute la guériſon : la grande ſalivation que cette malade avoit éprouvée, fit qu'il ne fut pas beſoin de lui communiquer une nouvelle gale, pour la guérir de la première.

Le but que je me ſuis propoſé en publiant ces deux obſervations, eſt de confirmer l'utilité de l'inoculation de la gale dans la métaſtaſe de cette humeur, & d'ajouter un témoignage de plus à ceux qu'on a, & de l'abus des remèdes, & des dangers que cauſe l'empiriſme, par-tout ſi répandu.

OBSERVATIONS

Sur l'uſage de la ſaponaire dans les maladies vénériennes ; par M. JURINE, chirurgien de l'hôpital général de Genève.

Le remède, dont j'annonce les heureux effets, n'eſt pas nouveau, on s'en eſt

ſervi avec ſuccès contre la goutte, les rhumatiſmes, les ſcrophules, &c; mais ceux qui l'ont employé n'en ayant pas fait la baſe de leur traitement, & l'ayant adminiſtré plutôt comme un acceſſoire à des remèdes qu'ils croyoient plus énergiques, que comme un ſpécifique; leur théorie ſur ce point ne peut pas nous ſervir de règle de conduite, & leurs ſuccès d'un motif aſſez puiſſant pour nous engager à compter ſur l'efficacité de cette plante.

Ce ſont les raiſons qui m'engagent à publier que je dois à la ſaponaire ſeule, (*ſaponaria off. LINN.*) donnée en décoction & en extrait, la guériſon de quelques maladies vénériennes, rebelles à l'action du mercure, & ſur-tout de celles qui ſe caractériſent par des ulcères aux amygdales & au voile du palais.

Mon deſſein n'eſt pas cependant de chercher à diminuer la confiance générale & bien méritée que l'on doit avoir dans le ſpécifique reconnu, & de lui en ſubſtituer un autre. Mon but eſt ſeulement de prouver par l'expérience qu'il exiſte des cas particuliers dans ce genre de maladies, où le mercure adminiſtré ſeul eſt inſuffiſant, & peut même devenir nuiſible par l'opiniâtreté de ceux qui, trop prévenus

en ſa faveur, ne veulent devoir qu'à lui ſeul la guériſon de ces maladies.

La vérole eſt un Protée qui ſe montre ſous mille formes différentes, & qui au moment où l'on croit l'avoir terraſſé, reprend de nouvelles forces pour éluder l'action du mercure; c'eſt donc en multipliant les moyens de curation qu'on pourra eſpérer de le maîtriſer; & c'eſt ſur-tout pour ces cas malheureux où la méthode ordinaire a été infructueuſe, que je rapporte ces obſervations.

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme, peu de jours après un commerce impur, avoit vu paroître entre le prépuce & le gland, des chancres dont le caractère n'étoit nullement équivoque : il ſe confia à une perſonne de l'art qui, après les avoir cautériſés, le ſoumit à un traitement méthodique. Le malade prit vingt-cinq bains, reçut vingt-deux frictions mercurielles; vers le milieu du traitement, les ulcères de la verge ſe cicatrisèrent, mais il en parut auſſitôt à la gorge; on préſumoit avec quelque vraiſemblance qu'ils pouvoient être dûs à l'effet du mercure, mais la ſuite prouva le contraire. Six mois après ce traitement, ce malade, dont les ulcères, loin de dimi-

nuer, avoient augmenté, vint me consulter ; je vis les amygdales presque détruites, la luette & le voile charnu du palais très-gonflés & phlogosés ; il avoit en outre une excroissance considérable à l'anus. Comme je soupçonnois, ou que les remèdes avoient été mal administrés, ou que le jeune homme (ce qui n'arrive que trop souvent,) n'avoit pas suivi le régime convenable, je le déterminai à se soumettre de nouveau aux frictions : rien ne fut omis dans la préparation ; & après quinze bains, je fis donner treize frictions en alternant avec les bains ; il en reçut ensuite dix-huit autres sans bains. Le porreau tomba de lui-même, mais les ulcères de la gorge ne se guérirent point, malgré les tisanes sudorifiques qui furent données à la fin du traitement, & dans lesquelles la salsepareille entroit à très-grande dose.

Ce malade, très-inquiet sur son état, me témoignoit son désespoir, qui étoit d'autant plus vif, qu'il avoit été persuadé que ce second traitement devoit le délivrer complettement de sa maladie. Je ne parus point partager ses craintes ; & le rassurant au contraire, je l'engageai à prendre la tisane de saponaire, & l'extrait de cette même plante en pilules. Il y consentit volontiers ; il fut guéri radicalement

avec trois onces d'extrait, & par l'uſage de ſa décoction pendant un mois.

IIe OBSERVATION.

M. *Nem.* âgé de quarante-quatre ans, eut dans l'automne de l'année 1779, une gonorrhée qui ne fut pas bien traitée; il ſe contenta de prendre durant environ deux mois des tiſanes mucilagineuſes, & arrêta enſuite l'écoulement par des injections aſtringentes: il ſe crut guéri; &, quoiqu'il reſſentît des douleurs vagues dans les jointures, il ne croyoit point qu'elles puſſent être véroliques, il les attribuoit à une affection rhumatiſmale; mais enfin en 1782, un exercice violent & ſoutenu le tira de ſa ſécurité, en lui donnant des doutes, qu'il vit ſe réaliſer par des ulcères à la gorge, leſquels augmentant chaque jour, malgré les petits remèdes uſités en pareille circonſtance, le déterminèrent à conſulter. Ce fut au mois de novembre de la même année que je l'examinai pour la première fois: il ne me fut pas difficile de reconnoître le principe qui leur avoit donné naiſſance; & par ſon aveu même, je crus ne pouvoir en attribuer la cauſe qu'à la répercuſſion de l'écoulement. Je lui fis ſen-

tir l'indiſpenſable néceſſité des frictions ; mais ſon domicile à la campagne & les ménagemens qu'il avoit à garder, l'empêcherent d'adopter ce moyen de curation. Il me parla du ſublimé, je lui en expoſai les inconvéniens : il inſiſta ; &, malgré ma répugnance, je me vis forcé d'acquieſcer à ce qu'il demandoit, bien perſuadé que ſi je n'y euſſe pas conſenti, il l'auroit pris néanmoins.

Après les préparatifs ordinaires, je le mis à la diète blanche la plus auſtère, & lui preſcrivis la diſſolution de douze grains de ſublimé dans trente onces d'eau diſtillée, en l'inſtruiſant de la manière dont il devoit s'en ſervir ; il ne ſe contenta pas d'une doſe, il en prenoit deux autres à mon inſçu. Ses ulcères cependant, à ce qu'il m'a dit depuis, ſe cicatrisèrent ; mais au mois de mai ſuivant, il ſurvint au ſcrotum des puſtules, & aux reins des douleurs vives & inſupportables. Il s'adreſſa alors à un praticien qui, après trente bains préliminaires, lui adminiſtra quarante frictions de deux gros chacune : dans le commencement, il prenoit alternativement un bain & une friction.

Ce traitement dura juſqu'en ſeptembre, temps auquel le malade ſe crut ra-

dicalement guéri. Il ceſſa tout remède; mais il vit bientôt renaître des ulcères aux amygdales, ce qui l'obligea à rappeller le même praticien, qui lui ordonna le ſublimé pour la ſeconde fois. Il le prit cinq mois de ſuite; mais les ſymptômes, loin de diminuer, augmentèrent ſenſiblement pendant l'uſage de ce remède. Il le quitta pour les frictions. Ce fut en mars 1784 qu'il reprit trente bains, & recommença les frictions qui ne firent qu'aggraver ſes maux. Excédé par les remèdes, & plus encore par les ſouffrances, il revint me conſulter au mois de juillet. Je ne décrirai point l'état affreux où étoit réduit cet infortuné; je me contenterai de dire qu'outre l'extrême émaciation de ſon corps, il exhaloit l'odeur la plus infecte; que ſa bouche, preſque dépourvue de dents qui étoient tombées pendant les traitemens ſucceſſifs, laiſſoit appercevoir ſeulement la place des amygdales rongées; que le voile charnu du palais & la luette étoient preſque complettement détruits; & que la voûte oſſeuſe de cette partie étoit criblée de pluſieurs trous fiſtuleux par leſquels les liquides qu'il s'efforçoit d'avaler, refluoient dans le nez.

M'étant chargé de le traiter, je ſup-

primai l'uſage du mercure qu'il étoit encore tenté de continuer ; je le fis nourrir de crême de riz & de gelée de viande, & lui ordonnai la tiſane & les pilules de ſaponaire, auxquels j'aſſociai la bière de ſanté ; il en prit durant environ trois mois. A la fin du premier mois, ſes ulcères ſe détergèrent, l'inflammation ſe diſſipa au moyen des gargariſmes légérement aromatiques, & la parfaite guériſon fut achevée à la fin du deuxième mois. Depuis ce temps, j'ai rencontré fréquemment cette malheureuſe victime du mercure, ſans qu'il ſe ſoit plaint d'autre incommodité que de porter un obturateur.

P. S. La bière de ſanté connue, ſi je ne me trompe, à Paris ſous le nom de petit-lait médicinal, eſt compoſée (autant que j'ai pu m'en aſſurer par des converſations réitérées avec le fabriquant lui-même) d'herbes aromatiques & de mâchefer, mis en fermentation avec le petit-lait, juſqu'à ce que le tout commence à paſſer au troiſième degré de fermentation, qui eſt la putride, ce dont on peut ſe convaincre par l'odeur qui en exhale. Cette boiſſon eſt un bon diaphorétique ; mais priſe inconſidérément, elle a occaſionné par fois des crachemens de ſang.

Voici la formule pour la doſe journalière de la tiſane.

℞. *Folior. ſaponar.* . . unc. j. & ſem.
Radic. ejuſd. plant. . . ſemi-unc.
Coq. ſ. a. in aquæ ferv. ℔. *iv ad* ℔. *ij. Col. add. ſyr. alth.* unc. ij.

Celle des pilules eſt,

℞. *Extract. ſaponar.* . . . . . unc. j.
F. pilul. . . . . . ℊ. iij.

Le malade en commençant, prendra les pilules à la doſe de neuf par jour, augmentant chaque jour d'une pilule juſqu'à la concurrence de vingt-quatre, plaçant ſelon le beſoin un léger minoratif de huit en huit jours, ou de quinze en quinze. Si le malade les ſupporte facilement, l'on peut augmenter le nombre des pilules. Le plus haut auquel je ſois parvenu, eſt de quarante dans les vingt-quatre heures, mais cela tient à la diſpoſition de l'eſtomac & à la force du tempérament de l'individu.

OBSERVATION

Sur une taille au haut appareil ; par M. ESPIAUD, chirurgien lithotomiſte, & ancien élève du frère COSME à Soiſſons.

Le fils de *Louis Gobert*, âgé de vingt-quatre ans, de la ſubdélégation de Laon, s'étant rendu à Soiſſons, je le ſondai à ſon arrivée. Sa pierre examinée avec le doigt par l'anus, & par la difficulté qu'elle oppoſoit à l'entrée de la ſonde dans la veſſie, me fit préſumer qu'elle étoit fort groſſe, & me détermina à le tailler au haut appareil, &c.

Après quelques jours de préparation, je fis l'opération le premier juin 1785 ; je tirai une pierre murale & tuberculeuſe ſur toute ſa ſuperficie ; elle avoit deux pouces huit lignes & demie de longueur, un pouce onze lignes de largeur, un pouce neuf lignes d'épaiſſeur, & cinq pouces dix lignes de circonférence ; ſon poids étoit de trois onces ſix gros.

Le malade ſe trouvoit aſſez bien les trois premiers jours de l'opération ; il n'eut pas même la fièvre ; le quatrième

& le cinquième furent auſſi heureux. Le ſixième, il commença à ſe plaindre que les boiſſons lui peſoient ſur l'eſtomac. En effet, il avoit le pouls fréquent, j'en attribuai la cauſe à la ſuppuration qui s'établiſſoit.

Le ſeptième jour à trois heures du matin, il lui prit un vomiſſement qui lui dura vingt-quatre heures ; il rendoit toutes les boiſſons qu'il prenoit. D'abord elles étoient porracées ; mais après quelques heures, elles devinrent noires ; ce qui me fit mal augurer pour le malade. Le vomiſſement ſe ralentit peu à peu.

J'appliquai ſur la plaie un digeſtif balſamique qui parut favoriſer la ſuppuration ; & tous les accidens ceſsèrent. Je fis boire alors au malade une cuillerée de ſirop de quinquina. Toutes les quatre heures, outre ſes boiſſons ordinaires, je lui faiſois prendre la même quantité de ce ſirop. Il ne diſcontinua, que lorſque la ſuppuration fut bien établie, & que le dégorgement du tiſſu cellulaire de la plaie de l'hypogaſtre fut entier.

Comme le tiſſu cellulaire qui couvre la veſſie avoit été auſſi engorgé, je fis mettre le malade ſur les côtés alternativement, & de temps en temps ſur le ventre, comme je l'avois vu pratiquer au

frère *Cosme*, mon respectable maître, pour faciliter la sortie du pus & des urines par la plaie; ce qui me réussit à merveille. Après cinq à six jours, toute la matière corrompue se dégorgea par la suppuration, & la plaie devint rouge.

Le corps de la vessie avoit près de six lignes & demie d'épaisseur; j'eus beaucoup de peine à l'inciser, sur-tout vers le fond: si je n'avois pas eu recours à la tenette-forceps, je n'aurois pu extraire cette pierre. Ayant placé consécutivement les deux branches de cet instrument, comme le recommande l'auteur, je vins à bout de la tirer avec le secours d'un aide, qui tâchoit de l'amener, pendant que je la soulevois avec le bouton lithotomique. L'extraction finie, je plaçai une canule droite dans la vessie par la plaie du périnée, pour absorber les urines. Le dix-huitième jour, les urines ne coulèrent plus par la plaie; & le vingt-cinq, j'ôtai la canule du périnée, & la plaie de l'hypogastre fut cicatrisée parfaitement. Quelques jours après, celle du périnée se ferma; mais la guérison fut conforme à mes desirs.

L'auteur du haut appareil se servoit d'une sonde d'argent, pour absorber les urines de la vessie; j'ai cru bien faire

d'en ſubſtituer une de gomme élaſtique de M. *Bernard* (*a*).

Cette ſonde avoit ſix pouces de long; le malade ne s'en eſt jamais plaint; au lieu que celle d'argent le bleſſoit. Comme le malade ſe trouvoit attaqué d'une affection aſthmatique depuis long-temps, il ne put ſe coucher dans ſon lit (pendant tout le temps de ſa cure) que preſque aſſis. Je craignois beaucoup que cette poſition ne lui fût nuiſible, & ne s'opposât à la cicatriſation de ſa plaie: au contraire, elle devint favorable.

(*a*) M. *Eſpiaud* ignore que le frère *Coſme* avoit, au moins deux ans avant ſa mort, abandonné la canule d'argent, pour ſe ſervir de celle de gomme élaſtique conſtruite par le ſieur *Bernard*, d'après ſon conſeil.

MALADIES qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1786.

Le quatre & le cinq, le mercure s'eſt élevé dans le baromètre de 28 pouces à 28 pouces 3 lignes, & du dix-neuf au trente-un de 28 pouces à 28 pouces 6 lignes. Le reſte du mois, il eſt deſcendu de 27 pouces 11 lignes à 27 pouces 4 lignes.

Du premier au ſix du mois, le thermomètre a été conſtamment au deſſous de 0: le matin, de $5\frac{1}{2}$, 6, $7\frac{1}{4}$, $8\frac{1}{2}$, $4\frac{1}{4}$, 2 degrés.

A midi, de $3\frac{1}{2}$, $1\frac{1}{4}$, $5\frac{1}{2}$, $4\frac{1}{2}$, 2 degrés.
Le soir, de $4\frac{1}{2}$, 4, 6, $5\frac{1}{2}$, 2 degrés.

Le reste du mois (à l'exception du 18, 19 & du 20 au matin, où le thermomètre de o le soir est descendu à $1\frac{1}{2}$ au dessous le matin,) a été constamment au dessus de o, & s'est élevé sur la fin du mois jusqu'à 11 degrés au dessus de o le 29 à midi.

Les deux extrêmes ont donc été 11 degrés au dessus de o, & 8 degrés & demi au dessous de o; ce qui fait une variation de 19 degrés & demi dans le mois de janvier.

Les vents ont soufflé Nord, un jour; Nord-Est, quatre jours; Nord-Ouest, deux jours; Nord-Est Sud-Est, quatre jours; Sud, quinze jours; Sud-Ouest, quatre; Ouest, un jour.

Le ciel a été clair trois jours; nuageux, trois jours; couvert, neuf jours; variable, seize jours. Il y a eu douze fois de la pluie, dont grande pluie & vent pendant la nuit du 10 & du 15; trois fois du brouillard, dont un bas & épais le 20; huit fois grand vent Sud. Il n'est point tombé de neige pendant ce mois à Paris.

L'hygromètre du premier au six est monté au dessus de o.

Le matin, de 3, 2, 2, 3, 4, 8.
Le soir, de 3, 3, 4, 5, 8.

Le reste du mois, il a constamment été au dessous de o; le matin une fois de 3; deux fois de 2, huit fois de 1 à $1\frac{1}{2}$; onze fois de $\frac{1}{2}$ à $\frac{1}{4}$, & trois fois à o. Le soir, quatre fois à $1\frac{1}{2}$: deux fois, à deux degrés & demi au dessous de o; neuf fois à o, cinq fois à $\frac{1}{2}$, six fois à un degré & demi au dessus de o.

Il est tombé à Paris un pouce sept lignes un dixième de ligne d'eau.

On a eſſuyé un froid rigoureux les cinq premiers jours du mois & le ſix au matin; la Seine étoit preſque priſe le premier; elle l'a été entièrement le quatre, & la température douce amenée par le vent Sud & la pluie, a procuré un dégel prompt, & la débacle s'eſt opérée le 7 à neuf heures & demie du matin. Depuis cette époque, le Sud a régné preſque conſtamment; & à l'exception de trois jours, les 18, 19, & le 20 au matin où il a gelé, la température s'eſt maintenue ſi douce, que les arbuſtes ſont entrés en végétation, & que les mourons étoient en fleur à la fin du mois.

C'eſt pourquoi on n'a point, ou très-peu vu d'affections eſſentiellement inflammatoires; telles que des fluxions de poitrine, des pleuréſies, &c. qui ſont communes dans cette ſaiſon: mais les affections dépendantes d'une humeur rhumatiſmale-gangreneuſe, ont été très-nombreuſes, & ont pris les ſymptômes dépendans des viſcères ſur leſquels elle ſe portoit: les unes avec l'apparence de fluxion de poitrine, d'autres avec celle du catarrhe; & la plus part ont pris un caractère d'intermittence. En général, elles ont été meurtrières, particulièrement aux vieillards. On a eu beaucoup de peine à procurer une moiteur douce & onctueuſe, malgré les moyens les mieux indiqués; cette ſéchereſſe indiquoit celle des entrailles, ou plutôt un exceſſif agacement aux hypochondres: auſſi les évacuations ſe ſont-elles maintenues crues. Beaucoup ſont péris à la ſuite d'un dévoiement ſéreux très-abondant; & les véſicatoires, dont les effets ſont ſi puiſſans dans ces maladies, ou ne produiſoient que des eſcares, ou que des plaies qui ſuppuroient avec

la

la plus grande difficulté, ou qui ſe gangrenoient facilement. Chez ceux à qui on à pu procurer & ſoutenir une moiteur graſſe & onctueuſe, les ſymptômes ſe ſont enervés, la bile a coulé, les véſicatoires ont produit leurs effets, & la maladie s'eſt jugée d'une manière ſatisfaiſante. Les fièvres ſcarlatines ont été très-pernicieuſes, beaucoup d'enfans & quelques adultes en ſont morts; aux uns s'eſt manifeſté une enflure, qui terminoit promptement les jours des malades; aux autres des urines ſanguinolentes, ſymptôme auſſi funeſte; à quelques-uns des hémorrhagies ou par le nez, ou par l'ouverture de la ſaignée qui leur avoit été faite vingt-quatre à quarante-huit heures avant; on réchapoit ceux-ci, lorſque le temps ou la gravité de la maladie permettoit l'uſage ſuffiſant des plantes nitreuſes & crucifères.

Les goutteux ont beaucoup ſouffert, & pluſieurs ont été la victime du mal. Les femmes en couches ont été ſujettes au dévoiement ſéreux, & pluſieurs en ſont péries. Parmi le peuple, beaucoup de rhumes, de dévoiemens avec ou ſans colique, de douleurs rhumatiſmales, des flux de ſang qui ont été ſalutaires. Les apoplexies ont été nombreuſes, & les fièvres nerveuſes avec des ſignes de putridité.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.
JANVIER 1786.

Jours du mois.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.					
	Au leverdu Soleil.	A deux heures du soir.	A neuf heures du soir.	Au matin.		A midi.		Au soir.	
	Dégr.	Dégr.	Dégr.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.	Pouc.	Lig.
1	-6, 0	-2,16	-3, 0	27	5, 5	27	5, 6	27	6,10
2	-5, 0	-0,10	-4, 0	27	8, 8	27	8, 9	27	8, 0
3	-4, 5	-3, 0	-7, 3	27	8, 1	27	9, 3	27	11, 9
4	-8,15	-4, 0	-4, 0	28	0, 6	28	0, 4	28	0, 4
5	-5,18	-1, 0	-2, 0	28	0, 4	27	11, 9	27	10, 6
6	-0,15	1, 4	3,10	27	8, 0	27	6, 6	27	4, 5
7	6,15	8,16	8, 0	27	3, 3	27	3, 0	27	3, 1
8	6, 0	8, 0	6, 0	27	7, 0	27	7, 5	27	6, 5
9	7, 5	7,10	7, 5	27	3, 4	27	2,10	27	2, 6
10	6, 6	7, 6	5,19	27	2, 7	27	2, 3	27	1,10
11	4,16	8, 7	6,15	27	0, 3	27	0, 3	27	0, 9
12	4, 0	6,15	4, 0	27	3, 0	27	4, 2	27	5, 5
13	5,10	6,14	4,10	27	5, 5	27	5, 5	27	7, 0
14	4, 0	6, 8	5, 8	27	7, 4	27	6, 9	27	5, 3
15	4,15	6,11	6, 6	27	2, 9	27	0,10	27	1, 2
16	5,14	6,18	5, 0	27	0, 2	27	0, 3	27	2, 2
17	2, 5	4,16	-1,10	27	3,11	27	4, 9	27	6, 0
18	-1,11	0,11	-2,16	27	7, 6	27	7, 9	27	8,11
19	-3, 0	0,18	-2, 9	27	10, 1	27	10, 8	27	11, 7
20	-2,11	1,13	-0, 9	27	11, 9	27	11,10	28	0, 4
21	0,19	3,11	2, 9	28	1, 7	28	2, 1	28	2, 9
22	0,11	6,12	4,10	28	2, 9	28	2, 4	28	2, 6
23	3,15	5,17	4,16	28	1, 6	28	0, 6	27	11, 6
24	5, 7	5,15	3,10	27	10, 4	27	9, 4	27	9, 3
25	3,15	8, 5	5,12	27	10, 6	27	11, 2	28	0, 3
26	6, 2	7, 7	6,19	28	1, 0	28	1, 0	28	11, 0
27	6,13	8, 6	8, 0	28	0, 3	28	0, 6	28	1, 9
28	7, 6	9, 0	8, 9	28	2, 7	28	2,11	28	3, 9
29	8, 0	10, 1	8, 0	28	4, 1	28	3,11	28	4, 3
30	6,14	8,15	7, 7	28	4, 3	28	4, 1	28	4, 1
31	6, 0	6, 9	5,10	28	4, 5	28	4, 3	28	4, 3

VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

Jours du mois.	Le matin.	L'après-midi.	Le soir à 9 heures.
1	N-E. co. froi.	N-E. co. froid.	N-E. nu. froi. v.
2	N-E. ser. froid.	N. ser. froid, v.	N. ser. froid.
3	N. couv. froid, vent, neige.	N-E. *idem.*	N-E. *id.* vent.
4	N. couv. froid.	S. couv. froid.	S. couv. froid.
5	E. ser. froi. ve.	S-E. *idem.* ve.	N. *idem*, vent.
6	S. co. froid, ve.	S. *idem*, pluie.	S. *idem*, dégel.
7	S. *id.* dégel.	S. c. v. do. dég.	S-O. *idem.*
8	S-O. c. frai. ve.	S-O. co. doux.	S-O. co. fra. pl.
9	S-O. *idem*, pl.	S-O. *idem.* vent.	S-O. co. do. ve.
10	S-O. cou. fra. v.	S-O. co. fra. ve.	N. cou. frais.
11	S. co. frais, pl.	S. couv. doux.	S-O. *id.* ve. pl.
12	S-O. nua. frais.	S-O. ser. doux.	S-O. ser. frais.
13	S-O. cou. frais, vent.	S-O. cou. frais, vent, pluie.	S-O. cou. frais.
14	S-O. *idem.*	S-O. cou. doux.	S-O. co. do. br.
15	S. couv. fra. pl	S. co. frai. plu.	S-O. n. frais, v.
16	S-O. cou. frais.	S-O. couv. do.	S-O. co. fra. v.
17	S-O. cou. fro v.	S-O. co. fro. v.	S-O. ser. froid.
18	N-E. ser. froid. gel. blanche.	N-E. nu. froid.	N-E. *idem.* N-E. *idem.*
19	N-E *idem.*	N-E. ser. froid.	
20	E. *idem.*	S-E. bro. froi.	S-E. bro. froid.
21	S. brou. froid.	S. *id.* couv.	N. ser. froid.
22	S. cou. froid.	S. couv. frais.	N-E. co. froid.
23	N-E. *idem.*	S. *idem.*	S. couv. frais.
24	S-O. co. fra. pl.	S-O. cou. dou.	S-O. *idem.*
25	S-O. co. froid.	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
26	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*	S-O. *idem.*
27	S O. co. fra. pl.	S-O. *idem.*	S-O. co. do. v.
28	S-O. cou. frais.	S-O. *id.* vent.	S-O. cou. dou.
29	S-O. co. do. br.	S-O. co. temp.	S-O. co. tempé.
30	S-O. co. frais.	S-O. co. doux.	S-O. cou. frais.
31	S-O. *idem.*	N. cou. frais.	N-O. co. froid.

RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur ..	8, 15 deg.	le 30
Moindre degré de chaleur.	-8, 15	le 4
Chaleur moyenne.....	3, 9 deg.	

	pouc.	*lig.*	
Plus grande élévation du mercure.....	28,	4,	5, le 31
Moindre élév. du mercure.	27,	0,	3, le 11
Elévation moyenne.	27,	8,	5

Nombre de jours de Beau....	5	
de Couvert...	23	
de Nuages...	3	
de Vent.....	9	
de Brouillard.	2	
de Pluie.....	3	
de Neige....	1	
Quantité de Pluie.....	16	0, lig.
Evaporation.....	10	7
Différence.....	5	3
Le vent a soufflé du N.....	7	fois
N-E....	13	
N-O....	1	
S.....	16	
S-E....	2	
S-O....	48	
E.....	2	

TEMPÉRATURE, a été froide d'abord, ensuite assez douce, & sur la fin très-douce; ensorte que les boutons du *lilas* étoient prêts à s'épanouir.

MALADIES: beaucoup de coliques, occasionnées par un temps humide & trop doux pour la saison.

Plus grande ſécher. . . . 37, 5 deg. le 5
Moindre. . . . . 4, 0 le 28
Moyenne. 18, 2

A Montmorency, ce premier février 1786.

JAUCOUR, prêtre de l'Oratoire.

OBSERVATIONS météorologiques faites à Lille, au mois de janvier 1786; par M. BOUCHER, médecin.

Nous avons eſſuyé quatre à cinq jours de forte gelée au commencement du mois. La liqueur du thermomètre eſt deſcendue, le premier du mois, à 7 degrés au deſſous du terme de la congélation, & à 8 degrés le 3 & le 4. Le dégel abſolu a eu lieu dans la nuit du 6 au 7. Ce dernier jour, la liqueur du thermomètre a été obſervée à 3 $\frac{1}{2}$ degrés au deſſus du terme de la congélation; & il n'y a eu, dans le reſte du mois, que deux à trois jours de gelée médiocre: la liqueur du thermomètre s'eſt même élevée juſques près du terme du tempéré dans les derniers jours du mois.

Le temps a preſque toujours été couvert, nuageux & pluvieux, le vent ayant été Sud les trois quarts du mois. Les pluies ont été abondantes depuis le 8 juſqu'au 17; mais il n'a preſque point tombé de neige.

Le mercure dans le baromètre a été conſtamment obſervé au deſſous du terme de 28 pouces, depuis le 5 juſqu'au 19 du mois. Après le 19, il s'eſt toujours tenu au deſſus de ce terme. Le 11, il étoit deſcendu à celui de 27

pouces 1 ½ ligne ; & dans les derniers jours du mois, il s'eſt élevé à 28 pouces 3 ½ lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermometre, a été de 9 degrés au deſſus du terme de la congélation; & ſon plus grand abaiſſement a été de 8 degrés au deſſous de ce terme. La différence entre ces deux termes eſt de 17 degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 ½ lignes; & ſon plus grand abaiſſement a été de 27 pouces 1 ½ ligne. La différence entre ces deux termes eſt d'un pouce 2 lignes.

Le vent a ſoufflé 1 fois du Nord.
2 fois du Nord vers l'Eſt.
1 fois de l'Eſt.
1 fois du Sud vers l'Eſt.
16 fois du Sud.
9 fois du Sud vers l'Oueſt.
6 fois de l'Oueſt.
1 fois du Nord vers l'Oueſt.

Il y a eu 27 jours de temps couvert ou nuag.
14 jours de pluie.
3 jours de neige.
6 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une grande humidité tout le mois.

MALADIES qui ont régné à Lille, dans le mois de janvier 1786.

La fièvre catarrhale & la péripneumonie ont été les maladies aigües dominantes de ce mois. Dans cette dernière maladie, il y avoit ſouvent des crachats de ſang; & dans quelques-uns,

un point de côté plus ou moins violent. La maladie étant purement inflammatoire, on conçoit que la saignée a dû être le premier & le principal remède : elle ne devoit pas être ménagée, sur-tout lorsque le point de côté avoit lieu, mais toujours proportionnement à la constitution du malade & à la consistance du sang. Dans quelques sujets, cette maladie a été plus bilieuse qu'inflammatoire : c'étoit bien là le cas alors de ménager les saignées, & d'attaquer principalement la maladie par quantité de boissons tempérantes, aigrelettes & nitrées ; tels que le petit-lait, la décoction de chiendent & d'avoine, miellées & nitrées, l'oxymel, &c. & ensuite par des minoratifs, sur-tout la décoction de tamarins avec de la manne & du nitre à grande dose.

La fièvre putride persistoit toujours, même dans toutes les classes de citoyens : son début dans quelques-uns a été accompagné des symptômes de la péripneumonie. Dans ce cas, il falloit beaucoup de circonspection & de retenue dans l'emploi des saignées, & pour placer à propos quelque émético-cathartique presque toujours indiqué dans le premier période de la maladie.

Les rhumes ont été fort communs ce mois, & particulièrement au dégel, chez ceux que la chaussure n'avoit pas suffisamment garantis des impressions du froid humide.

Nombre de personnes, qui avoient essuyé dans l'automne ou dans le fort de l'hiver quelque fièvre de la nature des intermittentes, en ont eu des retours dans le cours de ce mois : il en a été de même des affections rhumatismales.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ACADÉMIE.

Medical Transactions, *&c.* C'eſt-à-dire, *Tranſactions médicales, publiées par le collège des médecins de Londres, vol. iij, in-8°. A Londres, chez* Dodſley, 1785.

1. Nous allons préſenter une notice des articles contenus dans ce volume.

I. *Lettre au docteur Heberden concernant* l'angina pectoris, *& détails de la diſſection du cadavre d'un homme mort de cette maladie ;* par le docteur HEBERDEN.

La maladie que les Anglois déſignent ſous le nom d'*angina pectoris*, ne paroît point encore ſuffiſamment déterminée ; il y a probablement divers autres déſordres qui compliquent ſouvent l'affection à laquelle ce nom devroit être réſervé. Ainſi, ſans nous arrêter à la deſcription renfermée dans la lettre adreſſée à M. *Heberden*, nous apporterons les obſervations faites ſur le cadavre, tant par ce dernier médecin, que par M. *Wall ;* obſervations qu'on lit dans le *ſecond article*.

« En général (dit M. *Heberden*) les viſcères étoient bien conformés, dans un état ſain, & avec des ſignes de beaucoup de vigueur. On examina, avec une attention particulière, les parties contenues dans le thorax, ſur-tout le cœur, ſes vaiſſeaux & ſes valvules : ils étoient

tous dans l'état naturel, ſinon l'aorte, où l'on trouvoit quelques points d'une oſſification commençante. Il y avoit de plus quelques adhérences du poumon gauche à la plèvre. Le ventricule du cœur étoit ſingulièrement fort & épais, mais auſſi vide de ſang que s'il eût été lavé. Rien d'extraordinaire n'a été trouvé dans le cerveau, ſi l'on excepte toutefois que les ventricules contenoient plus de ſéroſité qu'il n'eſt ordinaire dans l'âge du malade. Une choſe très-remarquable étoit la conſiſtance du ſang; il reſſembloit à la crême, & ne ſe coagula point même après avoir été expoſé à l'air plus de deux heures. Il n'y avoit d'ailleurs aucune ſéparation des parties conſtitutives ».

Voici la relation de M. *Wall.* « En procédant à l'ouverture du thorax, on trouva les cartilages des côtes ſi dures, qu'on eut beaucoup de peine à les couper avec le ſcalpel. Cette oſſification étoit très-forte à la ſixième côte de chaque côté. Le cartilage du côté gauche ſur-tout avoit la dureté de l'os. Après avoir levé le ſternum, une grande partie de la ſurface du péricarde étoit recouverte de près d'un pouce de graiſſe. Les poumons furent trouvés remplis d'un ſang noir: ils étoient d'ailleurs très-fermes. La cavité du thorax étoit inondée de ſéroſité.

» En inciſant les poumons, il en ſortit de toutes parts une mucoſité écumeuſe, mêlée à une matière purulente & fétide; les bronches en fourniſſoient ſur-tout: elle étoit d'ailleurs plus abondante dans le poumon gauche, quoiqu'on n'y remarquât ni abcès, ni cavité, ni ulcère quelconque. Le péricarde étant ouvert, le cœur parut ſingulièrement volumineux & couvert d'une grande quantité de graiſſe. Le

péricarde contenoit au moins une pinte de liquide. Le cœur ne préſentoit à l'extérieur aucune apparence de maladie ; mais après avoir inciſé le ventricule gauche, on vit que les valvules ſemicirculaires placées à l'entrée de l'aorte, étoient parfaitement oſſifiées. Elles n'étoient pas couchées à plat ſur l'orifice diviſé du vaiſſeau, comme elles le ſont ordinairement ; mais elles ſe tenoient droites, & ſembloient immobiles : elles étoient entièrement oſſifiées dans toute leur ſubſtance ; mais cette oſſification s'étoit faite ſans égalité ; elle formoit des eſpèces de dards, dont certaines parties avoient plus d'une ligne d'épaiſſeur, & d'autres étoient minces comme une membrane de communication, quoique également oſſeuſes. L'aorte étoit conſidérablement diſtendue à ſa courbure ; & depuis ſon origine au cœur, juſqu'à un pouce au deſſus, ce vaiſſeau étoit en partie oſſifié. Ces oſſifications étoient en forme d'écailles ou de lamelles, ſans cohéſion entre elles.

III. *Cas et remarques relatifs aux maladies des os ;* par M. *WALKER*, chirurgien en Virginie.

L'obſervation la plus intéreſſante de cet article concerne un humérus ſur lequel on a appliqué différentes couronnes de trépan, pour pénétrer juſques dans la cavité, & remédier par ce moyen à la carie. Ce traitement a eu le plus heureux ſuccès ; & le malade, qui étoit un garçon, a récupéré l'uſage de ſon bras.

IV. *Accidens cauſés par une couronne avalée par un épileptique.*

Cette pièce d'argent a été rejetée avec de violens vomiſſemens, & le malade a été guéri.

V. *Manière de préparer la racine de ginſeng à la Chine.*

VI. *Autre* angina pectoris, *& eſſai de recherches ſur la cauſe de cette maladie, par l'ouverture des cadavres, accompagnée de réflexions ſur la méthode curative ;* par le docteur *HAYGARTH DE CHESTER.*

La maladie dont il eſt queſtion ici étoit une inflammation du médiaſtin ſuivie de ſuppuration, & non une *angina pectoris.*

VII. *Sur l'utilité des cataplaſmes en fermentation dans la gangrène.*

VIII. *Deſcription de la maladie épidémique, appelée l'*influenza, *qui a régné en* 1782, *d'après les obſervations de pluſieurs médecins de Londres & des Provinces ; par un comité du Collège Royal de Médecine de Londres.*

Cet expoſé eſt très-bien fait ; mais on a déja tant écrit ſur cette matière, qu'il ne reſte plus rien de nouveau à y ajouter.

IX. *Hiſtoire des funeſtes effets des confitures au vinaigre & au ſel, imprégnées de cuivre, avec des obſervations ſur ce poiſon minéral ;* par *Thomas PERCIVAL DE MANCHESTER,* docteur en médécine, membre de la Société Royale de Londres & des Antiquités.

Ce ſavant médecin a déja fait connoître le danger de l'uſage du plomb, ſoit à l'intérieur, ſoit à l'extérieur. Il expoſe ici les dangereux effets d'un autre poiſon métallique, non moins à craindre, lorſqu'on le fait entrer dans des ſubſtances où l'on croit qu'il eſt en trop petite quantité pour pouvoir nuire.

X. *Hiſtoire de deux conſtipations guéries par des fomentations d'eau froide, appliquées ſur le ventre.*

XI. *Relation d'une maladie ſingulière qui a régné parmi quelques enfans pauvres, entretenus par la paroiſſe de Saint Jacques à Weſtminſter*; par *Sir George* BAKER, baronet.

Cette maladie conſiſtoit dans une douleur d'eſtomac & au dos, ſuivie de mal de tête, délire, convulſions. On l'attribue à la couleur dont étoit peinte trop récemment une chambre où couchoient dix-huit filles & une ſervante, & qui étoit ſoigneuſement fermée pendant la nuit.

XII. *Obſervations ſur la fièvre intermittente qui a régné dernièrement.* On y a joint une hiſtoire abrégée du quinquina; par le même.

On lit ici une nouvelle preuve qu'il eſt des fièvres intermittentes épidémiques, contre leſquelles le quinquina échoue, & qu'il faut combattre par d'autres fébrifuges.

XIII. *Lettre à ſir George* BAKER, baronet, *ſur l'uſage avantageux des préparations du plomb dans quelques hémorrhagies*; par *Henri* REVEL REYNOLDS, docteur en médecine.

L'auteur n'a point réuſſi à prouver la néceſſité abſolue de recourir à un poiſon ſi perfide pour guérir les hémorrhagies dont il parle; & tant que cette néceſſité ne ſera pas démontrée évidemment, nous penſons qu'il faut s'abſtenir de l'employer. D'ailleurs on peut douter que le plomb ait réellement joué un grand rôle dans les cas rapportés, attendu qu'il a été adminiſtré avec des opiatiques. Ces ſortes d'obſervations ne peuvent, ſelon nous, qu'avoir des ſuites fâcheuſes, en autoriſant quelques imprudens à ordonner les préparations du plomb ſans précautions & à des doſes trop fortes.

XIV. *Quelques expériences ſur le rum, dans l'intention de déterminer la cauſe des coliques qui furent ſi fréquentes parmi les ſoldats de la Jamaïque*, en 1781 & 1782 ; par *Jean* HUNTER, docteur en médecine.

Ces coliques provenoient d'une portion de plomb diſſoute par la liqueur dans ſon paſſage à travers le ſerpentin plongé dans le réfrigérant.

XV. *Maladie ſingulière de l'omentum dans un ſujet qui avoit un double rein d'un côté & point de l'autre ; par Jean* HUNTER, docteur en médecine.

L'omentum étoit extrêmement diſtendu par des kiſtes remplis de pus & d'eau. Les deux reins étoient unis par derrière, & avoient chacun ſes vaiſſeaux, ſon baſſin & ſon uretère.

XVI. *Expoſé des bons effets de la digitale dans quelques hydropiſies & dans la conſomption pulmonaire ;* par *Erasme Darwin*, docteur en médecine.

L'auteur paroît être le premier qui ait cherché à introduire la digitale dans la pharmacie. Il rapporte ici pluſieurs obſervations favorables à cette plante, comme anti-hydropique. Il n'en eſt pas de même quant à ſes effets dans la conſomption : de trois malades auxquels on l'a adminiſtrée, un ſeul s'en eſt bien trouvé. La digitale paroît réuſſir juſqu'à un certain point dans les écrouelles, & peut quelquefois calmer la violence des accès aſthmatiques.

XVII. *Appendice à l'article précédent ;* par ſir *George Baker*. On y lit une obſervation ſur un malade auquel la digitale a d'abord procuré du ſoulagement, mais qui a ſuccombé au retour de la maladie. Il eſt enſuite queſtion

d'une autre perſonne ſur laquelle le ſuccès de ce végétal a été plus complet. On lit enfin l'hiſtorique de l'introduction de ce ſimple dans la matière médicale.

XVIII. *Suite des détails ſur l'état de M. Thomas* WOOD, *de Billericay, dans le pays d'Eſſex*; par le même.

M. *Wood*, devenu exceſſivement gras, étoit parvenu à ſe réduire à une taille ordinaire, en ſuivant ponctuellement & avec perſévérance le plan tracé dans le ſecond volume de ces Tranſactions. Etant mort au mois de mai 1783, à la ſuite d'une inflammation du bas-ventre, pour s'être trop expoſé à la pluie, M. *Baker* a compoſé ce Mémoire, dans l'intention de réfuter les bruits qui s'étoient répandus que *Thomas Wood* avoit été adonné aux liqueurs ſpiritueuſes, & de rectifier quelques erreurs qui ſe ſont gliſſées dans l'article du volume précédent.

XIX. *Relation de la guériſon ſingulière d'une hydropiſie*; par *George* PEARSON, docteur en médecine.

Deux puſtules s'étant élevées à la partie interne d'une des cuiſſes, au grand ſoulagement du malade, on a ſaiſi cette indication de la nature, & on l'a ſecondée par l'uſage fréquent des ſcarifications.

XX. *Relation d'une maladie occaſionnée par une dent implantée*; par *Guillaume* WATSON, docteur en médecine.

Une dent arrachée à une perſonne, jugée, après l'examen le plus attentif, parfaitement ſaine, & ayant été ſoigneuſement lavée dans

de l'eau tiède & essuyée, fut implantée dans l'alvéole d'une autre personne. Celle-ci, peu de tems après, fut attaquée d'ulcères à la bouche, accompagnés de carie à la mâchoire, dont le mercure seul pouvoit arrêter les progrès. Une chose remarquable encore est que la nouvelle dent n'a pas été affectée la première, & n'est pas tombée avant les autres. Il y a dans ce cas des choses qu'on a de la peine à accorder, à moins qu'on ne suppose qu'il est des affections de la bouche, lesquelles, sans être vénériennes, exigent l'usage du mercure pour être guéries.

XXI. *Description d'un cœur d'une conformation extraordinaire*; par *Richard* PULTENEY, docteur en médecine.

Le sujet de cette observation avoit essuyé de son vivant une impotence presque générale, à cause de la foiblesse & de la difficulté de respirer qui lui étoient habituelles. A l'ouverture de son corps, on trouva un canal qui, partant de l'aorte, traversoit le *septum medium* du cœur. L'entrée de l'artère pulmonaire étoit aussi plus petite & plus ferme que dans l'état naturel.

XXII. *Observations sur la maladie communément appelée* fièvre des prisons ou des hôpitaux; par *Jean* HUNTER, docteur en médecine.

XXIII. *Deux cas particuliers de foies obstrués & d'hydropisies consécutives, dans lesquels les frictions mercurielles ont été administrées avec succès*; par *François* KNIGHT, chirurgien.

Ces deux articles ne sont guère susceptibles d'extrait.

XXIV. *Deſcription d'un foie déchiré par une chute ;* par *George* PEARSON, docteur en médecine.

La perſonne dans laquelle on a rencontré cette déchirure s'étoit laiſſée tomber du ſixième échelon d'une échelle, ſur le bord d'un ſeau. L'hypochondre droit & l'épigaſtre avoient porté ſur ce vaſe : une douleur atroce ſe fit ſentir dans le ventre & aux épaules, & bientôt il ſurvint une ſueur froide. Cet homme mourut dix heures après l'accident. A l'ouverture du cadavre on a trouvé le lobe droit du foie diviſé dans une direction oblique dans toute ſa ſubſtance, depuis un bord juſqu'à l'autre ; les deux portions ne tenoient plus enſemble qu'au moyen des veines.

XXV. *Rapport d'un fait ſingulier dans la pratique de l'inoculation de la petite vérole ;* par M. *Jean* LAWSON, chirurgien.

Deux enfans furent inoculés ; les plaies ſuppurèrent. On inocula avec le pus de ces plaies d'autres ſujets, chez leſquels la petite vérole ſe manifeſta mais ſans être précédée ni accompagnée de fièvre. Ces nouveaux inoculés ayant été ſoumis une ſeconde fois à l'inoculation, ſubirent la variole dans toute ſa régularité. Faut-il conclure de cette obſervation que la fièvre eſt un accident eſſentiel pour conſtituer une petite vérole, & telle qu'on ſoit à l'abri de toute récidive ?

XXVI. *De la rougeole ;* par *Guillaume* HEBERDEN, docteur en médecine.

XXVII. *Obſervations ultérieures ſur la colique de Poitou ;* par Sir *George* BAKER.

L'un & l'autre de ces articles ſont des plus intéreſſans, mais ne peuvent point être abrégés.

Méthode pour traiter toutes les maladies, très-utile aux jeunes médecins, aux chirurgiens, & aux gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes, dédiée au Roi; par M. VACHIER, docteur-régent de la Faculté de medecine, ancien profeſſeur des écoles de médecine de Paris, docteur en médecine de l'univerſité de Montpellier :

. . . . . Si quid noviſti rectius iſtis,
Candidus imperti : ſi non, his utere mecum.
HORAT. *Epiſt. vj.*

A Paris, chez Méquignon l'aîné, *libraire, rue des Cordeliers, près des écoles de chirurgie. 1785. In-12, (tomes j, ij & iij.) Prix 9 liv. reliés.*

2. M. *Vachier* ayant cru devoir ſoumettre ſon travail à l'examen de la Faculté, nous ne pouvons rien faire de mieux, que de mettre ſous les yeux de nos lecteurs, le jugement qu'elle en a porté.

» L'ouvrage de M. *Vachier* notre confrère (diſent MM. les Commiſſaires dans leur rapport) dont la Faculté nous a chargés de lui rendre compte, eſt un traité complet de ce qu'on nomme ordinairement la pratique de la médecine. Tout y eſt relatif à l'exercice de cet art; &

s'il y eſt traité de ſes autres parties, ce n'eſt que pour rappeler au lecteur tout ce qu'il eſt eſſentiel d'en connoître pour entreprendre avec ſuccès le traitement des maladies qui, dans cet ouvrage, ſont toutes rangées méthodiquement en 23 claſſes.

L'auteur commence par une introduction, dans laquelle il rapporte toutes les cauſes des maladies à trois genres principaux, qui ſont, 1°. les abus & mauvaiſes qualités des ſix choſes non naturelles; 2°. les virus; 3°. les cauſes externes. Il indique des procédés pour connoître & diſtinguer ces cauſes, & pour rapporter chaque maladie à ſa claſſe. Il trace un plan général de traitement pour toutes les eſpéces de maladies. D'après ſes obſervations & ſes expériences, il expoſe les règles qu'on doit ſuivre pour ſatisfaire aux indications & contre indications; celles qu'on doit ſuivre à l'égard des criſes; les conditions néceſſaire pour faire un ſage prognoſtic. Enſuite il fait une analyſe ſuccinte des différentes parties de la médecine, où il prouve que les principes & les règles de pratique ſont des connoiſſances de fait & des obſervations les plus conſtatées; & il conclut avec raiſon que la pratique de la médecine eſt un art certain.

Dans chaque claſſe, l'auteur donne la deſcription & le traitement des maladies qui s'y rapportent. Il les analyſe en praticien, les ſpécifie, les caractériſe; il en fait connoître les cauſes, & preſcrit les remèdes les plus appropriés pour les combattre. Les trois volumes publiés ne renferment que les cinq premières claſſes, qui ſont traitées de manière à nous faire deſirer que l'auteur mette au jour, le plus

tôt qu'il pourra, les autres classes de sa méthode.

Nous pensons que l'ouvrage de M. *Vachier* doit être fort utile aux jeunes médecins, à qui il est spécialement destiné; & nous espérons que les gens charitables qui exercent la médecine dans les campagnes, que l'auteur a aussi en vue d'instruire, y prendront de bonnes idées de médecine, qu'ils y apprendront à se défier d'un zèle qui ne seroit pas éclairé, & qu'ils en deviendront plus circonspects.

Signé, P. BERCHER, ancien professeur des Ecoles, ancien doyen de la Faculté de médecine; DANIÉ DES PATUREAUX, ancien professeur de chirurgie françoise, BAGET, professeur de chirurgie latine; CROCHET, désigné professeur de chirurgie françoise.

MM. *Bercher*, *Danié des Patureaux*, *Baget* & *Crochet*, que la Faculté avoit nommés pour lui rendre compte de l'ouvrage de notre très-honorable confrère, M. *Vachier*, intitulé: *Méthode pour traiter toutes les maladies*, ayant lu leur rapport en l'assemblée du *prima mensis*, la compagnie l'a accueilli d'une manière distinguée, en a adopté les conclusions, & consent que ledit ouvrage soit imprimé.

Donné aux Ecoles de Médecine, ce 7 août 1785.

Signé, J. CHARLES H. SALLIN, doyen.

Commentationes medicæ de phthisi hepaticâ, sectio I, Symptomatologiam sistens, auct. THEOD. GUIL. SCHRŒ-

DER, M. D. *A Gottingue, 1783. In-8° de 74 pag.*

3. Les phthiſies hépatiques ne ſont que trop ſouvent confondues avec les phthiſies pulmonaires. Un ouvrage, qui détermineroit avec exactitude les ſignes pathognomoniques de chacune d'elles, ſeroit aſſurément de la plus grande utilité; il mettroit le médecin à l'abri des mépriſes très-funeſtes de traiter une maladie pour l'autre. M. *Schræder* a raſſemblé dans cet opuſcule les ſymptômes & les ſignes que les anciens ſur-tout ont obſervés. Il les préſente ſur deux tableaux; dans le premier, ſont expoſés les ſignes & ſymptômes qui précèdent la formation du pus; & dans le ſecond, ceux qui ſe manifeſtent quand le pus eſt formé. On trouve, au nombre des premiers, les douleurs ſourdes, un ſentiment de compreſſion, une peſanteur, &c., le mal de tête ſympathique, diverſes eſpèces de fièvres, les vices des évacuations, la perte de l'appétit, la ſoif, l'affoibliſſement, la difficulté de reſpirer, la toux, l'affection ſympathique de la rate, l'hémorrhagie du nez, le délire, la gêne que les malades éprouvent quand ils ſont couchés; enfin l'état de toute l'habitude du corps.

Les ſymptômes du ſecond tableau ſont l'épanchement du pus, ſoit dans la cavité du bas-ventre, ſoit dans le canal inteſtinal; le tranſport de la matière purulente ſur la poitrine, dans la maſſe du ſang, l'iſſue au dehors du pus formé au foie. Enfin cette brochure eſt terminée par des conſidérations ſur les abcès, dont les ſigues ne ſont point manifeſtes.

D. J. J. MEDERER, prof. med. & chir. Friburgens. Syntagma de rabie caninâ. *A Fribourg. 1784. In-8° de 51 pag.*

4. Onze perſonnes furent mordues, le 3 octobre 1782, par un chien réellement enragé, dans un village ſitué dans le canton de Fribourg. Trois jours après, un payſan ſe rencontrant avec elles dans un cabaret, fit rougir une clef, & cautériſa tour à tour leurs plaies. Aucun autre moyen ou remède ne fut employé; cependant toutes ces perſonnes furent guéries, & au bout de neuf mois aucune d'elles n'avoit encore eſſuyé le moindre accident hydrophobique. Tel eſt le fait qui a donné lieu à cette brochure, dans laquelle l'auteur apprécie la plupart des remèdes vantés contre la morſure du chien enragé. La cautériſation ſi fort recommandée par *Celſe*, & négligée de nos jours par une timidité mal entendue & meurtrière, l'occupe particulièrement. Il expoſe avec force l'utilité & même la néceſſité de cette pratique; & comme le payſan s'eſt ſervi pour cette opération d'une clef de Saint Hubert, M. *Mederer* prend occaſion de là pour montrer les avantages qu'on peut retirer, lorſqu'en adminiſtrant les moyens vraiment curatifs on ſe prête à la foibleſſe des malades, & qu'on tranquilliſe leur eſprit en intéreſſant leur imagination. L'auteur n'attend des ſuccès du mercure, que quand il eſt donné dès le commencement, & adopte le ſentiment de *Moreau* ſur ſon inſuffiſance, lorſqu'il eſt employé plus tard. Dans les cas où l'on a négligé la cautériſation, même les ſcarifications, il

propoſe, comme préſervatif, l'uſage tant interne qu'externe de l'alkali volatil fluor, dont on mêlera un gros à une livre d'eau. Il y a déja quelques années qu'il propoſa ce remède comme préſervatif de la maladie vénérienne; mais juſqu'à préſent il n'a pas été à même de conſtater par l'expérience ſon utilité ſuppoſée.

Diſſertatio medica ſiſtens diagnoſin febrium exanthematicarum, ſimulque hiſtoriam epidemiæ morbilloſæ anni 1783 : *Diſſertation de Médecine, contenant le diagnoſtic des fièvres exanthématiques, & l'hiſtoire de la rougeole épidémique de 1783; par M. AMBR. LOUIS-BERNARD KELLER, de Cleebourg dans le duché des Deux-Ponts, docteur en médecine. A Erlangen, de l'imprimerie de* Kunſtman. 1784. *In-4° de 60 pag.*

5. Cette diſſertation eſt le réſultat des obſervations que M. *Keller* a faites durant ſes études en médecine dans l'école-pratique d'Erlangen, dont M. *Wendt* eſt profeſſeur.

Le jeune docteur diviſe ſon eſſai académique en deux parties. La première qui eſt la plus conſidérable, traite du diagnoſtic des maladies exanthématiques. Il donne d'abord celui des exanthêmes en général, puis en particulier celui de l'éryſipèle, de la peſte, de la petite vérole. Il en diſtingue les eſpèces les plus voiſines; il décrit les ſymptômes qui caractériſent chacune en particulier.

La seconde partie est beaucoup plus courte que la première. On y trouve l'histoire d'une rougeole épidémique qui régna, en 1783, à Erlangen. M. *Keller*, dans les préliminaires, examine si la petite vérole & la rougeole ont été vraiment connues des anciens Grecs.

Cette dissertation est dédiée au duc de Bavière, Charles-Auguste, prince Palatin du Rhin, &c.

Sovra il contagio della tisichezza: dissertazione offerta al celebre e dotto prelato, medico-fisico Monsign. Natale Saliceti, archiatro del sommo pontefice felicemente regnante PIO VI, dal dottore MARIANO NARDUCCI, medico-fisico maceratese, socio delle academie fisico-botanica e dei georgofili di Firenze, dei ricovrati di Padova, *&c.* C'est-à-dire, *Sur la contagion de la phthisie; par le docteur* MARIANO NARDUCCI, *&c. avec cette épigraphe tirée de* JEAN-JACQ. ROUSSEAU :

> Les hommes s'empoisonnent mutuellement en se fréquentant.

A Pérouse, de l'imprimerie de Rinaldi. 1785. *In-8°.*

6. Malgré les funestes & fréquens exemples qui prouvent que la phthisie est contagieuse, plusieurs médecins italiens soutiennent qu'elle

ne l'eſt point ; tels ſont entr'autres M. *Cocchi*, de Florence ; *Caſtellani*, de Mantoue ; & M. *Faſano*, de Naples Les obſervations & les raiſons ſur leſquelles ils appuient leur ſentiment, ſont examinées dans ce Mémoire, & démontrées peu convaincantes. M. *Narducci* produit d'ailleurs, en faveur de ſon opinion, l'autorité de *Méad*, de *Morton* & de *Machride*, médecins anglois, qui ont écrit ſur la phthiſie, maladie pour ainſi dire endémique aux Iles Britanniques. M. *Narducci* décrit d'ailleurs les diverſes eſpèces de phthiſie, en fait l'hiſtoire, & en donne l'étiologie.

Ce Mémoire eſt intéreſſant, & par l'importance de l'objet, & par l'érudition que l'auteur y a répandue.

Die Hauſmutter an kranckenbette, *&c.* C'eſt-à-dire, *La Mère de famille au lit des malades, ouvrage utile pour tous les états, publié par le docteur* JEAN-EDMANN KEGK, *médecin penſionné du prince d'*Anhalt-Zerbſt *à Coſwig, faiſant le pendant de la bonne ménagère de Germershauſs. A Berlin, chez* Heſſe, 1784.

7. Il eſt peu d'ouvrages qui puiſſent être d'une utilité auſſi générale que celui-ci, & il ſeroit à deſirer que les eccléſiaſtiques en fiſſent lecture, & la recommandaſſent à ceux qu'ils ſont chargés d'inſtruire ; ils rendroient un grand ſervice à l'humanité. Les paſteurs des campagnes ſurtout, & certains particuliers bienfaiſans, devroient

vroient se tenir à cette partie du traitement des malades que l'auteur enseigne, & renoncer aux fonctions du médecin clinique. Ils se trompent, en s'imaginant être suffisamment éclairés pour les exercer, après avoir lu l'Avis au peuple sur sa santé, ou quelque médecine domestique, &c., guides infidèles & trompeurs dans l'art si difficile de guérir; & néanmoins dans les petites villes & les campagnes, avec un de ces livres à la main, on croit en savoir plus qu'un *Sydenham*, un *Ramazzini*, un *Hoffman*. Mais que résulte-t-il de cet empressément auquel on donne le beau nom de charité? Des erreurs & des méprises meurtrières.

Quant à M. *Keck*, son zèle se borne à prescrire aux mères de famille des règles sages concernant la conduite externe des malades, à leur inculquer des instructions qui sont à leur portée, & sur des sujets qui les compètent.

Il a divisé son ouvrage en deux parties.

La première contient des règles générales sur le choix des infirmeries, sur les qualités que doit avoir une chambre de malades, sur le coucher plus ou moins commode, sur les soins de procurer un air salubre, sur la propreté & les attentions qu'il faut y apporter; sur la nourriture, tant solide que liquide des malades; sur les soins qui regardent les évacuations, le repos, la modération des passions.

Dans la seconde, M. *Keck* présente des détails satisfaisans sur la conduite diététique des malades dans des cas déterminés; il parle des soins que demandent ceux qui sont attaqués de fièvres aiguës, de fièvres intermittentes,

d'hémorrhagie, de dyſenterie, de maladies chroniques; ſur les ſoins diététiques pendant la convaleſcence; ſur les attentions particulièrement néceſſaires aux femmes lors de la menſtruation, durant la groſſeſſe & les couches; ſur les ſoins qu'il faut donner aux enfans en bas âge, la manière de les conduire dans les maladies qui leur ſont propres; ſur l'obligation où eſt une mère de famille de prêter ſecours à d'anciens parens incommodés & à ſes domeſtiques malades. Cette partie eſt terminée par les conſeils relatifs à la conſervation de la ſanté des mères de famille elles-mêmes, pendant qu'elles prodiguent leurs ſoins aux malades.

An inquiry into the preſent ſtate of medical ſurgery, &c. C'eſt-à-dire, *Recherches ſur l'état actuel de la chirurgie médicale, ainſi que ſur l'analogie entre les maladies externes & les maladies internes, &c.; par* THOMAS KIRKLAND, *docteur en médecine, membre de la Société royale de médecine d'Edimbourg, vol. j, in-8° de 300 pag. A Londres, chez* Dodſley, 1784.

8. On lit d'abord dans ce recueil un eſſai ſur l'inſéparabilité des différentes branches de l'art de guerir, & enſuite une diſſertation ſur le cerveau & ſur les nerfs, que l'auteur avoit miſe à la tête de ſon traité ſur les fièvres puerpérales, & qui paroît ici enrichie d'additions. On trouve en-

ſuite un petit traité ſur l'irritabilité en général, un autre ſur le pouls ; enfin un troiſième ſur la nature & le traitement des fièvres. Ce dernier n'eſt qu'un abrégé pratique d'un ouvrage que M. *K.* a publié précédemment ſur les fièvres.

Le reſte de ce volume eſt occupé par un traité de l'inflammation & de ſes ſuites. L'auteur y débute par des remarques ſur l'inflammation en général : il conſidère enſuite la manière dont la nature abandonnée à elle-méme termine les différentes eſpèces d'inflammation, & traite enfin, 1°. de la ſimple inflammation de la peau ; 2°. de l'éryſipèle en général ; 3°. de ſes variétés ; 4°. de ſon traitement ; 5°. de la roſe topique ; 6°. de l'éryſipèle critique, & de ceux qui proviennent de miaſmes contagieux ; 7°. du rhumatiſme inflammatoire & nerveux ; 8°. du rhumatiſme phlegmoneux ; 9°. de la goutte ; 10°. de l'œdème inflammatoire ; 11°. de l'ophthalmie.

Il eſt impoſſible de donner une idée préciſe du plan & de l'exécution de cet écrit, comme ouvrage ſyſtématique, juſqu'à ce qu'on en ait la totalité ; & quoiqu'on puiſſe faire pluſieurs objections à l'auteur ſur ce qu'il avance dans ſon eſſai ſur l'inſéparabilité de la chirurgie & de la médecine, ainſi que ſur diverſes opinions théoriques expoſées en différens endroits, on ne doit pas moins regarder ce recueil comme une production très-intéreſſante par rapport aux obſervations précieuſes dont elle eſt enrichie, & qui ſont dignes de l'expérience & des talens de ce ſavant & habile médecin.

En traitant de l'éryſipèle produit par des miaſmes contagieux, M. *K.* s'occupe en même

tems de la maladie qui a régné en 1779, & que M. le D. Withering de Birmingham a décrite ſou le nom de *ſcarlatina anginoſa*.

Dans ſon chapitre du rhumatiſme inflammatoire, il cite un exemple remarquable des bons effets des purgatifs dans cette maladie.

Pour prouver que la goutte eſt une maladie héréditaire, il rapporte l'exemple d'un laboureur, fils naturel d'un Gentleman, qui étoit ſujet à cette affection.

M. *K.* penſe que toutes les préparations mercurielles ſe décompoſent dans les premières voies, & que l'action de ces remèdes eſt plus forte, en les donnant à petites doſes, que lorſqu'on en adminiſtre de grandes. Un grain de mercure, dit-il, pris deux fois par jour, affecte ſouvent la bouche, à moins qu'on n'en prévienne l'effet, tandis qu'une quantité plus conſidérable paſſe ſans ſe faire appercevoir. Il étaie cette doctrine par l'exemple d'un garçon qui avoit avalé par inadvertance trois livres de vif-argent. Le maître, qui étoit un faiſeur de baromètre, fit reſter à la maiſon ce garçon, & prit toutes les précautions poſſibles pour récupérer ſon mercure ; mais tout fut ſans ſuccès. Le vif-argent s'ouvrit un paſſage par les pores de la peau, & ſortit ſous la forme d'une craſſe bleuâtre qui s'attachoit aux draps, ſans exciter la moindre ſenſation fâcheuſe au garçon.

An improved method of opening the temporal artery, &c. C'eſt-à-dire, *Méthode perfectionnée d'ouvrir l'artère temporale, avec des propoſitions concernant l'extraction de la cataracte : le tout accompagné des deſcriptions & des repréſentations des inſtrumens inventés pour les deux opérations, par l'auteur encore étudiant à Edimbourg. On y a joint une introduction qui contient des cas & des obſervations tendant particulièrement à établir les bons effets de l'artériotomie dans différentes maladies de la tête ; par le même auteur, in-8°. A Londres, chez* Robſon, 1784.

9. L'introduction eſt en grande partie conſacrée à l'hiſtoire de l'artériotomie. L'auteur, M. *Guillaume Butter*, y rapporte entre autres choſes, qu'occupé à des expériences ſur cette opération, il alloit ouvrir publiquement la carotide à un malade, dans l'hôpital d'Edimbourg, lorſqu'une foibleſſe ſurvenue à celui-ci, dès que la peau fut inciſée, empêcha l'opérateur d'aller plus loin. Le lendemain les adminiſtrateurs de cet hôpital s'oppoſèrent à l'exécution du projet de M. *Butter*. On voit encore dans cette introduction, que l'auteur a des prétentions à l'antériorité de la découverte concernant les vaiſſeaux lymphatiques, faiſant les fonctions de vaiſſeaux abſorbans.

Le premier chapitre de cet écrit contient la deſcription d'une méthode perfectionnée d'ouvrir l'artère temporale, & d'un appareil pour le panſement; le tout eſt éclairci par des figures qui y ſont jointes. Il y a vingt-cinq ans que l'auteur s'étoit propoſé de publier cette deſcription. La partie eſſentielle de l'opération, ainſi perfectionnée, conſiſte à mettre d'abord à nud l'artère au moyen d'une inciſion tranſverſale des tégumens, à ouvrir enſuite le vaiſſeau avec une lancette à ſaigner, de la même manière qu'on ouvre les veines. Le panſement ne demande qu'une légère compreſſion ſuffiſante pour prévenir l'hémorragie, mais incapable d'effacer le calibre de l'artère.

La première ſection du ſecond chapitre préſente des exemples d'ophthalmies, de céphalalgies, de migraines, d'amauroſes, de fièvres, pour leſquelles on a eu recours à l'artériotomie. Dans quelques-uns de ces cas, on a laiſſé couler beaucoup de ſang, en ſorte qu'on peut douter ſi les bons effets qu'on a obtenus par cette opération, ne ſont pas dus plutôt à l'abondance du liquide évacué, qu'au choix du vaiſſeau.

Dans la ſeconde ſection, on lit des obſervations ſur l'emploi de la ciguë dans les maladies de la tête & des yeux.

Après avoir rapporté, dans la ſection ſuivante, des obſervations mélangées, M. *Butter* fait dans le troiſième chapitre des remarques ſur ces mêmes cas, & termine ſon ouvrage par un chapitre contenant des obſervations ſur la manière ordinaire de faire l'extraction de la cataracte. Il y joint enfin des propoſitions relatives à une nouvelle manière d'opérer cette extraction.

Heelkundige mengelſtoflen, &c. C'eſt-à-dire, *Mélanges de médecine; par* GERRIT-JEAN VAN WY, *lithotomiſte, & chirurgien du Lazaret d'Amſterdam. A Amſterdam, chez* van Selm, *1784. Grand in-8° de 268 pag. avec quatre planches en taille-douce.*

10. La taille en deux tems, propoſée en premier lieu par *Pierre Franco*, enſuite appréciée par feu M. *Maret*, puis adoptée par M. *Louis*, enfin recommandée & perfectionnée par M. *Camper*, fait le ſujet du premier article de ces mélanges. L'auteur y prouve qu'elle n'a pas toujours le ſuccès qu'on en attend, & qu'il y a des cas qui exigent une extraction prompte du calcul. Il compte, parmi les inconvéniens de cette méthode, que le malade fruſtré de l'eſpérance de ſe voir délivré entièrement de ſes maux & de ſes ſouffrances, après l'opération cruelle à laquelle il s'eſt ſoumis, a la perſpective affreuſe d'y être encore expoſé : ces craintes, remarque-t-il, peuvent abattre ſon courage, & porter dans l'économie animale un trouble capable non ſeulement d'aggraver les accidens conſécutifs de la taille, mais d'en produire même d'autres qui ne tiennent point eſſentiellement à l'opération.

Il traite, dans une ſection particulière, des obſtacles qui s'oppoſent à la réuſſite de la taille, & obſerve à ceux qui ſe fient trop aux efforts expulſifs de la nature, qu'ils n'ont rien

à eſpérer de ces efforts, lorſque le calcul eſt ou trop gros, ou renfermé dans un chaton. Il ſaiſit cette occaſion pour montrer la néceſſité d'une grande inciſion; & en expoſant la manière d'y procéder, il développe en même tems les cauſes qui font quelquefois échouer dans cette partie de l'opération. De-là il paſſe à l'extraction de la pierre, aſſure que la difficulté d'y réuſſir vient ſouvent de la forme vicieuſe des tenettes ordinaires; il propoſe en conſéquence des corrections à faire, qu'il faut lire dans l'ouvrage même.

Eſt-on décidé à renvoyer à un autre tems l'extraction de la pierre? On ne doit point reſter ſimple ſpectateur; mais s'appliquer à faciliter l'expulſion, à l'aide des injections de lait tiède. L'auteur rapporte enſuite diverſes obſervations qui viennent à l'appui de ſon ſentiment. La première concerne un jeune homme de dix ſept ans, dont la pierre étoit renfermée dans une poche à laquelle elle étoit adhérente. A force d'injections & de patience le bourlet ou ſphincter de ce chaton s'étoit élargi; mais dès qu'on eut ſaiſi la pierre, & qu'on en tenta l'extraction, ce ſphincter ſe reſſerra, & repouſſa le calcul dans la cavité. Dans la ſuite ce corps étranger deſcendoit aſſez pour ſe préſenter à l'entrée de la plaie. L'auteur, pour l'extraire, fit de nouveaux eſſais auſſi infructueux que les premiers; il en enleva ſeulement quelques éclats, dont le poids pouvoit aller à une once. Le malade mourut le vingt-neuvième jour de l'opération, épuiſé par le dévoiement. A l'ouverture du cadavre, on trouva les parois intérieures de la veſſie

couvertes de pus, la pierre chatonnée & adhérente; d'une forme ovale, ayant deux pouces & demi de long, & pesant encore deux gros & demi.

SECONDE OBSERVATION. Tout annonçoit dans un jeune homme la présence d'un calcul dans la vessie. On ne put cependant s'en assurer malgré neuf tentatives faites avec la sonde à différentes époques & par diverses mains. Le sujet étant mort, on trouva le fond de la vessie ulcéré avec une pierre enkystée. Au col du kyste, il y avoit un trou dans lequel la sonde s'étoit fourvoyée.

TROISIÈME OBSERVATION. Dans un enfant de deux ans & demi, la sonde ne découvroit que de tems en tems la présence d'une pierre. L'incision faite, M. *Van-Wy* introduisit le doigt le long du gorgeret; mais ne rencontrant point de calcul, il fit coucher l'enfant. Cinq jours après, pendant lesquels il avoit souvent injecté du lait tiède, & cherché inutilement la pierre, il découvrit au dessus du pubis, au fond de la vessie, quelques rides, & une petite ouverture munie d'un sphincter assez fort pour engourdir le doigt qu'il y avoit introduit. Le neuvième jour, il y avoit déja un peu de relâchement, & le lendemain l'opérateur parvint à introduire les tenettes dans cette poche; il en tira une pierre de la grosseur d'un œuf de pigeon, pesant quatre scrupules & quinze grains. La guérison de cet enfant fut prompte.

Un homme affligé depuis long-tems d'une incontinence d'urine, fut soupçonné de porter une pierre; mais la sonde ne confirmant point ce soupçon, on n'osa pas risquer l'opération.

Le malade étant mort, on trouva, à l'ouverture du cadavre, une veſſie ronde, ou plutôt un ſac placé au deſſus du fond de ce réſervoir, au milieu duquel étoit l'ouraque. En frappant avec la ſonde la proſtate, elle donna un ſon ſourd : elle étoit entièrement cartilagineuſe, & très-difficile à couper. Son intérieur étoit rempli d'une humeur laiteuſe ; elle reſſerroit d'ailleurs tellement l'urèthre, qu'elle avoit intercepté le paſſage des urines.

Viennent des remarques critiques ſur les méthodes de tailler, pratiquées par *Rau*, *Le Dran*, *Moreau* & *Nierop*. La méthode de ce dernier lithotomiſte eſt décrite ici pour la première fois : c'eſt celle de *Rau* pour le manuel, & celle de *Le Dran* pour les inſtrumens. L'auteur la ſuit de préférence, bien qu'il cite quelques tailles faites d'après la méthode de M. *Nannoni*, ſur des enfans affectés de chûte du fondement.

Le réſultat de toutes ces obſervations eſt que la taille en deux tems eſt la ſeule qu'on doit ſuivre toutes les fois qu'on ne ſauroit extraire la pierre avec la plus grande facilité, immédiatement après l'opération.

Voici deux cas d'un genre différent, qui nous ont paru aſſez curieux pour être rapportés ; 1°. Une hernie inguinale qu'une femme de quarante-trois ans portoit depuis douze ans. Ce bubonocèle étoit très-conſidérable ; depuis deux ans il s'y étoit formé une petite fiſtule qui donnoit paſſage aux excrémens. Aux environs de cette fiſtule, une inflammation, terminée par la ſuppuration, avoit fait aux tégumens & au péritoine une ouverture par laquelle s'étoit échappée une portion conſidérable d'inteſtins,

laquelle conſervoit encore ſon mouvement périſtaltique. L'inteſtin a été réduit au bout de huit ſemaines ; c'eſt deux mois plus tard que la hernie eſt rentrée également ; la fiſtule alors a été bientôt guérie.

2°. Une femme de quarante-ſept ans avoit été ſujette à la teigne, depuis ſon enfance, juſqu'à l'âge de vingt-quatre. Lors de ſa quarante-quatrième année, il s'étoit formé, au milieu du ſommet de la tête, une excroiſſance courte, épaiſſe, & de la nature de la corne, laquelle, après avoir été extirpée deux fois, s'étoit chaque fois régénérée. L'auteur eſt enfin parvenu à l'extirper radicalement, en portant le ſcalpel juſque ſur le crâne.

Nous ne nous arrêterons pas aux obſervations qui prouvent la néceſſité d'extirper promptement les cancers. Donnons plutôt le précis des deux articles ſuivans.

Un homme de trente-huit ans étoit incommodé depuis quelques tems d'une ſalivation opiniâtre à tous les remèdes, & qui lui avoit fait perdre peu à peu toutes les dents de la mâchoire inférieure. Les gencives très-gonflées & douloureuſes ſaignoient facilement ; elles ſe partagèrent peu à peu dans le milieu, & laiſsèrent voir l'os à nud. On s'attendoit qu'il y auroit une exfoliation conſidérable ; mais au lieu d'exfoliation, toute la mâchoire tomba ſans douleur, ſans inflammation & ſans ſuppuration. Il s'en détacha d'abord une grande portion ; puis une moindre, & ainſi ſucceſſivement, juſqu'à ce qu'au bout de trois mois, elle étoit toute tombée. Pendant que l'ancien os ſe détachoit, il s'en régénéroit un nouveau, qui ſe forma ſur le moule du premier. Il fut

d'abord comme du cuir, & n'acquit que peu à peu la dureté de l'os. Il ne repouſſa point de dents dans cette mâchoire ; elle n'eut pas non plus la même largeur que la première. Le menton reſta plus court & plus rond ; en ſorte que la bouche étant fermée, il y eut une certaine difformité.

La même choſe s'eſt rencontrée avec quelque variété dans les circonſtances, chez un homme de 70 ans.

Abhandlung von krebs, *&c.* C'eſt-à-dire, *Traité ſur le cancer & ſur la meilleure méthode de le guérir ; par M. JEAN-HENRI JŒNISCH, docteur en médecine, &c. In-8° de 96 pages, y compris 15 pag. contenant des thèſes* de cancri natura & cura. *A Saint-Péterſbourg, 1784.*

11. Vingt-ſix ans d'une étude particulière de cette maladie ſemblent autoriſer M. *Jœniſch* à la publication de ſes obſervations. Il ſe déclare partiſan des remèdes tirés du plomb, & rejette toute eſpèce d'emplâtres & d'onguens ; il évite dans ſes panſemens tout ce qui peut gêner l'ulcère, & ne craint point d'admettre l'accès de l'air. Il a diviſé ſon ouvrage en quatre ſections, dont la première contient les diviſions & la deſcription du cancer. Il ne traite que du cancer externe ; il entend ſous le nom de *cancer ſymptomatique*, celui qui n'eſt pas précédé d'un skirrhe. Il diſtingue trois eſpèces de carcinomes ; ſavoir, l'ulcéré, le ſpha-

celé & le ſongueux. La ſeconde ſection eſt employée à la recherche des cauſes de cette maladie. On lit dans la troiſième le diagnoſtic & le prognoſtic; enfin la quatrième renferme la méthode curative.

Pour réſoudre les tumeurs laiteuſes & les skirrhes qui en proviennent, l'auteur conſeille des fomentations avec de l'eau tiède, ou de l'eau de ſavon, ou bien un mélange d'eau tiède & d'un quart d'eau végéto-minérale. Il veut qu'on faſſe uſage du même remède contre les skirrhes occaſionnés par des contuſions. Cependant ſi le skirrhe eſt ancien, il faut s'abſtenir de l'uſage de l'eau tiède, elle y ſeroit nuiſible. Les remèdes tirés du plomb conviennent mieux, & cela en raiſon de la quantité qu'ils contiennent de ce métal.

M. *Jœnisch* a vu de bons effets de l'extrait de ciguë, adminiſtré à l'intérieur, dans le cancer ſcrophuleux: dans les affections vénériennes, il donne la préférence à la décoction de bardanne ſur celle de ſalſepareille. Le cancer fongueux ne cède qu'au tranchant.

ADRIANS VON PAPPENDORFF Abhandlung von der angebohrnen verſchlieſſung des Afters bey kindern, &c. C'eſt-à-dire, *Traité ſur l'imperforation de l'anus de naiſſance; par* ADRIEN VON PAPPENDORFF, *traduit du latin en allemand. A Leipſick, chez* Weygand, *1783. In 8° de 80 p.*

12. L'original fut publié en 1781. C'étoit

une thèse destinée à être soutenue à Leyde, pour l'admission au grade de docteur. Son utilité l'a fait traduire en Allemand, & nous engage à en donner une notice d'après la traduction.

L'auteur établit plusieurs espèces de ce vice de conformation, d'après les différences particulières qu'ils présentent. Ces espèces sont au nombre de neuf; il produit de chacune des exemples tirés des auteurs.

LA PREMIERE est le *resserrement contre-nature du rectum*. Dans ce cas, il est vrai qu'il existe une ouverture; mais elle est si étroite, que les excrémens ne sauroient passer, ou ne sortent qu'avec une peine infinie, de manière qu'ils s'accumulent peu à peu, & causent enfin la mort. On élargit cette ouverture à l'aide de l'éponge préparée, de la racine de gentiane, des bougies, &c., ou bien en l'incisant.

SECONDE ESPECE. Le fondement ne présente rien de vicieux au dehors; mais dans l'intérieur du rectum, il y a un obstacle qui s'oppose à la sortie des excrémens. Cet obstacle est communément une peau plus ou moins épaisse, quelquefois tendineuse, & même de la nature de la corne. Il faut percer cette peau. On se sert, pour cette opération, d'un trois-quart; mais comme le chirurgien ne peut pas porter sa vue sur l'endroit où il doit opérer, il lui est quelquefois arrivé d'ouvrir le rectum. Un autre inconvénient, c'est que cette ouverture artificielle se rebouche, sur-tout quand la membrane est épaisse & charnue. Une tente, une corde à boyau, &c., introduite dans cette ouverture, en empêche la coalition.

TROISIEME ESPECE. Le fondement eſt fermé à l'extérieur par une membrane. Ce cas eſt le plus ſuſceptible d'une guériſon auſſi prompte que durable, pourvu qu'on ne tarde pas trop à recourir à l'opération ; elle conſiſte dans une inciſion ſimple ou cruciale de cette membrane.

QUATRIEME ESPECE. Il n'y a à l'extérieur aucune apparence d'ouverture ; au contraire la peau qui, dans l'état naturel, forme la paroi interne du rectum, en ſe repliant en dedans, s'étend d'un bord à l'autre, & efface tout enfoncement au dehors. Quelquefois la peau y eſt renforcée par un tiſſu cellulaire ou par des fibres muſculeuſes. On a vu de ces cloiſons qui étoient parfaitement charnues & d'un pouce d'épaiſſeur. *Saviard* décrit une imperforation qui étoit épaiſſe de trois travers de doigt, & qu'il a fendue avec ſuccès. On diſtingue quelquefois dans ce cas l'endroit de l'orifice par une petite élévation, ce qui guide le chirurgien dans le choix de l'endroit où il doit enfoncer l'inſtrument.

CINQUIEME ESPECE. Le rectum, au lieu d'avancer juſqu'au fondement, ſe termine à la veſſie urinaire. Le calibre de cet inteſtin eſt alors ordinairement très-étroit. Il n'exiſte que peu d'exemples d'enfans qui aient vécu avec ce vice de conformation. La main du chirurgien n'y peut point porter du ſecours, à moins que l'extrémité du rectum n'atteigne de fort près le fondement, & ne ſoit recouverte d'une peau mince. On peut en ce cas pratiquer une inciſion à travers cet obſtacle, & la paroi extérieure de l'inteſtin. On a vu des individus, ſur-

tout parmi le ſexe, vivre avec cette conformation vicieuſe, en rendant les matières ſtercorales par les voies urinaires.

SIXIEME ESPECE. Le rectum s'ouvre dans le vagin. Si l'ouverture de l'inteſtin eſt ſuffiſamment grande, il n'y a point de danger pour la vie. Il exiſteroit, ſi elle étoit trop étroite; il faudroit alors chercher les moyens de l'aggrandir, ou bien pratiquer un nouveau paſſage aux excrémens, en faiſant une inciſion à l'endroit où l'anus ſe trouve ordinairement placé, pourvu cependant que l'inſertion du rectum ne fût pas trop haute.

SEPTIEME ESPÈCE. Elle renferme tous les cas où le rectum eſt mal conformé, ſoit qu'il y ait concrétion, ſoit qu'il forme un ſac borgne. Aucun exemple de guériſon n'autoriſe à eſpérer de pouvoir remédier à ces vices; cependant, avant d'abandonner l'enfant, il convient d'examiner ſi l'extrémité du rectum eſt abſolument hors de portée. *Heiſter* a vu de gros boyaux qui ne deſcendoient que preſqu'à la baſe de l'os ſacrum: le reſte étoit occupé par une maſſe charnue. Il exiſte des obſervations ſur la concrétion du rectum avec la proſtate.

HUITIEME ESPECE. Le rectum manque entièrement, & le colon ſe termine en un ſac borgne. On a propoſé dans ce cas de faire un anus artificiel au côté gauche du bas-ventre, en cherchant l'extrémité du colon, & la faiſant adhérer aux lèvres de la plaie.

NEUVIEME ESPECE. L'anus eſt mal placé. *Mery* fait mention d'un enfant ſans anus, qui rendoit les excrémens par le nombril.

A la ſuite de cette expoſition méthodique, on lit quelques remarques générales ſur le choix de l'endroit où il faut opérer, ainſi que ſur le manuel de l'opération, & ſur le traitement conſécutif. Nous renvoyons pour ces objets à l'ouvrage même.

Inſtruction ſur la manière de conduire & de gouverner les vaches que le Roi a fait diſtribuer aux pauvres familles de la généralité de Paris; par M. CHABERT, directeur général de l'école vétérinaire d'Alfort. A Paris, de l'Imprimerie Royale. 1785. In-8° de 31 pag.

13. « Parmi les différens moyens de remplir les vues bienfaiſantes de Sa Majeſté, il n'en eſt point qui offre des avantages plus réels qu'une diſtribution de vaches laitières; mais on ne doit point auſſi ſe diſſimuler que ces avantages tiennent aux ſoins qu'on donnera à ces animaux, & que plus ils ſeront multipliés: plus le bénéfice ſera conſidérable, c'eſt une vérité qu'a démontrée l'expérience de tous les lieux & de tous les temps. »

« Ç'en eſt encore une autre non moins inconteſtable, que les vaches, tranſportées d'un pays éloigné, exigent des ſoins particuliers juſqu'à ce qu'elles ſe ſoient accoutumées au nouveau climat ſous lequel elles habitent, & que l'omiſſion de ces ſoins entraîne preſque toujours le dépériſſement & la perte des animaux. Il eſt des attentions générales à avoir ſur la

nourriture, la boiſſon, le panſement, la diſpoſition & l'entretien des étables ; il en eſt d'autres particulières relatives au temps de la conception, à celui de la plénitude, à l'époque du part, à l'éducation des veaux, & aux moyens de connoître les maladies tant des mères que de leurs productions. »

Tout ce qui eſt relatif à ces différens points eſt détaillé par M. *Chabert*, en neuf articles. Nous nous contenterons de faire connoître quelques-uns des préceptes qu'ils contiennent ; ils ſuffiront pour faire ſentir combien il eſt à deſirer que ce petit ouvrage ſoit répandu ; & ils feront voir qu'il eſt poſſible de raſſembler beaucoup de vérités utiles dans un petit nombre de pages.

ARTICLE PREMIER. *De la nourriture.* « Il eſt eſſentiel d'être très-réſervé ſur la luzerne : outre qu'elle eſt très-échauffante, & que le lait qu'elle fournit a peu de qualité, elle donne aux vaches qui en ont mangé avec excès, des indigeſtions, dont elles périſſent ſouvent.... On doit faire ſortir les vaches pour paître ou ſe promener tous les jours dans toutes les ſaiſons, à moins que le temps ne ſoit extrêmement mauvais. »

ART. II. *De la boiſſon.* « C'eſt un préjugé bien général & bien dangereux que celui de croire que les eaux fangeuſes & croupiſſantes des mares ſoient une boiſſon plus ſaine que l'eau le plus pure. Les ſuites funeſtes que ce préjugé entraîne tous les jours, auroient dû le faire diſparoître.... Lorſqu'on n'a point d'autre eau pour abreuver les vaches, il faut la blanchir avec le ſon de froment, la farine

d'orge: cette pratique eſt excellente ; elle procure beaucoup de lait. Dans les chaleurs de l'été, on mettra un verre de vinaigre par ſeau dans le boiſſon. »

ART. III. *Panſement.* « C'eſt une autre erreur de croire que le panſement de la main ſoit moins néceſſaire aux vaches qu'aux chevaux ; & la négligence dont eſt trop ſouvent ſuivie cette opinion, eſt la ſource d'une infinité de maux de toute eſpèce. Dans les pays où l'uſage de bouchonner & d'étriller les vaches eſt établi, on remarque qu'elles ſont moins ſujettes aux maladies, qu'elles ont plus d'embonpoint & de vigueur, qu'elles donnent un lait plus abondant, & ſur-tout de meilleure qualité. »

ART. IV. *Etables.* « Le préjugé où l'on eſt que le froid nuit aux vaches, & qu'on ne ſauroit trop les en garantir, eſt la cauſe la plus commune des accidens de tous genres, auxquelles elles ſont ſi ſujettes. L'expérience a démontré qu'elles pouvoient reſter ſans abri, ſans qu'il en réſultât aucun inconvénient dans les ſaiſons mêmes les plus rigoureuſes. Les étables ne ſauroient donc être trop ouvertes ; quelque froid que ſoit l'air, il fera certainement moins de mal que celui qu'on y laiſſe corrompre, en les tenant exactement fermées. On doit regarder comme une règle générale qu'elles le ſont trop, toutes les fois qu'en y entrant on éprouve de la difficulté à reſpirer, & qu'elles exhalent une odeur pénétrante. Il n'eſt pas moins important qu'elles ſoient ſouvent nettoyées ; le fumier qu'on y

laiſſe trop long-temps ſéjourner, altère l'air & cauſe beaucoup de maladies. »

Les préceptes contenus dans cet article & dans le précédent, ſont encore très problématiques pour le plus grand nombre de nourriſſeurs de beſtiaux; ce n'eſt que par des expériences ſuivies, répétées & faites publiquement qu'il ſera poſſible de les convaincre; ils ſont perſuadés, & l'obſervation journalière leur démontre que la ſecrétion du lait eſt plus abondante dans les vaches qui ne ſont pas expoſées à l'air froid; ils partent de ce principe pour les amonceler dans les étables, & les priver de l'air & de la lumière pendant une grande partie de l'année. Cependant ſi l'on mettoit en comparaiſon, dit M. l'abbé *Teſſier*, ce ſurplus de produit avec ce qu'il en coûte pour acheter des vaches qui remplacent celles qu'on a, pour ainſi dire, étouffées, on conſentiroit à laiſſer reſpirer à ces animaux, en tout temps, un air pur & renouvellé: mais le préjugé ne calcule pas, ou calcule mal (*a*).

ART. V, VI, VII. *Des ſoins qu'exigent la conception, la plénitude & le part.* » On ne fera point couvrir les geniſſes avant deux ans; elles deviendront beaucoup plus grandes, & ſeront bien mieux développées que ſi elles concevoient plutôt. Si on attendoit juſqu'à trois, elles deviendroient plus belles encore.... On doit faire couvrir les vaches tous les ans: l'expérience a prouvé que celles qu'on laiſſe plu-

(a) *Obſervations ſur pluſieurs maladies des beſtiaux, &c.* Nous avons donné la notice de cet ouvrage dans ce Journal, tom. lxiv, pag. 140.

fieurs années ſans les faire porter, finiſſent par avoir la phthiſie pulmonaire, connue aſſez généralement ſous le nom de *pomelière*. »

« La vache porte neuf mois ; on doit ceſſer de la traire à la fin du ſeptième, & ne recommencer que deux mois après le part ; outre que le lait qu'on auroit à cette époque, ſeroit de mauvaiſe qualité pour la nourriture de l'homme, il eſt néceſſaire au fœtus & au veau. »

« On reconnoit l'approche du part, aux mugiſſemens, au gonflement du pis, aux agitations de la vache à l'abaiſſement des flancs & de la croupe... On aura ſoin d'empêcher les vaches de dévorer leur délivre ; rien ne les fait autant dépérir, & elles meurent enſuite de conſomption. Lorſqu'elles ſont trop long-temps à ſe délivrer, on les aide en leur donnant une rôtie au vin, au cidre ou au poiré, mêlé avec égale quantité d'eau... Il arrive quelquefois qu'elles portent deux veaux ; on reconnoît qu'il y en a un ſecond à l'agitation de la mère qui regarde ſon flanc, qui fait des efforts & qui ne paroît pas donner attention au veau déja né... On doit avoir pour règle générale de ne donner aux vaches nouvellement velées, qu'une petite quantité d'alimens à la fois, & de choiſir les plus nourriſſans & ceux qui ſe digèrent le plus facilement. »

Ce que dit M. *Chabert* du temps qu'il faut laiſſer les vaches ſans les traire, eſt un véritable paradoxe pour tous les propriétaires de vaches laitières ou *amouillantes* ; & ce précepte ne ſera vraiſemblablement jamais ſuivi que par ceux qui n'ont ces animaux que pour les engrais ou pour faire des éleves, & loin des grandes villes, dans leſquelles la conſom-

mation du lait eſt toujours aſſurée. L'intérêt, ce mobile ſi puiſſant & ſi général, s'oppoſera conſtamment à ce qu'une vache ſoit trois ou quatre mois ſans donner de profit. On la trait ordinairement juſqu'à l'approche du part, & immédiatement après on vend le veau. Peu importe à la multitude que le lait ſoit bon ou non à ſervir d'aliment, elle ne voit que le bénéfice qui réſulte de ſa vente.

Depuis que nous rempliſſons la place d'expert aux rapports à la juriſdiction conſulaire de Paris, nous avons été à portée de voir aſſez fréquemment dans les animaux dont il s'agit, une maladie inflammatoire & gangréneuſe des inteſtins & de la matrice à la ſuite du part, maladie dont nous croyons que perſonne n'a encore parlé, qui a quelque rapport à la fièvre puerpérale des femmes en couche, mais qui en diffère en ce qu'il n'y a point d'épanchement laiteux dans le bas-ventre. Nous en donnerons l'hiſtoire lorſque nous aurons aſſez d'obſervations pour que les apperçus qu'on pourra en déduire ſoient juſtes. Il nous paroît d'autant plus eſſentiel de la faire connoître, que nous préſumons qu'elle ſeroit facile à prévenir & à guérir ſi elle étoit bien traitée.

ART. VIII. *Soins qu'exigent les veaux.* « On ne doit jamais ſevrer les veaux après leur naiſſance ; cette méthode eſt très-vicieuſe, ils ne donnent pas autant de profit ; il faut attendre ſix ſemaines ou deux mois... C'eſt un fait inconteſtable que plus ils tetent, plus ils deviennent grands & forts. »

Querbrat Calloet, qui écrivoit ſur cet objet il y a plus d'un ſiécle, rapporte pluſieurs

exemples de la vérité de ce précepte. Il dit entr'autres avoir vu dans une même métairie de grands & de petits bœufs qui provenoient des mêmes père & mère, mais les grands avoient teté plus long-temps que les autres. Il a vu auſſi aux Chartreux d'Aurais en Bretagne, une race de vaches grandes & belles, qui avoient teté long-temps, dont les mères étoient petites; tout dépend de-là, dit-il, & le profit eſt au double (*a*).

« Les veaux ſont ſujets à un flux dyſſenterique, qui les jette dans le maraſme & les fait périr; on arrête les effets de cet accident en leur donnant pluſieurs fois par jour, juſqu'à guériſon, des jaunes d'œufs délayés dans du vin rouge, & quelques lavemens de décoction de ſon. »

ART. IX. *Des ſignes généraux auxquels on reconnoît que les vaches ſont malades.* « La triſteſſe, l'abattement, le dégoût, les yeux ſombres, éteints ou étincelans, le froid des cornes, des oreilles, & quelquefois la chaleur

(*a*) *Moyen pour augmenter les revenus du royaume de pluſieurs millions, dédié à M.* COLBERT; *par le ſieur* QUERBRAT CALLOET, *conſeiller du Roi, ci-devant avocat général de la chambre des comptes de Bretagne. Paris*, Langlois le jeune, 1666, *in*-4°, *fig. de* 36 *pag.* Voyez *pag.* 21 & 22. Cet ouvrage, qui contient de très-bonnes vues pour l'éducation des bêtes à cornes & à laine, eſt aſſez rare aujourd'hui, ainſi que celui du même auteur ſur les haras, qui, malgré la proſcription qu'en a faite M. VITET, vraiſemblablement ſans l'avoir lu, n'eſt pas entièrement à rejetter; & nous obſerverons en paſſant que cet ouvrage n'eſt pas le ſeul que M. VITET ait proſcrit auſſi injuſtement.

conſidérable de ces mêmes parties ; la ſéchereſſe & l'ardeur de la bouche, de la langue, du muſle, la couleur jaune des lèvres, de la langue, des yeux, du dedans des oreilles & de toute la peau ; l'agitation du flanc, les fréquentes flexions de la tête que fait la vache pour le regarder, les mugiſſemens répétés, les efforts fréquens pour uriner, l'ardeur, la crudité des urines, la dureté ou la trop grande fluidité des excrémens, leur couleur noire ou jaune, le ſang dont ils ſont mêlés quelquefois ; la ſéchereſſe des naſeaux, leur chaleur, celle de l'air qui en ſort, la ceſſation de la rumination, le poil terne, ſombre, piqué (*a*), peu adhérent à la peau, la ſéchereſſe & l'aridité de celle-ci, ſon adhérence aux os, les tumeurs qui y paroiſſent quelquefois tout à coup ; & enfin les mouvemens continuels de la queue. »

Ces ſymptômes ſont ceux de pluſieurs maladies quelquefois très-oppoſées ; auſſi M. *Chabert* recommande-t-il, dès qu'on en appercevra quelques-uns, de ſupprimer la nourriture ſolide, de ne donner que de l'eau blanche, de faire un litière abondante, & d'appeler l'artiſte vétérinaire, chargé de veiller à la conſervation de ces vaches.

(*a*) Un auteur moderne qui, dans un ouvrage ſur les épizooties, a donné l'extrait de VEGECE, a traduit ces mots : *Erit pilo horridus & triſtis* ; par ceux-ci : *Le poil change de couleur* ; & il a ajouté, *ſur-tout ſi c'eſt un bœuf.* Il a encore attribué gratuitement à ce même VEGECE les mots *malis* & *achanum* ; le premier ne ſe trouve point dans cet auteur, & le ſecond y a été ajouté par SAMBUC, l'un de ſes Editeurs. *Voyez* au ſurplus ces mots dans le *Diction. de médecine de l'Encyclopédie méthodique.*

Malgré

Malgré tout ce que nous venons de dire, nous ne diſſimulerons pas que cet ouvrage ſemble laiſſer encore quelque choſe à deſirer. M. *Chabert* annonce l'importance des ſoins qu'exigent les vaches tranſplantées, & on ne trouve aucun précepte particulier à ce ſujet, qui naturellement auroit dû former le premier article. M. *Chabert* a penſé avec raiſon qu'il ſuffiſoit de ſe conformer à ceux qui ſont répandus dans le corps de l'ouvrage, mais les gens de la campagne n'ont pas l'eſprit aſſez pénétrant pour les ſaiſir, & il faut ſouvent leur parler aux yeux. Rien, au ſurplus, ne ſera ſi facile à M. *Chabert*, que de faire à une nouvelle édition les additions qu'il croira utiles.

An Eſſay on the theory of the production of animal heat, *&c.* C'eſt-à-dire, *Eſſai d'une théorie ſur la cauſe de la chaleur animale, & ſur ſon application au traitement des éruptions cutanées, des inflammations & de quelques autres maladies; par* EDOUARD RIGBY, *in-8°. A Londres, chez* Johnſon, 1785.

14. M. *Rigby* ſuppoſe que la chaleur eſt un corps, & que par conſéquent elle eſt capable d'entrer comme partie conſtitutive dans la compoſition des autres corps. Il remarque enſuite que les ſubſtances qu'on introduit dans l'eſtomac, ſont très-chargées de chaleur; & partant de l'obſervation que dans toute eſpèce de

décompoſition la chaleur ſe dégage des corps, il conclud qu'il ſeroit abſurde de ſuppoſer que la décompoſition qui s'opère dans l'eſtomac ne fût pas accompagnée du même phénomène. Ces concluſions générales ſont établies dans la première ſection où l'auteur indique encore la manière dont la ſatiété & la faim, la maigreur & l'obéſité tiennent à l'abondance ou à la *paucité*, à l'évaporation plus ou moins prompte de la chaleur qui entre dans la machine humaine.

Le grand défaut de tous les ſyſtêmes concernant la chaleur animale, vient de ce qu'on n'a pas ſoumis le corps animal à des obſervations aſſez exactes, ni à des expériences ſuffiſamment raiſonnées. Celui de M. *Rigby* péche d'abord en ce qu'il n'admet qu'une ſource de chaleur. Si ſon hypothèſe étoit vraie, il s'enſuivroit que la chaleur portée au plus haut degré dans l'eſtomac, iroit toujours en décroiſſant vers les extrémités; ce qu'on ſait n'être pas conforme aux expériences. Le thermomètre s'élève à la même hauteur, ſoit qu'on l'introduiſe dans la bouche, ſoit qu'on l'applique ſous l'aiſſelle ou aux aines. L'urine ne le porte point à un plus haut degré que la chaleur d'un ulcère fiſtuleux à la cuiſſe. Deux thermomètres, dont l'un fut placé entre les muſcles de la jambe, & l'autre introduit dans la cavité du bas-ventre d'un lapin, ſe ſoutenoient à la même hauteur; phénomène qui milite en faveur de l'opinion que la faculté *calorifique* eſt répandue également dans toutes les parties du corps.

D'ailleurs, d'après la théorie de M. *Rigby*, le meilleur moyen d'abattre la chaleur devroit être de vider l'eſtomac & les inteſtins, ou bien de s'abſtenir pendant plus ou moins long-temps

de toute ſorte d'alimens, ſur-tout de ceux qu'on ſait contenir le plus de chaleur, & en fournir le plus abondamment par leur décompoſition. Cependant il s'en faut beaucoup que les purgatifs équivalent pour cet effet même à une petite ſaignée, qui néanmoins augmente ſouvent la force des organes digeſtifs. Il eſt vrai qu'un ample repas excite de la chaleur; mais cette chaleur ne ſe fait point ſentir dans l'eſtomac. C'eſt dans le creux des mains & aux plantes des pieds que la reſſentent ceux dont la digeſtion ſe fait avec peine.

L'auteur adopte le ſentiment de M. *Prieſtley*, que le phlogiſtique conſtitue la principale partie des ſubſtances nutritives. Cependant, ſi cela étoit, on ne devroit point le rencontrer ſi abondamment dans les matières fécales. La bile eſt un fluide très-animaliſé & très-phlogiſtique : dira-t-on pour cela qu'elle eſt une ſubſtance nutritive? Mais, ſuivons M. *Rigby* dans l'application qu'il fait de ſa doctrine.

« Que le lecteur philoſophe, dit-il, trouve probable ou invraiſemblable cette théorie de la chaleur animale, toujours eſt-il vrai que les faits rapportés prouvent qu'il s'engendre conſtamment une quantité conſidérable de chaleur dans le corps animal, & qu'une partie de cette chaleur tend ſans ceſſe à paſſer à la ſurface du corps, que l'évaporation régulière de cette matière dépend de circonſtances ſi variées, qu'elles l'expoſent fréquemment à des interruptions accidentelles, qui entraînent une ſurcharge de chaleur à la peau. »

« Les effets de cette accumulation de chaleur qui vient de l'intérieur, en ne conſidérant ce phénomène qu'en lui-même, doivent être con-

formes à ceux que produiroit l'application à l'extérieur d'une égale quantité de chaleur. Or voici les effets de cette dernière. Un léger degré de chaleur de peu de durée excite seulement dans la partie une plus grande sensibilité : si l'on augmente ce degré ou qu'on en prolonge la durée, il en résulte un sentiment de brûlure, la partie devient rouge, s'enflamme, se tuméfie, peut-être par la seule propriété expansive de la chaleur : si on le pousse encore plus loin, la circulation dans la peau est arrêtée, il se fait une décomposition qui est accompagnée d'ampoules ou d'ulcération de la partie. »

Nous soupçonnons qu'il y a dans ce raisonnement une mépriſe importante. Il est très-douteux si la chaleur produite à la surface de la peau est un effet primitif ou secondaire, c'est-à-dire, si elle est une simple évacuation d'un principe surabondant, ou une conséquence d'une évacuation très-différente. Il semble qu'elle n'est qu'un effet secondaire, puisqu'on peut exciter un certain degré de chaleur en causant une inflammation, sans augmenter préalablement la chaleur du système. Il suffit pour cet effet d'appliquer une certaine quantité du suc laiteux de quelques plantes âcres : toutefois cette application, loin de concentrer la chaleur dans la partie, contribue, par l'évaporation, à la diminuer. On peut d'un autre côté la diminuer par des moyens qui, d'après les principes de l'auteur, devroient l'augmenter, comme par l'usage des poudres desſiccatives dans l'éryſipèle, des caleçons de flanelle lorsqu'on va à cheval. Les unes s'oppoſent à l'augmentation de la chaleur en abſorbant la cauſe de l'éruption, c'eſt-à-dire, la séroſité âcre ; & les autres obvient

à l'excoriation en pompant l'humeur de la transpiration. Cependant, bien que M. *Rigby* ait adopté une théorie insuffisante pour expliquer certains phénomènes, il n'en est pas moins certain qu'en diminuant dans une partie la chaleur surabondante qu'y occasionne une éruption, nous remédions à cette éruption; & que dans le cas où cette chaleur n'est qu'un symptôme concomitant, nos efforts pour l'abattre deviennent sédatifs & s'opposent à l'inflammation.

Nous ne pouvons pas suivre notre auteur dans ce qu'il dit concernant les conducteurs de la chaleur, les éruptions cutanées chez les enfans qui sont précédées de mal-être, douleur de tête, &c; la petite vérole, la fièvre milliaire, la rougeole, l'éryspipèle, la fièvre scarlatine, l'éléphantiasis, &c. Rapportons toutefois l'observation suivante, que M. *Rigby* expose en parlant de la teigne, dont il donne préalablement la description.

« Comme la chaleur, dit-il, faisoit alors particuliérement le sujet de mon application, il me vint en idée que cette affection pourroit bien être produite en partie par l'accumulation de la chaleur : du moins il me paroissoit probable que, quelle qu'en fût la cause, la croûte très-étendue qui couvroit la surface de la partie malade & qui gagnoit tous les jours, devoit vraisemblablement retarder la guérison. Je fus conduit à cette opinion par la considération que la croûte étant d'un tissu très-lâche, ne sauroit être qu'un très-mauvais conducteur, & devoit par conséquent empêcher l'évaporation de la chaleur. Je me déterminai donc à essayer si, en tenant la partie constamment mouillée au moyen de linges humides, je ne réussirois

pas à faciliter la diſſipation de la chaleur. Mais, comme les effets de l'humidité ne pouvoient guère ſe faire ſentir tant que cette croûte étoit interpoſée entre la ſurface de la tête & les linges, je travaillai avant tout à l'enlever à l'aide d'un onguent compoſé d'une partie d'onguent épiſpaſtique d'Edimbourg ſur deux parties d'axonge; enſuite, la ſurface étant dans un bon état de digeſtion, j'appliquai ſur le champ un linge trempé dans de l'eau amortie. Ce moyen diſſipa promptement l'odeur déſagréable, & l'enfant paroiſſoit s'en bien trouver. Je conſeillai d'entretenir l'humidité des linges, mais de les ôter très-rarement, afin de ne pas expoſer ſouvent à l'air la partie malade. Pendant un certain temps tout paroiſſoit ſe diſpoſer à la guériſon : mais une fauſſe appréhenſion de mettre l'enfant en danger de gagner un refroidiſſement, ayant empêché qu'on ne mouillât les linges toutes les fois qu'ils s'étoient ſéchés, la croute ſe régénéroit, & je fus de nouveau obligé de l'emporter par l'uſage de l'onguent ſtimulant. Alors j'obtins de la mère qu'elle auroit plus de ſoin d'humecter exactement les compreſſes; elle le fit; le mieux devint ſenſible en peu de jours; l'écoulement ſe tarit, & quoiqu'il ſe formât encore une eſpèce de croute par l'épaiſſiſſement de l'humeur qui ſuintoit de la peau les deux ou trois premiers jours après l'uſage de ce liniment, cette croute étoit parfaitement ſèche, ſe détachoit peu à peu, & au bout de quelques ſemaines la ſurface de la tête fut abſolument cicatriſée. Cependant je fis continuer les fomentations, & lorſque la peau fut entiérement nette, je rendis l'eau plus volatile en y ajoutant un peu d'eſprit de vin. »

M. *Rigby*, dans tous les cas d'ulcéres rongeans qui fourniſſent une matière fétide, recommande fortement d'empêcher le fréquent accès de l'air: il a vu, dans ces ulcères accompagnés de chaleur extraordinaire, l'eau froide produire les plus heureux effets. Il remarque qu'elle ne peut point agir en mondifiant la plaie, parce qu'on la tient couverte d'un linge qu'on humecte continuellement avec une éponge: il croit plutôt qu'elle y agit comme dans les brûlures, en délayant les matières âcres.

Il faut lire dans l'ouvrage même les remarques ſur l'uſage du froid dans la hernie humorale, dans l'enterocèle, dans l'ophthalmie, les excoriations, l'anthrax, la gangrène des extrémités, &c.

L'auteur termine ſon écrit par des réflexions ſur le ſcorbut & ſur l'obéſité. Il penſe que le premier eſt dû au défaut de la chaleur, & que la dernière vient de ſon excès. Il paroît avoir établi aſſez ſolidement, que dans le ſcorbut il y a une réunion de cauſes, leſquelles ou s'oppoſent à la production de la chaleur, ou accélèrent ſa diſſipation: mais il n'a pas prouvé que ces effets ſoient les ſeuls qui produiſent cette maladie, ni que ce ſoient des cauſes primitives. La théorie de l'obéſité nous conduiroit trop loin, & nous avons peut-être déja paſſé les limites que nous aurions dû nous preſcrire pour cet extrait.

L. M. A. CALDANII in Patavino lycæo, medicinæ theoreticæ & anatomiæ profeſſoris publici primarii, inſtitutiones phyſiologicæ & pathologicæ, edidit, præfatus eſt, indicemque addidit,

EDWARDUS SANDIFORT, medicinæ, anatomiæ & chirurgiæ in Academia Batava quæ Leidæ est professor. Tomi j & ij. *In-8° de 739 pag. A Leyde, chez* S. & J. Luchtmans, 1784.

15. Feu M. *de Haller* avoit déja fortement recommandé cet excellent ouvrage; mais la difficulté de se le procurer ailleurs qu'en Italie, ne permettoit point qu'on pût en profiter. M. Sandifort a donc rendu un service important à la médecine, en donnant une nouvelle édition de ces institutions, auxquelles il a ajouté une table des matières.

An account of the fox glove, &c. C'est-à-dire, *Détails sur la digitale & quelques-uns de ses usages médicinaux, avec des remarques pratiques sur l'hydropisie & d'autres maladies; par* GUILLAUME WITHERING, *docteur en médecine, médecin de l'hôpital général de Birmingham, in-8°. A Birmingham, 1785.*

16. C'est à l'empirisme, dit l'auteur dans l'introduction de son ouvrage, qu'il doit les premières notions de l'utilité de ce végétal. Les premiers essais qu'il a faits datent de 1773; & depuis ce tems, il l'a administré à 163 malades. Les succès qu'il en a obtenus, n'ont pas toujours été les mêmes: il les expose ici avec

candeur, & y joint quelques cas qui lui ont été communiqués par ſes correſpondans.

Il réſulte de ces diverſes obſervations, que la digitale, ſans agir conſtamment comme diurétique, produit néanmoins cet effet plus régulièrement qu'aucun autre médicament; qu'elle réuſſit même aſſez ſouvent, lorſque tout autre moyen a été tenté infructueuſement; que ſi elle n'ouvre pas le paſſage par les voies urinaires, on ne ſauroit guère eſpérer que d'autres remèdes ſoient plus efficaces; que, donnée à des doſes modérées, elle agit doucement, & cauſe moins de trouble dans le ſyſtême que la ſquille, & preſque tous les autres remèdes actifs; que dans les cas de complication, d'hydropiſie avec paralyſie, mauvais état des viſcères, grande débilité, ou quelque autre maladie, ni la digitale, ni aucun autre diurétique, ne peuvent opérer une guériſon radicale; qu'ils ne ſauroient que pallier, & procurer, (en calmant la violence des accidens,) aux autres moyens indiqués, le tems de combattre avec avantage la maladie principale; que l'on peut eſpérer de bons effets de la digitale dans toutes les eſpèces d'hydropiſies, excepté dans l'hydropiſie enkyſtée; qu'elle peut être de quelque ſecours dans la guériſon de certaines maladies, qui ne ſont pas du genre des épanchemens ſéreux; qu'elle a une propriété particulière de diminuer la force vitale, & cela à un degré très-conſidérable, (M. *Withering* a vu qu'elle a réduit le nombre des pulſations à trente-cinq par minute); & que bien que ce ſoit un effet aſſez ordinaire de doſes fortes & rapprochées, il a néanmoins rencontré un cas dans lequel le pouls a été ralenti

à un degré alarmant, ſans que ce phénomène ait été précédé par quelqu'autre effet.

M. *Withering* ſe ſert, pour l'uſage intérieur, des feuilles de la digitale. Il les faut cueillir après que la tige eſt montée, vers le tems où les fleurs commencent à poindre. Il jette toutes les côtes, & fait ſécher le reſte au ſoleil ou auprès du feu.

Les feuilles bien ſèches ſe réduiſent facilement en une belle poudre verte. Elles perdent ſouvent, par cette deſſiccation & par la pulvériſation, un cinquième de leur poids.

La doſe de cette poudre eſt pour les adultes, depuis un grain juſques à trois, deux fois par jour. Dans l'état déplorable où les médecins trouvent généralement les hydropiques, quand ils ſont appelés, quatre grains par jour paroiſſent aſſez ordinairement une doſe ſuffiſante. Quelquefois M. *W.* donne la poudre ſeule; d'autres fois il y joint quelques aromatiques, ou bien il la réduit en pilules avec le ſavon & la gomme ammoniac.

Les malades préfèrent-ils la forme liquide? Il fait infuſer, pendant quatre heures, un gros de ces feuilles pulvériſées dans une pinte (meſure d'Angleterre) d'eau bouillante, & ajoute à la colature une once de quelqu'eau ſpiritueuſe. La doſe moyenne de cette infuſion pour un adulte, eſt d'une once. Si le malade eſt très-robuſte, ou que les ſymptômes ſoient fort preſſans, on peut donner cette doſe toutes les huit heures. Ce cas eſt rare; il arrive plus ſouvent qu'on peut réduire la doſe à la moitié.

M. *Withering* a remarqué que les effets diurétiques de la digitale ont été arrêtés quelquefois, lorſqu'il eſt ſurvenu des vomiſſemens ou

des ſelles. Cette obſervation & celle de la diminution dans le nombre des pulſations, l'ont convaincu de la néceſſité de ne pas rapprocher trop fort les doſes, mais de mettre un intervalle ſuffiſant entre chacune d'elles, pour s'aſſurer des effets de la précédente, avant d'en adminiſtrer une autre. Il a reconnu qu'on pouvoit en avoir pris une quantité préjudiciable, avant que les impreſſions des premières doſes ſe manifeſtaſſent. « Que l'on donne donc le remède aux doſes & aux intervalles indiqués, dit-il, qu'on le continue juſqu'à ce qu'ils agiſſe ſur les reins, ſur l'eſtomac, le pouls ou les inteſtins; qu'on en ſuſpende l'uſage auſſi-tôt que l'un ou l'autre de ces effets ſe déclarent, & j'aſſure que le malade ne ſe trouvera point mal de ſon uſage, & que le médecin ne ſera pas fruſtré dans ſon attente, ſi elle eſt raiſonnable ».

Les malades ſeconderont l'efficacité du médicament, en buvant abondamment de quelque boiſſon délayante pendant ſon opération. Dans les cas d'anaſarque & d'aſcite, ſi les malades ſont foibles, & que l'évacuation ſe faſſe avec abondance, il eſt néceſſaire d'avoir recours aux bandages.

Si toutes les eaux ne s'évacuent pas, M. *Withering* veut qu'on attende pendant quelques jours avant de revenir au remède, & qu'on emploie ce tems à nourrir & à reſtaurer le malade. Il remarque néanmoins, au ſujet des toniques ordinaires, qu'ils ont ſouvent reſté en défaut. D'après quelques obſervations que ce médecin a faites récemment, il eſt porté à croire que la digitale peut être donnée à la doſe de deux ou trois grains par jour pendant

un tems assez long pour dissiper une hydropisie, sans qu'il survienne d'autres effets que l'évacuation modérée par les urines, & qu'on peut continuer l'usage de ce remède sans interruption, jusqu'à parfaite guérison.

En considérant les circonstances particulières qui peuvent favoriser le succès de la digitale ou y nuire, l'auteur observe qu'elle réussit rarement chez les sujets très-robustes qui ont la fibre tendue, la peau chaude, un teint fleuri; ni chez ceux qui ont le pouls serré & cordé; qu'il n'y a que peu d'espoir de succès, lorsque dans l'ascite le ventre est tendu, dur & circonscrit, ou que dans l'anarsarque l'enflure des extrémités est ferme & rénitente; qu'au contraire on peut s'attendre que la digitale sera un diurétique doux, lorsque le pouls est foible ou intermittent, le teint pâle, les lèvres livides, la peau froide, la tumeur du ventre molle, qu'il y a fluctuation, & que l'enflure des membres reçoit l'impression du doigt.

Dans les cas opiniâtres, M. *Withering* a quelquefois essayé de produire dans la constitution du malade un changement favorable à l'action de la digitale. Il y a réussi; mais seulement en partie, au moyen des saignées, des sels neutres, de la crême de tartre, de la squille, & des purgatifs administrés à propos. Il pense qu'à l'exception de la saignée, rien ne diminue si puissamment le ton du système que la squille; que par conséquent cette racine convient dans l'hydropisie; & que si elle manque son effet comme diurétique, elle prépare au mieux les malades à l'usage de la digitale.

L'auteur a rencontré dans un exemplaire de l'herbier de *Parkinson* une note manuscrite,

qu'il croit venir de M. *Saunders*, ancien apothicaire à Stourbridge, dans laquelle ce dernier avance que la digitale eſt un ſpécifique contre la conſomption. En conſéquence de cette remarque, il l'a eſſayée ; & quoiqu'il n'ait pas eu lieu d'être ſatisfait de ſon efficacité, il n'en deſireroit pas moins que les médecins la ſoumiſſent à de nouvelles expériences.

En parlant de la phthiſie pulmonaire, l'auteur aſſure qu'une dilatation particulière de la pupille eſt un ſigne infaillible de cette maladie.

Nous ne ſuivrons pas plus loin M. *W.*, dont l'ouvrage vraiſemblablement ne tardera point à être traduit en François, & dont on ne peut trop recommander la prudence dans les conſeils qu'il donne relativement à l'uſage de ce végétal.

Diſſertatione ſtorico-anatomica, *&c.* C'eſt-à-dire, *Diſſertation hiſtorique & anatomique ſur une variété particulière des hommes blancs, appellée* Heliophobi. *On y a joint l'hiſtoire de quatre frères nés aveugles, auxquels on a procuré la jouiſſance de la vue par l'extraction de la cataracte ; par M.* FRANÇOIS BUZZI, *oculiſte & aide chirurgien au grand hôpital de Milan. In-4°. de 26 pag. A Milan, 1784.*

17. Les Négres-blancs dont, ſelon les naturaliſtes & les voyageurs, il exiſte des familles

entières en Afrique, ſe trouvent encore quelquefois, quoique rarement, en Europe. Un de ces individus mourut au mois de janvier de l'année dernière à Milan. Il avoit les poils de tout ſon corps blancs ; la ſclérotique & la prunelle étoient de la même couleur. A l'ouverture du cadavre, M. *Buzzi* n'a point trouvé de corps réticulaire, l'iris étoit d'un rouge pâle, comme chez les lapins blancs, & l'uvée manquoit.

Della utilita de conduttori, *&c.* C'eſt-à-dire, *de l'utilité des conducteurs ; par M.* MARSILE LONDRIANI, *patricien de Milan, & membre de l'Académie royale de Berlin. In-8° de 307 p. A Milan, 1784.*

18. L'utilité des conducteurs électriques eſt démontrée de la manière la plus convaincante dans cette diſſertation. On y trouve la réfutation victorieuſe de toutes les objections qu'on ait faites contre les avantages des paratonnerres.

De influxu electricitatis atmoſphericæ in vegetantia, auctore D. FR. JOS. GARDINI, profeſ. phil. academ. reg. ſc. Tur. ſoc. *In-8°. A. Turin, 1784.*

19. Ce Mémoire, qui remporta en 1782 le prix de l'Académie des Sciences de Lyon, eſt très-inſtructif & très-curieux.

De effectibus terræ motus in corpore humano, auct. VINCENT. MIGNANI, M. D. *In-8° de 252 pag. A Bologne, 1784.*

20. Les causes des tremblemens de terre, leurs effets présens & subséquens, ainsi que la méthode curative des maladies qu'ils occasionnent; tels sont les principaux sujets de cette dissertation. Les tremblemens de terre arrivés à Bologne en 1775, 1780, & 1781; enfin ceux qui ont causé des désastres affreux dans le royaume de Naples, ont présenté à l'auteur des occasions fréquentes d'observer leur influence sur l'économie animale. Les effets immédiats qu'ils ont eus sur les Napolitains & les Bolonois, dont l'auteur fait ici mention, sont des alternatives de tension & de relâchement extraordinaires dans les fibres & dans les muscles, des dégoûts, vomissemens, hémorrhagies utérines, ou suppressions des règles; des mouvemens inusités du fœtus, des convulsions, frissons, palpitations du cœur, oppressions, maux de tête, vertiges, &c. qui, selon M. *Mignani*, proviennent tous du dérangement de l'équilibre du fluide électrique, que le trouble de l'imagination augmente encore. Les effets éloignés sont les apoplexies & la peste.

CAROLI-PETRI THUNBERG, med. doct. &c. Flora japonica; C'est-à-dire, *Flore japonoise, comprenant les plantes des îles du Japon, réduites à*

vingt classes, & à leurs ordres, genres & espèces, selon le système sexuel corrigé, avec les différences spécifiques, quelques synonymes, des descriptions concises, & trente-neuf planches; par M. CHARLES-PIERRE THUNBERG, docteur en médecine, professeur royal & extraordinaire, membre des Académies impériale des curieux de la nature, royale des sciences de Stockholm, des Sociétés littéraire d'Upsal, patriotique de Stockholm, des scrutateurs de la nature de Berlin, de Lunden, de Harlem, d'Amsterdam & de Drontheim. A Leipsick, chez Muller; *se trouve à Strasbourg, chez* Amand Kœnig. 1784. *In-8° de 418 pag. sans la Préface, &c.*

21. En 1716, *Erndl*, médecin de Dresde, donna une *Flora Japonica*, *in-4°*. Cet ouvrage n'est qu'une compilation. Le traité de M. *Thunberg* est un travail de longue haleine; c'est le fruit des voyages d'un disciple de *Linné*. Cette Flore étoit attendue depuis long-tems des amateurs d'histoire naturelle. On sait combien il est difficile aux Européens de parvenir dans le royaume du Japon, & d'y rester assez long-tems pour prendre des connoissances assurées & étendues sur les productions naturelles de cette contrée. Excepté *Kempfer*, qui y voyagea il y a près d'un siècle, & qui publia ses observations sous le titre d'*Amœnitates exoticæ*, nous n'avions rien sur cet objet. Le

zèle de M. *Thunberg* a ſu vaincre tous les obſtacles, & nous lui ſommes redevables de la Flore Japonnoïſe.

Dans une préface très-curieuſe, il donne des notions ſur le ſol & le climat du Japon, décrit la manière dont il a pu y pénétrer & y herboriſer, indique les auteurs Japonnois ou Européens imprimés ou manuſcrits, qui ont écrit ſur les plantes du Japon; enſeigne la ſignification & l'étymologie des noms que les Japonnois donnent aux végétaux, & rappelle en abrégé la liſte des plantes qui ont quelque uſage dans la médecine, l'économie ou les arts.

Il a ſuivi le ſyſtême ſexuel du chevalier de *Linné*; mais il a cru devoir y faire pluſieurs changemens conſidérables. Ceux qui commencent l'étude de la botanique ſe plaignent que la Gynandrie, la Monécie, la Diécie & la Polygamie répandent ſur ce ſyſtême de la difficulté & de l'obſcurité; & ceux qui ſont plus avancés dans cette ſcience prétendent que ces quatre claſſes rendent la methode de *Linné* peu naturelle, & peu ſûre dans la pratique: reproches que M. *Thunberg* confirme par des exemples & par des raiſons tirées des lois de la nature & du ſyſtême. Il insère, dans les premières claſſes, les plantes des claſſes réformées. Les ſexueliſtes adopteront peut-être ce changement, puiſque *Linné* fils l'a déja autoriſé, en retranchant la Polygamie dans le ſupplément qu'il a donné aux œuvres de ſon père.

Nous renvoyons les botaniſtes à l'ouvrage de M. *Thunberg*, dont ils ne peuvent ſe paſſer. Ils y trouveront une foule de nouveaux genres,

établis, de nouvelles eſpèces décrites, une infinité d'obſervations rares & intéreſſantes.

M. *Thunberg* a eu ſoin d'indiquer les vertus médicinales ou les uſages économiques des plantes dont il fait le dénombrement. En voici des exemples.

Les Japonnois tirent de la farine des ſemences de Belle-de-nuit (*Mirabilis Jalappa*) un fard blanc, dont les femmes ſe ſervent pour leur viſage. On emploie l'infuſion théiforme du *Lycium barbarum* dans pluſieurs maladies ; & les médecins ordonnent quelquefois de manger de ſes fruits. Le fameux *Ninſin* eſt regardé au Japon comme le cordial par excellence. On l'y vend très-cher, & on l'y apporte du nord de la Chine. *M. Thunberg* en a vu vendre une ſeule livre de racine choiſie 600 impériaux. Les feuilles de thé toutes nouvelles ont la propriété d'énivrer, & de troubler les eſprits animaux. Plus mûres, elles ſont exhilarantes, détruiſent les obſtructions des viſcères, purifient le ſang, & diſſolvent la matière calcaire des calculs. L'on retire par expreſſion une huile cauſtique de l'*urtica-nivea* en ſemences. Le papier ſe fait avec l'écorce de meurier blanc ; mais celui qui eſt le plus en uſage au Japon, eſt préparé avec l'écorce du meurier à papier. La manière de le fabriquer eſt décrite dans le plus grand détail. Les Japonnois font avec le bois de buis des peignes, qui ſervent à l'ornement de leurs femmes. Ils conſervent, par le moyen du ſel, les feuilles & les péduncules florales du *Menianthes nymphoïdes*, pour ſervir d'aſſaiſonnemens. Ils mangent, comme les pommes de terre, les racines tuberculeuſes d'un liſeron doux. Le fruit du

Solanum æthiopicum eſt doux, & ſe prend ſouvent dans du bouillon. La culture de la pomme de terre eſt difficile au Japon ; elle s'y multiplie avec peine. Le *Chenopodium ſcoparia* fournit un remède merveilleux. La racine de la narciſſe, *Tazetta*, eſt, ſelon les Chinois, vénéneuſe, ainſi que celle de l'*Amaryllis ſarnienſis*. La racine du lis bulbeux eſt eſculente. La convallaire Japonnoiſe donne une racine tubéreuſe, qui, confite avec le ſucre, eſt recommandée à la Chine & au Japon pour les malades. La racine du *Polygonum multiflorum* eſt cordiale au Japon : on la donne crue ; cuite ſous la cendre, elle devient amère.

Cette Flore contient beaucoup d'autres détails, qu'on lira également avec plaiſir & avec fruit.

Enfin M. *Thunberg* termine ſon ouvrage par le catalogue de cent quatre plantes obſcures, dont il n'a pas eu l'occaſion de déterminer le genre, & par l'explication de la plupart des plantes Japonnoiſes dont parle *Kempfer* dans la cinquième partie de ſes Aménités exotiques.

Les trente-neuf figures deſtinées à faire connoître les plantes nouvelles, paroiſſent fidèles, quoiqu'elles ſemblent n'avoir été deſſinées que d'après l'image des plantes deſſéchées.

Extrait d'une Lettre de M. KRATZENSTEIN, *profeſſeur à Copenhague, à M.* CRELL, *tirée du Journal de ce dernier, intitulé :* Découvertes modernes en chymie, &c. *dixième partie.*

22. « M. *Cappel* nous a entretenu, il y a quel-

ques années, dans une Société de Médecine, d'une expérience concernant les effets de l'arsenic sur l'argent, qui méritent quelque attention. On prend de l'argent réduit de la lune cornée, afin d'être sûr qu'il n'y a pas d'alliage d'or: on le fait fondre dans un creuset, & on y porte, en petites doses répétées, de l'arsenic qu'on laisse s'évaporer. De cette manière quatre onces d'argent fournissent dix grains d'or, qui résiste à toutes les épreuves. La quantité de l'arsenic qu'il faut est la double de celle de l'argent. Ce procédé n'est pas lucratif, mais il prouve la transmutation des métaux, à moins de supposer que l'arsenic contient de l'or, & ne fait que l'abandonner à l'argent dans cette expérience. Quoi qu'il en soit de cette supposition, le produit en or n'en est pas moins certain, du moins avec l'arsenic que j'ai employé; ce qui est déja assez remarquable. Ajoutez à cela que l'argent ne se volatilise point, & ne perd qu'environ quatre à six grains de son poids.

Quelques journalistes qui ont rendu compte du Mémoire couronné de M. *Wenzel* sur l'analyse des métaux, ainsi que plusieurs médecins, ont douté que l'*essence douce* de la maison des orphelins de Halle soit une solution radicale de l'or; & on trouve dans le Dictionnaire de matière médicale, par *Riger*, un procédé rédigé en forme, par lequel il paroît que cette essence n'est rien autre chose que du caramel dissous dans de l'esprit de vin. D'autres croient qu'elle est une solution du résidu résineux de la liqueur anodyne de *Hoffmann*. Cela peut être vrai à l'égard de telle essence douce individuelle de Halle, qu'on a exami-

née, parce qu'à peu de distance de la maison des Orphelins demeuroit un certain B... qui probablement la préparoit avec le caramel, & la débitoit pour la véritable. On a découvert que par une fripponerie insigne & punissable cet homme recevoit les lettres adressées au feu docteur *Madac*, chargé de la préparation des remèdes de Halle. Ledit B... expédioit des remèdes contrefaits à la place des véritables qu'on demandoit, répondoit aux lettres en imitant l'écriture du docteur *Madac*, & appliquoit à ses réponses un cachet si exactement contrefait, qu'il auroit été difficile de le distinguer d'avec celui de la maison des Orphelins. Il mit d'ailleurs tant de précautions à son commerce frauduleux, qu'en 1748 le docteur *Madac* n'avoit pas encore pu parvenir à se procurer des preuves juridiques assez fortes pour lui intenter un procès, & le faire condamner pour sa fripponnerie.

Mais le professeur *Junker* (homme de beaucoup de religion & incapable de mentir) nous a assuré positivement, dans ses cours, que la véritable essence douce contenoit réellement de l'or dissous radicalement. Il étoit néanmoins bien éloigné de lui croire toutes les propriétés médicinales qu'on se plaît ordinairement à lui attribuer. Cependant elle lui a rendu un service que probablement il n'auroit jamais osé en attendre. Un petit prince avoit entendu dire, ou bien il avoit lu que la semence de la pomme-épineuse (*Semen daturæ*) rendoit excessivement gaies les personnes à qui on en avoit donné. Il en fit avaler à deux de ses officiers, sans qu'ils en sussent rien ; mais apparemment que la dose étoit trop forte, car

les effets qu'elle eut devinrent funeſtes à l'un, & très fâcheux pour l'autre. La gaieté, ou plutôt la folie eut lieu d'abord ; mais elle ſe termina enſuite en furie, dont l'un des officiers mourut. L'autre, qui étoit capitaine de cavalerie, y ſurvécut ; cependant tous les ans, à la même époque, il entroit dans un délire phrénétique, qui lui duroit un mois, & le mettoit dans le cas d'être enfermé dans une loge. Ces accès s'étoient déja répétés vingt années conſécutives, lorſque *Junker* fut appellé à cette cour pour voir un malade de diſtinction ; on profita de l'occaſion pour lui demander quelque ſecours pour cet officier, qui alors étoit préciſement enfermé. Comme l'eſſence douce eſt calmante, & que *Junker*, nullement partiſan de l'opium, ne le preſcrivoit qu'à la dernière extrémité ; que de plus il ne connoiſſoit point de médicament plus innocent & plus sûr que l'eſſence douce, & qu'enfin il n'en avoit pas même ſur lui, il fit avaler en ſa préſence au malade qui alloit boire, une forte doſe de cette eſſence concentrée. L'officier s'endormit ſur le champ, & paſſa deux jours & deux nuits dans le plus profond ſommeil. A ſon réveil il avoit les ſens tranquilles, & demandoit à ſortir de ſa loge. Depuis ce moment, il a été guéri de ſon délire périodique : il jouiſſoit encore en 1746, d'une parfaite ſanté. Il ne paroît pas qu'une eſſence de caramel puiſſe opérer une pareille guériſon.

Je ne comprends pas d'ailleurs pourquoi on exige une ſolution radicale de l'or, pour lui reconnoître des propriétés médicamenteuſes ; tandis que le mercure, ſans être diſſous radicalement, exerce une activité ſi grande ſur

le corps humain. Il ſeroit aiſé de donner à l'or des formes & des combinaiſons chimiques pareilles à celles qu'on donne au mercure & à quelques autres métaux actifs. Les principes théoriques ne manqueroient pas même pour lui faire ſuppoſer une efficacité plus grande; (*a*) & j'imagine que les raiſons qui ont fait négliger ces tentatives ſont que les charlatans, à force de fanfaronades, ont jeté du ridicule ſur les remèdes de Halle, & ont détourné, par ce moyen, tous ceux qui craignent de partager ce ridicule. Cette crainte ne m'empêcheroit pas de m'y attacher, ſi les occupations de mon état me le permettoient. Il ne faut pas non plus ſe perſuader que les médicamens de l'or ſont d'une cherté exceſſive. D'après la méthode de *Schmidt*, communiquée à M. C* *, cinq gros & demi d'or donnent une once de la poudre qui y eſt décrite. Avec un gros de cette poudre, diſſoute dans l'eſprit de vin le plus rectifié, on obtient douze onces d'eſſence douce concentrée; un ſeptième de la poudre reſte ſans ſe diſſoudre, & forme la poudre noire de Halle, dont un grain coûte huit groschen. L'huile de vitriol, laquelle, comme on me l'a aſſuré, eſt néceſſaire pour préparer les remèdes tirés de l'or, s'enlève, au moyen de la diſtillation, avec l'eſprit de vin: de là le goût de la liqueur anodyne qu'a cette poudre, & le ſoupçon que le réſidu de cette liqueur ſert à la préparation de l'eſſence douce ».

(*a*) *Voyez* entre autres ce que PRUGMAYR avance concernant la panacée purgative de l'or, (MISCELL. CURIOS, Déc. iij, art. 5 & 6, Obſerv. 94, pag. 182;) & ce que dit M. LALOUETTE dans ſon Traité des ſcrophules, tom. ij, en faveur des remedes tirés de l'or.

Archer der medicinischen polizey, *&c.* C'est-à-dire, *Archives de la police médicale, & de tous les objets de médecine qui peuvent être d'une utilité générale, publiées par* JEAN-CHRÉTIEN-FRIEDRICH SCHERF, *docteur en médecine & en chirurgie, médecin de la Cour du comte de* LIPPE-DETMOLD, *membre de l'Académie impériale des curieux de la nature. In-8° de 399 pages. A Leipsick, chez* Weygand, 1783.

23. Le projet de rassembler tout ce qui a trait à la police médicale, ne peut qu'intéresser généralement, & c'est avec regret que nous voyons l'auteur se plaindre que ses confrères refusent de concourir avec lui à l'exécution d'un ouvrage si utile. Les articles contenus dans ce volume, sont

1°. L'ordonnance médicinale du prince *de Hildesheim*, de l'année 1782, avec des remarques, par M. *Scherf*. Conformément à cette ordonnance, le Collège de médecine de Hildesheim a le droit de décerner des peines contre tous ceux qui sont dans le cas de l'ordonnance. L'éditeur prouve que sans ce droit, on ne parviendra jamais à arrêter le brigandage en médecine.

2°. Une nouvelle ordonnance concernant les noyés, qui, bien que morts en apparence, peuvent être rappelés à la vie, en leur administrant les secours convenables. Cette ordonnance, publiée à Strasbourg, mérite d'être adoptée, & suivie

ſuivie par-tout. Les moyens de rappeler les aſphyxiques, s'il reſte encore une étincelle de vie, ſont expoſés avec méthode & clarté.

3°. L'ordonnance royale & électorale de l'année 1780, pour le pays d'Hanovre, concernant la levée & le traitement médicinal des perſonnes noyées, étouffées, gelées. Cette ordonnance préſente également les moyens les plus efficaces & les mieux choiſis pour ſecourir ces divers aſphyxiés.

4°. Un article intitulé : *La phthiſie.* Ce morceau eſt de M. *Wichmann.* Il a été inſéré dans le Magaſin d'Hanovre, année 1780. Son objet eſt de prouver par divers exemples que la phthiſie eſt contagieuſe, & que par conſéquent il ſeroit ſage d'interdire le mariage aux phthiſiques.

5°. Diſſenſions des médecins & cauſes de cette déſunion ; opuſcule communiqué à l'éditeur, par M. *Jean-Pierre Frank.* On y lit des réflexions très-judicieuſes auxquelles il ſeroit à ſouhaiter que tous les médecins fiſſent attention.

6°. Quelques obſervations, réglemens & diſpoſitions, pour prévenir les morſures des chiens enragés, & par conſéquent la rage ou l'hydrophobie. Cet article renferme les ordonnances du Prince-Evêque de Spire & de la cour de Dreſde, avec des additions empruntées des inſtructions & éclairciſſemens ſur le même ſujet, par les cours de Wurtemberg & de Hohenberg, & par le corps des médecins de Francfort ſur le Mein.

7°. Un eſſai concernant les viſites des pharmacies ; par M. le profeſſeur *Moench*, tiré du Magaſin de M. *Baldinger.*

8°. Exhortation de ne pas habiter les cham-

bres occupées depuis peu par des malades qui ont passé par les grands remèdes.

9°. Propositions faites par M. *Janin*, pour corriger les exhalaisons & vapeurs nuisibles des privées, rues, hôpitaux, prisons & vaisseaux. On sait que M. *Janin de Combe-Blanche* a désigné le vinaigre comme antiméphitique par excellence. [*Mais il est démontré par des expériences, que ce moyen est insuffisant & même dangereux.*]

10°. Moyens de détruire les charlatans & les empiriques, exposés dans une lettre à l'auteur des Archives. L'anonyme veut qu'aucun prêtre n'enterre de cadavre, que sur le certificat d'un médecin, qui se soit assuré que la personne est morte.

11°. Notices concernant les nouvelles institutions du Collège de Médecine d'Anspach, tirées du réglement médicinal de Brandenbourg-Onolzbac, avec les instructions nécessaires de l'année 1780. Ce réglement est très-sage, & mériteroit d'être suivi exactement. Il fixe presque tous les objets qui concernent la police intérieure des corps qui tiennent à l'art de guérir, tels que les médecins pensionnés, médecins, chirurgiens, accoucheurs, sages-femmes.

12°. Avis concernant les eaux-de-vie devenues mal-saines ou vénéneuses par le mélange avec le cuivre. M. *Plouquet*, professeur de médecine à Tubingue, auteur de cette dissertation, fit publier, il y a quelques années, un écrit dans lequel il traita ce sujet. Afin de garantir l'eau-de-vie des mauvaises qualités qu'elle pourroit contracter en la distillant, il exhorte de substituer, aux tuyaux de cuivre, des tuyaux de verre, & de couvrir d'un chapiteau d'étain

l'alembic de cuivre dont on ſe ſert. Pour connoître l'exiſtence du poiſon du cuivre dans l'eau de-vie, il ne s'agit que d'y ajouter quelques gouttes d'eſprit de ſel ammoniac, ou bien on introduit dans une verrée d'eau-de-vie un petit morceau de chaux éteinte, qui prendra ſur le champ une couleur verte, ſi l'eau de-vie contient du cuivre. La chaux nouvellement éteinte ſert même de moyen de purifier l'eau-de-vie des particules cuivreuſes qu'elle contient; & loin de lui nuire, elle lui donne un meilleur goût, & la bonifie, en abſorbant l'excès d'acide qu'elle renferme.

13°. Projet concernant l'extirpation de la petite vérole; par M. *Michel Sarcone.*

14°. Conſeil de tenter l'électricité dans l'aſphyxie; par M. *Hufeland.*

15°. Souhaits relatifs au perfectionnement des pharmacies; par M. *Ehrhardt.*

16°. Addition à la médecine populaire.

17°. Sur l'adminiſtration du vin dans la ſainte Cène.

18°. Règles de précaution dans l'uſage des moules. On ſait que ces coquillages cauſent quelquefois des accidens plus ou moins violens. M. *Beunier* en attribue la cauſe au frai des étoiles de mer, dont les moules ſe nourriſſent pendant les mois qu'elles cauſent ces divers ſymptômes. Il obſerve que le frai des étoiles de mer, appliqué ſur la peau, y porte de vives impreſſions, & conclud de là qu'il faut abſolument s'abſtenir de ces poiſſons pendant les mois de mai, juin, juillet & août. M. *Henſler* croit qu'on peut détruire le principe vénéneux des moules, ſi, après les avoir nettoyées ſoigneuſement, on les laiſſe macérer

durant au moins une heure dans de l'eau fortement salée. Elles s'ouvrent dans cette eau, & se débarrassent de tout ce qu'elles contenoient de mal sain. Il cite l'exemple de diverses familles, qui, avec ces précautions, ont fait impunément usage des moules dans tous tems, & depuis trente ans.

19°. Avis contre les faux chignons, fausses-queues.

20°. Projets pour prévenir la contagion vénérienne.

21°. Arrêt du parlement de Paris de 1497, concernant les malades attaqués de maladie vénérienne.

22°. Notices concernant les établissemens, ordonnances, &c. favorables à la médecine, & contribuant aux progrès de l'art de guérir.

23°. Méthode curative de la clavelée parmi les bêtes à laine, publiée par ordre du directoire de police de Weymar.

24°. Notices de quelques livres nouveaux relatifs à la police médicale & à la médecine populaire

---

Natales & vita CASPARIS HOFFMANNI, ad GUIDONEM PATINUM, medicum christianiss. Gallorum Regis (*a*) primarium, &c. *Programme sur la naissance & la vie de GASPARD HOFFMANN, écrit par lui-même peu de temps avant sa mort, & adressé à GUI*

(*a*) GUI PATIN ne fut point premier médecin du Roi, mais premier médecin de la Reine. *Note de M. J. G. E.*

PATIN, premier médecin du roi de France, & professeur à Paris; publié par M. CHRÉTIEN-GEOFFROI GRUNER, doyen de la Faculté de médecine dans l'université littéraire de Jena, professeur de botanique, &c. A Jena, chez Manknin, 1780. *In-4° de 18 pag.*

24. *Gaspard Hoffmann* s'est acquis la plus grande réputation parmi les médecins du quinzième siècle. Il la méritoit sans doute, puisque *Gui Patin*, qui étoit si économe d'éloges, ne manque, dans ses ouvrages, aucune occasion de lui en donner. Il le regarde comme l'astre de l'Allemagne, le phénix, ou du moins le prince de tous les savans de l'Europe. Il s'étoit lié d'amitié avec lui par un commerce de lettres. Il l'engagea d'écrire lui-même sa vie, pour mettre en tête du recueil de ses œuvres. Cette édition n'eut pas lieu, & cette vie de *Gaspard Hoffmann* n'étoit point connue. M. *de Murr* en possédoit une copie écrite de la main de *Volcamer*, gendre de *Hoffmann*, corrigée & augmentée par celui-ci. *Volcamer* en a gratifié M. *Gruner*. Cette vie, ainsi que celle de la plupart des savans de cabinet, ne présente pas des faits bien intéressans. On en trouve les principales particularités dans nos biographes françois. *Gaspard Hoffmann* n'avoit point de fortune, & jouissoit d'une assez mauvaise santé; cependant l'histoire de sa vie est décrite d'une manière enjouée. Il donne le catalogue de ses ouvrages imprimés, & de ceux qu'il vouloit mettre au jour. Le premier

nous est connu ; il se trouve dans nos bibliographes. Quant aux derniers, il s'agit, 1°. d'un petit livre isagogique ou d'introduction ; 2°. d'un plus considérable de physiologie ; 3°. d'un autre sur la pathologie ; 4°. d'un ouvrage intitulé, *Post curæ*, à peu près du même genre que ses diverses leçons ; 5°. des traductions nouvelles de la méthode de guérir & des hygiènes de *Galien*, avec des commentaires ; 6°. d'une traduction nouvelle des deux ouvrages de *Théophraste*, de l'histoire, & des causes des plantes, avec des notes sommaires : enfin des variantes sur *Galien*.

Toutes ces œuvres de *Gaspard Hoffmann* sont proposées par souscription à Leipsick, & l'édition est dirigée par l'illustre M. *Gruner*.

OBSERVATIONS DE M. J. G. E.

Sur un passage de PLINE, *cité pag. 388, de ce Journal.*

25. Ce passage de *Pline* que M. *France* applique à ceux qui, pour se délivrer du joug insupportable de la vie, ont recours au poison, à un lacq ou à d'autres moyens, a donné la torture aux commentateurs & aux traducteurs. Cependant aucune de leurs explications, jusqu'à présent, n'a paru satisfaisante.

Voici le passage tel qu'il se lit dans Pline : *Atque etiam morbus est aliquis, per sapientiam mori.* HIST. NAT. lib. vij. cap. 50.

Du Pinet l'a rendu en ces termes : *C'est aussi une espèce de maladie de savoir l'heure de sa mort.* Trouve-t on ce sens renfermé dans la phrase de l'historien de la nature ?

M. *Poinſinet*, qui a publié, il y a quelques années, une traduction nouvelle de l'ouvrage de *Pline*, fait parler ainſi cet auteur en notre langue : *On conviendra que c'eſt encore une maladie de plus que de conſerver ſa connoiſſanee dans les maladies qui ſont mortelles.* Croira-t-on que ce ſoit-là véritablement la penſée de *Pline ?*

MERCURIALI (*variar. lection lib.vj.c.20.*) dit que cet endroit de *Pline* n'eſt point facile à comprendre pour ceux qui ne ſont pas médecins ; il ajoute qu'il a quelquefois douté ſi *Pline* en écrivant cette phraſe, plaiſantoit ou parloit ſérieuſement ; il obſerve même qu'il s'agit de la phrénéſie, déſignée en latin par les mots *deſipientia* ou *inſania*, & nullement par le mot *ſapientia.* Cette opinion de *Mercuriali* (qu'il eſt ici queſtion de la phrénéſie) n'eſt fondée que ſur ces mots *ſapientiæ ægritudine* placés un peu plus loin, leſquels cependant ne ſignifient autre choſe que *mentis ſeu judicii læſione*, la perte de la connoiſſance, un ſigne mortel dans toutes les maladies.

Pour bien juger quelle peut être la penſée de *Pline*, il faut ſe rappeler que dans ce chapitre où cette phraſe ſe trouve, ce philoſophe fait le tableau de la briéveté de la vie, & qu'il y démontre combien elle eſt courte pour ceux même qui vivent le plus long-temps : il peint enſuite le caractère ſingulier des fièvres intermittentes, dont le friſſon & la chaleur reviennent à des heures preſque fixes. Là s'arrêtant tout-à-coup, il dit en parenthèſe ; *Atque etiam morbus eſt aliquis per ſapientiam mori.*

Que ſignifie le mot *ſapientia ?* Pline nous l'apprend lui-même dans le chapitre ſuivant, (51.) ; c'eſt en parlant des ſignes de mort. (Ob-

ſervatum eſt) . . . *Sapientiæ ægritudine fimbriarum curam, & ſtragulæ veſtis plicaturas.* . . . . . Nul doute que *ſapientia* ſignifie *préſence d'eſprit, jugement, connoiſſance.* On a obſervé, dit notre auteur, que quand les malades n'ont plus l'eſprit préſent, ont perdu la connoiſſance, ils s'occupent à manier les franges, à enlever le duvet, à faire des plis à leur couverture, &c...

Mais remarquons 1° que dans la phraſe du chap. 50. *ſapientia* eſt regardé comme une cauſe de mort, *per ſapientiam mori*, ainſi que l'on peut dire, *per febrem, per hydropem mori* : 2° que cette cauſe de mort eſt appelée maladie, de même que le ſont & la fièvre & l'hydropiſie.

Le jugement (ou la préſence d'eſprit) *ſapientia*, peut-il être tout-à-la-fois, & *maladie mortelle*, & *cauſe de maladie ?* C'eſt néanmoins le ſens que ſemble préſenter le paſſage de *Pline*, paſſage qui a grandement embarraſſé le ſavant père *Hardouin* lui-même, & dont il n'a point donné une interprétation ſoutenable.

On dira peut-être que *per ſapientiam mori*, peut ſignifier *mourir avec connoiſſance, mourir avec préſence d'eſprit.* Mais quelle eſt cette mort avec préſence d'eſprit qui ſoit l'effet d'une maladie aſſez ſingulière pour être notée, mais aſſez rare pour n'être pas connue ? Où trouveroit-on quelqu'un qui ignorât que dans preſque toutes les maladies qui ſe terminent par la mort, il y a certains individus qui conſervent leur connoiſſance juſqu'au dernier moment ? Mais dans ceux qui ſont morts ainſi, la connoiſſance qu'ils avoient n'étoit point une maladie, ni un effet de la maladie.

Il n'y a donc rien de plus obſcur que cette phraſe ; *mourir avec préſence d'eſprit eſt même*

une espèce de maladie; ou, la mort qui arrive avec connoissance est même l'effet d'une espèce de maladie. (*Mori* dans l'endroit dont il s'agit est pris substantivement, & veut dire absolument *mors.*) On doit être assuré cependant que *Pline*, en écrivant, a voulu être compris; s'il ne l'est pas ici, ne l'en accusons point.

Mais il est des hommes instruits qui ont cru que cette phrase devoit s'entendre du suicide, comme si *Pline* disoit que mourir volontairement & avec réflexion étoit l'effet d'une maladie de l'esprit. Ils n'ont pas fait attention que *Pline* étoit stoïcien, qu'il parle très-souvent du mépris de la vie, & des moyens aisés qu'on a pour en sortir. Ainsi que ceux de cette secte, il étoit donc très-éloigné de penser & de dire qu'il falloit regarder le suicide comme une espèce de maladie de l'esprit. Son neveu qui ne se montre pas, il est vrai, aussi zélé stoïcien, ne laisse pas, dans ses lettres, de parler avec éloge de plusieurs Romains qui courageusement se sont donné la mort.

Quoi qu'il en soit, on voit que *Pline* veut faire entendre qu'on meurt aussi par une cause qui, sans être exactement une maladie, peut néanmoins en quelque sorte être regardée comme telle; & cette cause est cachée sous le mot *sapientiam*, qui certainement ne l'exprime point, & ne sauroit l'exprimer.

Après avoir essayé, mais en vain, de donner à ce passage un sens qui s'accorde avec ce qui précède & avec ce qui suit, un sens digne du grave historien de la nature, j'ai présumé que le texte étoit altéré, comme il l'est en beaucoup d'autres endroits. Alors j'ai tâché de deviner quel mot pouvoit avoir été corrompu,

changé ou omis. J'ai enfin soupçonné qu'au lieu de *sapientiam*, il y avoit peut-être autrefois *senectutem*. Ce changement que je suppose n'est pas aussi extraordinaire qu'il le semble d'abord. On sait que beaucoup de copistes ne peignoient pas bien. Il n'est donc pas impossible que dans un très-ancien manuscrit le mot *senectutem* se soit trouvé écrit de manière qu'on ait cru voir le mot *sapientiam*, qui probablement s'est conservé dans toutes les copies faites depuis ; mais je n'en ai vu aucune.

Par curiosité, j'ai prié quelques personnes d'écrire rapidement la phrase de *Pline*, mais avec le mot *senectutem*. Dans l'une de ces écritures, on pouvoit lire *sapientiam*, ou au moins entrevoir ce mot.

J'ajouterai que j'ai vu il n'y a pas trois mois, dans un original manuscrit, le mot *volcan* peint de manière qu'on pouvoit lire fort distinctement *roseau ;* & le copiste en effet avoit lu ainsi, & l'avoit mis dans la copie.

Suivant mon hypothèse, le passage se liroit ainsi : *Atque etiam morbus est aliquis, per senectutem mori* : c'est-à-dire, C'est même une espèce de maladie que de mourir de vieillesse.

Si je donnois une édition de *Pline*, je me garderois bien de faire disparoître du texte le mot *sapientiam*, & de le remplacer par le mot *senectutem*. Mais je pourrois au moins proposer ma correction. Elle s'accorde parfaitement avec l'idée qu'on s'est faite, il y a déja bien des siècles, du genre de mort des vieillards.

En effet, *Térence* fait dire à un vieillard : *Senectus ipsa est morbus.* PHORM. act. iv. sc. j. v. 9. *La vieillesse elle-même est une maladie.*

Aristote est cité comme ayant dit la même

choſe ; mais je ne ſais dans quel endroit de ſes ouvrages.

Galien a dit depuis ; τοῦτο (γῆρας) νόσον ἤδη λέγουσιν ἔνιοι. *Senectutem quidam vocant morbum.* De ſanit. tuend. lib. j. Edit. gr. Frob. Baſil. tom. iv. pag. 223. lin. 20. *Quelques-uns appellent la vieilleſſe une maladie.*

Plus loin, le même médecin s'exprime encore ainſi : γῆρας... ὃ δὴ δοκεῖ εἶναι νόσημα φυσικόν. *Senectus, quæ quibuſdam morbus naturalis eſſe videtur.* De ſanit. tuend. lib. vj. pag. 277. lin. ult. *La vieilleſſe que quelques-uns regardent comme une maladie naturelle.*

Ce ne ſont pas les ſeuls écrivains qui aient appelé la vieilleſſe une eſpèce de maladie. Mais il ſeroit inutile de raſſembler ici tous les paſſages qu'on pourroit trouver. Ceux que nous avons rapportés ſuffiſent pour notre objet.

SÉANCE PUBLIQUE.

La Société royale de médecine a tenu, le 7 mars 1786, ſon aſſemblée publique au Louvre, dans l'ordre ſuivant. A l'ouverture de la Séance, le Secrétaire perpétuel a dit :

I. *Conſtitution atrabilieuſe.*

La Société avoit propoſé dans ſa ſéance publique du 2 mars 1784, pour ſujet du Prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la queſtion ſuivante : *Des quatre Conſtitutions annuelles admiſes par les Anciens, & qui ſont la*

Catarrhale, l'Inflammatoire, la Bilieuſe & l'Atrabilaire, les trois premières étant connues & bien déterminées, on demande ſi la quatrième a une exiſtence diſtincte, & quelle eſt ſon influence dans la production des maladies epidémiques.

Parmi les Mémoires envoyés au concours, la Société royale en a diſtingué deux, entre leſquels elle a partagé le Prix. Elle a adjugé la première Médaille d'or, de la valeur de 300 livres, à M. *Mezler*, docteur en médecine & phyſicien de la ville impériale de Gengembach, auteur du Mémoire envoyé avec cette épigraphe :

Quod natura dictavit ſyſtema non illico turbandum, ſi quâ forſan parte ob cognitionis humanæ anguſtiam hiat. GAUB. Inſt. Path.

La ſeconde Médaille d'or, de la valeur de 300 livres, a été décernée à M. *Jeunet*, docteur en médecine de l'univerſité de Beſançon, réſident à Chatel-Blanc en Franche-Comté, auteur du Mémoire, ayant pour épigraphe ces paroles de *Ciceron :*

Opinionum commenta delet dies, naturæ verò judicia confirmat. CICER. De Natur. Deor.

MM. *Mezler* & *Jeunet* ont déja été couronnés par la Société royale.

L'*Acceſſit* a été accordé à l'Auteur du Mémoire, ayant pour épigraphe le paſſage ſuivant d'*Hippocrate :*

Hominis autem corpus in ſe ſanguinem & pituitam & bilem duplicem, flavam nempe & nigram continet, &c. &c. HIPP. de Natur. human. Lib. Interp. A. FOES. pag. 225.

L'Auteur de ce Mémoire ne s'eſt point fait connoître.

II. *Maladies nerveuſes.*

La Société avoit propoſé dans ſa Séance publique du 31 août 1784, pour ſujet du prix de la valeur de 600 livres, fondé par le Roi, la queſtion ſuivante :

Expoſer quels ſont les caractères des maladies nerveuſes proprement dites, telles que l'hyſtériciſme, l'hypochondriaciſme, &c. *juſqu'à quel point elles différent des maladies analogues, telles que la mélancholie; quelles ſont leurs cauſes principales, & quelle méthode l'on doit employer en général dans leur traitement.*

Ce prix a été décerné à M. *Jean-Péterſen-Michell*, docteur en médecine, membre de la Société d'Utrecht, réſident à Amſterdam, & qui a déja remporté un de nos prix; le Mémoire qu'il a envoyé porte pour épigraphe ce paſſage de *Baglivi* :

> *Si alicubi, certè in medicinâ multa ſcire oportet & pauca agere*, &c. BAGLIVI. Prax. med. lib. 2, cap. xj.

L'Auteur de ce Mémoire écrit en latin, a traité la queſtion avec beaucoup d'étendue, d'érudition & de clarté.

L'*acceſſit* a été accordé à M. *Moublet-Gras*, déja couronné dans une de nos Séances publiques. Le Mémoire qu'il a envoyé, porte pour épigraphe le vers ſuivant :

> *Qui numeret morbos, idem numerabit arenam.*
> FRAGUERII Carm. ſchol. platon. p. 250.

III. *Maladies des enfans.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres dû à la générosité d'un particulier qui n'a pas voulu se faire connoître, la question suivante:

Déterminer par l'observation quelle est la cause de la disposition aux calculs, & autres affections analogues, auxquelles les enfans sont sujets; si cette disposition dépend des vices de l'ossification; & quels sont les moyens de les prévenir & d'en arrêter les progrès.

Ce Prix a été décerné à M. *Jacquinelle*, chirurgien-major du régiment d'Agenois, auteur du Mémoire ayant pour épigraphe ce passage de *Baglivi*:

Multa homines in Museis excogitant, &c.

La Société a remarqué quelques articles, dont elle a été satisfaite, dans un Mémoire ayant pour épigraphe ces paroles: *Vi contractili fit vita*; elle invite l'auteur à écrire avec plus de clarté & avec plus de précision.

IV. *Maladies des troupes.*

La Société avoit proposé dans sa Séance publique du 31 août 1784, pour sujet d'un Prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 400 livres, dû à la bienfaisance d'un militaire qui n'a pas voulu se faire connoître, le programme suivant:

Exposer quelles sont relativement à la température de la saison & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver, après une

campagne, la ſanté des troupes qui rentrent dans leurs quartiers, & pour prévenir les épidémies dont elles y ſont ordinairement attaquées.

Parmi les Mémoires envoyés, la Société en a remarqué deux, auxquels elle a diſtribué le Prix dans l'ordre ſuivant :

Elle a décerné : 1°. une médaille d'or de la valeur de 300 livres, à M. *Craiſine*, médecin de l'hôpital militaire, &c. à Lille 2°. Une médaille d'or de la valeur de 100 livres, à M. *Party*, chirurgien-major en chef de l'hôpital militaire de Breſt, auteur du Mémoire ayant cette épigraphe :

Difficile eſt propriè communia dicere
HORAT. Ars Poet.

V. *Epidémies.*

En annonçant dans la Séance publique du 26 août 1783, qu'une ſomme de 4000 livres ſeroit diſtribuée aux Auteurs des meilleurs Mémoires ſur les épidémies & ſur la conſtitution médicale des ſaiſons, la Société ſe réſerva le droit d'employer une partie de ce fonds pour ſervir aux frais de pluſieurs Prix, qui devoient être propoſés ſur des ſujets analogues à ce genre d'obſervations ; c'eſt ce qu'elle a fait, en décernant deux Prix, chacun de 600 livres, l'un ſur l'uſage du quinquina dans le traitement des fièvres rémittentes, l'autre ſur la conſtitution atrabilieuſe. Il reſte donc maintenant une ſomme 2800 livres, dont la diſtribution aura lieu dans la Séance publique du 29 août 1786, conformément au programme de 1783 ; la Société invite ceux qui ont commencé à recueillir des obſervations ſur les épi-

démies, ou sur les épizooties, & sur la constitution médicale des saisons, à les compléter & à les lui faire parvenir, pour ce concours, avant le premier juin de cette année.

VI. *Médecine pratique*

La Compagnie a plusieurs fois adjugé des Prix aux Auteurs des Mémoires qui lui ont été adressés sur divers objets de Médecine-Pratique. Cette année elle en a reçu un, dont les Commissaires ont rendu le compte le plus avantageux, & qui lui a paru mériter toute son attention. Il contient des observations de Médecine-Pratique suivies de l'histoire des épidémies, des petites véroles qui ont régné à Montpellier depuis 1746 jusqu'en 1770, par M. *C. Chaptal*, docteur en médecine de l'université de Montpellier. M. *J. A. Chaptal*, docteur en médecine de la même université, neveu du précédent, & notre correspondant, l'a aidé dans la rédaction de cet ouvrage. La Société voulant donner à M. *C. Chaptal*, qu'une expérience longue & réfléchie dans la pratique de notre art rend très-recommandable, une marque publique de son estime, lui a décerné une médaille d'or de la valeur de 100 liv.

VII. *Topographie médicale.*

Le grand travail que la Société a entrepris, conformément aux ordres du Roi, sur la topographie médicale du royaume, avance chaque jour par les travaux de nos correspondans, dont nous ne saurions assez louer le zèle. Depuis la dernière Assemblée du 30 août 1785, la Société a reçu plusieurs Mémoires, parmi lesquels

quatre lui ont paru ſur-tout devoir être remarqués.

Elle a adjugé le premier Prix, conſiſtant en une médaille d'or de la valeur de 100 liv. à M. *Picard*, docteur en médecine à Troyes en Champagne, auteur d'un mémoire ſur la topographie médicale de cette ville & des environs. La Société a été très-ſatisfaite de ce travail dont le plan eſt bien conçu, & les détails ſoigneuſement exécutés.

Le ſecond Prix conſiſtant en une médaille d'or de la même forme que le jetton ordinaire de la Compagnie, a été adjugé à M. *Terrede*, docteur en médecine, auteur d'un Mémoire ſur la topographie médicale de la ville & du canton de Laigle, où il réſide.

Deux Mémoires méritent qu'on en faſſe une mention honorable.

Le premier ſur la topographie médicale de Vannes, a été envoyé par M. *Aubry*, docteur en médecine, réſident dans ladite ville.

Le ſecond ſur la topographie médicale de la ville de Sultz, en Haute-Alſace, a été adreſſé par M. *Beltz*, docteur en médecine, dont M. *Beiger*, docteur en médecine, auſſi réſident à Sultz, a été le coopérateur pour toute la partie de ce Mémoire qui concerne l'agriculture.

VIII. *Population.*

M. *Raymond*, aſſocié régnicole à Marſeille, a envoyé précédemment un Mémoire ſur la topographie de cette ville, qui a été publié dans nos recueils, & que l'on peut regarder ſous pluſieurs rapports comme un modèle dans ce genre de recherches. M. *Raymond* a étendu ce travail à une partie de la Provence.

Il en a déterminé la population, comparativement avec le ſite & les diverſes autres circonſtances des lieux dont il a parlé. On doit conſidérer ce ſecond Mémoire comme un ſupplément à celui de 1779. Nous invitons nos correſpondans à recueillir, à l'exemple de M. *Raymond*, toutes les connoiſſances propres à éclairer ſur les divers états de la population des cantons dont ils nous adreſſeront la topographie.

La Société lui a décerné une médaille d'or de la valeur de 50 liv.

La Société n'a encore reçu qu'un très-petit nombre de Mémoires ſur la topographie des côtes & des pays voiſins de la mer; elle invite les médecins & phyſiciens qui y réſident, à s'en occuper.

Tous les Mémoires & Obſervations ſeront adreſſés, ainſi qu'il eſt d'uſage, à M. *Vicq-d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel de la Société, ſous le couvert de monſeigneur le Contrôleur général des finances, dans le département & ſous les auſpices duquel ſe fait cette correſpondance.

PRIX Propoſés dans la Séance publique de la Société royale de médecine tenue au Louvre, le 7 mars 1786.

I. *Maladies du ſyſtême lymphatique.*

La Société propoſe pour ſujet du Prix de la valeur de 600 liv. fondé par le Roi, la queſtion ſuivante:

Rechercher quelles ſont les maladies dont le ſy-

ſtême des vaiſſeaux lymphatiques eſt le ſiége immédiat, c'eſt-à-dire, dans leſquelles les glandes, les vaiſſeaux lymphatiques & le fluide qu'ils contiennent ſont eſſentiellement affectés ; quels ſont les ſymptômes qui les caractériſent, & les indications générales qu'elles offrent à remplir ?

Il y a long-temps que l'on parle de la lymphe, & que l'on dit vaguement que ce fluide eſt vicié. Il eſt temps de donner à ces expreſſions une juſte valeur. Les glandes & les vaiſſeaux lymphatiques ſont à préſent bien connus & ont été décrits par des anatomiſtes célèbres (*a*). On ſait que ces vaiſſeaux ſont tous abſor-

---

(*a*) Parmi les ouvrages les plus modernes, *Voyez* :

1°. *De Venis Lymphaticis & de earum origine*, Edimb. 1757 ; par M. A. MONRO.

2°. Medical Commentaries by WILLIAM HUNTER, 4°, *Lond.* 1762.

3°. Diverſes obſervations de MECKEL, Acad. royale de Berlin.

4°. La grande phyſiologie DE HALLER.

5°. Experimental inquiries containing a Deſcription of the Lymphatic Syſtem in the human ſubject and in other animals, illuſtrated with plates... together with obſervations on the lymph and the changes which it undergoes in ſome Diſeaſes ; by WILLIAM HEWSON, 8°. Two Vol. 1770, 1774. *Voyez* auſſi la ſuite de cet ouvrage, par FALCONAR, 8°. *London*, 1777.

6°. La Deſcription anatomique & phyſiologique des vaiſſeaux lactés & lymphatiques ; par MM. VERNER & FELLER, *Leipſick*.

7°. The Hiſtory of the Abſorbant Syſtem ; Part the Firſt, Chylography, by JOHN SCHELDON, 4°. *London*, 1784.

En raſſemblant ce qui ſe trouve dans ces différens ouvrages, on aura une Deſcription complette de tout le ſyſtême lymphatique.

bans, & qu'ils s'ouvrent dans les cavités & ſur les différentes ſurfaces du corps humain : on ſait qu'ils forment un ſyſtême vaſculaire très-étendu ; que la plupart des virus dont le corps eſt infecté, ſuivent la direction de ces vaiſſeaux & de ces glandes, & que par conſéquent le fluide qu'ils contiennent reçoit ſouvent la première impreſſion des cauſes morbifiques ; que ces vaiſſeaux ſont les inſtrumens d'un grand nombre de métaſtaſes ; qu'ils rempliſſent une grande partie des fonctions les plus importantes attribuées au tiſſu cellulaire, dont les lames ſoutiennent une prodigieuſe quantité de ces vaiſſeaux ; qu'ils pompent toutes ſortes de fluides depuis les plus ſubtils juſqu'aux plus groſſiers, c'eſt-à-dire, les vapeurs animales, les molécules aqueuſes, l'air extravaſé, la bile, la graiſſe, le ſang, le lait, le pus, les diverſes matières épanchées, &c. &c. On ſait que ces vaiſſeaux deviennent variqueux comme les veines ſanguines, qu'ils s'obſtruent, qu'ils ſe rompent, qu'ils ſont en général très-irritables, & qu'un des effets des ſtimulans eſt de rétablir leur ton lorſqu'ils ſont relâchés.

En appliquant ces connoiſſances poſitives à la pratique de notre art, il en réſultera des notions préciſes ſur la nature & le caractère des maladies propres au ſyſtême lymphatique, & à la lymphe, c'eſt-à-dire, au fluide renfermé dans les glandes & dans les vaiſſeaux lymphatiques. On connoîtra l'influence de ce ſyſtême ſur les opérations de la nature conſidérées dans les diverſes affections morbifiques, & on ſubſtituera des idées exactes à la théorie vague ; & aux expreſſions indéterminées que l'on a adoptées juſqu'ici.

Ce Prix, consistant en une médaille d'or de la valeur de 600 liv., sera distribué dans la séance publique du Carême 1789. La Société a cru ce délai nécessaire pour donner aux auteurs le temps que ce travail exige. Les mémoires seront remis avant le premier janvier 1789 : ce terme est de rigueur.

II. *Maladie aphtheuse des nouveau-nés.*

La Société propose pour sujet d'un Prix de la valeur de 600 liv., la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de la Maladie Aphtheuse, connue sous les noms de MUGUET, MILLET, BLANCHET, *à laquelle les enfans sont sujets, sur-tout lorsqu'ils sont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier jusqu'au troisième ou quatrième mois de leur naissance ; quels en sont les symptômes, quelle en est la nature, & quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif ?*

Cette maladie se présente dans deux circonstances différentes : 1° Dans les hôpitaux, où elle est contagieuse & très-funeste, comme on l'observe à Paris dans l'hospice de Vaugirard, & sur-tout dans l'hôpital des Enfans-Trouvés : 2° Dans les campagnes, parmi les enfans qui en ont été infectés dans les hôpitaux avant d'avoir été remis aux nourrices. On pourra consulter à ce sujet les Observations de M. *Colombier*, notre confrère, insérées dans les Mémoires de la Société royale de Médecine, année 1779, pag. 181, & celles de M. *Doublet*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, *Journal de Médecine, mai 1785*, pag. 181. Il est intéressant de réunir les connoissances acquises

ſur cette maladie dans les grandes villes, ſoit du royaume, ſoit des pays étrangers ; d'en comparer entre elles les diverſes nuances, & d'en connoître les variétés ; de rechercher ſi les enfans qui n'en ont point reçu le germe dans les hôpitaux ſont cependant quelquefois atteints d'une maladie aphtheuſe du même genre ; ſi cette contagion n'a ſon foyer que dans les lieux où les enfans ſont réunis en grand nombre ; & ſi ceux qui en ſont attaqués chez les nourrices peuvent la communiquer aux autres enfans allaités dans les campagnes, qui n'ont point ſéjourné dans les hôpitaux.

Ces différentes recherches méritent toute l'attention des médecins, que nous invitons à s'en occuper. Comme il n'y en a qu'un petit nombre qui aient eu occaſion de voir cette maladie aphtheuſe dans les hôpitaux, nous prions tous ceux qui ont recueilli des obſervations iſolées à ce ſujet, de nous les adreſſer : la Société leur décernera des Prix d'encouragement proportionnés au mérite de leurs travaux ; elle eſt autoriſée à faire cette annonce.

Ce Prix ſera diſtribué dans la ſéance publique de la fête de S. Louis 1787, & les Mémoires ſeront remis avant le premier mai de la même année.

III. *Scrophules.*

La Société propoſe, pour ſujet d'un Prix de la valeur de 600 liv., le Programme ſuivant :

Déterminer quelles ſont les circonſtances les plus favorables au développement du vice ſcrophuleux, & rechercher quels ſont les moyens, ſoit diététi-

ques, soit médicinaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intensité, & de prévenir les maladies secondaires dont ce vice peut être la cause.

Le vice scrophuleux souvent héréditaire, se manifeste sur-tout dans l'enfance. Les glandes & les vaisseaux lymphatiques paroissent en être le siége, & la nature de l'acrimonie qui lui est propre, n'a pas encore été déterminée. Il se complique souvent avec le *rachitis*. On se souviendra sur-tout; 1° que ce vice est plus fréquent & se développe avec plus de rapidité dans les grandes villes que par-tout ailleurs; 2° qu'il donne lieu à des affections secondaires dont l'engorgement des glandes de la poitrine & du ventre est la cause. C'est sur ces deux points que la Société désire de fixer l'attention des concurrens. La nature, les espèces & le traitement des scrophules ont été le sujet d'un grand nombre d'ouvrages & de plusieurs Programmes. Les auteurs, sans s'interdire tout-à-fait cet examen, dont ils ne s'occuperont que d'une manière accessoire, insisteront principalement sur la recherche des causes qui accélèrent les progrès du vice scrophuleux, & sur celle des moyens, soit diététiques, soit médicinaux propres à les retarder; & après avoir déterminé à quelles maladies ce vice dispose, ils rechercheront comment on peut les prévenir. Sans doute, il y a des soins particuliers à prendre dans le traitement des écrouelles, lorsque le mal est dans toute sa vigueur pour l'éloigner des viscères, & pour s'opposer à ses ravages intérieurs desquels dépendent les affections secondaires, qui peuvent en être la suite. Les concurrens ne négligeront point cette partie importante du Programme.

Ce Prix ſera diſtribué dans la ſéance publique du Carême 1788, & les Mémoires ſeront remis avant le premier janvier de la même année.

Nota. Ces deux Prix, chacun de la valeur de 600 liv., ſont dus à la bienfaiſance du même citoyen qui a déja remis, ſans ſe faire connoître, les fonds néceſſaires pour trois Prix propoſés, d'après ſes vues, dans les ſéances précédentes, ſur le traitement des maladies des enfans.

IV. *Maladies des armées.*

La Société propoſe, pour ſujet d'un quatrième Prix de la valeur de 600 liv. la queſtion ſuivante :

Déterminer quelles ſont, relativement à la température de la ſaiſon, & à la nature du climat, les précautions à prendre pour conſerver la ſanté d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes ſont le plus expoſées à cette époque, & quels ſont les meilleurs moyens de traiter & de prévenir ces maladies ?

Ce Prix eſt le quatrième que la Société propoſe pour remplir les vues bienfaiſantes d'un militaire diſtingué, qui en a fait les frais & qui n'a pas voulu ſe faire connoître. Les trois premiers Prix propoſés ont été relatifs aux maladies des troupes dans l'été, dans l'automne, & dans l'hiver ; la Société les a diſtribués dans ſes ſéances précédentes. Le travail qu'elle demande aujourd'hui, complétera le code d'Hygiène militaire, qui doit réſulter de ces recherches.

Les concurrens inſiſteront principalement ſur

le

le choix des alimens qui conviennent le mieux aux troupes vers la fin de l'hiver, & jusqu'au moment où il est possible de leur procurer des légumes; & ils expoferont les procédés les plus utiles & les plus sûrs, pour donner à une armée qui entre en campagne, toute la force & la santé nécessaires au succès de ses entreprises.

Ce Prix sera distribué dans la séance publique de la fête de S. Louis 1787, & les Mémoires seront envoyés avant le premier mai de la même année.

Les Mémoires qui concourront à ces Prix, seront adressés francs de port à M. VICQ-D'AZYR, *secrétaire perpétuel de la Société, rue des Petits-Augustins n° 2, avec des billets cachetés contenant le nom de l'auteur & la même épigraphe que le Mémoire.*

V. *Epidémies & constitution médicale.*

La description & le traitement des maladies épidémiques, & l'histoire de la constitution médicale de chaque année, sont le but principal de l'institution de la Société, & l'objet dont elle s'est le plus constamment occupée. Elle invite les médecins, les chirurgiens, & les artistes vétérinaires, à l'informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à lui envoyer des observations sur la constitution médicale des années. Les Prix annoncés dans un Programme particulier du 26 août 1783, & qui sont dus en partie à la bienfaisance du Gouvernement, seront distribués dans la séance publique du 29 août 1786, aux auteurs des meilleurs Mémoires sur ces différens sujets.

VI. *Topographie médicale.*

La Société invite les médecins, les chirurgiens, & en général les phyſiciens à lui adreſſer des mémoires ſur la topographie médicale des lieux qu'ils habitent. Les intentions du Roi, notifiées à la Société royale de Médecine, par M. le Contrôleur-Général des finances, dans une lettre en date du 14 ſeptembre 1785, ſont que la Société royale ſuive avec la plus grande activité des recherches qui doivent ſervir à la rédaction de la topographie médicale du royaume. La Société continuera de diſtribuer des prix aux auteurs des meilleurs Mémoires envoyés ſur ce ſujet.

VII. *Correſpondance.*

La Société croit devoir rappeler ici la ſuite des recherches qu'elle a commencées; 1°. ſur la météorologie; 2°. ſur les eaux minérales & médicinales; 3°. ſur les maladies des artiſans; 4°. ſur les maladies des beſtiaux. Elle eſpère que les médecins & phyſiciens régnicoles & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui ſeront continués pendant un nombre d'années ſuffiſant pour leur exécution. La compagnie fera, dans ſes Séances publiques, une mention honorable des obſervations qui lui auront été envoyées, & elle diſtribuera, comme elle a fait juſqu'ici, des médailles de différente valeur aux auteurs des Mémoires qui ſeront jugés les meilleurs ſur ces différentes matières.

Tableau contenant la ſuite de tous les Programmes, ou ſujets de Prix propoſés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 liv. dont la diſtribution a été différée, propoſé dans les Séances des 31 août 1784, & 30 août 1785. *Déterminer quels avantages la médecine peut eſpérer des découvertes modernes ſur l'art de reconnoître la pureté de l'air par les différens eudiomètres.* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier juillet 1787.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, dont la diſtribution a été différée, propoſé dans les Séances des 11 mars 1783, & 31 août 1784. *Déterminer quels ſont les rapports qui exiſtent entre l'état du foie & les maladies de la peau; dans quels cas les vices de la bile, qui accompagnent ſouvent ces maladies, en ſont la cauſe ou l'effet; indiquer en même temps les ſignes propres à faire connoître l'influence des uns ſur les autres, & le traitement particulier que cette influence exige?* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1786.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le Roi, & propoſé dans la Séance du 15 février 1785. *Déterminer,*

par l'examen comparé des propriétés physiques & chimiques, la nature des laits de femme, de vache, de chévre, d'ânesse, de brebis & de jument. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1786.

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 800 liv. dû à la bienfaisance de M. *Lenoir*, conseiller d'Etat, bibliothécaire du Roi, associé libre de la Société royale de médecine, proposé dans la Séance du 11 mars 1783, & dont la distribution a été différée dans celle du 15 février 1785. *Exposer*, 1°. *quelles sont parmi les maladies, soit aiguës, soit chroniques, celles qu'on doit regarder comme vraiment contagieuses; par quels moyens chacune de ces maladies se communique d'un individu à un autre;* 2°. *quels sont les procédés les plus sûrs pour arrêter les progrès de ces différentes contagions?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1787.

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le roi, & proposé dans la Séance du 30 août 1785. *Déterminer dans quelles espèces & dans quel tems des maladies chroniques la fièvre peut être utile, & avec quelles précautions on doit l'exciter ou la modérer dans leur traitement.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier janvier 1787.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. fondé par le roi, & proposé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles sont les maladies dont le système des vaisseaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lympha-*

tiques & le fluide qu'ils contiennent ſont eſſentiellement affectés ; quels ſont les ſymptômes qui les caractériſent, & les indications qu'elles offrent à remplir. Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier janvier 1789.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. propoſé dans la Séance du 7 mars 1786. *Rechercher quelles ſont les cauſes de la maladie aphtheuſe connue ſous les noms de* Muguet, Millet, Blanchet, *à laquelle les enfans ſont ſujets, ſur-tout lorſqu'ils ſont réunis dans les hôpitaux, depuis le premier juſqu'au troiſième ou quatrième mois de leur naiſſance ; quels en ſont les ſymptômes, quelle en eſt la nature, & quel doit en être le traitement, ſoit préſervatif, ſoit curatif.* Les Mémoires ſeront envoyés avant le premier mai 1787.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. propoſé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles ſont les circonſtances les plus favorables au développement du vice ſcrophuleux, & rechercher quels ſont les moyens, ſoit diététiques, ſoit médicinaux, d'en retarder les progrès, d'en diminuer l'intenſité, & de prévenir les maladies ſecondaires dont ce vice peut être la cauſe.* Les Mémoires ſeront remis avant le premier janvier 1788.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 400 liv. propoſé dans la Séance du 7 mars 1786. *Déterminer quelles ſont, relativement à la température de la ſaiſon & à la nature du climat, les précautions à prendre pour con-*

ſerver la ſanté d'une armée vers la fin de l'hiver, & dans les premiers mois de la campagne ; à quelles maladies les troupes ſont le plus expoſées à cette époque, & quels ſont les meilleurs moyens de traiter ou de prévenir ces maladies. Les Mémoires ſeront reçus avant le premier mai 1787.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Obſervations pour concourir aux Prix d'émulation, relativement à la conſtitution médicale des ſaiſons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyſe & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la Correſpondance de la Société, les adreſſeront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la Correſpondance, & ainſi qu'il eſt d'uſage depuis l'établiſſement de cette Compagnie ; c'eſt-à-dire, avec une double enveloppe : la première, à l'adreſſe de M. *Vicq-d'Azyr ;* la ſeconde, ou celle extérieure, à l'adreſſe de monſeigneur le Contrôleur général des Finances, à Paris, dans le département & ſous les auſpices duquel ſe fait cette Correſpondance.

ORDRE des lectures qui ont été faites dans l'aſſemblée publique de la Société royale de Médecine, le 7 mars 1786, après l'annonce & la diſtribution des Prix.

M. *Deſperrières* a lu des obſervations ſur la maladie appelée, *Danſe de Saint-Guy.*

M. *de la Porte* a lu des réflexions rédigées avec M. *Vicq-d'Azyr*, ſur le plan que la Société

doit ſuivre dans la rédaction générale des obſervations qui lui ſont adreſſées ſur les épipidémies.

Le ſecrétaite a lu des notices ſur la vie & les ouvrages de MM. *Alexandre*, *Diannyère*, *Démery*, *Roſe & Darluc*, aſſociés regnicoles, & correſpondans de la Société.

M. *Chamſeru* a lu des obſervations ſur la nyctalopie ou aveuglement de nuit.

M. *de Fourcroy* a lu un Mémoire ſur l'analyſe des eaux minérales d'Enghien, & ſur celle des eaux minérales ſulphureuſes en général.

M. *Vicq-d'Azyr*, ſecrétaire perpétuel, a terminé la ſéance par la lecture de l'éloge de M. *Van-Dœveren*, profeſſeur de médecine à Leyde, aſſocié étranger.

SUJETS DES PRIX

Propoſés par l'Académie des ſciences, arts & belles-lettres de Dijon.

POUR 1787.

Quelle eſt l'influence de la morale des gouvernemens ſur celle des peuples?

Cette influence n'eſt point douteuſe, & le philoſophe, qui a ſu lire l'hiſtoire de tous les peuples qui ont couvert la face de la terre, & de tous ceux qui l'habitent de nos jours, n'a pu s'empêcher de la reconnoître.

Il a vu que les principes, qui ſervoient de baſe à la conduite des Gouvernemens les uns envers les autres, & envers les peuples qui vivent ſous leur autorité, ſont toujours devenus la règle de la conduite des peuples eux-mêmes.

En demandant quelle eſt l'influence de la morale des Gouvernemens ſur celle des peuples, l'Académie ne demande donc pas qu'on prouve cette influence; mais elle eſpère qu'on la démontrera par les effets qu'elle a produits; qu'en conſidérant les peuples dont les mœurs & le caractère ſe ſont, à différentes époques, améliorés ou pervertis d'une manière ſenſible, on fera ſaiſir le rapport de ces effets à leur cauſe.

L'Académie, en ne diſtribuant qu'une de deux Médailles qu'elle avoit propoſées pour le Prix, dont le ſujet étoit la théorie des vents, a déja annoncé qu'elle deſtinoit l'autre à l'Auteur qui, en quelque temps que ce fût, enverroit ſur le même ſujet un ouvrage fait pour ajouter aux lumières répandues dans le Mémoire couronné au mois d'août dernier.

Elle renouvelle aujourd'hui cette annonce, & avertit que ce Mémoire, dont M. *le Chevalier de la Coudraie* eſt l'auteur, ne tardera pas à être imprimé.

Tous les Savans, à l'exception des Académiciens réſidens, ſeront admis au Concours. Ils ne ſe feront connoître ni directement, ni indirectement; ils inſcriront ſeulement leurs noms dans un billet cacheté, & ils adreſſeront leurs ouvrages francs de port, à M. *Maret*, docteur en médecine, ſecrétaire perpétuel; ou à M. *Caillet*, profeſſeur de poéſie, ſecrétaire adjoint, qui recevront juſqu'au 1er avril 1787 incluſivement, les ouvrages envoyés pour concourir au Prix propoſé; & en quelque temps que ce ſoit, ceux qui auront pour objet la théorie des vents.

Le Prix, fondé par M. le marquis DU TERRAIL *& par madame* DE CRUSSOL D'UZÈS DE

MONTAUSIER son épouse, à présent duchesse DE CAYLUS, consiste en une médaille d'or de la valeur de 300 livres, portant, d'un côté, l'empreinte des armes & du nom de M. POUFFIER, fondateur de l'Académie; & de l'autre, la devise de cette Société littéraire.

Phytonomatotechnie universelle, c'est-à-dire, l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères; par M. BERGERET, chirurg. de MONSIEUR, *Frère du Roi, & démonstrateur de botanique.*

DIX-NEUVIÈME CAHIER, FÉVRIER 1786.

Supplément aux six premiers Cahiers.

Le dix-neuvième Cahier de cet intéressant ouvrage, contient les figures des plantes suivantes: *Lichen pulmonaire*, L. *Lichen canin*, L. *Lichen prunellier*, L. *Plantain moyen*, L. *Plantain herbe-aux-puces*, L. *Plantain persistant*, L. *Véronique teucriette*, L. *Véronique à écusson*, L. *Véronique mouronnée*, L. *Véronique bécabunga*, L. *Véronique des champs*, L. *Véronique serpoline*, L.

Cet Ouvrage se distribue tous les deux mois par Cahiers de douze Planches, & vingt-quatre pages de description.

On souscrit chez { L'AUTEUR, rue d'Antin; DIDOT le jeune, quai des Augustins; POISSON, cloître Saint-Honoré.

La ſouſcription pour le papier de Hollande par année, ou pour ſix cahiers, eſt de 108 liv. Celle en papier ordinaire, fig. coloriées, 54 liv. Celle en papier ordinaire, fig. en noir, 27 liv.

Voyez ce que nous avons dit en annonçant les premiers cahiers de cet intéreſſant & ingénieux Ouvrage, dans les volume lviij, p. 559, —vol. lix, page 477, —vol. lx, pag. 191 & —393, vol. lxj, pag. 447.

PROSPECTUS d'un ouvrage périodique allemand, ſur les différentes branches de la médecine 1786.

Cet ouvrage ſera exécuté par une ſociété de médecins, de chirurgiens, de phyſiciens & de naturaliſtes, & aura pour titre: *Nouveaux avis littéraires, pour le médecin, le chirurgien & le naturaliſte.* A Halle en Saxe; chez *Gebauer*, libraire. Il en paroîtra une feuille chaque ſemaine.

On ſe propoſe de faire connoître dans ces nouveaux avis tous les écrits qui s'impriment en Europe ſur la médecine, la chirurgie, l'art des accouchemens, la phyſique, l'hiſtoire naturelle, &c... On donnera un extrait de ces écrits, on indiquera ce qui s'y trouvera de neuf, & on portera des ouvrages un jugement impartial. A la fin de chaque cahier, on ajoutera les promotions, les mutations & les morts des Savans célèbres dans les différentes branches de la médecine, & à la fin une courte biographie.

Les premières feuilles de cet ouvrage ont

dû paroître au commencement de cette année, s'il s'eſt préſenté un nombre ſuffiſant de ſouſcriptions. Le prix de chacune pour toute l'année, eſt de quatre écus d'empire, à cinq écus le Louis neuf, à deux écus vingt gros le ducat, & à ſix écus quatre gros la caroline. Chaque ſouſcripteur payera de trois mois en trois mois un écu d'avance.

On ſouſcrit à Halle chez *Gebauer*, & chez les autres libraires de cette ville. Il faut envoyer l'argent *franc de port.*

Nos 1, 3, 4, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, M. GRUNWALD.
25, M. J. G. E.
5, 6, 21, 24, M. WILLEMET.
13, M. HUZARD.

TABLE.

OBSERVATIONS faites dans le département des hôpitaux civils, année 1786, n° 3. Par M. Maget, *chirurgien*, Page 397
Obſervations diverſes ſur la fièvre putride vermineuſe. Par M. Dufour, 404
Obſervations ſur des plaies pénétrantes dans la poitrine. Par M. Colombier, *chir.* 437
Mémoire ſur la propriété des eaux de Bourbonne-les-Bains en Champagne. Par M. Chevalier, *médecin*, 448
Obſerv. ſur l'uſage de l'eau à la glace dans le traitement d'une fièvre bilieuſe-putride-miliaire. Par M. J. Lamarque, *méd.* 460
Obſerv. ſur des accidens graves, produits par l'application mal dirigée du mercure. Par M. Deſcottes, *médecin*, 474

Observ. sur l'usage de la saponaire dans les maladies vénériennes. Par M. Jurine, 478
Observ. sur une taille au haut appareil.. Par M. Espiaud, *chir.* 487
Maladies qui ont régné à Paris pendant le mois de janvier 1786, 490
Observat. météorologiques faites à Montmorenci, 494
Observations météorologiques faites à Lille, 295
Maladies qui ont régné à Lille, 497

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Académie, 500
Médecine, 509
Chirurgie, 521
Vétérinaire, 533
Physiologie, 541
Matière médicale, 548
Physique, 553
Botanique, 555
Chimie, 559
Jurisprudence médicale, 564
Biographie, 568
Passage de Pline, 570
Séance publique de la Société royale de médecine, 575
Prix proposés dans la Séance publique par la Société royale de médecine, 582
Sujets des Prix proposés par l'Académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, 595
Phytonomatotechnie universelle. Par M. Bergeret, 597
Prospectus, 598

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de mars 1786. A Paris, ce 24 février 1786.

Signé POISSONNIER DESPERRIERES.

De l'Imprimerie de P. F. DIDOT jeune, 1786.